

200125/1

BIBLIOTHÈQUE HOMŒOPATHIQUE,

PUBLIÉE A GENÈVE.

NOUVELLE SÉRIE.

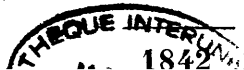
TOME DIXIÈME.

PARIS,

BAILLIÈRE, LIBRAIRE, RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE,
ET LONDRES, MÊME MAISON, 219 REGENT STREET.

GENÈVE,

ABR. CHERBULIEZ et C^e, LIBRAIRES.



1800-1801

TABLE

DES

MATIÈRES CONTENUES DANS LE TOME DIXIÈME.

	Pages.
PHARMACODYNAMIQUE. <i>Jodium, Magnesia carb., mur.,</i> <i>Mercurius, Millefolium, Nitrum, Nux,</i> <i>Opium.</i>	1
— <i>Petroleum, Phosphorus</i>	122
— <i>Platina, Psoricum, Pulsatilla.</i>	161
— <i>Rhus, Ruta, Sabadilla, Sabina, Sambucus.</i>	242
— <i>Secale, cornutum, Senega, Sepia, Silicea.</i>	324
— <i>Silicea, Sulfur, Spigelia, Spongia, Squilla,</i> <i>Stannum, Stramonium, Terebenthinæ</i> <i>oleum, Thuya occidentalis.</i>	411
Observations pratiques, par FIELITZ (<i>mezereum</i>). . .	37
— — par VEHSEMEXER	130
— — par GARDEY.	229
— — par PERRUSSEL	321
Parallèle de <i>nux, ignatia</i> et <i>pulsatilla</i>	140
Un mot sur la <i>psore</i> , par GASTIER	71 81
Revue de journaux allopathiques, par BÉCHET. . . .	44
Correspondance, par DE CESSOLE.	152
Lettre du Dr POETI	202
Critique, par PESCHIER	233, 310, 401
Epître à un homœopathe, critiquée par PESCHIER. . .	57
Variétés, citations.	79, 160, 441
Compte-rendu du Congrès de Leipzig, par RAPOU fils. .	388

	Pages.
ANNONCES. <i>Rettificazioni</i> , par POETI	71
— <i>De l'art de guérir</i> , par DESSAIX.	73
— Congrès scientifique de France	238
— <i>Symptomatologie homœopathique</i> , par LA- FITTE	319
— <i>Des moyens homœopathiques de guérir la</i> <i>rage</i> , par DES GUIDI	474
— Ouvrages nouveaux.	475

BIBLIOTHÈQUE
HOMOEOPATHIQUE.

Matériaux pour la Pharmacodynamique, par le
D^r LOBETHAL, de Breslau.

(Suite de T. IX, p. 400.)

IODIUM.

Pour les effets d'*iodium* sur l'homme sain, on peut lire ici le parallèle intéressant de divers symptômes pathologiques après son usage, document fourni par le D^r FRÉDÉRIC. Voici les principaux :

SCHMIDT a observé, après en avoir fait usage, vertige, battements de cœur, palpitations, lassitude, hecticie subite.

VOGEL remarqua, en faisant usage de la teinture, lividité subite d'un teint antérieurement jaune, à faire, au bout de quelques jours, paraître fumée la peau d'une dame de 28 ans.

JAHN décrit, sous le nom de *Maladies chroniques causées par l'iode*, les symptômes provoqués par

l'usage prolongé de ce remède. D'après lui, il manifeste d'abord son action dans la vie végétative. A la résorption de la graisse succède une émaciation avec plus forte sécrétion d'urine, de selles, de sperme et de menstrues. La peau prend une teinte sale et fauve, est couverte de sueur visqueuse, le sang paraît être d'une nature plus fluide et plus séreuse, ce dont on peut juger par une peau moins rouge, des veines saillantes et un pouls faible; la force des muscles se relâche facilement, la digestion s'altère et devient irrégulière. Il se développe une grande irritabilité dans le système nerveux; l'on a de l'angoisse, de la facilité à s'effrayer, des tremblements et des rêves pénibles. Si, dans de telles conjonctures, l'*iode* est continuée, il y a disparition des corps glanduleux, des mamelons, des testicules et de la glande thyroïde. Dans le *North american Archives*, on rapporte « qu'une dame qui avait pris antérieurement du mercure jusqu'à salivation pendant une fièvre intermittente, eut de nouveau un violent flux de salive chaque fois qu'elle fit usage d'*iode* ordonnée contre une induration de la rate, flux qui cessait dès que le remède était discontinué. »

Plus l'*iode* est funeste dans toutes les sphères de l'activité vitale de l'homme, en nous référant aux documents précités, plus l'influence en est délétère sur l'organisme humain, plus aussi on en agrandira la sphère d'action pour la pratique de l'homœopathie et plus sera grand l'avantage qu'on en retirera par une application circonspecte dans mainte infirmité

humaine. Et en effet, l'*iode* justifie notre attente au plus haut point, ne pouvant, comme seul curatif dans bien des maladies, être remplacé, et d'une importance bien supérieure à celle d'autres remèdes. L'efficacité essentielle de l'*iode* s'étend aux *glandes* et aux vaisseaux lymphatiques, mais l'on n'en peut méconnaître la tendance tout-à-fait spécifique sur les organes du larynx, de la trachée-artère et les corps glanduleux d'alentour. J'ai déjà émis ailleurs l'opinion « que je suis disposé à trouver l'action de l'*iode* en petites doses plus efficace contre le goître lymphatique d'après les principes homœopathiques que d'après les antipathiques, ayant sous les yeux les effets de l'*iode* sur l'homme sain, qui ne témoignent jamais d'aucune hypertrophie des glandes. » Il est de fait que c'est le curatif le plus prompt et le plus sûr contre les goîtres de la susdite espèce, et que tous les autres médicaments auxquels on attribue une égale efficacité, comme *spongia tosta*, les *bains de mer*..., semblent en être redevables à l'*iode* qu'ils contiennent. Plus un goître est dur au toucher, et moins des affections universelles marquent de liaison avec des maux plus cachés qui justifieraient le choix d'un autre remède répondant aux symptômes généraux, comme les scrofules générales, celui de *calc. carb.*, d'autant plus volontiers aussi je prendrai l'*iode* à une puissance basse (3^e dynam.) dont je répète toujours la dose au bout de quelques jours, et dont le résultat n'est ordinairement point tardif. C'est ainsi que j'ai guéri maints goîtres très-invétéré, en 2-3, 6-7 mois, selon

l'âge du patient et la durée de son mal, et n'ai pas manqué une seule cure, après avoir cessé d'employer contre cette forme de maladie tous les autres remèdes homœopathiques ou l'*iode* à la 30^e dynamisation.

De même que contre les glandes externes du cou, l'*iode* opère encore contre les altérations qui en résultent dans l'intérieur de l'organisme et surtout des organes respiratoires. Dans le soi-disant état normal des tubercules, qui précède presque toujours la *phthisie tuberculeuse* (laryngée et pulmonaire), l'*iode* est, je ne dirai pas toujours, mais fort souvent, d'une utilité éminente pour diviser et prévenir la dégénération des tubercules. Deux cas intéressants de cette espèce, l'un qui m'est propre, l'autre étranger, seront rapportés ci-après, et serviront d'appui à ce que j'avance. Je n'y vois qu'une difficulté ; c'est de fixer la dose pour ces cas, vu que, je parle ici de la phthisie, les doses dynamisées restent d'ordinaire sans nul effet, et que de plus fortes, si elles n'en offrent pas d'avantage, peuvent accroître le mal ; néanmoins dans un cas si désespéré, le principe ordinairement blâmable : « *Melius anceps adhibere, quam nullum* » mériterait d'être pris en considération.

L'*iode* s'est acquis une haute importance par son efficacité antidotaire contre le mercure et sa tendance funeste vers les *glandes salivaires*. Comme tel, elle l'emporte sans contredit sur tous les détersifs, *hepar sulfur.*, etc.... et opère toujours avec assurance, quoique souvent même chez les enfants

il en faille une quantité assez considérable pour obtenir une action curative ; deux enfants de 5 à 7 ans en prirent, dans l'espace de 60 heures, 5 grains et en tout 1 scrupule, NB. sans qu'il en soit résulté le moindre inconvénient. — Nous sommes redevables de la connaissance de l'*iode* contre le pthyalisme mercuriel à KNOD DE HELMENBREIT. Sa prescription, est *Rec. iodi puri gr. v, solve in spir. vini ℥ ij. Adde aquæ cinnamomi unc. β. Syrup cinnam. unc. β. M. D. S.* 1/2 cuillerée, 4 fois par jour. Il est également recommandé par KLUGE et GRAVES.

L'*iode* a encore acquis une grande réputation contre les suites chroniques de l'usage du mercure, surtout contre les éruptions chroniques de nature douteuse et le tabes mercuriel. Contre cette dernière maladie on peut l'employer aussi fréquemment que *china*, et il est on ne peut plus efficace, dans ses plus hautes dynamisations, tandis que, d'après VALLAU, les éruptions chroniques mercurielles et syphilitiques en général, se traitent plus promptement par le *kali hydriodicum*. L'admission de l'*iode* dans l'organisme se fait du reste facilement connaître à l'épreuve de l'urine. Ce remède pris pendant plusieurs jours laisse, sous la forme d'un *sédiment noir-rouge*, quantité d'acide hydriodique. Pour découvrir alors l'*iode* contenue dans cette urine, on la mettra dans un tube d'essai, en y ajoutant quelques gouttes d'acide sulfurique non rectifié, et une forte solution de farine d'amidon. On y versera quelques gouttes de chaux chlorurée en solution, et, comme il a été dit

ci-dessus, l'urine prendra aussitôt la couleur qui lui est propre.

Dans les scrofules l'*iode* cède assurément à *calc. carb.*, et l'utilité du premier ne se manifeste que quand cette maladie se confirme sur tout le corps par des cordons glandulaires. On cite plusieurs cas de glandes scrofuleuses traitées avec succès par l'emploi interne et externe de l'*iode* sans addition. Il est également rapporté une cure heureuse de carie du radius par l'usage interne de *tinct. iodi* 3β *aquæ dist.* 3 xij, 4 cuillerées à café par jour, et un onguent de *plumbum iodatum* 3 j, *axungiæ* 3 j, pour le pansement de l'ouverture fistulaire ; l'amélioration bientôt sensible fit discontinuer au bout de 10 jours l'usage interne de l'*iode*, et la cure fut achevée par un onguent avec scr. ij *protoiodat de mercure*, puis de *deuteroiodat m.*

Tout aussi importante est l'application de l'*iode* contre les affections scrofuleuses de l'oreille et l'altération de l'ouïe qui en résulte. Dernièrement j'ai été frappé de son admirable efficacité, mais depuis bien des années j'avais appris à l'apprécier comme un heureux curatif contre une habitude flegmatique, un teint pâle, une disposition au rhumatisme, un fort empâtement du cou et des parties attenantes, même des *trompes d'Eustache*. Le cas avait lieu alors sur la personne d'un musicien aveugle qui depuis assez longtemps commençait à avoir l'ouïe dure et dont la maladie consistait en une liquéfaction et une surabondance reproductive du cérumen. J'or-

donnai d'extraire ce dernier fréquemment dans la journée, et de répéter l'*iode* (3 tritur.) toutes les 48 heures. Un traitement de 3 semaines lui rendit l'ouïe. Une récédive ayant eu lieu une année après, le même remède opéra, mais seulement au bout de 10 semaines. J'ai appris à l'employer avec succès dans le catarre des trompes d'Eustache avec la disposition primitive, maladie très-fréquente au changement des saisons, et se manifestant par une surdité très-intense, la sensation d'une chute de bascule, et un fort bourdonnement. Le sol sur lequel ces affections pullulent, est presque toujours scrofuleux. Je donne encore ici la 3^e tritur. d'*iode* à de fréquentes reprises, toutes les 24 ou 36 heures.

KAUSER, physicien et docteur du cercle de Mezentz, guérit radicalement chez une jeune femme qui n'allaitait plus et était desséchée comme un squelette, une sécrétion de lait datant de plus d'une année, par l'usage interne et externe de l'*iode*, au bout de 3 semaines.

Je placerai ici les deux cas ci-dessus mentionnés de phthisie laryngée et pulmonaire. Une femme de 24 ans, sujette aux affections arthritiques, se plaignait depuis longtemps des maux suivants : grande sécheresse de la gorge qu'aucune boisson ne pouvait calmer, constriction dans la gorge et impossibilité de faire passer autre chose que la soupe ; légère rougeur de la partie molle du palais et de la luette ; afflux continuel de salive à la bouche ; légère expectation d'apparence purulente, après de longs crachote-

ments; grande émaciation, plaintes au sujet de sueurs nocturnes. Après l'emploi infructueux de *phosph.*, *carb. veg.*, *caust.*....., je lui donnai 3 poudres de *iode* x, ce qui fut bientôt suivi d'une amélioration bien marquée; je fis continuer pendant 2 mois ce remède à diverses dynamisations, et depuis longtemps la malade est parfaitement rétablie.

Une fille de 20 ans, d'une mère phthisique, grande et maigre, ayant toutes les marques de dispositions phthisiques confirmées, se plaignait de douleurs vagues dans la poitrine et d'une toux sèche qui lui ôtait le sommeil. La patiente prit en sept jours une drachme de *inct. iodi* dans 14 onces d'eau distillée. Par l'emploi de ce remède, la voix, d'abord rude et faible, devint plus claire et plus sonore, le teint naturel, la respiration plus libre, et les douleurs de poitrine disparurent. En revanche elle se plaignit de douleurs au *larynx* et au *palais*, suites probables de l'*iode*; mais au bout de 3 mois elle guérit complètement.

MAGNESIA CARBONICA.

Je l'ai trouvé d'une efficacité admirable contre les odontalgies éprouvées dans les premiers mois de la grossesse, et j'ai observé qu'il suffisait de le faire flai-rer à la 30^e solution.

MAGNESIA MURIATICA.

Quand la circulation est altérée dans les vaisseaux

de l'abdomen, surtout chez les femmes, ainsi que dans la pléthore abdominale, les menstrues copieuses et fréquentes, les crampes hystériques, notamment les affections chroniques du foie, *magn. mur.* est le remède héroïque.

Je l'ai trouvé d'une prompte efficacité contre les fortes crampes de l'abdomen chez les femmes hystériques, surtout à l'approche de la décrépitude, avec un teint blême, jaune ou terreux, et une tendance particulière à la constipation.

Les essais intéressants de SCHWARZE ont appelé mon attention sur son admirable efficacité dans l'hépatite chronique (1), et la physconie du foie chez les femmes ; et depuis lors, j'ai eu occasion d'en reconnaître l'utilité dans divers cas, après l'emploi infructueux de maint remède.

Mon mode ordinaire d'application est d'en donner 2 ou 3 globules 30, à sec, ou, selon les circonstances, en solution, et à diverses reprises.

MERCURIUS.

Celui qui sait l'emploi étendu qu'on en fait dans la pratique, ne pourra comprendre pourquoi HAHNE-MANN se montre si défiant, dans ses premières œuvres, sur l'application homœopathique du *mercure*, et s'efforce de le priver de l'honneur d'être compté au nombre des antipsoriques. Heureusement qu'il n'est plus question, dans la dernière édition de ses

(1) Il est ici d'une utilité éminente. RUMMEL.

Maladies chroniques, de l'anathème prononcé contre un des plus importants remèdes de notre *Matière médicale*, et l'on ne doit chercher la cause du précédent reproche que dans la conséquence poussée trop loin de l'origine psorique de presque toutes les maladies chroniques, à l'exception des sycosiques, bien moins nombreuses en proportion. S'il y a quelque chose de vrai dans ce qu'impute HAHNEMANN au *mercure*, ce n'est que la brièveté de durée d'action, particulière à toute préparation mercurielle, et nécessitant presque partout une prompte succession des doses.

Jamais, dans les maladies extra-syphilitiques, *mercurius* et plus encore *calomel* n'ont été employés si abusivement que par les allopathes d'aujourd'hui. — Il n'est presque pas de maladie pour laquelle un allopathe régulier ne sût justifier l'indication du *calomel*, puisque l'inflammation du cerveau, des poumons, de l'abdomen, l'esquinancie, le croup, même les exanthèmes aigus, presque toutes les maladies des enfants tant soit peu compliquées de fièvre, les affections chroniques du foie, même au stade colliquatif de phthisie, les ulcères des intestins, l'hydropisie, peuvent se guérir par le *calomel*, *cito tuto et jucunde*; et les Anglais en disent certainement autant du choléra. Notre collègue HÉRING rapporte que dans l'Amérique septentrionale le *calomel* est regardé et employé comme remède domestique, ainsi que chez nous le thé de camomille et de menthe poivrée; aussi la crainte d'un tel remède doit-

elle cesser, quand les médecins donnent 20 grains de *calomel* et plus *pro dosi*, et plusieurs fois par jour. Les médecins de la Charité à Berlin s'efforcent de même, depuis quelque temps, d'en faire ressortir la vertu, puisqu'ils se montrent satisfaits quand le patient *peut supporter* de telles doses sans en mourir, et qu'il paraît leur importer fort peu d'éviter la quantité là où une portion bien plus minime est suffisante. Dans ces fortes doses, le corps cherche à se débarrasser par les voies les plus brèves du venin incorporé; aussi le *calomel* administré par doses héroïques, n'agit-il que sur les selles, sans produire ni salivation, ni autres accidents. Nous n'en retirons pas même l'avantage de connaître plus particulièrement les effets du *calomel* sur le corps humain.

On ne peut disconvenir que des allopathes n'aient employé, sans s'en douter, le *calomel* d'après notre méthode, et comme tel, il a dû opérer, ce qui a lieu à la période de la muqueuse intestinale exulcérée, dans le typhus abdominal proprement dit, et en diverses formes d'hydropisie, où le même remède employé par un homœopathe peut être fort salutaire.

Sauf le *sublimé*, il n'est fait dans l'homœopathie que peu ou point de différence entre les diverses préparations mercurielles, ce qu'un observateur expérimenté et impartial rejettera toujours. *Mercurius vivus, solub. Hahnem.*, et *muriaticus dulcis* diffèrent aussi essentiellement entre eux pour la chimie, que dans leurs rapports avec le corps humain. Quoique revenu de ce préjugé, que les parties régulines

des métaux ne peuvent agir efficacement dans le corps humain, je suis néanmoins enclin par expérience à préférer l'oxide dans les maladies syphilitiques ou non syphilitiques ; mais des cas isolés ont aussi fait préférer les solutions de *mercurius viæus*. C'est, je crois, dans les affections des glandes salivaires, de la gencive et de la cavité de la bouche, qu'on peut le mieux substituer ce dernier au *solubilis*, ces organes étant ceux sur lesquels *mercurius* manifeste d'abord et avec le plus de certitude son action primitive. La syphilis, les rhumatismes à l'extérieur de la peau, aux muqueuses, séreuses internes, les diarrhées, demandent l'oxide. La profonde altération de nutrition dans les vaisseaux lymphatiques, les scrofules, le gonflement des glandes abdominales, veulent *calomel*. Il est vrai que celui-ci est trop rarement employé dans l'homœopathie ; mais, quoique un peu plus hardis à administrer les doses, nous ne devons point les donner aussi énormes que le font les allopathes. Par exemple, nous donnons d'ordinaire *chamomilla*, *ipecacuanha* ou autres remèdes, aux enfants quand ils sont agités, ne peuvent dormir, ont des selles diarrhéiques vertes, blanches ou martelées, ce qui provient communément de la nourriture ou de la dentition. Chaque fois je suis étonné, je l'avoue, de voir ces remèdes opérer si promptement. Mais aussi ils n'opèrent pas toujours ; l'enfant maigrit, continue de crier, d'avoir la diarrhée, et meurt assez souvent. Si nous remontons à la source du mal, une nutrition altérée, n'im-

porte comment, nous trouverons assurément *calomel* indiqué par les essais ci-dessus mentionnés. KOPP le recommande fortement ici dans le troisième tome de ses *Cas célèbres*, donnant deux à trois fois par jour, *pro dosi*, 1/2 gr. de *calomel*, avec 2 à 3 grains de sucre de lait ; deux fois j'ai réitéré ses essais : les enfants ont bientôt après dormi tranquillement toute la nuit, et la diarrhée a cessé aussi en peu de temps.

Du reste, dans le traitement homœopathique il ne faut jamais trop étendre aucune préparation mercurielle ; je ne donne jamais de dilution de *merc. viv. et sol.*, supérieure à la 3^e ; j'administre d'ordinaire *calomel* à la 2^e trituration, et suis souvent obligé de descendre jusqu'à la 1^{re} du *solub.* dans les maladies syphilitiques, ou même de changer de préparation. J'ai été surpris que le *sublimé* même se soit trouvé suffisant à la 15^e dilution dans les accès diarrhéiques les plus malins.

Personne ne songe maintenant à vouloir guérir un chancre par une dose de *mercurius* 12. Pour une telle cure il ne faut, d'après mes expériences assez marquantes sur ce point, pas moins de 8, 10 doses ou même plus encore de l'oxide de HAHNEMANN. Je commence par la 3^e trituration, en répétant la dose au bout de 48 heures, jusqu'à l'amélioration de l'ulcère, et plus rarement ensuite, si elle continue. Si la 3^e trituration reste sans effet, ce qui est assez fréquent, je passe à la 2^e ou même à la 1^{re}. Il est temps alors d'augmenter la dose ou d'y substituer une

autre préparation mercurielle, soit le sublimé, soit le précipité rouge à l'une des premières triturations, et l'action s'accélère bientôt; le médicament peut aussi avoir agi d'une manière trop énergique sur l'ulcère, et il faut alors un antidote approprié aux circonstances, *acid. nitr.*, *aur.*, ou *hepar sulf.*; l'ulcère peut enfin ne pas guérir par quelque cause compliquée, provenant d'une disposition morbide; dans ce cas, *sulf.* opérera, ou plus souvent encore *arsenic*. Mais il est plus facile de dire que de démontrer si *mercurius* a été donné en trop grande ou en trop petite quantité, ou bien s'il a été employé mal à propos. La différence des ulcères syphilitiques aux mercuriels est si difficile à déterminer, qu'on ne peut souvent s'en tenir qu'à l'*indicatio ex juvantibus et nocentibus*. Après le traitement allopathique d'ulcères syphilitiques, on peut présumer de prime abord l'abus du *mercure*. Ces cas ne sont point curables pour l'homœopathie, seulement par les antidotes, savoir, dans les formes primaires, par *acid. nitr.*, dans les secondaires, surtout les affections de la gorge, par *aurum*. Mais souvent, après l'application homœopathique de *mercurius sol. H.* aux sus-dites doses des 2^e et 3^e triturations, a aussi lieu cet état de supersaturation mercurielle (aggravation homœopathique), devenu stationnaire après une amélioration prolongée de l'ulcère, et nécessitant souvent la simple interruption du *mercure*, sans interposer aucun autre remède. Il est vrai que les signes de l'abus du *mercure* administré à des doses

homœopathiques, sont à peine perceptibles. La constitution de l'individu et ses dispositions morbides doivent rendre le praticien attentif à ne point perdre de vue d'autres dyscrasies en attaquant les maux vénériens.

L'homœopathie fait aussi du *mercure* un emploi très-étendu dans des maladies non syphilitiques. *Mercur* correspond en général aux maladies tenant à la nutrition et à la végétation, au système des glandes lymphatiques, à la peau, aux membranes séreuses et muqueuses ; en second lieu seulement, au sang et aux nerfs. Aussi convient-il de préférence à l'habitus leuco-flegmatique, à la bouffissure de la peau, avec tendance au refroidissement et aux sueurs. Plus la reproduction est faible, plus la nutrition est vicieuse, plus le développement intellectuel est arrêté par la faiblesse physique, mieux le *merc.* convient. Dans la rigidité de la fibre, la sécheresse de la peau, et le tempérament cholérique ou cholérique-sanguin, *merc.* est rarement efficace.

J'ai d'autant plus fréquemment occasion de faire usage du *merc.*, que l'œdème et les scrofules sont une image de la plupart de nos malades renouvelée à toute heure, et que, par la situation défavorable de Breslau, relativement à ses rivières, les maladies glanduleuses ne sont nulle part aussi endémiques que dans cette ville. Je vais essayer de tracer à la hâte un court parallèle des indications les plus importantes qui, dans ma pratique, m'ont confirmé l'application du *merc.*

1° Dans les odontalgies rhumatiques, avec enflure des joues et salivation. Cette forme odontalgique est l'une des plus fréquentes. Il n'y a pas toujours enflure des joues, souvent une simple odontalgie fort lacérante dans l'une ou les deux mâchoires, telle qu'elle a lieu en toute saison par le changement de temps ou le refroidissement. Il y a d'ordinaire une ou plusieurs dents creuses en même temps. Dans ce cas, je réussis pour la plupart du temps en appliquant *merc.* 3, répété, s'il le faut, d'heure en heure, jusqu'à la rémission des douleurs, et les cas même invétérés cèdent d'ordinaire pour toujours à quelques doses de ce remède.

Les engorgements des glandes salivaires et cervicales se dissipent fort promptement et sans autre formalité par le *merc.* Dans l'angine parotidienne, survenue ici au commencement de l'été de 1836, *mercure*. s'est montré peu efficace; le terme de 9 jours prescrit par la nature, ne put être abrégé par ce remède.

Mais son action est admirable dans la mastite des accouchées et des nourrices. On ne peut toutefois l'appliquer avant que l'inflammation ait perdu de son intensité, que la suppuration des glandes mammaires se fasse pressentir, que celles-ci aient déjà percé, et qu'il y ait un ou plusieurs ulcères. Chaque praticien sait combien sont insupportables les maux de ces femmes souffrantes, et combien peu de secours réels peut leur offrir l'allopathie. Ici, *mercure*., fréquemment répété, toutes les 4-6 heures, dissipe les

douleurs les plus intenses, et l'ouverture spontanée de la mamelle a lieu sans application, ni emplâtre, ou bien l'oncotomie se fait d'elle-même. Il est bon de rappeler en passant que *mercurius* ne suffit pas toujours pour terminer entièrement et d'une manière heureuse la suppuration des mamelles, et qu'à cet effet j'ai employé avec succès *phosph.* 10. en solution.

2° Dans les aphtes qui ont coutume de se manifester dans l'organisme infantin, à la suite de légers mouvements fébriles, une à deux doses de *mercurius* à la 3^e solution sont spécifiques.

3° Dans l'angine de l'isthme du gosier, *mercur.* est, conjointement avec *bellad.*, le meilleur médicament. Dans l'inflammation flegmoneuse, il faut toujours faire précéder *mercur.* de *bellad.*, pour obtenir de celui-ci un heureux résultat. Dans les angines très-graves, j'alterne ces deux remèdes, en donnant une poudre toutes les 4-6 ou 8 heures, jusqu'à ce que la déglutition devienne moins douloureuse. Dans les inflammations érysipélateuses de la luvette et de la partie molle du palais, je donne *mercur.* sur-le-champ et avec succès.

4° Dans les diarrhées moyennes, précédées de refroidissement, accompagnées de fréquentes tranchées, de grande faiblesse et de lassitude, d'épreintes douloureuses à l'anus, causées par un nouveau refroidissement, une couple de doses de *merc.* sont d'une heureuse efficacité. Dans la dysenterie accompagnée de selles sanguinolentes, confirmées, le *su-*

blimé l'emporte néanmoins sur toute autre préparation.

5° Dans les rhumatismes, surtout aigus, affectant des sujets délicats et flegmatiques, notamment aux téguments de la tête, à la face et aux extrémités, *mercur.* est l'un des principaux remèdes. A *mercur.* s'approprient surtout de vives douleurs lacérantes, exacerbées dans la nuit, et non améliorées par les sueurs. Il me semble même qu'il convient d'employer le *sublimé* préférablement au *merc. sol. H.*

6° Dans le feu saint Antoine, ou sacré, ordinairement dit la *zona*, *mercur.* est de tous les remèdes celui qui calme le plus promptement les douleurs brûlantes, et se montre le plus spécifique.

7° Dans les fièvres, surtout les fièvres nerveuses, on peut fréquemment faire usage de *mercur.* Je l'ai toujours trouvé efficace dans les fièvres nerveuses et rhumatiques-nerveuses, quand, dans le cours du mal, il y avait grande faiblesse, embarras céphalique, sueurs visqueuses et débilitantes, goût d'amidon à la bouche, et tendance aux diarrhées. J'ai toujours eu la satisfaction de voir ces accidents céder au *merc.*, à moins que quelques complications, saburres gastriques ou autres irritations n'entretenissent cette faiblesse, et quand ils étaient le reflet inévitable de cette faiblesse basée sur l'organisation du patient et sur les causes intimes de son mal. Or, il ne faut pas de délire pour que *mercur.* opère efficacement ; si les symptômes mentionnés apparaissent dans le cours de fièvres nerveuses, graves, accompagnées de subdé-

lires et de musitation, *spir. camph.* est à sa place, et échoue rarement. *Mercur.* peut enfin souvent servir d'antidote au soufre, quand des sujets atteints de maux chroniques en ont fait abus intérieurement ou à l'extérieur. Mais il est constant que les toxications causées par de fortes doses, et manifestées comme maladies consécutives chroniques, peuvent être neutralisées par des antidotes, aux doses homœopathiques les plus hautes.

Les effets nuisibles des vapeurs mercurielles se manifestent d'ordinaire d'une manière essentiellement différente de ceux causés par l'usage interne de ce minéral. Il y a quelques années, j'ai eu à traiter un cas remarquable de cette espèce sur la personne d'un mécanicien, qui, voulant chauffer un tube de baromètre, resta, dans une chambre assez étroite, exposé, par la rupture inopinée de ce tube, aux vapeurs de plus de deux livres de mercure métallique. Perdant aussitôt toute conscience de lui-même et tombé en syncope, il fut privé de tous ses sens. Quand on lui eut porté secours, qu'on eut ouvert porte et fenêtres, le malade revint à lui; au bout de quelques jours, il était remis de sa frayeur et d'une enflure générale du corps, mais il lui restait, en dépit de tous les secours de l'art, un tremblement de mains et une paralysie complète du bras droit. Il lui fut prescrit par les allopathes des frictions d'esprit-de-vin formique, *liqu. ammon. caust...* pour l'usage interne, *extr. nucis vom.* Tout fut inutile. Les secours de l'homœopathie réclamés à la fin, j'adoptai

aussitôt *china* 12, comme l'antidote le mieux correspondant au *merc.*, dans le présent cas. A la 3^e ou 4^e poudre, prise à 2-3 jours d'intervalle, le malade pouvait lever une chaise de la main gauche, et depuis plus d'un an il est entièrement rétabli.

Les toxications mercurielles sont, par le fréquent abus qu'on fait de cette substance, très-fréquentes aussi de nos jours ; et la connaissance des antidotes de *mercure*, tels que *china*, *aurum*, *acid. nitr.*, *sulf.*, devient indispensable pour la pratique actuelle. Les maux chroniques proviennent en grande partie, il faut en convenir, de la précipitation qu'on met à se servir du *merc.*, ou de l'abus qu'on en fait, et il ne faut qu'un diagnostic juste et une application raisonnée de l'antidote, pour obtenir un heureux résultat là où beaucoup de nos collègues opéraient avant nous au hasard, ou par ignorance, ou par prévention. Aussi faut-il faire une mention honorable d'un ouvrage d'un grand mérite, publié récemment sur cette matière (*Maladie mercurielle, exposée sous toutes ses formes, et sous le point de vue historique, pathologique, diagnostique et thérapeutique*, par G.-L. DIETERICH, praticien à Munich, Leipsick 1837, en all.), qui ouvrira à tout médecin en général, et aux homœopathes en particulier, une source abondante en riches matériaux, et fournira à une pratique raisonnée des lumières sur l'influence du *merc.* dans notre corps. Sous la rubrique *indicatio morbi*, l'auteur donne une longue suite d'antidotes éprouvés contre la maladie mercurielle, parmi lesquels il

pourrait bien n'être pas très-facile de trouver le plus correspondant au cas concret, vu les rapports spécifiques des remèdes entre eux, dont la tendance précise semble être ignorée du respectable auteur. Qu'il me soit donc permis de soumettre, d'une manière impartiale et en me conformant à la vérité, ce que m'ont appris mes nombreux essais sur cette matière.

Des quinze antidotes du *mercure* indiqués dans JAHR, *sulf.*, *china*, *aurum*, *acid. nitr.* sont les plus importants et les plus applicables, tandis que l'*électricité*, *iodium*, *opium* et *silicea*, quoique très-importants aussi, ne doivent être employés que bien plus rarement. A la tête de tous les antidotes du *mercure* se trouve, non sans raison, le *soufre*, que SCHOENLEIN prétend être l'adversaire de l'état métallique, et l'expulser ; aussi les eaux sulfureuses de Warmbrun, d'Aix-la-Chapelle..... déploient-elles une efficacité si étendue, mais purement palliative, tant contre la cachexie mercurielle que contre celles du plomb, de l'arsenic et autres métaux.

Et si nous commençons avec avantage par le *soufre* le traitement homœopathique de la plupart des maladies chroniques, cela n'indique-t-il pas aussi sa vertu antidotaire contre le *merc.*, quoique nous l'employions moins sous cette tendance que pour son action antipsorique, comme remède principal. Nous faisons aussi tous les jours l'expérience que le *soufre* suffit rarement, ou même jamais à lui seul, pour la cure radicale d'un mal chronique ; il ne fait qu'é-

veiller, pour nous exprimer en homœopathes, la réaction pour d'autres remèdes appropriés au cas concret, et en prépare l'efficacité. Aussi DIETERICH soutient avec justesse que, dans l'application antidotaire du *soufre* contre le *merc.*, il ne doit point être question de *neutraliser* ce dernier par le *soufre*, car, supposé que le *merc.* soit expulsé par celui-ci, l'hydragyrose n'en continue pas moins, *vu que ce mal dépend moins de la présence du métal dans le corps que du changement d'activité vitale, et de la dyscrasie en provenant, celle-ci voulant alors un autre traitement et d'autres curatifs.* Sous ce rapport, le *soufre* mérite une considération particulière dans tous les cas où les suites de l'abus du *mercure* ne se manifestent plus sur les organes d'abord affectés par ce minéral, mais se reflètent au contraire d'une manière deutéropathique sur des systèmes et organes éloignés, nommément dans la goutte mercurielle, les gonflements d'articulations isolées, les métamorphoses articulaires, les paralysies commençantes, les flux de mucus, ou dans une complication de diathèse scrofuleuse; il accélérera bien certainement la guérison, si même il ne contribue à l'achever. DIETERICH paraît accorder au *foie de soufre* une préférence sur les *fleurs*, qui lui convient en tant que l'*hepar* l'emporte, chez des sujets très-impressionnables et dans des complications scrofuleuses, par la combinaison du soufre avec le carbonate de chaux (*hep. sulf. calc.*), incontestablement sur *tra. sulf. pur.*; néanmoins, je suis porté à opter pour ce dernier (*tra.*

sulf. 1, ou *flores sulfuris* à la 2^e ou 3^e trituration) dans la goutte mercurielle, lorsqu'il est constant qu'elle a été consécutive à l'emploi du minéral.

Ce que je viens de contester au *soufre*, savoir la propriété qu'on suppose à cette substance, de pouvoir neutraliser le *mercure* dans le corps humain, je le reconnais au contraire à l'égard d'*acid. nitr.* Les plus faibles doses d'acide nitrique peuvent, administrées dans un rapport directement homœopathique, contre les symptômes patents, causés par le *mercure*, neutraliser, comme je l'ai vu mainte fois, les plus fortes doses de *mercure*. Cette efficacité de l'*acide nitrique* se manifeste non-seulement dans la *syphilis primaire*, où l'on a fait abus du *mercure*, mais aussi dans les cas où l'on suppose exister les *luës* qui ne sont que la cachexie mercurielle, et où la cure par frictions a pu être employée jusqu'à trois fois sans le moindre succès. Le *mercure* reste toujours fixé dans les parties les premières affectées ; les ulcères des organes génitaux, les bubons des glandes inguinales, les ulcères de la gorge existent encore, ou le *mercure* menace de faire du réseau de Malpighi le siège de son funeste virus. Des taches violettes sur le corps, une couleur cuivrée, un teint sale, le front brouillé, une fréquente obturation des oreilles, succédant à l'affection chronique de l'orifice des trompes d'Eustache, produite par l'*ozæna*, des gerçures, des taches, des dartres d'une teinte suspecte sur les mains, la sensibilité même des téguments de la tête après l'abus du *mercure*..., répondent suffisamment du

succès d'*acid. nitr.* Souvent *acid. nitr.* 30 suffit, souvent aussi il faut descendre à des doses plus basses, ou employer l'acide pur, étendu de plusieurs onces d'eau, parce qu'on ne peut déterminer d'avance la diversité de réceptivité et de tempérament. Dans tous les cas où 30 n'agit pas, je passe à 12, et si cette puissance paraît le faire avec trop de lenteur, je répète, au besoin, les 3 gouttes et plus d'acide pur dans trois onces d'eau.

D'après son action, l'*or* appartient à une catégorie semblable à celle de l'*acide nitrique*, mais n'est pas d'un emploi si fréquent que ce dernier. DIETRICH cherche à expliquer cet effet de l'*or* par ses propriétés très-perceptibles d'ailleurs, et diamétralement opposées à celles de *mercurius*. Selon lui, *aurum* est efficace en ce qu'il exerce sur le corps une influence électrique négative; de là l'augmentation d'appétit et des facultés digestives, la vivification du corps.... Aussi, selon lui, l'*or* se prête-t-il de préférence aux formes de maladies mercurielles où se confirme un état cachectique, puis chez les sujets peu impressionnables, et dans les combinaisons existantes. Mais à nous, l'*or* paraît être plutôt l'antidote le mieux approprié aux formes de cachexie mercurielle où se manifestent avec leurs propres conséquences, celles du *mercure*, surtout dans les désorganisations et destructions des os du crâne et de la mâchoire supérieure, les douleurs *ostéocopes*, la carie des os du crâne, du nez, de la face, de l'antre d'Highmor, et des parties solides du palais; ou

bien encore là où la cachexie mercurielle décèle sa funeste tendance vers les gros troncs des vaisseaux (goutte anormale) par la dyspnée, les battements de cœur, l'hydro-thorax commençant ; enfin quand le *mercure* a amené l'ictère par son influence nuisible sur le foie et les appareils bilieux. *Aurum* 12 est ma dose usitée pour les maux d'organes internes, tandis que dans les maux ostéocopes, la carie avancée, je trouve assez souvent convenable de répéter *aurum* 1 ou 2. — *China* devra être préféré à tout autre antidote, quand c'est moins quelque système ou organe isolé de l'organisme imprégné de *mercure* qui est affecté, que toute la force vitale dans sa racine, les systèmes reproductif et lymphatique ; ainsi, dans le *tabes* après l'abus du *mercure*, les saignements passifs de divers organes, l'hydropisie et l'œdème de divers organes, surtout de parties atteintes du *mercure*.

Les vues de maints praticiens de l'ancienne École sont erronées, en ce qu'ils prétendent encore que les toniques et les fortifiants ne peuvent reproduire les forces perdues, par la simple qualité, mais par une quantité suffisante, ce dont on se convaincra le plus clairement par le *china* qui est à même de fortifier par des globules de la 30, 24, ou 12^e dilution, quand la faiblesse est de nature à ce qu'on y approprie le *china*. J'ai eu bien des cas de cette espèce à traiter, et le *china* en solution m'a toujours suffi. Ce n'est que quand les effets mercuriels correspondant au *china* prennent un type périodique, intermittent, ou se

manifestent comme fièvres intermittentes, latentes, sous la forme de déchirements graves dans la tête, ou de déchirement dans une autre partie d'un corps déjà très-affaibli, qu'on ne peut espérer de prompts secours que de la *chinine* à $\frac{1}{8}$, $\frac{1}{4}$, $\frac{1}{2}$ gr., que j'ai en effet ordinairement trouvé d'une prompte efficacité.

Les autres antidotes cités plus haut, servent plus ou moins de complément, pour les tendances curatives à espérer, aux quatre principaux. C'est ainsi que *iodium* achève souvent l'action de l'*acid. nitr.* sur les glandes du cou et du reste du corps. Il faut souvent achever par *silicea*, quand *sulf.*, *acid. nitr.* et *aurum* cessent d'agir sur les ulcères dénaturés, superficiels ou internes des parties molles et des os. L'*électricité* et l'*opium* sont utiles là où *china* n'est plus en état de produire une réaction suffisante; l'*électricité* agit de plus admirablement pour guérir des *paralysies* complètes, survenues après l'emploi du *mercure*, l'*opium* dans l'hydropisie confirmée et opiniâtre. Il importe encore d'appliquer l'*électricité* contre les suites du *mercure*, ce que motivent clairement les médecins anglais (cfr. *Physiological transactions for 1823, Paris. Frorieps notizen 1824, t. 7, n° 134, p. 17 et suiv.*) et DIETERICH... en démontrant l'impulsion prompte et subversive que donne au *mercure* en repos le *magnétisme électrique*. Ce métal déposé dans le corps, et agité alors par les flots du fluide électro-magnétique, doit nécessairement rentrer en circulation pour être ensuite expulsé de

l'organisme par celle-ci. Dans ces cas-là, ma confiance en l'*électricité*, comme stimulant et modificatif, a toujours été justifiée, quoique pour atteindre à un but positif, il faille de fortes conséquences et de la persévérance, et qu'il m'ait fallu exposer plusieurs mois les malades au fluide répété chaque jour dans un lit isolé. Néanmoins il n'est souvent pas possible de chasser, malgré les plus grands soins, ce méchant hôte, ni de prévenir les conséquences qu'il a amenées ; et souvent il est moins difficile de dissiper la maladie la plus grave, mais naturelle, qu'une maladie artificielle, produite par des médicaments forts et mal choisis.

MILLEFOLIUM.

Millefolium précédé d'*aconit.* et d'*arnica*, m'a rarement manqué dans l'hémoptysie de ceux qui commencent à être phthisiques. Il est indiqué quand les douleurs de poitrine ont cessé entièrement ou à peu près. Ma dose ordinaire est 1 goutte de la 3^e solution, ou même de la teinture primitive. On le répète selon les circonstances.

NITRUM.

Dans la dyspnée des phthisiques, tant dans la phthisie tuberculeuse que dans l'*ulcéreuse*, où par une tussiculation continuelle et de fréquents crachats il s'expue aussi du sang, qu'une fièvre du soir tourmente journellement le malade, et donne aux

joues et au creux des mains une chaleur suspecte, j'ai souvent donné quelques globules de *nitrum* 30. et trouvé ce remède un palliatif excellent, il est vrai, mais non en état d'empêcher la catastrophe. Souvent il faut le répéter au bout de 24 heures.

·NUX VOMICA.

Nux, l'un des plus importants remèdes de notre *Mat. méd.*, trouve en pratique l'emploi le plus étendu. Sa sphère d'action peut être comprise sous les rubriques suivantes :

Dans les céphalalgies survenues après avoir fait usage de spiritueux, la contention d'esprit jointe à la congestion. *Nux vomica* est ici d'une efficacité certaine, quand la céphalalgie affecte préférentiellement des sujets sanguins, très-impressionnables, que la tête est entreprise et vide, que la pression aux précords ou la douleur des hypocondres, le malaise, les renvois et la constipation s'y joignent. C'est aussi *nux* qui dissipe le mieux la céphalalgie rhumatique.

Les congestions à la tête déterminées, ou non, par la constipation habituelle (il me semble erroné que les matières fécales entassées dans le rectum puissent par leur séjour dans cet intestin causer des congestions à la tête, cela me paraît trop mécanique pour un corps vivant), provenant surtout de stagnations dans les vaisseaux de l'abdomen, ne se dissipent par aucun remède, plus heureusement que par *nux*. Ce cas se présente ordinairement chez des

hommes qui, par une contention d'esprit sans cesse renouvelée, et un exercice comparativement disproportionné à celle-ci, ou presque nul, par des habitudes trop sédentaires, donnent toujours lieu à de nouvelles congestions à la tête; aussi une cure radicale est-elle souvent fort difficile dans de telles conjonctures.

Les céphalalgies en rapport avec les précédentes sont celles qui proviennent de l'abus du vin, du café et des spiritueux; du reste, *nux* se montre admirablement efficace contre tous les maux provenant de l'abus des boissons, lors même qu'ils n'ont point lieu dans la tête. Je n'ai point encore eu occasion d'éprouver par moi-même, si son efficacité est la même dans le *delirium tremens* des ivrognes.

C'est, on n'en peut disconvenir, le meilleur moyen contre les affections catarrhales des diverses cavités du corps. *Nux* se montre encore salulaire dans la céphalalgie catarrhale, et paraît embrasser en général la sphère du sensorium cérébral, de même que celle des organes animés par les nerfs de la moelle épinière. Mais l'action curative directe de *nux* sur les nerfs du cerveau paraît être surtout ménagée par la sympathie du plexus nerveux; raison de plus, qui explique la haute vertu médicatrice que déploie cette substance dans l'hypocondrie matérielle.

Nux est la panacée des sujets affectés à l'abdomen; aussi y trouve-t-on, dans notre siècle de bière

et de café, le plus heureux remède contre la pression à la région précordiale, l'inappétence allant jusqu'à l'anorexie, la tension aux hypocondres et le ballonnement après chaque repas, le vide douloureux de la tête, et l'humeur atrabilaire.

Nux est du reste de tous les remèdes celui qui prouve le plus souvent et le plus vite son efficacité sur le corps humain.

Nombre de formes de la crampe gastrique, tant celles qui proviennent des congestions veineuses dans l'abdomen, que celles d'origine purement nerveuse, trouvent tout aussi fréquemment dans une ou plusieurs doses de *nux*, sinon leur guérison radicale, du moins une modification évidemment favorable. Ce que *nux* ne peut terminer dans la crampe d'estomac, *carbo veg.* peut l'achever, selon la nature des circonstances.

Contre le prolapsus du rectum, accident plus fréquent dans les premières années de l'enfance que chez les adultes, causé ou par une constipation opiniâtre, ou par des selles sanguinolentes, dysenterie dentaire des enfants, *nux* est, conjointement avec la lotion des parties inférieures avec l'eau froide, et le remplacement fait chaque fois avec soin de l'intestin qui est sorti, presque toujours efficace, en l'administrant d'ordinaire aux solutions inférieures. Cette expérience m'est propre, ainsi qu'au Docteur SCHWARZ, qui assure avoir guéri par de faibles doses de ce remède, 1/1000 — 1/100 grains, tous les enfants atteints de ce mal, confiés à lui depuis dix ans.

Analogue à cet effet de *nux*, est sa fréquente efficacité dans les chutes de l'utérus et du vagin, compliquées de stagnations hémorroïdales et d'affections veineuses dans l'abdomen, mais non causées par la leucorrhée ou autres causes locales.

Dans les affections menstruelles, *nux* n'est, à la vérité, un remède ni cardinal ni radical dans les maux invétérés d'une menstruation surabondante et douloureuse, mais oui bien à l'instant critique des accidents désordonnés que provoque l'éruption des menstrues, savoir la pression vers les parties génitales, la traction douloureuse au sacrum, où, administré à une dose très-minime, il opère avec la promptitude de l'éclair, supposé toutefois que les menstrues soient trop fréquentes ou trop fortes.

Nux a été souvent recommandé et mis en usage contre les hernies; mais j'avouerai franchement que si parfois j'ai réussi à éloigner par quelques doses de *nux* les risques que faisait courir une hernie incarcérée, il se présente presque autant d'autres hernies incarcérées auxquelles *nux* ne s'approprie guère, et où le traitement externe, généralement reçu pour les hernies, paraît promettre plus que *nux*, *belladonna* et *aurum*.

Dans les affections hémorroïdales, c'est-à-dire les hémorroïdes sèches, accompagnées de traction et de tension au sacrum, la pression au rectum, les coliques, *nux* est, par les susdits rapports avec les stagnations sanguines veineuses dans l'abdomen, l'un de nos meilleurs curatifs.

On a, à mon avis, recommandé *nux* trop fréquemment contre les accidents causés par le refroidissement, ce qui paraît d'autant plus évident, que les refroidissements peuvent être considérés comme la cause la plus fréquente de la plupart des maux qui affligent le corps humain. D'après mes expériences, ce ne sont que les formes suivantes de refroidissement qui trouvent dans *nux* leur prompt remède : Traction et déchirement dans la tête, après s'être exposé à l'influence d'un air froid ; fortes odontalgies, soit dans une dent creuse, soit dans plusieurs, d'où la douleur s'irradie jusqu'à la face, avec aggravation après une gorgée d'eau froide ; colique flatueuse, inopinée, produite par une boisson froide, ou le refroidissement de l'abdomen ; commencement d'états catarrheux, avec sécrétion de pituite blanche ; *nux* s'emploie moins dans les fièvres catarrhales proprement dites, et seulement comme auxiliaire, dans la grippe, ou grippe épidémique.

Dans la fièvre intermittente, *nux* ne peut parfois que prévenir les accès les plus voisins, notamment dans les tierces réglées, ayant surtout lieu au printemps.

Dans l'apyrexie, *ipecacuanha* est d'une application plus importante et plus générale, administré en plusieurs doses, avec l'interposition d'une dose de *nux*, ainsi que le propose BÖNNINGHAUSEN (1) ; mais

(1) Ce n'est point M. de BÖNNINGHAUSEN, mais M. TRUNNESSEK qui propose d'employer alternativement *nux* et *ipecac.* dans l'intermittente, essai souvent couronné d'un heureux résultat. Rl.

je ne puis disconvenir que ce procédé ne soit souvent aussi empirique que l'emploi de *china* et de la *chinine*, dont néanmoins nous ne savons encore nous détacher dans les intermittentes opiniâtres ou pernicieuses de toute espèce. Tels sont à peu près les résultats que j'ai eus de l'action curative de *nux* dans ma pratique, et HAHNEMANN avance, non sans raison, qu'il n'y a guère de maladies dont l'homme soit affligé, où cette substance, vu ses nombreux effets sur l'organisme sain, reste tout-à-fait nulle; voilà du moins les points d'appui auxquels peuvent se ranger encore bien d'autres formes analogues. Ce que dit SYDENHAM de l'*opium*, je l'appliquerai à *nux* : « *Sine nuce, medicus esse nollem* », et chaque homœopathe s'accordera à lui donner cet éloge.

La dose de *nux* suffit, pour la plupart des maladies mentionnées, à l'une des dilutions supérieures; mais dans les hernies et les accidents des parties génitales, j'ai trouvé en général plus efficaces les dilutions inférieures ou une trituration.

La durée d'action de *nux* peut être ou fort longue ou fort brève, et il faut, à mon avis, la répéter dès que l'amélioration opérée par la première dose cesse ou trop tôt, ou trop tard.

HUILE DE FOIE DE MORUE.

L'*huile de foie de morue*, non essayée jusqu'ici par l'homœopathie sur des sujets sains, mérite néanmoins d'être comptée parmi les remèdes les plus éner-

giques du règne animal. Les essais les plus récents qu'on en a faits, prononcent en sa faveur. Elle est recommandée contre les affections scrofuleuses, à leur développement, par le Dr RUEFF à Bühl; KOPP s'en fait de même le panégyriste (t. III, p. 386). Selon lui, la vertu de ce remède est surtout éprouvée contre les scrofules et le rachitis, l'inflammation scrofuleuse des yeux et des paupières, la carie scrofuleuse, la photophobie, les tubercules des poumons et de l'abdomen. Il la recommande encore contre les dartres, les croûtes laiteuses, les nodosités des mamelles du sexe, la goutte et les rhumatismes invétérés et récents, la danse de Saint-Guy. Les effets de l'*huile de morue*, analogues sous tant de rapports à ceux de *iodium*, ont porté KOPP à croire que cette huile n'était efficace contre tant de maux, que parce qu'elle contenait du *iodium*, puis donné lieu à HOPFER DE L'ORME, après cet aperçu, de le démontrer en avril 1836, dans l'*huile de morue*, brune jaune, rougeâtre. La dose ordinaire est de quelques cuillerées à café par jour, avec injonction au malade de se laver chaque fois la bouche avec de l'eau, et de manger ensuite un peu de pain sec.

OPIUM.

C'est dans l'application homœopathique de l'*opium* qu'on peut le mieux juger de la vérité de cette maxime : « *Opium me hercle non sedat.* » Il est tout-à-fait à sa place dans la fièvre typhoïde, quand le pa-

tient, en proie à de sombres délires, reste privé de toute conscience de lui-même, a de la constipation, ronfle toujours, et ne revient qu'avec peine à lui quand on l'appelle. D'une action très-prompte, il doit en conséquence être souvent répété. Je le donne d'ordinaire à la 2^e et 3^e trituration.

Il n'a pas été assigné à l'*opium* par l'homœopathie une sphère d'action aussi étendue que par l'ancienne méthode, ce dont HAHNEMANN est surtout cause, en n'admettant point toute espèce de douleur comme effet primitif de l'*opium*. *Absque opio medicus esse nolo* était la maxime de l'un des plus célèbres praticiens, opinion que partageront peut-être, plus ou moins, la plupart des hommes de l'art. Je l'ai trouvé, dans les cas suivants, d'un résultat très-heureux, souvent très-prompt.

Dans la constipation idiopathique, suite de la torpeur pure du tube intestinal et particulièrement du rectum (comment LOBETHAL diagnostique-t-il cette *torpeur pure* ? R.), forme de constipation plus rare chez les sujets hypocondriaques atteints d'affections de l'abdomen, que chez les enfants bien nourris, chez les femmes grosses, après une longue privation de l'exercice quotidien, accoutumé, après de fortes diarrhées. L'homœopathie manque absolument de ces auxiliaires de l'art, à l'aide desquels on peut toujours, en cas de besoin, procurer en peu de temps des selles au malade. Plusieurs de nos remèdes éprouvés ont, il est vrai, cette action primitive, mais nul n'est en état, vu la quotité de nos doses, de provoquer des

selles fréquentes ; et, si quelque constipation opiniâtre *per se* nous met dans l'embarras au lit du malade, il nous faut ordinairement recourir aux clystères qui, quoique composés de substances fort indifférentes, ne sont, à proprement dire, pas des moyens homœopathiques. Souvent de simples clystères d'eau ne suffisent point, il faut y ajouter de l'huile, du miel....; souvent le malade prend encore, à notre insu, un peu de manne, d'huile de ricin.... Nous sommes donc d'autant plus redevables à l'action de l'*opium*, que celui-ci est souvent en état de provoquer l'excrétion si ardemment désirée dans les constipations les plus opiniâtres, et qu'il refuse rarement son office, à moins que l'obstruction prédominante ne soit entretenue par quelque autre cause physique. Dans ces sortes de cas, je donne l'*opium* à la 2^e trituration, et le répète au bout de 4 ou 6 heures.

J'ai eu deux fois occasion d'en reconnaître l'admirable efficacité dans la *colique saturnine*. D'abord, chez un peintre-décorateur qui, souffrant sans cesse de la constipation la plus opiniâtre, avait des accès périodiques très-graves de colique sèche ; *opium* administré en plusieurs fois à la dose susmentionnée, lui procura des selles, et conséquemment la rémission de ses douleurs insupportables. Le second cas concernait un jeune peintre d'équipages, qui, non encore accoutumé à se servir de couleurs au plomb, éprouvait un tremblement continu des deux mains qui lui ôtait la faculté de travailler. Une dose d'*opium* à la 2^e trituration, donnée chaque jour, pen-

dant plusieurs semaines, eut un résultat excellent; suivi, je crois, d'une action purement palliative, vu le régime du malade, qui expose de nouveau ce dernier à l'influence délétère des préparations saturnines.

Observations pratiques, par le D^r FIELITZ.

(*Allg. hom. Z. XVII, 2.*)

MEZEREUM.

1. *Dartre crustacée, chez une femme de 36 ans.*

Toute la face antérieure de la jambe, du genou aux malléoles, jusqu'au tarse, est couverte d'une épaisse croûte d'un jaune sale, parsemée de gerçures d'où sort, à la pression de la main, un pus jaunâtre et épais; la croûte sèche et tombe partiellement; la peau qu'elle recouvre est d'un rouge vif, excoriée, laisse suinter, au milieu d'un vif prurit, une humeur claire et ténue, qui forme, en séchant, de nouvelles croûtes minces, sous lesquelles le pus s'amasse. La peau qui circonscrit la croûte dartreuse, est d'un rouge foncé, tendue, pruriteuse et ardente; le pied enflé donne lieu, en se posant, à des élancements douloureux. Prurit insupportable et douleur de brûlure sur toute la surface de l'éruption, la nuit; la jambe ré-

pand une odeur putride; le mal date de plusieurs années. L'état du sujet n'est généralement pas altéré. *Sulf.*, *calcar.*, *psorin.*, *lycop.*, *graphit.*, *rhus*, *clematis*, sont restés nuls. Une ou deux gouttes *meze-reum* 6, puis trois de 2 en 2 jours, puis chaque jour, amenèrent un tel changement, que par le dessèchement successif de la dartre la jambe fut, au bout de deux mois, presque entièrement nette, et la peau lisse; il ne resta qu'une couple de petites places de la grandeur d'une pièce de quatre gros. Le mal recommença dès lors à empirer, la patiente n'observant plus de régime, et se déroba à mes soins ultérieurs.

2. *Mentagre, chez un campagnard vigoureux, âgé de 32 ans.*

Toute la partie inférieure de la face, d'une oreille à l'autre, la moitié inférieure des deux joues, toute la lèvre inférieure, le menton jusqu'au bas du cou, ainsi que toute la surface barbue, sont couvertes d'une croûte d'un jaune-brun, épaisse de $\frac{1}{4}$ de pouce, fendillée parfois, sécrétant une humeur lymphatique, causant une légère piquûre au pourtour, surtout quand de nouvelles pustules s'y forment, percent et donnent lieu à de nouvelles croûtes. Les bords sont circonscrits d'un fond rouge-foncé, les poils voisins, collés ensemble, la barbe, généralement détruite. Le malade, très-défiguré, a fort mauvaise mine; ses paupières sont enflammées, les bords de celles de

dessous couverts de croûtes, et un peu renversés en dehors. Le patient souffre depuis six mois. Le mal prit d'abord naissance au menton où se montrèrent sur une place rouge des pustules qui, après avoir percé, ne permirent au sujet de se raser qu'en lui causant de vives douleurs, et formèrent une croûte qui prit insensiblement l'étendue qu'elle a maintenant. *Sulf.*, *acid. nitr.*, et *rhus*, ne changèrent rien au mal. *Mezereum* 3, une goutte par jour, dessécha en peu de temps la croûte, qui se détacha partiellement et tomba; la peau se montra saine. Au bout de six semaines de traitement par ce remède, le patient avait un teint frais et vermeil. Les yeux sont en fort bon état.

3. *Spina ventosa*.

Un jeune homme de 20 ans, d'un teint florissant, doué d'une bonne santé dès son enfance, passait presque tout son temps dans un magasin froid, exposé aux courants d'air. En mars 1838, il ressentit tout à coup au genou droit de forts élancements qui le firent boiter; ayant néanmoins dansé le lendemain, non sans éprouver de vives douleurs, il fut obligé de garder le lit le troisième jour. Il y eut fièvre, altération, inquiétude pendant la nuit; des douleurs intenses se portaient du genou au haut de la cuisse. Le genou enfla; la tuméfaction s'étendit au-delà du milieu de la cuisse, et s'endolorit au moindre contact ou au moindre mouvement. La nuit, les douleurs parcouraient surtout la partie affectée et

éloignaient le sommeil. Le médecin appelé ordonna sang-sues, onguent gris, sudorifiques, et plus tard, purgatifs de sels neutres, chaque jour, pendant un mois. — L'état du malade empirait sous tous les rapports; il se fit une consultation dont le pronostic fut : *consomption* et *mort* du sujet.

Celui-ci renvoyé chez ses parents, il y eut une seconde consultation qui opta pour l'*amputation* comme seul moyen de salut.

Les secours de l'homœopathie ayant été enfin requis, voici l'état dans lequel je trouvai le malade à la fin d'avril : le fémur droit était enflé du genou au-delà du milieu de la cuisse; l'émaciation étant extrême, et les parties molles nullement tuméfiées, l'exostose se montrait dans toute son étendue. La périphérie de l'extrémité malade, mesurée à 5 pouces au-dessus du genou, l'emportait sur le membre sain de 2 1/4 pouces. — L'exostose cessait un peu au-delà du milieu de la cuisse, et formait avec les faces encore saines du fémur un angle très-peu obtus; les tendons du jarret étaient raccourcis, la jambe reposait à angle droit et ne pouvait s'étendre d'un doigt; les têtes articulaires supérieures des os de la jambe étaient de même gonflées, mais non la rotule; à la moindre pression faite sur les os, le patient éprouvait les plus vives douleurs, et la nuit, plus que le jour, des élancements très-vifs dans toute la jambe. — Faible appétit, langue chargée, soif, constipation après un mois de purgations; urine trouble; pouls ténu, accéléré, accompagné de fortes sueurs nocturnes; sommeil tout-

à-fait nul, extrême émaciation, humeur sombre.

Je laissai le patient sans remède les trois premiers jours, vu que, venant de quitter un traitement rationnel, je désirais mieux étudier son état.

Dès le 30 avril, il lui fut prescrit chaque jour 1 goutte *mezereum* 12 sur du sucre de lait, et jusqu'au 5 mai, il n'y eut pas d'amélioration sensible. Dans la nuit du 6 mai, forte fièvre sans cause, et fréquents élancements dans la jambe. Une dose *acon.* 6, matin et soir; pouls plus tranquille, l'état n'étant du reste changé en rien. *Mezereum* ne pouvant manquer d'être bien approprié ici, il fut prescrit, le 7 mai, au patient *mezereum* 6. — Les nuits commencèrent alors à être plus tranquilles jusqu'au 16 mai. Le sujet pouvait dormir 1 1/2 h., puis était toujours réveillé par de vives douleurs dans les os; il reprenait de l'appétit, avait un air gai, la fièvre et les sueurs moins fortes; il se hasardait à étendre la jambe, le mouvement étant moins douloureux dans la journée; le périoste n'était plus si sensible. S'étant souvent fâché les derniers jours, ayant été trop prompt, puis transporté dans une autre chambre, il eut dans la nuit du 17 mai une forte fièvre, de la soif, des sueurs, des douleurs dans la jambe, le pouls tendu, un peu dur, accéléré. — *Aconit* 6 comme auparavant. Cette fois il fallut employer pendant toute une semaine *aconit* et *belladonna*, pour calmer l'effervescence et revenir au précédent état.

Dès le 26 mai, le patient eut une goutte de *mezereum* 3 par jour. Alors commença une amélioration

si visible, que le pronostic fut de plus en plus satisfaisant.

Au 10 juin, les douleurs avaient tellement diminué de jour en jour, que le patient dormait toujours de mieux en mieux la nuit, s'éveillait le matin fortifié, avait meilleur appétit et prenait goût à la vie.

Au 16 juin, la jambe était diminuée d'un quart de pouce, l'articulation plus mobile; le patient pouvait, avec l'aide de quelqu'un, étendre la jambe de plusieurs pouces, et la placer çà et là en mouvant l'articulation coxo-fémorale. Il commençait à pouvoir se mettre sur son séant.

Le 18 juin, il n'y avait plus ni fièvre, ni douleur, et l'appétit allait s'améliorant. — Hors du lit, il dut, pour étendre la jambe, prendre une position convenable, les tendons du jarret se montrant du reste plus dociles. Dès lors, 2 gouttes de *mezereum* 3, deux fois par jour. L'augmentation des doses accéléra visiblement la guérison. La réduction de l'exostose et la faculté d'étendre la jambe marchaient de pair. L'appétit, l'embonpoint et les forces revenaient.

Au commencement du mois de juillet, il put marcher à l'aide de béquilles, et bientôt après, à l'aide d'une canne. D'abord, la jambe se trouva un peu raccourcie à l'articulation du genou, et dut être soutenue par un talon haut de deux pouces; mais cet accident effacé par l'usure graduelle du talon, et le raccourcissement des tendons entièrement dissipé, la jambe se trouva alors au contraire un peu trop longue par une légère enflure encore existante à la

tête articulaire du fémur ; celle-ci dissipée de même bientôt après, et l'amélioration faisant de tels progrès, le patient se trouva entièrement remis vers la mi-août, sans conserver la moindre trace de son mal, et renvoyé en parfaite santé. Pendant les dernières semaines, il avait pris ses remèdes plus rarement, mais cette réformation organique ne fut certainement accélérée de la sorte que grâce aux doses plus fortes et plus fréquentes du *mezereum*. Sous ce rapport, le patient a fort bien été jusqu'ici. — Atteint au printemps de l'année dernière d'une ophthalmie catarrhale, alors épidémique, il retomba dans les mains de son premier médecin. Pendant un mois, celui-ci s'était efforcé de créer dans le rectum, par de forts purgatifs, une ophthalmie hétéropathique, et ce tour de force lui avait réussi en partie. Ce jeune homme, jusqu'ici dans un état florissant, me fut renvoyé tout défait, amaigri, ictérique, et affecté d'un gonflement de foie si douloureux, qu'il ne pouvait ni marcher, ni rester couché, sans éprouver les plus vives douleurs ; de plus malaise, oppression aux hypocondres, endolorissement du foie au toucher, constipation. — Trois doses de *nux* 12 rétablirent encore cette excellente nature avec une étonnante rapidité, dans l'espace de huit jours.

**Revue de journaux allopathiques (1),
par le D^r BÉCHET, d'Avignon.**

La *Gazette médicale* du 22 janvier analyse une monographie sur la catalepsie, par le D^r Bourdin, médecin d'une maison d'aliénés à Paris. Je ne suivrai pas le journaliste dans l'appréciation de cette œuvre; je m'arrête aux lignes suivantes, qui du reste n'apprennent rien de neuf, à propos de l'anatomie pathologique de la catalepsie : « Toutes les altérations signalées (dit M. Bourdin) ne peuvent expliquer cette affection; aucune d'elles ne peut répondre au fait de l'intermittence de cette affection; celles que l'on a trouvées étaient permanentes, et devaient avoir des effets permanents; » et plus loin, à propos de théories émises sur la nature de la catalepsie, revient la même idée, mais en d'autres mots : « La catalepsie a conservé deux points de son histoire inexplicables, sa nature et son intermittence. »

Connaissant le dogmatisme de l'Ecole allopathique, qui n'agit qu'en se rendant parfaitement raison de tous les phénomènes morbides, on s'attend à ce que l'auteur, à propos de la médication, décline naïvement son incompetence; mais il n'en est rien; voici ses propres paroles : « Le traitement que je regarde comme le meilleur et le plus efficace, puise ses éléments dans deux médications, la médication antispasmodique et celle irritante transpositive. » Ce n'est que cela, quelques vésicatoires, deux cautères, ou des moxas, ou bien un séton, avec quelques agréables substances à avaler,

(1) Voyez le dernier numéro.

telles que valérianne, assa foetida, etc., à propos d'une maladie dont l'Ecole ignore ce qu'elle prétend lui être indispensable pour le choix d'un traitement rationnel!! C'est donc sur la foi de la fallacieuse expérience, ou plutôt d'un pur empirisme, que procède en ce cas l'Ecole allopathique, elle qui ose faire à sa rivale le reproche de blesser les lois de la raison.

Heureusement pour l'humanité, la catalepsie est fort rare, et les victimes du traitement allopathique sont peu nombreuses; mais n'est-ce que dans ce cas que l'allopathie prodigue ses ressources thérapeutiques, avec la même ignorance et la même déraison? Ecoutons la *Gazette médicale*: Il (l'auteur) termine en disant que la catalepsie a conservé deux points de son histoire inexplicables, sa nature et son intermittence; et elle (la Gazette) continue: « On pourrait, sans être trop sévère, en dire autant de beaucoup d'autres maladies, etc.; » et cependant, dans aucune de ces maladies, l'Ecole en vogue ne manque de multiplier ses principes thérapeutiques, sans doute toujours avec les mêmes éléments de succès et la même innocuité.

On lit dans le numéro du 28 janvier du même journal, une observation fort remarquable, relative à l'efficacité de la cévadille dans le traitement de la rage. Je n'ai pas à en rapporter les détails; mais les lecteurs de la *Bibliothèque* de Genève n'ont pas oublié la mention que fit de cette substance le Docteur PESCHIER, à l'occasion d'une observation qui avait été présentée au Congrès de Lyon, relative à ce puissant moyen curatif des phénomènes rabiques.

La pathogénésie de *sabadilla* aurait pu mettre l'Ecole homœopathique à même de reconnaître cette inappréciable propriété, comme le démontre très-bien notre rédacteur dans son compte rendu du Congrès; sans doute les circonstances

n'ont pas favorisé cette découverte. Quoi qu'il en soit, recevons de l'empirisme allopathique ce qu'il peut offrir de bon à notre cause, et le Dr FOULHIOUX, auteur, comme on le sait très-bien, d'un écrit contre l'homœopathie, nous fournit assez souvent l'occasion de lui prouver que cette doctrine est quelquefois heureusement applicable au lit du malade. Quoique cet écrivain puisse encore arguer contre nous à propos des doses, il est de bon augure de le rencontrer aussi souvent sur notre route.

Je dois à la vérité de dire que l'observation du Dr FOULHIOUX est du 26 novembre 1839, et que par conséquent ce praticien n'a pas été conduit au choix de la cévadille, par ce qui en a été dit dans le compte rendu du Congrès. Du reste, il nous apprend lui-même qu'ayant lu dans la *Revue historique*, 1830, dans le récit d'un voyageur anglais, que la cévadille était employée par les indigènes du Mexique contre la rage, il résolut d'essayer cette substance à la première occasion.

Dans son numéro de février, le *Journal de Médecine et de Chirurgie pratiques* analyse rapidement un livre ayant pour titre : *Traité des fièvres intermittentes, rémittentes et continues des contrées marécageuses*, par le Dr BONDIN, médecin en chef de l'hôpital militaire de Marseille.

Je ne puis, ne connaissant cet ouvrage remarquable, en parler d'après moi-même; mais les points que fait remarquer le journaliste m'auraient sans doute frappé. En effet, M. BONDIN, avant d'administrer les préparations arsenicales à ses malades, a voulu les essayer sur lui-même, et il en a pris de un à cinq vingt-cinquièmes de grain. Cette velléité d'*expérimentation pure* lui est venue sous l'inspiration d'un sentiment fort honorable; c'est sans doute pour se convaincre des *non dangers* de la médication qu'il avait intention de mettre en usage. Je ne puis croire que ce fut par le désir de découvrir

les vertus de l'arsenic que M. BONDIN a été porté à en prendre lui-même, car il n'aurait pu s'arrêter aux légers symptômes qu'il a éprouvés sous l'influence des doses qu'il s'est ingérées. D'ailleurs, il est bon de constater que les dérangements dans les fonctions digestives qui lui sont survenus à la suite de son essai, sont tout-à-fait en harmonie avec ceux admis par la *Matière médicale pure* de HAHNEMANN. Quant à la vertu anti-périodique que cet expérimentateur aurait eu la pensée de découvrir, elle est suffisamment démontrée, à défaut des travaux de l'Ecole homœopathique, par le témoignage d'auteurs trop estimables et trop oubliés depuis le *tolle* prononcé contre la pharmacodynamique par l'Ecole de Broussais. Ainsi, Barton, Keil, de Horn et tant d'autres, ont multiplié les faits qui auraient dû assurer aux préparations arsenicales un rôle important dans la médication anti-périodique, et nous n'aurions pas lieu de gémir sur les ravages du sulfate de quinine, dont on abuse dans bien des localités, et surtout en Algérie, où cette substance rivalise avec le fer des Arabes pour grossir le nombre des victimes de notre colonie. Puissent donc les faits rapportés par M. BONDIN être mieux accueillis que ceux émis en foule par les disciples de HAHNEMANN, en faveur de l'arsenic dans les fièvres intermittentes, soit graves, soit légères !

Mais Dieu veuille surtout que la posologie arsenicale de M. BONDIN ne passe point inaperçue de nos adversaires ! La préparation adoptée par ce praticien distingué n'est point comme la poudre de Fontaneilles ou celle de Plenciz, dans lesquelles l'arsenic est incorporé par grains, de même que dans les pilules asiatiques ou celles de Barton. J'ignore si l'auteur parle de l'Ecole homœopathique dans son ouvrage ; mais sa pratique prouve qu'elle ne lui est pas étrangère. En effet, voici sa formule :

Prenez acide arsenieux, un centigramme ;

Ajoutez successivement et par petites doses , sucre de lait pulvérisé, un gramme ;

Triturez dans un mortier de verre assez longtemps (au moins dix minutes) pour que le mélange soit intime, et divisez en 20 paquets (!!), *et il suffit d'une seule dose de cette division pour guérir radicalement des fièvres contractées soit en Algérie, soit au Sénégal, qui avaient résisté aux médications les plus variées!!!*

En vérité, qu'ils soient volontaires ou non, de semblables larcins, commis dans le champ de la science homœopathique, ont une portée bien grave, qui ne peut échapper aux yeux des hommes de bonne foi. Eh ! pourquoi ne leur dirai-je pas, à propos de notre arsenal thérapeutique, ce que leur dit le *Journal de Médecine et de Chirurgie pratiques*, à l'occasion de la médication de M. BONDIN : « Les médecins, dit le » journaliste, qui voudraient faire usage de l'arsenic, suivront » d'autant plus volontiers ce mode d'administration, que la » substance médicamenteuse est administrée à des doses pour » ainsi dire homœopathiques, et que par conséquent les malades ne peuvent en souffrir. »

Ne croirais-je même pas à la dynamisation des substances médicamenteuses par la trituration, que je ne saurais confirmer cette dernière assertion, dont l'auteur paraît avoir oublié que dans la formule de M. BONDIN l'arsenic est dans un isolement absolu, et nullement entravé dans ses effets par la polypharmacie, comme dans ses préparations ordinairement usitées.

Le cahier de janvier du *Journal des Connaissances médico-chirurgicales* rapporte une observation très-intéressante de maladie nerveuse par le Dr GÉRARD. L'historique de cette affection et du moyen qui la fit disparaître me ferait sortir de

mon plan ; qu'il me suffise, renvoyant au journal précité ceux qui seraient désireux de la connaître en détail, d'en déduire les considérations suivantes :

La forme convulsive et par accès de la névrose qui fait le sujet de cette observation, ne présente rien de bien remarquable aux médecins à qui une nombreuse pratique offre mille espèces de névropathie ; mais bien des médications avaient échoué contre elle. M. le D^r GÉRARD, guidé par une pensée fort lumineuse sur l'essence de cette affection, pensa que les agents impondérables devraient la modifier ; il essaya l'aimant qui produisit une crise très-fâcheuse ; le contact d'une chaîne métallique amena un effet analogue : il suffit à ce praticien de ces deux essais pour légitimer la pensée qui les avait provoqués ; il ne lui restait plus qu'à trouver le modificateur spécifique à ce cas.

Un collier d'ambre remplit son attente..... Après bien des détails sur lesquels je passe, l'auteur arrive à ces conclusions :

« 1^o Des colliers d'ambre jaune, pesant ensemble 70 grammes, placés au bas du cou, ont guéri instantanément Mlle. de V..., d'un accès de mouvements convulsifs qui, suivant le cours de la maladie observée précédemment, devait durer au moins quarante jours ;

» 2^o C'est précisément au bas du cou que ces colliers doivent être placés pour assurer tout le corps contre les mouvements que produisent les affections sensoriales et sentimentales ;

» 3^o L'ambre agit plus ou moins en raison de la qualité ;

» 4^o L'effet est instantané ou presque instantané (3 ou 4 secondes). »

Ce fait considéré isolément ne peut fournir matière à des conclusions générales ; mais comme il présente une excessive

analogie avec d'autres cas de névro-thérapie, il vient apporter son contingent de preuves à la théorie du dynamisme qui seule peut conduire le praticien à la cure des névroses. Que peuvent, en effet, contre cette nombreuse classe d'affections si variées, et qui font tant souffrir l'humanité, les principes *dits rationnels*, et la thérapeutique des doctrines matérialistes ?

Le mode d'action intime de l'ambre contre cette maladie se prête mal aux explications ; l'expérimentation pourra résoudre ce problème ; mais que cette substance ait agi par un fluide idio-électrique, ou un *aura* médicateur, je doute que la pondérabilité du facteur curatif puisse être constatée, même par les académiciens pour qui les globules ne présentent pas une suffisante matérialité ; mais pardonnons enfin aux illustres membres de l'aréopage médical de Paris ; sans doute au jour de leur fameux arrêt contre notre doctrine, M. CORNAC, leur coacadémicien n'a pas jugé convenable de leur dire, comme dans la séance du 21 janvier dernier : « Messieurs, ne pouvez-vous pas l'apprécier par vous-même (un rapport) ? pour moi, je le pense, *car je suis convaincu de l'intégrité de toutes vos fonctions intellectuelles.* »

Evidemment M. CORNAC n'a pas toujours eu la même conviction, puisqu'en cette circonstance, il se croit obligé de la formuler d'une manière aussi explicite.

Je vais transcrire en entier une observation du Dr Richet que contient le numéro du mois d'août des *Archives générales de médecine*. L'affection qui en fait l'objet, et la terminaison funeste me portent à la rapprocher d'une observation à peu près pareille que j'extraits de mes notes.

« Un cultivateur, âgé de 75 ans, n'ayant jamais fait aucun » excès, et jouissant d'ailleurs d'une bonne santé, fut pris » subitement et sans cause connue, d'une demi-érection qui

» ne lui causait ni plaisir, ni peine ; une application de 15
 » sangsues, faite au périnée, qui était devenu douloureux, ne
 » produisit aucun résultat, et le malade entra à la maison de
 » santé. La verge était très-distendue, raide à angle droit sur
 » l'abdomen, mais la tuméfaction ne portait que sur les corps
 » caverneux, car le gland semblait flétri, et l'urètre, ainsi que
 » son corps spongieux, offrait à peine un léger engorgement ;
 » le périnée était le siège d'une légère tension et d'une dou-
 » leur vive à la pression, de même que les points correspon-
 » dants aux corps caverneux, jusqu'à leur insertion à l'is-
 » chion. Pouls à 114, plein, dur ; langue sèche ; soif ar-
 » dente. M. Monod ayant plongé un bistouri à la base
 » de chacun des corps caverneux, lieu où l'on sentait de la
 » fluctuation, il ne sortit qu'un peu de sang noirâtre et vis-
 » queux, dont le doigt ramena ensuite une plus grande quan-
 » tité. Cette opération soulagea un peu le malade ; cependant
 » il se manifesta de l'agitation et du délire. En faisant le pan-
 » sement, on aperçut une portion fibreuse faisant hernie à
 » travers les lèvres de l'incision du côté gauche. Saisie avec
 » des pinces, elle entraîna à sa suite une portion considéra-
 » ble de tissu fibreux aréolaire qui fut reconnu semblable, par
 » sa forme et sa structure, à celui qui constitue les corps ca-
 » verneux ; leur coque fibreuse, ou enveloppe, restant seule,
 » le pénis de cet homme représentait une large cavité à la
 » partie inférieure de laquelle se trouvait l'urètre intact. Le
 » lendemain un abcès fut ouvert au niveau, mais un peu à
 » droite de la symphise pubienne. La gangrène se propagea
 » au gland, et après avoir eu quelques frissons irréguliers,
 » le malade succomba le dixième jour de son entrée, sans
 » avoir jamais présenté rien de particulier, quant à l'excré-
 » tion urinaire. »

Suivent les détails de l'autopsie que chacun peut se repré-

senter. Voici l'observation que j'ai à mettre en parallèle.

M. A... propriétaire cultivateur, âgé de 52 ans, d'une constitution robuste et très-bien conservé : son tempérament est bilioso-sanguin ; il a toujours joui d'une excellente santé. Il éprouva vers la fin du mois d'octobre 1840, quelques symptômes vagues du côté des organes génitaux.

Lors de la première visite que je lui fis, le 17 novembre, je ne pus obtenir que des détails imparfaits sur le début de sa maladie. M. A... est mon parent, la disproportion d'âge qui nous sépare lui fit éloigner toute investigation sur le commencement de l'affection de ses organes virils, et il outra tellement la *sauvagerie* des mœurs villageoises que je dus me contenter de ce que j'allais observer par moi-même.

Après divers malaises qui le fatiguaient depuis quelques jours, il devint inquiet, souffrant ; il n'avait nul appétit ; tout ce qu'il prenait le fatiguait ; les urines rares et briquetées ; les nuits devinrent agitées ; une chaleur générale et pénible le tourmente. Un sentiment d'angoisse précordiale accompagne une légère oppression d'abord, qui a augmenté de plus en plus.

Comme on m'avait parlé d'une *hernie*, je fus frappé en entrant dans son appartement d'une odeur, *sui generis*, qui ne pouvait me laisser aucun doute sur la nature de l'affection que j'étais appelé à traiter. Je le découvris avec impatience, mais voici quels furent les symptômes locaux que j'observai :

Le membre viril est dans une demi-érection passive ; il est à peine douloureux ; le scrotum et la peau de la verge n'offrent pas la plus légère altération, si ce n'est à la face dorsale du prépuce, où je vois une surface arrondie comme une pièce de demi-franc, d'une couleur brunâtre : l'ouverture préputiale est très-rétrécie par une espèce d'infiltration qui n'est point de l'œdème ordinaire, mais ne peut non plus être

prise pour un gonflement inflammatoire. Au toucher, le gland qui ne peut être découvert, mais ne paraît pas être comprimé morbidement par son enveloppe, n'est point le siège d'une vive douleur; le malade y éprouve une sensation d'engourdissement pénible par le méat préputial, il se fait un écoulement sanio-purulent, signe caractéristique d'une gangrène de la verge. D'ailleurs les phénomènes généraux constituent un ensemble qui ne me laisse aucun doute à ce sujet.

En effet, le facies est mauvais, le regard est sans énergie, les traits tirés expriment l'anxiété, la pâleur contraste avec la pléthore apparente à laquelle le sujet est naturellement prédisposé; l'oppression est accompagnée d'une gêne angoissante, que le malade ne peut bien définir et qui lui fait dire que le sang ou autre chose l'étouffe; le plus petit mouvement augmente ces symptômes; le pouls bat environ de 90 à 95 fois par minute; il est petit, concentré et raide; la peau est chaude et d'une sécheresse âcre au toucher; la pensée est lente et apathique; une soif assez vive se fait sentir, et la langue est humectée par une salive visqueuse; le goût n'offre rien de particulier; le ventre est un peu tendu, surtout à l'hypogastre, où il est douloureux au toucher; la sécrétion urinaire est ralentie, mais l'excrétion en est normale; les selles sont bien.

Je raffermis autant qu'il fut en moi le moral consterné du malade; je proscrivis les applications émollientes, que je fis remplacer par des injections aqueuses tièdes et souvent répétées, au-dessous du prépuce, pour ne point y laisser séjourner les produits de la décomposition. Je fis dissoudre quatre globules d'*arsenic*. 30 dans 40 grammes d'eau fraîche, à prendre en une seule dose; j'ajoutai, pour le reste de la journée et de la nuit, quelques doses *sacch. lactis*.

En avertissant M^{me} A... du danger qui menaçait son mari, je la fis pourvoir immédiatement d'une suffisante quantité de poudre anti-hémorrhagique, pour combattre les pertes sanguines qui pourraient survenir, si la mort ne devançait pas l'élimination des escarres.

A cause de l'inondation du Rhône, je ne pus quitter ce village le même jour, et je revis le malade le lendemain 18 novembre. Les phénomènes généraux se sont légèrement améliorés, mais de nouveaux points sphacelés se montrent çà et là sur l'extrémité de la verge. Je donne une deuxième dose d'*arsenic* pareille à la première, et je quitte le malade, lui ayant prescrit du bouillon, toutes les trois heures une tasse.

Le 20 novembre, le facies est bon, la respiration presque normale, le pouls moins concentré, la peau brune; mais les phénomènes du côté de la verge ont fait d'effrayants progrès : le premier tiers n'est qu'une escarre; rien, si ce n'est les symptômes généraux, ne me fait espérer que la gangrène se bornera; l'excrétion urinaire se fait toujours d'une manière normale, mais par le centre de l'escarre. Confiant néanmoins dans l'amélioration qui s'est déclarée dans le pouls et la respiration, je n'ajoute rien aux prescriptions de ma précédente visite, convaincu de la continuation des effets d'*arsenic*.

Le 24, jour de ma troisième visite, l'état général est absolument bien; les deux tiers de la verge sont compromis, mais le sphacèle paraît s'être borné. Je recommande de saupoudrer avec soin avec la colophane en poudre; et les liquides qui suintent au pourtour et sur l'escarre, retenus par la poudre anti-hémorrhagique, constituent une croûte épaisse; ce n'est qu'à ces soins de tous les instants que le malade doit de n'avoir pas été affaibli par des déperditions sanguines très-considérables et partant très-fâcheuses. Les potages, qui étaient désirés, lui sont permis et bien digérés.

Je ne pus, à cause de l'inondation, revenir le voir que le 3 décembre. Il ne reste de la verge qu'un tronçon de un à deux centimètres de longueur; l'élimination avait eu lieu presque sans déperdition de sang; la peau de la verge, saine et bien avivée, tendait à se rapprocher, mais le centre du moignon était encore noirâtre et formé par des débris des corps caverneux et de l'urètre, dont je ne pus reconnaître l'ouverture, quoique l'émission des urines se fît bien; plus tard, ainsi que je l'ai appris, ces parties gangrenées ont été éliminées, et cette extraction a dû réduire à rien le reste de la verge; le méat urinaire ne s'est point rétréci, quoique le malade n'ait pas voulu faire usage des corps dilatants dont je l'avais pourvu. Evidemment le sphacèle s'était borné à la peau, quoiqu'il fît encore des progrès sur les corps caverneux; la nature des tissus rend très-bien compte de cette marche.

Le malade avait repris son air de santé, quoique amaigri et faible; mais l'appétit revenu était satisfait sans fatigue; le sommeil était bon; il ne lui restait, en un mot, que l'inconvénient de la méphitique odeur qu'il exhalait et qu'il était impossible de neutraliser complètement; enfin, après vingt-cinq jours de cette grave maladie, il aurait pu commencer quelques promenades, si le village qu'il habite n'était encore couvert par les eaux.

Pour que le parallèle avec l'observation du Dr Richet fût parfait, devraient suivre les détails nécroscopiques. La différence dans la terminaison dépend-elle ici d'une différence de gravité dans les deux maladies? Je ne le pense pas; les phénomènes généraux du malade du Dr Richet étaient loin d'être aussi alarmants que ceux que j'ai observés chez M. A.... Je ne vois donc de distinct dans ces deux affections que leur point de départ, leur traitement et leur terminaison; je crois que

l'âge de l'un est compensé par les symptômes plus fâcheux qui ont accablé M. A... dès le début de sa maladie.

Le point de départ d'une semblable affection peut-il établir des différences dans le pronostic? rien ne le prouve, ni l'observation clinique, ni les connaissances anatomiques de cette région. Du reste, comment comprendre que le malade du Dr Richet pût résister à son affection ⁽¹⁾, lorsque rien ne l'a combattue? Les soins chirurgicaux peuvent-ils quelque chose contre le principe d'une maladie pareille? Mon malade, privé des *modificateurs dynamiques spécifiques*, n'eût-il pas subi également l'intoxication complète? et j'eusse pu alors constater que des matières sânio-purulentes circulaient avec le sang dans les veines pelviennes!

Quant à l'explication à donner de ces gangrènes spontanées, je n'en vois aucune qui soit plausible. L'oblitération des veines cavernueuses, que paraît admettre M. Richet, ne fait que reculer la question. Chez M. A..., rien, absolument rien, ne peut éclaircir ce point d'étiologie; on m'a bien dit qu'il fréquentait une femme excessivement lascive, et qu'un excès en coït ou en attouchements aurait pu amener ce résultat. La supposition elle-même étant douteuse, comment admettre l'explication qui, à mon avis, l'est plus encore? car M. A... est fort et robuste, mais rien n'annonce chez lui une grande lascivité. Du reste, que de fois des excès en ce genre ont dû être commis, et combien sont rares les affections dont il est ici question! Aucune cause syphilitique ne peut être invoquée, car mon malade n'a reçu que mes soins, et il ne jouirait pas de l'excellente santé qu'il a par le traitement que je lui ai administré. Quant à l'hypothèse d'un étranglement primitif, je

(1) Ce que je dis ici ne s'adresse qu'à l'Ecole à laquelle appartient le Dr Richet, et non à lui-même, qui a suivi les préceptes ordinairement usités en pareille circonstance.

ne puis l'admettre, quoique M. A... ait été si avare de renseignements ; car les phénomènes que j'observais à ma première visite me portèrent à des investigations qui m'auraient certainement fait découvrir cette cause.

VARIÉTÉS.



Épître à un homœopathe, par M. A. BIGNAN.

Nous n'avons pas trop la coutume d'égayer nos lecteurs ; peut-être avons-nous tort, car l'esprit se fatigue à sonder sans cesse la profondeur de la science ; l'ennui peut naître de la lecture répétée d'observations pathologiques, même lorsqu'elles sont suivies de guérison ; enfin, nous ne connaissons aucune loi d'esthétique scientifique ou littéraire qui interdise quelques incursions sur le terrain de la gaîté ou même du ridicule. Nous allons donc apprêter à rire nos lecteurs ; mais, en le faisant, nous ne sortirons point de notre plus strict domaine : la défense, envers et contre tous, de l'homœopathie, de quelque part que vienne l'attaque, soit de plumes savantes, soit d'ignorantes, comme c'est aujourd'hui le cas.

M. A. BIGNAN, poète français, a publié dans la partie littéraire d'un journal politique l'*Épître* suivante, où il a cru s'égayer et égayer son public à nos dépens ; à *bon chat bon rat* ; nous allons lui rendre la pareille, en transcrivant de son *Épître* tout ce qui nous concerne, en retranchant ce qui ne nous touche pas directement, et y ajoutant quelques notes destinées à continuer l'éducation à peine ébauchée de M. BIGNAN, partant, à lui apprendre, non sans y mettre un peu de sel, tout ce qu'il aurait dû savoir avant de se permettre d'écrire sur et contre des

savants, qui ont autant d'esprit que lui, bien qu'ils ne fassent pas de vers, et beaucoup plus de science, parce qu'ils ne s'occupent pas, comme il le fait, de ce qui ne les regarde pas.

Voici donc cette méchante diatribe :

Jeune héritier de l'art qu'enrichit Hippocrate,
Permets, pour t'éclairer, qu'un ami te combatte ;
Mon front n'est point chargé du bonnet de docteur ;
Mais, quand il faut détruire un système imposteur,
La fureur d'ergoter m'agite, me tourmente ;
Je monte dans la chaire, et soudain j'argumente.
Notre siècle, à ton sens, par le plus court chemin,
Vers la perfection conduit le genre humain ;
Hardiment affranchi du joug de la routine,
Il renouvelle tout, même la médecine,
Dont chaque découverte offre presque toujours
L'infaillible moyen de raccourcir nos jours.
Un fléau que de près le trépas accompagne,
Naguère s'élança du fond de l'Allemagne,
S'introduisit en France, et, fatal novateur,
Prenant du faux savoir le langage menteur,
Envahit nos salons et nos académies,
Plus terrible lui seul que vingt épidémies.
Ce fléau meurtrier, ce remède infernal,
Qu'au pays de Luther conçut l'esprit du mal,
Cet objet de ma haine et de ta sympathie,
Ce nouveau monstre enfin, c'est l'Homœopathie.
Le jour de sa naissance, on dit que la Santé,
Contemplant son berceau d'un œil épouvanté,
Crut voir s'en échapper des maux pires encore
Que tous ceux qu'enfermait la boîte de Pandore.
Cette Hygie au teint frais, cette déesse, hélas !
Qu'Esculape poursuit et souvent n'atteint pas,
De ses adorateurs vit donc le plus grand nombre
Marcher vers ses autels en tâtonnant dans l'ombre !

Quoi ! jamais à nos yeux la vérité ne luit !
Toujours par un système un système est détruit !
Le champ de la science est un champ de bataille
Où les pauvres mortels que son scalpel travaille,
Patients étendus sur des lits douloureux,
Reçoivent de partout ses coups aventureux.
Entre mille docteurs chacun a sa recette ;
L'un, assassin expert, s'arme de la lancette,
Cet autre du moxa.... du moins jusqu'à présent,
Leur esprit inventeur, à nos maux s'opposant,
Cherchait, par des travaux quelquefois salutaires,
De contraires effets en des causes contraires.
La logique approuvait ce sage traitement....
Tout est changé depuis qu'un génie allemand
Prétend par la méthode, heureux fruit de ses veilles,
Dans l'art qu'il régénère opérer des merveilles.
Suivons donc ses arrêts, dussions-nous en périr !
Par un semblable mal le mal doit se guérir ;
On ne l'affaiblit plus, on l'accroît. Si la fièvre
De sa brûlante soif dessèche notre lèvre,
En sachant l'irriter par de nouveaux accès,
Nous la verrons céder à ses propres excès ;
Le malade est sauvé s'il en vient au délire.
D'un rhume de poumons souffrons-nous le martyr ?
Rejetons loin de nous les sirops onctueux ;
La guimauve est trop douce et l'absinthe vaut mieux.
Cloué sur son fauteuil, ce vieillard hydropique
Va-t-il mourir ? Voici le plus sûr spécifique :
Décomposons son sang pour le changer en eau ;
Son ventre est un baril ; qu'il devienne un tonneau !
De la main d'une épouse avide de veuvage
Un mari confiant a-t-il pris un breuvage ?
Donnons-lui prudemment, au premier pronostic,
Pour seul contrepoison un surcroît d'arsenic.
N'est-ce pas là vraiment le plus fou des régimes ?

Tu veux tuer nos maux et tu les envenimes !
Ferme-t-on une plaie en y plongeant le fer ?
Le borgne qu'on aveugle en verra-t-il plus clair ?
Le boîteux devra-t-il, pour marcher plus ingambe,
Dire à son médecin : Cassez-moi l'autre jambe ?
Contre la maladie au mal avoir recours,
Ce n'est pas l'arrêter, c'est prolonger son cours.
Est-ce à l'aide du feu qu'on éteint l'incendie ?
La glace chauffe-t-elle une onde refroidie ?
D'un fleuve débordé pour comprimer l'essor,
Veux-tu que des torrens le grossissent encor ?
Dans ta crédule ardeur en vain tu nous promets,
Pharmacien habile à dorer tes pilules,
Que quelques grains, broyés et pétris en globules,
Du principe vital doublant l'activité,
Sauveront du trépas toute l'humanité.
Fille du scepticisme et de la conjecture,
La médecine erra longtemps à l'aventure ;
Au bout de six mille ans, de nos maux trop nombreux
Elle étudie encore les secrets ténébreux,
Et d'essais en essais, de doctrine en doctrine,
Vers le temple d'Hygie en tremblant s'achemine.
Dans ce vaste dédale aux obliques sentiers,
Ne brise pas le fil que de tes devanciers
Le savoir se transmet, afin que d'âge en âge
L'homme allongeât un peu son court pèlerinage.
Fuis ces gens que tu vois, prometteurs menaçants,
Monter sur les tréteaux, et crier aux passants
Que par un art divin leur merveilleuse fiole
De vie et de santé contient tout un Pactole.
Pour moi, je les évite et tremble avec raison
D'avalier dans leur drogue un perfide poison.
Aussi, dès que le jour éveille ma paupière,
Chaque matin, j'adresse au ciel cette prière :
Grand Dieu ! préserve-moi de tous ces faux esprits.

Qui tâchent d'attraper les badauds de Paris,
Des sots, des charlatans et des homœopathes !

CRITIQUE.

« Mais quand il faut détruire un système imposteur, etc. »

Qui êtes-vous, ou qu'êtes-vous, M. Bignan, pour être en état d'apprécier si un système *de médecine* est imposteur ou non ? Je ne me contente pas de dire : quels sont vos droits pour vous constituer juge ? j'ajoute : à quel critère aurez-vous recours pour déterminer la vérité ou l'imposture ? — Vous prétendez *détruire* ce système ! pauvre pygmée ! quand un géant de science a consacré près de 60 ans de travaux à le fonder, à élargir ses bases, à en démontrer par les faits la réalité, la justesse, — vous prétendez le renverser avec une pièce de vers qui vous a à peine coûté de la pensée ; — vous me faites pitié !

« Dont chaque découverte offre presque toujours

» L'infaillible moyen de raccourcir nos jours. »

Vous ne vous apercevez pas, malgré votre étonnante perspicacité, que votre prosaïque poésie fait la satire la plus sanglante de tous les pas de la science médicale qui ont précédé l'homœopathie, en sorte que tous les savants qui ont cherché à la perfectionner reçoivent de vous, Monsieur, par ce seul trait, le coup de pied *de l'âne* ; — je dis *de l'âne*, car, si je ne m'abuse, malgré cet accourcissement progressif *des jours*, on ne s'aperçoit pas que la population diminue, même à Paris, où pullulent *les charlatans* qui ne sont pas savants ; d'où je conclus, Monsieur le poète, que vous ne savez pas ce que vous allez disant, quoique je vous refuse absolument le délire poétique qui *n'argumente* jamais.

« Un fléau que de près le trépas accompagne. »

M. Bignan, vous êtes un imposteur ; — je ne vous fais pas même l'honneur de vous traiter de calomniateur, parce que pour

calomnier il faut un certain degré d'*invention* dont vous êtes totalement dépourvu.

« Prenant du faux savoir le langage menteur. »

Ici vous êtes un sot, qui se permet de parler de ce qu'il ignore; Hahnemann est universellement reconnu et admiré comme un savant profond, même par ceux qui n'adoptent pas ses opinions; mais vous, maître Bignan, que savez-vous?

« Plus terrible lui seul que vingt épidémies. »

Maintenant vous devenez parfaitement ridicule, et je ne pense pas que Brébeuf, de risible mémoire, ait jamais rien dit d'aussi absurde que cette phrase; ce vous était réservé.

« Ce fléau meurtrier, ce remède infernal. »

Deux erreurs qui démontrèrent, ce qui d'ailleurs n'était pas nécessaire, que vous n'êtes qu'un ignorant. 1^o Les ennemis les plus acharnés de l'homœopathie ne lui reprochent pas de *tuer*, mais de laisser mourir. C'est nous, homœopathes, qui reprochons, et à bon droit, aux allopathes, leurs meurtres journaliers. 2^o Vous appelez l'homœopathie *un remède*, tandis qu'elle est une science entière, ou tout au moins une doctrine compacte; c'est absolument comme si j'appelais M. Bignan *une sottise épigramme*; qu'en dites-vous?

« Qu'au pays de Luther conçut l'esprit du mal. »

A lire ces mots, on prendrait M. Bignan pour un droguiste ou un apothicaire; il n'y a que ces deux catégories d'hommes qui puissent attribuer à l'esprit du mal une doctrine qui diminue notablement la quantité de *drogues* qu'on fait prendre à un malade pour, ou plutôt *sans*, le guérir.

« Cet objet de ma haine et de ta sympathie. »

Il faut que M. Bignan soit possédé d'un esprit singulièrement *haineux* pour qu'une science soit l'objet de *sa haine*; c'est, je

pense, la première fois que cette expression a été employée en pareil cas; elle fait honte à celui qui s'en sert.

« Ce nouveau monstre enfin, c'est l'Homœopathie. »

Voyez-vous l'homœopathie, la médecine des dragées, changée en *monstre*, peut être armée de griffes, ou de dents, comme un cachalot!! M. Bignan ne cherche-t-il pas à dépasser en ridicule tout ce qui a été écrit depuis l'invention de Cadmus? Je suis vraiment heureux d'être Suisse; fussé-je Français, je serais honteux d'être le compatriote de M. Bignan.

« Le jour de sa naissance, on dit que la Santé, etc. »

Pictoribus atque poetis.

Quidlibet audendi semper fuit æqua potestas.

Voilà pourquoi M. Bignan, qui a peut-être lu son Horace, a l'*audace* de placer ici la fable la plus anti-mythologique et la moins rationnelle qui fût jamais. Il est vraiment singulier qu'au moment où l'HOMŒOPATHIE inspire au poète napolitain GUANCIALI un poème latin, en huit chants, elle n'ait pu faire sortir du versificateur français qu'une méchante petite satire, qui, nous le prouverons, n'a, d'un bout à l'autre, pas le sens commun.

« Reçoivent de partout ses coups aventureux. »

L'Académie royale de Médecine, à la lecture de ces vers, ne manquera de nommer une grande députation chargée de porter à leur auteur l'expression de sa reconnaissance pour le respect avec lequel il parle de la science à laquelle ils ont voué leurs veilles et leurs labeurs. M. Bouillaud, en qualité d'*assassin expert* (*capite toto supereminet omnes*), devra être chargé de porter la parole; nous attendrons avec impatience la réponse *modeste* de M. Bignan.

« La logique approuvait ce sage traitement. »

C'est à l'occasion *des contraires* que le poète dit cela; et cependant tous les hivers on se frotte les mains avec de la neige,

quand celles-là sont refroidies jusqu'à se geler ; — tous les jours, les cuisiniers qui se brûlent les doigts les approchent du feu, pour guérir plus vite ; — bien des personnes atteintes de rhume par refroidissement, boivent de l'eau froide, et guérissent ; — si vous avez des maux de cœur et des vomissements le matin, chacun vous conseillera un vomitif ; — les enfants, les grandes personnes ont-elles la diarrhée, vite de la rhubarbe ou de la manne ; — l'exercice inaccoutumé du cheval vous a *meurtri*, on vous prescrit de monter encore le lendemain ; — le commencement d'une longue route vous fatigue douloureusement, on vous recommande de ne pas vous reposer longtemps et de vous remettre en marche ; — votre fille, M. Bignan, si vous êtes père, a trop chaud au bal, vous lui interdisez d'aller au frais ; — quand vous avez bien dîné, trop dîné, vous prenez encore du café et du kirsch..... Où donc est la logique que vous invoquez ? Tout cela n'est-il pas de l'homéopathie ? Mais vous n'êtes qu'un ignorant, et ne savez ce que vous dites.

« Suivons donc ses arrêts, dussions-nous en périr ! »

Pourriez-vous, par hasard, citer une seule personne qui ait péri pour avoir *suivi les arrêts du génie allemand* ? combien, au contraire, n'en pourrait-on pas citer qui ont *péri* pour ne les avoir pas, ou les avoir mal *suivis* ? Ce que vous dites là par plaisanterie, est une pure calomnie.

« Par un semblable mal le mal doit se guérir. »

Tout de suite vous prouvez que vous n'y entendez rien ; ce que le génie allemand proclame et enseigne n'est point cela. Ce n'est point par une pleurésie qu'une pleurésie guérit, mais bien en l'attaquant avec des remèdes capables de produire des symptômes qui aient quelque *ressemblance* avec ceux dont se compose l'ensemble de la pleurésie.

Vous, M. Bignan, si vous saviez un peu le grec, n'ignorerez pas que si votre vers exprimait la vérité, notre science porterait le nom d'*homopathie*, tandis que celui d'*homéopathie* in-

dique seulement une *ressemblance d'affection* plus ou moins éloignée. Mettez cette leçon dans votre poche.

« En sachant l'irriter par de nouveaux accès (de fièvre). »

Encore une preuve de votre ignorance. Lorsque nous avons affaire à une fièvre d'*accès*, les remèdes que nous employons sont susceptibles, à *certaines doses*, de produire une sorte d'*accès* de fièvre ; mais aux doses où nous les administrons, la chose est impossible ; et si nous avons choisi juste le remède au cas actuel, nous voyons les accès de la maladie céder très-promptement, quelquefois même cesser subitement. Où donc alors aboutit votre furibonde argumentation ? Mais voyez comme vous possédez peu le sujet que vous traitez ! et combien vous auriez mieux fait de vous taire ! c'est précisément parce que le quinquina *irrite par des accès de fièvre* qu'il guérit celle-ci, lorsqu'il est donné à propos. Aussi, voyez ce qui arrive aux médecins dont apparemment vous seriez disposé à vanter la pratique : c'est que, comme ils ne savent ni doser, ni s'arrêter à propos, les fièvres qu'ils traitent par le quinquina ou la quinine sont interminables, et reparaissent toujours au bout de quelques jours, le médicament exerçant alors son action propre, et venant *irriter le souffrant par de nouveaux accès*.

Autre remarque qui vous condamne : ce que l'homéopathe a le moins souvent à combattre, c'est la fièvre d'*accès*, et le plus souvent c'est de la fièvre sans accès, fièvre continue, inflammatoire, fièvre qui accompagne les moindres inflammations, comme les plus aiguës. Alors, le remède qu'il donne au malade ne lui cause point d'*accès de fièvre* ; mais, se trouvant doué de propriétés plus ou moins fébriles, a aussi celle de diminuer insensiblement et quelquefois instantanément la fièvre dont est atteint le malade ; phénomène que l'on cherche à expliquer par l'expression de cette idée, que deux symptômes de même nature ne peuvent exister à la fois sur le même point du corps ; et comme le point malade se trouve dans un état relatif de faiblesse, c'est le symptôme dont il est atteint qui cède et disparaît ; quant à

celui qu'aurait pu produire le remède, il a une intensité si minime, vu la dose, qu'il disparaît au moment de la guérison, si même il a été aperçu auparavant.

Tout ce que vous dites donc, M. Bignan, sur ce sujet, n'a pas le sens commun, faute de lumières de votre part.

« Le malade est sauvé s'il en vient au délire. »

Bêtise, platitude de votre part, qui montrez un esprit malade, bien que vous n'ayez rien moins que le *délire poétique*.

« Rejetons loin de nous les sirops onctueux. »

Les sirops ne sont point un remède, ils ne sont qu'une friandise que chacun peut très-bien se permettre, même pendant l'usage des remèdes homœopathiques, ou remplacer par de l'eau sucrée, qui vaut tout autant et qui n'est jamais défendue.

« La guimauve est trop douce et l'absinthe vaut mieux. »

Il est impossible à l'esprit le plus subtil de comprendre l'action curative de la *guimauve* sur un *rhume de poumons*; il n'existe pas le moindre rapport entre l'inflammation catarrhale des poumons et le mucilage de la guimauve, qui ne fait que lubrifier les parties sur lesquelles il passe. Il n'en est pas de même, par exemple, de la *douce-amère*, dont la décoction (ou le suc) a été reconnue, par l'expérience, avoir une action directe sur les bronches et les poumons; aussi s'en sert-on avec succès dans les rhumes. Quant à l'*absinthe*, M. Bignan, en la nommant, dit tout simplement une *bêtise*.

« Décomposons son sang pour le changer en eau. »

Tout ce que dit le satyrique concernant l'*hydropsie* est un tissu d'absurdités tramé sur une ignorante malice. Les homœopathes ne traitent pas l'*hydropsie* avec des remèdes notablement différents, à peu d'exceptions près, de ceux des allopathes. Les premiers ont seulement la gloire réelle d'avoir appris à ces derniers que les moyens employés par eux n'agissent efficace-

ment que parce qu'ils sont eux-mêmes capables de produire de l'hydropisie dans certains cas; ainsi font le *fer*, le *café*, l'*ellébore*, la *digitale*, le *nitre*, etc. etc.

« Pour seul contrepoison un surcroît d'arsenic. »

Autres absurdités entassées; M. Bignan ignore — et que n'ignore-t-il pas? — quel est le mode d'agir de l'*arsenic* quand il tue; cette substance, à certaines doses, est corrosive; elle brûle et détruit les parois de l'estomac; si donc le médecin est appelé à temps, dans un cas d'empoisonnement, il doit d'abord expulser, par un vomitif, la matière corrosive, ou la décomposer par quelque agent chimique, pour lui enlever sa propriété corrosive; ce n'est que plus tard qu'il peut donner des remèdes pour faire disparaître, *si possible*, les traces de l'effet du médicament. Ce que l'homœopathie fera en pareil cas, certes M. Bignan n'est pas placé de manière à s'en douter; et si l'homœopathe croit devoir alors administrer de l'arsenic, il le fera à doses telles qu'il pourra bien défier M. Orfila même de le découvrir; il est vrai que M. Orfila trouve de l'arsenic la même où il n'y en a pas.

« Tu veux tuer nos maux et tu les envenimes! »

Une telle assertion ne peut être avancée que sur preuves; or, nous défions M. Bignan de citer *un* cas avéré où *les maux* aient été *envenimés*, tandis que nous pourrions en citer *cent mille* où ils ont été amoindris et enlevés.

« Ferme-t-on une plaie en y plongeant le fer? »

Oui; c'est un procédé très-usité en chirurgie, toutes les fois que la plaie n'a pas une forme qui en facilite la guérison, — lorsqu'elle recouvre un corps étrangers, ou un dépôt de fluide d'un volume supérieur à l'ouverture de la plaie, ou bien lorsqu'elle manque d'un certain degré de vitalité nécessaire à la cicatrisation. C'est dans ce dernier sens qu'agit l'homœopathie. M. Bignan fournit donc des armes contre lui-même.

« Le borgne qu'on aveugle en verra-t-il plus clair ? »

Même au point de vue ridicule de M. Bignan, ce ne serait point agir homœopathiquement que d'agir sur l'œil sain pour guérir le malade. Mais il peut très bien se faire qu'on guérisse un borgne en augmentant le mal de son mauvais œil ; il peut suffire pour cela de changer en aiguë une inflammation chronique. Vous voyez bien que M. Bignan parle pour parler, c'est-à-dire pour nuire ; il cherche à prouver qu'il fait nuit à midi, et ne peut en convaincre que les aveugles.

« Dire à son médecin : cassez-moi l'autre jambe ! »

Même raisonnement ; il ne s'agit pas de *l'autre jambe*, il ne s'agit non plus de *fracture*, car la *médecine* homœopathique n'est pas de la *chirurgie*, à plus forte raison ne casse-t-elle les os à personne ; elle laisse ce soin à l'exécuteur d'autrefois. Mais, lorsqu'un homme a eu le malheur de se casser la jambe, elle apaise instantanément les fortes douleurs, par l'usage externe et interne de substances propres à porter le sang à la peau, comme cela a lieu en cas de fracture.

« Ce n'est pas l'arrêter (la maladie), c'est prolonger son
[cours. »

Ici M. Bignan se permet de raisonner en médecine ; il n'y aurait pas de générosité à lui *prouver* qu'il n'y entend rien, la partie serait par trop inégale.

« Est-ce à l'aide du feu qu'on éteint l'incendie ? »

Jusqu'à un certain point, nous pourrions dire : *oui* ; il n'y a pas de meilleur moyen pour éteindre une cheminée en flamme que d'y jeter du soufre. Mais cet exemple, nous le savons, est des plus mauvais ; il est plus que pitoyable.

« La glace chauffe-t-elle une onde refroidie ? »

M. Bignan, vous n'êtes qu'un âne ; l'homœopathie ne prétend

agir qu'en vertu de la *force vitale*, puissante modificatrice des corps vivants, dont il n'existe pas la moindre trace dans l'*onde-refroidie*.

« Veux-tu que des torrents le (fleuve) grossissent encor ? »

D'abord, M. Bignan devrait le savoir, s'il savait quelque chose, on ne doit pas *comprimer l'essor d'un fleuve débordé*, car alors on le ferait passer par-dessus l'obstacle, et ses ravages en deviendraient encore pires ; mais on doit, si possible, le guider, le diriger, lui offrir des plans inclinés, des pentes douces ; et si un *torrent* amené latéralement peut produire cet effet, par exemple, en minant et renversant une colline sableuse qui arrête et grossit le *fleuve*, on doit le faire ; c'est ainsi qu'agit l'homœopathie ; en s'emparant des symptômes par affinité, elle les dirige pour ainsi dire, et les conduit au point où ils ont besoin d'être pour que la guérison survienne.

Nous ne suivrons pas ses autres comparaisons, paragraphes de rhétorique, qui pèchent tous par la base : le bon sens.

« Sauveront du trépas toute l'humanité. »

M. Bignan ment à l'égard de l'homœopathie ; elle ne *promet* point de *sauver du trépas* ; elle enseigne à guérir *vite, sûrement*, et par des moyens *agréables*, les maladies GUÉRISSABLES... GUÉRISSABLES, entendez-vous bien, M. Bignan, et il s'en faut de beaucoup qu'elles le soient toutes.

« Ne brise pas le fil que de tes devanciers

» Le savoir te transmet. »

Bien loin de rompre ce *fil*, l'homœopathie l'attache à quelque chose de fixe et de solide ; elle démontre que, depuis 4000 ans, les médecins n'ont eu pour agir aucun point de départ, qu'ils ont toujours ignoré la nature de la *vertu* des médicaments, laquelle réside uniquement dans les propriétés de rendre le corps vivant — malade précisément au point où ils sont par-là capables de le guérir, lorsqu'il est privé de la santé. Ainsi Hahnemann,

père de l'homœopathie, en passant en revue les œuvres de ses devanciers, y a trouvé partout le principe de l'homœopathie exploité, — mais à l'insu du médecin même. Au moyen donc de ce *fil*, on suit l'homœopathie depuis aujourd'hui jusqu'à Hippocrate.

« Des sots, des charlatans et des homœopathes ! »

J'enverrai, à l'occasion de cette insulte déguisée, à M. Bignan, ma lettre au professeur Gerdy ; il pourra s'y mirer, autant que l'impudence peut voir son portrait dans le talent qui sort de sa ligne.

On lit, avec édification, en note, au bas de l'*Epître* :

« Ce morceau a été lu par M. Bignan, dimanche dernier, à la séance publique de la Société Philotechnique. »

Si la Société, après la lecture, n'est pas partie d'un éclat de rire homérique, aux dépens du poète, c'est qu'apparemment, ce jour-là, il n'y avait pas dans l'assemblée un seul homme de bon sens.

P.



ANNONCES.

Rettificazioni allo scritto del professore Griffa contro l'omœopatia, fatte dal D. M. POETI, medico di seconda classe all'ospedale divisionario, e socio corrispondente della reale Società agraria di Torino. Br. de 25 pages.

Ces *rectifications* offrent cette singularité que les soi-disants arguments du professeur de clinique sont réfutés *exactement* par les mêmes raisonnements qu'a employés le rédacteur de la *Bibliothèque homœopathique*, de telle sorte qu'on dirait que ces deux critiques sont convenu, avant de prendre la plume, d'une manière commune de répondre à leur adversaire, laquelle l'un aurait exposée en langue italienne, l'autre en langue française; c'est au point que si ce dernier eût connu l'ouvrage du docteur piémontais, il se serait probablement contenté d'en faire la traduction, peut-être ses lecteurs y auraient-ils gagné. Nous croyons donc ne devoir citer qu'un petit nombre de faits qui nous sont absolument étrangers.

« Il y a peu de jours, dit l'auteur, p. 14, dans une famille distinguée de Turin, à laquelle le professeur Griffa avait eu soin d'envoyer son écrit contre l'homœopathie, j'eus le bonheur de guérir en peu de jours une violente *pleuro-péritéonite*, accompagnée de fièvre intense, de crachats sanguins, de douleur de côté, de respiration pénible, — sans pratiquer une seule saignée. Ne fis-je pas ainsi une belle réponse, dans cette famille à l'écrit de l'illustre professeur, en détruisant par le fait un des plus forts arguments de son discours ?

» Dans l'hôpital de la Providence, le D^r SANVITO a guéri, l'hiver dernier, plusieurs fièvres typhoïdes, sans perdre un seul malade. (Le D^r SANVITO contracta le typhus dans cet hôpital, et

périt, il y a peu de jours, victime de la maladie qui acquit chez lui un caractère plus malin qu'elle ne l'avait développé dans l'hôpital à raison probablement d'une *méningite* que ce médecin avait éprouvée, il y a deux ans, par laquelle il avait été conduit aux bords du tombeau, mais dont alors l'homœopathie le guérit. Deux autres de ses amis sont pourtant morts cette année de la même maladie, bien que traités par la méthode ordinaire. Dans le D^r SANVITO nous avons perdu un ami précieux, un jeune homme de génie auquel s'ouvrait la plus belle carrière.) Nous joignons nos éloges à ceux du D^r POETI; nous avons eu le plaisir de connaître personnellement le D^r SANVITO, chez lequel la bonté du cœur s'unissait aux plus rares qualités de l'esprit. P.

« Relativement à l'*épilepsie*, je ne connais pas un seul cas guéri au moyen de la médecine des contraires; d'un autre côté, je possède un cas d'*épilepsie* guéri par l'homœopathie, dont j'ai fait mention dans mes *Observations*; j'en possède de plus deux autres cas guéri sans le secours soit de l'homœopathie, soit de l'allopathie. Je doute beaucoup que le professeur Griffa soit en position de citer trois cas, pris dans sa pratique, de complète guérison de cette maladie. Quant à l'*hydrophobie*, tout le monde sait que la médecine ordinaire ne possède aucun remède contre elle. Je n'ai jamais été témoin d'aucune guérison; mais je sais que le D^r Fioretta de Visque, près Yvrée, possède un cas d'*hydrophobie* traité et guéri par les remèdes homœopathiques.

» Je ne puis approuver que le professeur Griffa ait écrit sa philippique contre l'homœopathie en latin; aujourd'hui, ceux qui veulent écrire en latin sont dans l'obligation de le faire avec pureté de style et convenance de phrases, et l'on ne peut leur pardonner les incorrections et les mots barbares qui ne sont pas admis par les auteurs de la bonne latinité. Le latin du professeur Griffa sent l'époque de la décadence, et de temps en temps paraît emprunté au jargon notarial du quinzième siècle. S'il n'avait pas écrit sa diatribe en latin, il n'aurait pas été obligé de

lui mettre un titre italien, pour la placarder aux coins des rues de notre capitale, et se faire comprendre de la multitude, altérant et défigurant ainsi son propre enfant. Il faut de plus faire remarquer que le titre italien n'a aucun rapport au titre latin ; le mémoire porte : *Refutatio fundamentorum doctrinæ homœopathicæ*, et sur le placard on lit : *L'omœopathia smascherata* (l'homœopathie démasquée). Les lecteurs pourront aisément se convaincre que le professeur Griffa, bien loin de *démasquer* l'homœopathie, l'a au contraire couverte d'un masque, en altérant sa physionomie naturelle, lui donnant des principes scientifiques qu'elle n'a jamais professés, déduisant des conséquences impossibles en suivant rigoureusement sa doctrine, en un mot, défigurant toute chose, confondant et faisant un imbroglio tellement enchevêtré, qu'il n'y a aucun moyen d'y rien comprendre. »

De l'art de guérir et de ses progrès; discours lu à la section médicale du Congrès scientifique de France, le 4 septembre 1841, par J.-M. DESSAIX, D.-M., chevalier de la Légion-d'Honneur. — Broch. in-8 de 48 pages, avec cette épigraphe :

Nous devons nous occuper des questions les plus élevées.
(Paroles du président VIRICEL, à la session, première séance.)

L'auteur de ce discours n'a eu en aucune façon la prétention de creuser son sujet et de le traiter à fond ; au milieu d'occupations très-nombreuses, et sachant bien qu'un temps très-court serait accordé à chaque mémoire, il n'a fait que jeter sur le papier quelques idées ; mais ces idées sont si lumineuses, elles sont exposées avec tant de clarté et tant d'élégance, que bien que prononcé avec une rapidité forcée qui a dû singulièrement nuire à son effet, ce discours a été suivi des plus unanimes applaudissements, partis des adversaires les plus obstinés de l'homœopathie.

M. Dessaix y fait d'abord appel à la grandeur intellectuelle de l'institution du Congrès scientifique, qui, à l'inverse des Académies *conservatrices*, de leur nature, en fait « l'excitateur et l'appui des vérités nouvelles. »

On voit d'abord qu'il va attirer l'attention de l'assemblée sur la *vérité nouvelle* à laquelle il a voué son affection, la *loi* des semblables. Or, voici par quelle noble voie il y arrive :

« Dieu, dit-il, jette sur la terre et garantit de l'injure des éléments et du mépris des hommes le germe des plantes nourricières qui doivent faire un jour la fortune et la puissance des nations. C'est bien là l'œuvre de la Providence, et elle n'y manque jamais ; mais elle exige que ces trésors ne puissent devenir nôtres qu'aux prix de nos propres labeurs ; tant pis pour nous si nous tardons à nous y livrer.

» N'en est-il pas ainsi des découvertes importantes ? Les grands hommes germent sans nos institutions et sans nous ; trop souvent, en dépit de nous et de nos institutions, la meilleure partie de leur force s'épuise à déchirer le bandeau que le siècle leur a mis sur les yeux ; et, si nous entrons pour quelque chose dans leurs œuvres, ce n'est guère que par l'indignation dont les enflamment nos vices, ou la pitié que leur inspirent nos misères. Pareils à la semence précieuse du maïs, du trèfle et de la pomme de terre, ils sont ballotés par tous les vents, et foulés bien des fois sous nos pas dédaigneux ; mais un bras invisible les soutient ; ils tendent, sans alarmes, comme sans repos, vers leur noble but, dans les chaînes de l'esclavage, dans la geôle de l'insensé, sous la besace du mendiant. »

Après ce noble début, l'auteur en appelle aux lumières éblouissantes de la réunion nombreuse de MÉDECINS auxquels il s'adresse.

« Certes, des hommes aussi utiles de tant de manières, aussi nécessaires à tant de choses, ne doivent-ils pas se montrer éminents surtout dans l'*art de guérir*, but solennel de leur mission, terme définitif de leur savoir et de leurs études éternelles ? »

.

« Dans l'examen de l'art de guérir, faisons d'abord la part de

ce qui l'avoisine, mais n'est pas lui, la large part de la médecine expectante..... Dans les occasions bien peu communes où la nature guérit à elle seule et guérit au mieux, l'art fait très-bien de ne pas intervenir; mais enfin il n'intervient pas, et ce n'est pas là qu'il faut le chercher.....

» Si nous nous élevons aux cas moins ordinaires où la médecine, avec l'obligation d'agir en a l'espérance, nous les voyons, en général, selon les siècles et les écoles, traités d'après les diverses méthodes et avec différents procédés, qui, blâmés hier, préconisés demain, sans cesse contestés, sont soumis à des règles trop souvent versatiles et incertaines. »

Ici l'auteur parle des systèmes de Brown, Pinel et Broussais, tous les trois tombés en désuétude; puis il dit :

« Eh quoi! Messieurs, l'on nous annonce un art, et l'on n'est pas même d'accord, et l'on n'a rien d'arrêté sur la première question qui s'adresse à tous les arts : quand faut-il agir? quand doit-on s'abstenir? Que si l'on demande ensuite comment il faut agir, les réponses sont entre elles dans l'opposition la plus radicale. »

Là-dessus, l'auteur montre que l'*art* (de l'Ecole) n'a jamais sérieusement cherché à étudier, à réunir les faits de guérison épars dans les auteurs les plus dignes de foi. Nous en possédons pourtant d'indéniables, sur lesquels tout le monde est d'accord; l'action du quinquina, par exemple, dans certaines fièvres intermittentes.

« Mais, prenons-y garde, Messieurs, n'est-ce pas ici que s'élève en même temps contre nous l'accusation la plus sévère? Eh quoi! ce quinquina est à nous, depuis deux siècles que des sauvages nous en ont fait l'aumône, et il reste encore d'une si douteuse indication que les plus habiles et les plus sages le donnent dans bien des cas où il doit, pour le moins, échouer complètement. Il se produit au grand jour, depuis deux siècles, comme un type sublime, en partie dévoilé, des pouvoirs médicaux, semés autour de nous par la bonne Providence, et ni l'étude d'un tel agent, ni la contemplation de ses œuvres, n'ont encore jamais

su nous conduire à rien qui puisse lui être comparé ! Riche filon d'or heurté, par hasard, de notre pied ; nous l'exploitons avec la nonchalance des Barbares, sans chercher plus qu'eux la mine puissante dont il dépend, et dont il ne doit être, après tout, qu'une bien chétive irradiation ! »

L'auteur reproche à la matière médicale allopathique et à ses rédacteurs, de ne point avoir envisagé l'exemple donné par le quinquina, comme une leçon qui devait les porter à la recherche scientifique des *spécifiques* ; il fait sentir l'inanité du système qui s'appuie uniquement sur la clinique.

« Nous remontons, après tant de chemin perdu, jusqu'au temps primitif de l'art, et c'est de nouveau sur la clinique seule que nous voulons l'établir, c'est-à-dire que, tout glorieux d'avoir dépouillé les armes infidèles de nos pères (les méthodes systématiques), et sans nul souci de nous en forger de meilleures, nous venons, en braves Gaulois, renouveler, nus et corps à corps, une lutte à outrance avec l'expérience clinique, comme si la difficulté n'était pas toujours la même, ou comme si nous pouvions sérieusement nous croire plus habiles observateurs qu'Hippocrate et Arétée !

» Observateurs plus habiles ! eh ! de combien de spécifiques ou de procédés pouvant leur être un peu comparables, avons-nous donc armé la société contre tant de phlegmasies mortelles, tant de lésions organiques et de névroses, contre la fièvre muqueuse, le typhus, les dartres, les scrofules, le scorbut, la peste, le choléra ; le choléra qui, à lui seul, vient d'épuiser sous nos yeux dix siècles d'expérimentation clinique, traité qu'on l'a vu avec une audace et une variété sans bornes par des milliers de praticiens dévoués et savants, de tous les systèmes, de toutes les écoles, de tous les climats ?

» Observateurs plus habiles, vraiment ! nous qui trouverons sans doute dans la clinique seule ce que n'ont pu y trouver Gallien, Sydenham et Boerhaave, où sont donc nos larges conquêtes en faveur de l'art de guérir, je ne dis pas même chez tant de médecins distingués qui sont disséminés partout, mais au

moins dans ces grands hôpitaux, où les expériences peuvent se répéter et se varier sans fin, où toutes les comparaisons sont possibles, où se réunissent à grands frais toutes les conditions imaginables pour faciliter nos recherches, et où des Dehaën et des Stoll embrassent des siècles dans une série de travaux, et se continuent comme un seul homme ?

» Observateurs plus habiles ! nous dont, à la voix du divin vieillard, la brillante aurore éclaire presque le berceau de la civilisation, qu'avons-nous fait de ce poste de l'honneur ? et pourquoi, si fertiles de nos jours en bienfaits prodiges, tous les arts, toutes les sciences, mêmes celles qui sont nées de la poussière de nos pieds, nous ont-elles devancés, et si vite et de si loin ? Et que nous sert donc d'entendre depuis vingt-trois siècles tous nos grands chefs sonner le tocsin sur nos misères, si nous ne tentons jamais un effort généreux pour arracher l'art des langes où il languit au milieu des savantes splendeurs dont nous l'entourons, et qui ne lui sont rien ?

» Cet effort, Messieurs, il faut le faire ; il faut absolument et à tout prix sortir de la voie sans issue où nous nous sommes trop longtemps oubliés. Il faut ajouter quelque chose à l'observation clinique, à cette *fallacieuse*, qui se joue sans miséricorde et sans fin des labeurs de nos plus grands hommes ; il faut chercher un intermédiaire, jeter un pont entre le mal et le remède. Les matériaux de ce pont indispensable sont peut-être bien près de nous ; peut-être l'idée qui nous manque pour les mettre en œuvre est-elle si naturelle et si simple, que chacun s'étonnera de ne l'avoir pas trouvée, comme l'idée d'aller droit devant soi pour découvrir l'Amérique.

» Puisque nos alambics et nos microscopes, étrangers aux forces qui interviennent dans une guérison, ne sauraient rien nous apprendre sur les vertus salutaires des médicaments, n'est-ce pas dans une officine d'un autre ordre que nous devons nous placer ? n'est-ce pas avec des réactifs plus voisins des puissances curatives que nous devons interroger les agents curateurs ? n'est-ce pas à la vie seule enfin qu'il nous est possible de demander les secrets de la vie ?

» A côté du malade que doit sauver un de nos agents les moins mal connus, à côté de ce creuset mystérieux où va s'élaborer une guérison, ne voyons-nous pas un autre creuset non moins mystérieux, et essentiellement de même nature, mais avec l'avantage, incalculable pour nous, d'être à nos ordres jour et nuit, et de pouvoir, toujours semblable à lui-même, se prêter docilement, sans urgence et sans péril, à toutes nos espérances? c'est l'homme sain. »

Par ces phrases éloquentes, l'auteur, on le voit, a voulu conduire ses auditeurs, tous allopathes, à la conclusion de la nécessité de l'expérimentation pure des médicaments, première base de l'homœopathie; c'est le point qu'il traite ensuite avec quelque détail, donnant l'historique des essais et des travaux de Hahnemann, aux résultats desquels il rattache des phrases sorties de la plume du Dr Sainte-Marie, de Lyon, lequel sentait la nécessité d'une loi pareille à celle de l'homœopathie. Suit l'exposition de la théorie nécessaire des doses, complément de la spécificité *homœopathique*.

L'auteur jette un coup-d'œil rapide sur les applications de la méthode et leurs heureux résultats; et il termine par un éloge scientifique de Hahnemann.

Dans quelques notes rejetées à la fin, l'auteur a inséré de courts extraits des ouvrages de médecins allopathes, dans lesquels brillent ou des contradictions manifestes, ou des étincelles de vérité applicables à notre doctrine, ou des faits absolument conformes à elle, par exemple celui que cite M. Ed. Aubert, dans la *Revue médicale*, disant que « M. Hippolyte Gaudorp a reconnu par des expériences faites sur lui-même en 1828, que le sulfate de quinine provoque, chez un individu en bonne santé, de véritables accès de fièvre intermittente — contrairement à l'opinion de M. Piorry, qui le nie. »

L'auteur cite aussi MM. Trousseau et Pidoux, qui disent que « l'expérience a prouvé qu'une MULTITUDE DE MALADIES étaient guéries par des agents thérapeutiques qui semblent agir dans le même sens que la cause du mal auquel on les oppose. »

L'opuscule du Dr DESSAIX doit se trouver entre les mains de tous les homœopathes, pour être par eux présentés, comme pièce de conviction, aux détracteurs de notre belle doctrine.

P.

CITATION.

« Ce qui se passe en ce moment dans les sciences peut servir à démontrer de la manière la plus frappante, combien les vérités scientifiques, les mieux établies par les sciences dites exactes, ne sont elles-mêmes que des vérités relatives, plus éloignées du vrai absolu que certaines vérités d'un autre ordre, auxquelles les savants accordent peu de confiance et d'estime. Les plus grands principes de la physique, ceux sur lesquels la science repose depuis trente ans d'une manière qui semblait inattaquable; les faits les plus solidement établis par des expériences solennelles auxquelles ont concouru des savants renommés par leur exactitude, sont ébranlés, et bientôt ils auront fait leur temps, comme tant d'autres vérités définitives.

» Il n'est plus impossible de se faire aucune illusion à cet égard; l'esprit humain rencontre partout ses bornes et ses limites; son infailibilité ne peut se réfugier nulle part, pas même dans les sciences qu'il a décorées du nom d'exactes. Le fait le plus simple, il n'est pas donné à l'homme de le connaître d'une

manière complète et définitive; après l'avoir considéré sous toutes ses faces, après l'avoir étudié pendant de longues années, avec tout le soin dont son esprit est capable et à l'aide des instruments les plus précis que son génie invente; au moment où il se croit en possession, où sa découverte règne dans le monde, un observateur nouveau, souvent inconnu, arrive, qui, considérant le fait sous un nouvel aspect, lui donne une tout autre physionomie, une tout autre valeur, et renverse cette vérité avec l'édifice que l'on avait bâti sur elle.

» Que deviennent les sciences de faits au milieu de cette instabilité? Les faits ne sont pas plus vrais que les théories; ils n'ont qu'un temps comme elles, et font place à d'autres. Il n'y a donc pas lieu de s'enorgueillir de la prétendue exactitude des faits matériels, etc. »

Cette citation, dont nous revendiquons l'application quant à la médecine, et qui paraît avoir été écrite en faveur de l'HOMŒOPATHIE, est tirée de l'écrit d'un de ses plus ardents ennemis, M. Al. Donné.

BIBLIOTHÈQUE**HOMOEOPATHIQUE.**

Un mot encore sur la PSORE : son origine, ses effets; prophylaxie des maladies qui en procèdent, par le D^r GASTIER, de Thoissey.

Le plus grand bienfait dont la science médicale soit redevable à Hahnemann, après la réforme totale de son principe, est sans contredit sa doctrine des maladies chroniques; la révélation de l'origine de ces maladies, le signalement du *psorisme* comme la cause, sinon unique peut-être, la plus générale, la plus vraie du moins à laquelle on puisse rapporter la chronicité des maladies, c'est-à-dire leur prolongation au-delà du terme de l'état aigu, cette persistance, cette ténacité qu'elles offrent souvent alors sous l'action impuissante des agents ordinairement les plus efficaces, ce caractère tout spécial enfin imprimé par cette condition aux lésions diverses qui peuvent atteindre l'organisme, et qui réclament pour cette raison une médication toute spéciale aussi.

Observez en effet, à sa naissance, une affection chronique ; voyez comme, en dépit de vos efforts, le mal résiste et poursuit son cours et ses ravages ; voyez avec quelle ténacité alors l'irritation demeure fixée aux tissus, où elle brave tous vos moyens, défie toutes vos méthodes ; voyez même, dans ces cas, par un effet inverse des médications les plus usitées, vos saignées, vos sangsues, au lieu de ce calme, de cet allègement des symptômes que vous en espériez, ne produire qu'un surcroît de faiblesse et d'accablement, aggraver dès lors le mal au lieu de l'amender, de le restreindre, et vous jeter, pour l'explication de ce fait, dans le champ des suppositions plus ou moins erronnées ou gratuites ; vos cataplasmes extérieurs, vos délayants, vos émollients intérieurs, opérer, à votre grande surprise, une prostration des forces, au lieu de cette plus grande liberté d'action qui semblait correspondre à vos calculs et que vous en attendiez ; voyez même, en cas semblables, l'appropriation homœopathique simple échouer, et ses moyens, assurés hors cette condition, ne réaliser tout au plus dans l'espèce qu'un mieux éphémère, qu'une simple palliation. Ne semble-t-il pas, n'est-il pas évident même, qu'une puissance occulte neutralise en cette circonstance l'action de nos moyens, que ceux-ci ne l'atteignent pas, ou qu'elle enraie l'essor conservateur des forces de la vie ; qu'un principe délétère, en un mot, soumis à des lois particulières, soustrait dès lors à l'action de moyens agissant dans le sens des lois communes, soit ici ajouté au mal et le com-

plique? L'allopathie, dans ces cas, n'a de succès plus ou moins assuré, plus ou moins durable, que par la diète; je veux dire par le ménagement des excitants habituels de l'organe lésé, et par la révulsion employée seule ou comme auxiliaire d'une médication directe; que par l'emploi d'excitations éloignées propres à *déplacer* ce principe, à en dégager l'organe malade; et l'homœopathie elle-même est réduite bien souvent au même expédient, comme auxiliaire d'une appropriation incomplète, à défaut d'agents spéciaux susceptibles d'atteindre à la fois le mal et sa *complication psorique*. En effet, la psore est là; la psore qui absorbe, ou devant laquelle s'efface toute irritation qu'elle complique, et dont la puissance nocive s'accroît par l'effet de toute médication débilitante qui ne s'adresse point à elle ou ne l'atteint pas. Ce vice *originel*, ce miasme ou principe délétère dont notre organisme *naît* infecté plus ou moins, constitue le véritable obstacle au libre jeu des organes, au développement efficace de leur puissance sous l'action de nos agents ordinaires, la vraie cause enfin, dans la presque universalité des cas, de la chronicité des maladies et de la plupart des affections constitutionnelles et héréditaires. Inhérent à l'organisme en général, il y est flottant en quelque sorte, et se transporte sans se fixer absolument, d'un point à un autre, à l'appas d'une surexcitation qui l'y attire. Dans l'état de santé compatible avec sa présence, on le voit en conséquence siéger habituellement aux surfaces de nos tissus les plus exposés, par leurs fonc-

tions ou par leur position, à des surexcitations qui l'y retiennent. Ainsi, à la peau, on le voit sous la forme de l'une de ces éruptions chroniques qui souillent, chez quelques sujets, la surface de cette membrane; à l'origine des muqueuses rectales, bucales, nazales, vaginales, oculaires, auriculaires, où il constitue le principe de ces éruptions, de ces végétations diverses, de ces sécrétions anormales qu'on y remarque fort souvent, toutes affections essentiellement chroniques, considérées comme autant de gages de santé, et qu'on a coutume de respecter à ce titre, dans la crainte de voir, par sa disparition de ces points moins importants à la vie, ce miasme qui les entretient affecter quelque autre organe plus essentiel à l'existence (1); aux époques climatériques ou cri-

(1) Le D^r Raymond, dans un ouvrage dont le titre est ce qui nous en a paru le mieux et le plus remarquable au temps où il l'a publié, ouvrage réimprimé à Paris en 1808, par les soins du D^r Giraudy, sous son titre primitif: *Traité des maladies qu'il est dangereux de guérir*, signale comme telles les diverses éruptions humorales, sanguines, pustuleuses, crustacées, etc. etc. Quelle que soit la forme ou le caractère sous lesquels elles apparaissent sur un point quelconque du derme ou à l'origine des muqueuses, de quelque embarras ou désagrément qu'elles puissent être à ces sièges apparents, il les qualifie de simples *incommodités*, et, à ce titre, les juge devoir être respectées ou ne devoir être guéries qu'avec une extrême prudence et par des moyens seulement internes. Quelques autres affections, considérées aussi par lui comme le fait d'un effort conservateur de la nature sur quelques points de l'économie moins importants que ceux où pourraient les refouler un traitement intempestif, y sont

liques, faire irruption sur les organes actuellement le siège d'un surcroît d'action ou d'une surexcitation temporaire qui l'y attire ; donner aux accidents nombreux et spéciaux qui assiègent ordinairement l'organisme à ces diverses époques, le caractère grave et

également signalées comme devant être respectées par l'art. Sous ce rapport, on peut dire que cet ouvrage n'est qu'une paraphrase étayée de quelques observations de l'auteur, d'une pensée semblable d'Hippocrate consignée au livre *de Humoribus*, sect. II, p. 19 : « Sur les maladies qu'on ne peut guérir, et celles » dont on risquerait, en en opérant la guérison, de donner lieu » à des affections plus graves où la nature serait réduite à des » efforts impuissants. » Heureux si, fidèle à la pensée qui lui a inspiré son travail, l'auteur du *Traité des maladies qu'il est dangereux de guérir*, se fût borné dans ces maladies à conseiller, comme Hippocrate, l'expectation, ou, comme Harvei (*ars curandi morbos expectatione*), l'attente et l'espérance; ou mieux encore, comme Celse (*de re medicâ, lib. prim.*), une diète sagement ordonnée. Il eût en cela imité l'exemple des plus grands médecins de tous les temps, qui ont su se maintenir dans la réserve de toute médication, proprement dit, contre les affections chroniques, dont les remèdes, comme la nature, leur étaient inconnus. Mais il a trop souvent trahi la sagesse de son titre, et payé son tribut d'erreur à la pratique de son temps; et les résultats funestes qu'il avoue sont, comme le système de l'expectation, fidèlement observé par les médecins plus conséquents, dans le traitement des maladies dont la guérison a été reconnue par eux impossible ou dangereuse, un hommage éclatant qui s'élève naturellement aujourd'hui vers la doctrine sur la *psore*; vers cette doctrine qui a révélé, dans un miasme psorique infectant l'organisme chez les sujets de ces maladies, la cause vraie de leur incurabilité relative, et les moyens de les attaquer *sans danger*, avec espoir de succès pour la plupart.

chronique qu'offrent en général les affections qui reconnaissent une telle origine ; et dans les cas de maladies, sur les points affectés où il entretient et peut indéfiniment prolonger par sa présence l'irritation qui l'y a appelé. C'est sur la mobilité connue de ce principe miasmatique et sur sa tendance à se rendre à l'appel d'une excitation plus vive, qu'est fondé l'emploi des divers moyens en usage dans la médication révulsive, où la reconnaissance de ce fait peut seule garantir la doctrine de la révulsion du reproche mérité d'absurdité, lorsque, dans ses enseignements, elle nous montre l'*action attractive* des moyens qu'elle emploie, s'exerçant sur les *forces de la vie* elles-mêmes, dont l'excès ou la *trop grande exaltation* constituerait, dans cette ridicule hypothèse, le caractère essentiel de la lésion. Celle-ci, réduite par-là à son état le plus simple, et l'organisme, d'autre part, dégagé ainsi des entraves de la psore, plus libre dans l'exercice de sa puissance, en use alors avec plus d'avantage, et ses efforts conservateurs dans la lutte morbide ont un succès plus prompt et plus assuré.

Tels seraient essentiellement l'action révulsive, et les avantages qu'on peut attendre de son concours dans le traitement des maladies.

Mais Hahnemann n'a signalé l'état psorique que chez les sujets qui ont une fois contracté la gale ou tout au moins qui en ont pu hériter de leurs auteurs immédiats ; et notre manière générale de considérer les choses suppose *toujours* constitutionnel, originel,

c'est-à-dire depuis l'origine des siècles universellement répandu dans notre espèce, ce miasme psorique, source de l'état chronique et des graves complications morbides dont cet état est l'origine. Notre opinion est telle en effet. Nous allons en exposer les motifs :

Depuis fort longtemps je remarquais à mes consultations un fait qui ne saurait avoir échappé à l'observation d'aucun médecin, à savoir que parmi les sujets atteints de maladies chroniques dont s'est composée presque exclusivement jusqu'ici la clientèle des homœopathes, un grand nombre n'ont point eu la gale à aucune époque de leur vie, non plus que leurs auteurs immédiats. J'avais eu même plusieurs fois l'occasion d'observer que les maladies chroniques les plus tenaces, les plus rebelles à l'action de nos moyens, les plus rapidement funestes, atteignaient des sujets que les plus exactes et les plus scrupuleuses recherches nous avaient montrés absolument purs de toute espèce d'antécédent psorique comme on l'entend communément ; j'avais vu même une famille de quatre enfants dont les conditions originales doivent être présumées les mêmes, qui, à l'exception d'un seul, sont tous morts de phthisie pulmonaire, leurs père et mère ayant vécu dans un état de santé assez bon, l'un jusqu'à soixante et quatorze ans, et l'autre jusqu'à soixante-huit. Or, quel est celui des enfants qui a échappé à la phthisie à laquelle ont succombé les trois autres ? C'est l'un des fils, le plus jeune, dont toute l'enfance a été en proie

à des éruptions psoriques sous diverses formes , et qui, aujourd'hui, âgé de trente-trois ans, jouit non-seulement d'une bonne santé, mais offre, sous ce rapport, l'un des plus beaux types qu'on puisse voir. Son frère, mort à dix-neuf ans, n'avait, comme semblait le proclamer sa mère, jamais eu la moindre souillure sur son corps, de même que les deux sœurs, dont une seulement avait offert à l'époque de la puberté quelques boutons épars au front et aux tempes. J'avais le souvenir de ce fait remarquable ; j'en recueillis chaque jour d'analogues dans ma pratique, et je n'osais toutefois en rien conclure contre la doctrine de notre maître sur les maladies chroniques ; préférant supposer quelque inexactitude dans l'observation ou le récit des faits qui auraient motivé mes conclusions sinon opposées, au moins dissidentes à sa doctrine. Cependant les faits sont tels ; et toute prévention, toute préoccupation doit céder devant eux. Depuis que, dégagé de tout scrupule, qu'affranchi de tout préjugé, je dirige spécialement mon attention sur ce point dont jusque là j'avais pris soin de la détourner, j'observe même qu'à quelques exceptions rares et douteuses près, tous les faits conspirent vers la conclusion que j'en ai déduite. Du reste, j'ai trouvé que la remarque en était populaire ; et, en fait d'observation, c'est aux faits les plus saillants, les plus constants que le peuple s'attache toujours ; c'est sur leur évidence et leur constante manifestation que se forment ses opinions. Cela doit être. Or, quelque fières et glorieuses que

semblent se montrer les mères de faire admirer le corps net et poli de leurs enfants en bas âge, quelque soin qu'elles mettent plus tard à dissimuler les souillures psoriques qui pourraient faire douter de *la parfaite pureté de leur sang*, une croyance, toutefois, domine chez elles ces suggestions de l'amour-propre, c'est que les enfants qui ont subi, dans les premiers temps de leur vie, les épreuves de la psore, en sortent avec des conditions d'existence plus assurées ; que leur sante est par la suite plus constante et meilleure, et leur développement plus régulier, plus beau. De là le respect qu'on professe en général pour les éruptions diverses de l'enfance, le soin qu'on a de leur laisser librement suivre leur cours, d'en aider, d'en seconder la manifestation ; de là la défiance générale qu'on professe contre tout remède, contre toute méthode dont le but serait une guérison qu'on juge inopportune, fâcheuse, funeste même, dans ces cas ; de là même le préjugé de la plupart des mères en faveur de toute espèce d'éruption cutanée dans l'enfance, de la teigne même, sources pour elles, de tant de soins, de tant d'embarras, de tant de peine et de dégoûts ; de là leur longue résistance à repousser la vaccine elle-même, comme *insuffisante* à suppléer, à représenter dans l'économie la *dépuration* varioleuse, malgré l'avis des médecins, malgré les autorités puissantes qui leur recommandaient cette salubre pratique, et la protection générale universelle que lui accordaient tous les gouvernements. Elles pensent ,

elles croient que ces éruptions constituent vers la peau une sorte d'émonctoire par lequel tout l'organisme s'épure. Elles voient dans ce travail de la nature, une opération dépuratoire utile, nécessaire même, où les humeurs et les organes acquièrent, les uns une plus grande pureté ; les autres plus de souplesse, plus de liberté, plus de perfection dans leurs mouvements, plus de force et d'activité ; perfectionnements dont les faits confirment dans leur esprit l'idée matérielle et grossière qu'elles s'en forment, et dont les effets ainsi conçus doivent nécessairement étendre leur influence à toute la vie. En effet, tel est le fond de la pensée de toutes les mères, et l'objet de leur plus vive sollicitude. Or, quelles observatrices mieux placées pour bien observer ? Quelles plus intéressées à ne point se tromper ; quelles, par conséquent, plus attentives, plus vigilantes, plus clairvoyantes ?..... Du reste, nous pouvons, et avec une égale raison, dire à l'égard du fait sujet de nos observations, ce que Hahnemann disait lui-même de la psore qu'il signalait comme cause de chronicité des maladies, qu'il est à la portée des intelligences les plus vulgaires, comme des plus relevées ; qu'il avait frappé déjà les unes et les autres, et était presque universellement reconnu, avoué, lorsqu'il est devenu pour nous l'objet d'une attention toute particulière et des plus graves méditations. Et remarquez que ce fait n'est point seulement particulier à l'homme ; qu'il est général et qu'il s'observe chez tous les êtres, chez tous ceux du moins dont la condition physi-

que, dans l'ordre de la nature, se rapproche le plus de la nôtre. Ainsi les animaux qui vivent dans notre domesticité, les seuls que je veuille ici citer comme étant les plus fréquemment soumis à notre observation, n'ont-ils pas aussi leur épreuve dépuratoire à subir, *leur maladie*, comme on dit, *à avoir* dans un temps plus ou moins rapproché de leur naissance, avant d'avoir acquis les conditions de la santé? Et le bon et parfait état de celle-ci dans la suite de leur existence ne dépend-il pas essentiellement de l'accomplissement régulier de cet important travail de la nature?... Il semble que, eu égard à l'état d'imperfection d'un travail organique interrompu et plus ou moins troublé à la naissance par la différence du milieu dans lequel entre alors le nouveau-né et les conditions nouvelles de son existence, l'organisme, chez les êtres nés sous ces influences et soumis à ces conditions, doive être profondément atteint dans le principe qui l'anime, dans le mécanisme de son action normale, et nécessairement sujet dès lors aux effets ultérieurs de ces désordres primitifs, essentiels. Or, une exacte recherche des conditions de la vie à ses premiers instants, pourra nous fournir à cet égard une lumière précieuse, et nous conduire peut-être à une juste appréciation de la nature de ces désordres et à l'indication des moyens propres à les prévenir, autant que possible, par une heureuse modification des circonstances qui les produit, ou à les réparer plus ou moins, et ainsi à en atténuer les fâcheux effets. Voyons donc : D'après la disposition connue

des systèmes organiques et le mécanisme de leur action observé sur l'embryon dès les premiers mouvements apparents de la vie, il est manifeste que dès l'origine même du mouvement vital, celui-ci a lieu du centre à la circonférence. C'est du cœur, en effet, et des points rapprochés de ce centre de l'organisme, avec lequel ils semblent confondus à cette époque, que partent les mouvements. C'est, comme on l'a dit, le *punctum saliens* d'où la vie s'irradie à toutes les parties dont il est le centre ; selon le mode et la forme le plus ordinairement suivis par la nature dans l'émission, la projection, dans le mouvement imprimé par elle aux corps immatériels, impondérables, aux fluides élémentaires animateurs chargés des premières attributions, des fonctions les plus élevées dans le système général du monde. C'est aussi sous la forme de rayons et en procédant du centre à la circonférence que s'opère le travail d'organisation du tout organique chez les êtres placés un peu haut dans l'échelle de l'organisation ; en sorte que l'induction confirmant ici le rapport des sens pour ceux à qui ces premiers mouvements de la vie chez l'embryon ne paraîtraient point assez distincts, ne nous permet point de douter que les choses aient lieu ainsi. La peau qui est, comme on voit, l'aboutissant de ce mouvement, est aussi organisée en conséquence de sa position et de la fonction qui lui est dévolue : elle est recouverte d'un épiderme dont la disposition et la composition, en rapport avec le double usage auquel il est destiné, indiquent cette

double destination qui est, d'une part, de protéger contre l'action immédiate des corps le travail excrétoire départi aux innombrables capillaires ouverts à la surface du derme, en même temps que de servir au corps qu'il recouvre d'organe intermédiaire ou moyen d'*isolement* contre l'excès d'action des diverses influences extérieures; et, d'autre part, par la multitude d'écailles dont il se compose, de permettre et de modérer tout ensemble les effluences du principe de vie par les pores de la peau. Mais observez que, formé, en partie du moins, au contact même des influences contre l'action desquelles il est destiné à protéger, à prémunir la peau, l'épiderme n'existe point encore à la naissance, alors cependant que son intermédiaire serait le plus utile contre les influences dont la somme d'action relative peut s'évaluer à cette première époque de la vie où l'organisme est vierge encore de toute impression extérieure, en multipliant l'action réelle des corps par l'impressionnabilité du derme exposé sans défense à ces influences diverses. En procédant donc des faits évidents dont nous venons de faire la remarque, et en accordant à la considération de cette condition de l'organisme aux premiers instants de la vie, l'attention et l'importance qu'elle mérite pour arriver à une appréciation exacte des phénomènes subséquents qui peuvent et doivent y être rapportés, on peut se faire une juste idée des perturbations nombreuses et diverses résultant nécessairement de ce concours de circonstances. En effet, le fait le plus

saillant, le plus important qui s'offre à l'observation à la naissance de tout animal *vivipare*, est la différence du milieu et des conditions d'existence où il passe en quittant le sein de sa mère : baigné dans les eaux de l'amnios et soumis à la température de ces eaux beaucoup plus élevée et plus égale que celle de l'atmosphère où il entre en naissant, atmosphère elle-même aussi moins dense et tout-à-fait différente par les éléments qui la composent, de celle où se sont développés les premiers rudiments de son être ; la peau qui le recouvre, immédiatement en contact avec ces atmosphères différentes, est aussi nécessairement le point le plus vivement atteint et le plus puissamment influencé dans cette transition que tous les soins de l'art doivent, dans le plus grand intérêt de l'humanité, s'attacher à rendre dès lors le moins sensible que les circonstances puissent le permettre. Soumis en outre à un nouvel ordre de fonctions qui appelle sur les organes qui en sont chargés une grande activité vitale, l'organisme se trouve en butte à une double cause d'embarras et de désordres, soit par la surexcitation dont le système entrant en fonctions est devenu le siège, soit par la perturbation causée par cette accumulation, cette concentration des puissances de la vie sur un point au préjudice de certains autres qui les réclament et qui souffrent de leur répartition inégale. La peau est alors le siège d'une vive excitation ; cela est évident, tout l'atteste ; et cette excitation est suivie d'un double effet résultant du genre même de l'excitation qui l'atteint. Il y a tout

ensemble *stimulation* du derme et *répression*, répercussion ou refoulement sur d'autres points de l'économie, du travail objet de la fonction cutanée. Ce travail, dont la répression dans les premiers moments de la vie est plus ou moins heureusement compensée, supplée dans l'économie par l'éveil d'autres fonctions ; quel est son but, en quoi consiste-t-il ? A juger l'objet de ce travail par ses effets visibles ou manifestes, il consiste en l'élimination d'une matière ou d'un principe avec lequel nous naissons et dont la présence *dans* l'économie est une cause de trouble, d'embarras ou de difficulté d'action pour l'organisme ; effets surtout évidents dans les circonstances où le libre et puissant exercice de cette action est le plus nécessaire. La réalité du but attribué ici au travail organique, aux premiers instants de la vie, ressort soit des éruptions dont certaines parties du derme, son siège le plus ordinaire, celles surtout le mieux protégées contre les influences extérieures, comme le cuir chevelu, sont atteintes dans ce temps de la première enfance ; soit par la nature ou les conditions bien remarquables de l'humeur exhalée par l'appareil perspiratoire ; humeur visqueuse, odorante, à laquelle il ne semble manquer, pour offrir *tout* le caractère des éruptions qu'elle supplée en partie, qu'un degré de plus de consistance qui en rende la concrétion à la surface de la peau plus facile ; soit par la nature et les conditions analogues des sécrétions supplémentaires de l'action perspiratoire à cette époque, offrant, sous les rapports accessibles à nos sens, tels

que l'odeur, la couleur, la consistance, des caractères assez analogues aux produits de cette action pour permettre leur rapprochement et leur comparaison ; de telle sorte que, quelle que soit la *forme matérielle* en laquelle se résume *pour nos sens* ce travail décrétoire de la peau dès la naissance ; que ce tissu soit ou non recouvert de croûtes ou éruption quelconque à l'instant de la répression de ses actions par le contact d'un air plus ou moins froid, à la naissance ; le but et les effets de ce travail étant reconnus semblables, sa suspension, sa suppression devront avoir pareil effet également, et jeter dans l'économie les germes ou éléments de perturbation semblables à ceux qu'y rejette la répercussion de la *psore* proprement dite. Cette psore interne que je nomme *originelle* étant ainsi, dans l'universalité des cas, le résultat nécessaire des conditions ou influences extérieures sous lesquelles nous naissons, est donc aussi réelle, aussi positivement constatée que la psore acquise par voie d'inoculation dans le cours de la vie, également représentée ou refoulée de la peau dans les profondeurs de l'organisme par la négligence de soins diététiques convenables, ou par un traitement intempes-
tif ou inapproprié. J'ajouterai pour ceux à l'esprit desquels la conviction n'arrive bien que par les sens, qu'il y a même ici parité dans les phénomènes sensibles ; et que la peau pour l'ordinaire est surprise, au moment de la naissance, en pleine et flagrante action excrétoire attestée par cet enduit butireux qui la recouvre, qui la protège peut-être, et dont il serait

prudent de ne point trop se hâter de la dépouiller, dans le but de la nettoyer, comme on a coutume de le faire.

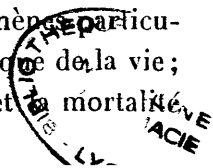
Telle fut l'origine de cet état d'altération, d'imperfection organique qui se révèle aux épreuves des temps critiques dans les maladies, et aux diverses époques de la vie, par une insuffisance de l'action vitale sous l'impuissance de laquelle le travail curatif avorte et ses maux se prolongent au-delà du terme de leur durée ordinaire. Tel est, soit qu'on le conçoive comme nous venons de le dire, c'est-à-dire comme un obstacle ou embarras apporté à l'exercice libre et facile de l'action organique, soit qu'on se le représente sous la forme d'un *miasme*, d'un *virus* ou d'un *vice* né ou développé au milieu de ces circonstances et par leur influence dans l'organisation dont il altérerait la pureté native; tel est, disons-nous, le principe ou l'origine, selon l'opinion qu'on aura adoptée, d'un grand nombre d'affections appelées chroniques, et parmi celles-ci, comme nous l'avons observé, des plus tenaces et des plus rebelles; telle est la source de ces vices, je ne dirai point toujours (1) innés, mais qui peuvent à la naissance, frapper, dans une constitution essentiellement ou primitivement bonne, quelques appareils organiques importants où

(1) Il n'est point question ici de la *psore* héréditaire transmise par voie de génération d'un sujet psorique, aux êtres qui naissent de lui. Celle-ci, sans doute, est bien innée. Remontant ici à l'origine première de l'état psorique, je dis seulement comment il peut s'établir sur une constitution pure de ses atteintes.

ils sommeilleront ou ne se manifesteront par rien qui puisse faire soupçonner leur existence, jusqu'au moment venu pour ces appareils de développer, sous l'impression d'une excitation plus vive, une réaction puissante, et de déceler alors, par la constante insuffisance de leurs efforts, la réalité dans ces cas d'une cause analogue à celle que nous reconnaissons, qui domine ces efforts ou échappe à leur action. Telle est la psore dont le travail d'épuration a lieu à la peau, qu'on lui a assignée pour siège naturel, bien que véritablement la peau ne soit que le point sur lequel l'organisme la repousse et s'en décharge, la voie par laquelle elle s'échappe ; la psore, cet être pathologique si réel et pourtant si mystérieux, qui n'est rien, pour ainsi dire, tant qu'il nous apparaît sous des formes extérieures sensibles, qui ne prend de l'importance et de la gravité qu'alors qu'il a cessé d'être extérieur, accessible à l'action de nos sens, et qui pourtant, à cet état interne, invisible, le seul où il soit réellement redoutable, peut se concilier et se concevoir avec l'état de santé le plus florissant, comme l'alliage, dans l'or de la plus belle apparence, dont l'existence ne se révèle qu'à l'épreuve ; ou, mieux encore, comme un liquide clair et limpide à l'état de repos, et qui perd aussitôt sa transparence et son apparente pureté dès qu'on l'agite ou qu'il entre en ébullition. La psore qui, sauf quelques rares exceptions, doit s'étendre à l'espèce humaine tout entière, mais dont la manifestation extérieure étant pour l'organisme qui en est infecté un moyen d'épuration ou

de reconstitution à l'état normal, donne confiance de trouver contre elle un sûr remède dans les agents capables de la produire sous ses formes extérieures, comme de voir le nombre des sujets qu'elle atteint diminuer de jour en jour par l'abandon, à sa naissance, de certains soins inopportuns, et par l'usage, à la même époque, de pratiques jusqu'ici inusitées, dont nous espérons porter jusqu'à l'évidence la démonstration des effets prophylactiques dans ces cas.

Le trouble et l'empêchement apporté à la naissance à l'exercice libre de la fonction décrétoire de la peau, ne permettant point à cet organe de répondre aux besoins de l'économie, celle-ci est obligée d'y pourvoir, ce qui place le reste de l'organisme dans la nécessité d'y suppléer ou de subir les conséquences de cet état de choses. Or, dans l'alternative même la plus favorable, les organes, dès leur entrée en fonction, c'est-à-dire alors que l'habitude ou l'exercice ne les a point encore familiarisés avec le travail particulier qui est dévolu à chacun dans l'économie, obligés de fournir au surcroît d'action que leur livre la fonction dérangée, interrompue de la peau, deviennent, momentanément du moins, le siège d'une surexcitation dont les résultats divers, incertains selon la constitution des individus et le degré de cette surexcitation, composent les chances de vitalité que chacun apporte en naissant ou conserve après la naissance. D'où cette multitude de phénomènes particuliers à l'enfance, observés à cette époque de la vie; et le caractère spécial des maladies, et la mortalité



incomparablement plus grande à cette première période de l'existence qu'à aucune autre ; particularités attestant si bien, en effet, par la mobilité, la soudaineté, l'instantanéité, la rapidité, la violence ; comme aussi par le siège, la nature, et par le caractère métastatique si remarquable et si général des affections à cette époque, la cause d'où elles procèdent en grande partie, et que nous croyons pouvoir leur assigner spécialement ! D'où, chez les animaux soumis à cette condition, les conséquences qu'ils sont condamnés à en subir, à savoir, *le développement* à une époque variable, selon l'espèce, mais pour l'ordinaire antérieure à la puberté, et coïncidant avec le besoin d'accroissement de l'être qui en reçoit un plus ou moins grand dommage, *d'une maladie spontanée* qu'au dehors rien n'a provoquée, et qui semble véritablement, par son uniformité, par son analogie dans la généralité des cas, ne procéder que d'une même cause, n'avoir qu'un même but, n'offrir qu'un même caractère, celui d'une *crise* servant de terme ou d'aboutissant à un travail intérieur, à une élaboration intime, commencés sous l'influence des causes que nous avons indiquées, et continués depuis avec ou sans manifestation sensible jusqu'à cette époque qui en est le véritable dénouement ; crise tellement réelle, en tant que crise, tellement liée, comme à son principe, au fait auquel nous la rapportons, et au rétablissement de l'état normal comme à sa fin, qu'il semble que ce ne soit qu'à partir d'elle que l'organisme soit véritablement assis sur des bases assurées, et que ce soit

de son accomplissement plus ou moins parfait que dépende, pour le reste de l'existence, l'harmonie plus ou moins complète des fonctions organiques.

Telles sont, indépendamment des vices psoriques acquis ou héréditaires, c'est-à-dire contractés dans le cours de la vie ou transmis par voie de génération, dont la plupart d'entre nous peuvent être atteints, la condition dans laquelle nous naissons et l'origine présumable de cet état de crise que nous lui rapportons (1). C'est à la peau que se passe ordinairement le fait apparent de cette manifestation critique; et cette circonstance, peu importante sans doute, est remarquable toutefois en ce qu'elle nous montre l'harmonie rentrant dans l'économie par la voie où

(1) Il est bien nécessaire de ne point perdre de vue que c'est le caractère plus grave, plus tenace, plus rebelle à l'action de nos moyens, chez les sujets atteints de maladies chroniques, où aucune circonstance de leur vie ou de la vie de leurs auteurs ne pouvait faire présumer l'existence de la psore acquise ou héréditaire, qui nous a conduit à ces recherches d'un *état psorique originel interne*, auquel ce caractère rebelle de leurs maladies devrait être rapporté. La psore, comme on l'entend, n'est pour nous que la manifestation extérieure du miasme psorique; la désignation du principe, appliquée aux formes extérieures sous lesquelles il nous apparaît; le témoin manifeste des efforts de la nature pour en débarrasser l'économie, en même temps que la preuve aussi de sa persistance à un degré quelconque; elle n'est la psore que dans ce sens que l'effet, plus apparent que la cause, est souvent désigné pour elle; comme on confond sous le nom de volcan la lave et les débris qu'il lance au loin, et le cratère lui-même qui en forme la partie extérieure.

elle en était sortie, et l'équilibre de la santé se rétablissant sur le point même où il a primitivement été détruit. Mais, bien que cette voie soit la plus ordinaire, elle n'est pas la seule cependant ; et il n'est pas plus contraire à l'observation qu'à notre interprétation de ce mouvement critique qu'il aboutisse et se manifeste sur quelques autres parties, toujours extérieures, telles que l'origine des muqueuses, les plans externes des systèmes cellulaires, lymphatiques.

Ainsi, indépendamment des causes de maladies connues résultant nécessairement de nos diverses relations avec le monde, ce milieu si composé dans lequel nous entrons à la naissance, il existe en nous un principe morbide avec lequel nous avons été conçus, principe dont l'élimination par la peau est, selon les faits et leur interprétation physiologique rigoureuse, le but évident des tendances de l'économie, des efforts de la nature, avant comme après la naissance. Ce principe, auquel nous conservons le nom de psore originelle, pouvant indifféremment lui en donner un tout autre, est primitivement interne ; il est où inhérent à toutes les parties de l'être, ou essentiellement mobile, et susceptible, comme nous l'avons dit, de passer, selon les circonstances, d'un point à un autre et de s'y fixer plus ou moins. On peut en concevoir l'existence, l'utilité, la nécessité même, si l'on veut, dans l'embryon, dans l'être encore isolé des influences extérieures, comme ressort d'action, comme puissance antagoniste, comme excitateur de la vie ; mais il ne saurait s'offrir à nous sous le même aspect, et nous n'aurions au-

cune raison de le considérer de même après la naissance où les rapports de l'être avec les corps extérieurs font de chaque action de ceux-ci sur lui, autant de puissances d'excitation de la vie qui ôtent tout but d'utilité à ce principe, lequel devient alors un surcroît d'excitation nocive, en même temps qu'une cause d'embarras ou d'empêchement à l'action organique, et, à ce double titre, une puissance délétère dont tous les efforts de la nature doivent tendre à en débarrasser l'organisme, sous peine de la voir, compliquant aux mêmes titres toutes les opérations de la vie, entraver les organes dans leur libre action, aggraver contre eux la puissance des influences extérieures, et devenir ainsi en pathologie la source aussi évidente que rigoureusement vraie de l'état chronique, c'est-à-dire de la prolongation de la lutte morbide au-delà du terme dans lequel l'aurait résolue une libre et facile réaction de l'organisme contre une cause morbide pure et simple. C'est dans ce plein travail d'épuration, d'élimination de ce principe hétérogène devenu délétère, que la peau, avons-nous dit, est surprise à la naissance, et qu'elle peut être arrêtée dans son opération dépuratoire. De là le retour ou la rétropulsion de ce miasme dans les profondeurs de l'organisme où nous sommes obligés de reconnaître son existence comme ses funestes influences à l'état latent, tant que l'élimination n'en aura point eu lieu à la surface.

Ainsi donc, la psore ignorée dans la nature, et dont on peut seulement présumer l'origine, existe en nous à

deux états différents : à l'état latent, ou à l'état de manifestation extérieure. Ce dernier état, sous lequel seul il nous soit permis de la reconnaître, de la décrire, parce qu'il est le seul sous lequel elle se montre et puisse être vue, ne paraît donc être que l'aboutissant d'un mouvement critique, ou des efforts incessants de la nature pour s'en débarrasser par la peau ou reporter son action vers ce tissu extérieur où la vie a moins à redouter de ses ravages. En sorte que n'étant, relativement du moins, une source de mal qu'à l'état latent, tous les efforts de l'art, comme ceux incessants de la nature depuis l'origine de la vie jusqu'à sa fin qui semble n'être que le terme de sa puissance et de l'efficacité de ses efforts vers ce but, doivent avoir aussi pour objet d'aider, de suppléer au besoin la nature dans la réalisation de ce résultat, le développement et le rejet à l'extérieur de la psore sous l'une des nombreuses formes qu'elle peut revêtir. Ce précieux concours de l'art est devenu, à l'âge présent du monde, d'une nécessité qui deviendrait chaque jour croissante ; car, si, comme nous l'avons exprimé, la plus commune des circonstances susceptibles d'opérer à l'intérieur ce refoulement du miasme psorique, est la condition de l'atmosphère relativement froide et variable, cette condition doit nécessairement s'accroître par le temps. Ne semble-t-il pas, en effet, que l'abaissement de la température de l'atmosphère en général, par le refroidissement opéré à la surface du globe, ait eu cet effet général de maintenir interne la psore qui, sous le nom de lèpre, aux premiers âges

du monde (1), souillait la peau des populations, et constituait celles-ci dans une condition de vie et de longévité si différente de la nôtre?

L'origine assignée ici par nous à cette disposition psorique dans laquelle nous naissons est-elle exacte et vraie? Nous le pensons. Si elle n'est point telle, nous avouons notre impuissance à lui en trouver une plus exacte, dans la considération de l'ordre naturel où nous l'avons puisée; et alors nous demandons s'il faut voir, dans le fait réel que nous lui rapportons, l'accomplissement au physique de la malédiction divine encourue par notre race?... Dans cette croyance, le miasme psorique infus, inhérent à toutes les parties

(1) Le mot *lèpre*, chez les Hébreux, d'après l'opinion la plus générale, n'exprimait pas une maladie particulière, mais un genre tout entier d'affections ayant leur siège à la peau, soit les diverses éruptions chroniques dont ce tissu était généralement atteint à l'époque et sous la latitude où vivait ce peuple. La *lèpre* même, dans le sens qu'on attache communément à ce mot parmi nous, devait y être fort rare, si même elle y existait; car les descriptions qui nous sont parvenues des diverses espèces de *lèpre* des Israelites, se rapportent toutes (voir les Diss. de D. Augustin Calmet, ou son Dictionn. historique où ces dissertations sont réunies) aux différentes éruptions chroniques désignées par nous sous les noms de *dartres*, de *gale*, de *teigne*, que les Arabes confondaient sous le nom d'*albaros*, que les Grecs appelaient *alphos*, *leucé*, *psora*, *lichen*, comme on le voit dans les écrits d'Hippocrate; ce qui revient aux divers *herpes* des Latins, à l'*impetigo*, à l'*herpigo*, au *vitaligo*, en lesquels ils distinguaient ces espèces. La *lèpre* des Arabes, cette maladie dont les Grecs nous ont transmis d'exactes descriptions sous le nom d'*Elephantiasis* que nous lui avons conservé, devait être même assez rare

de notre être dont il altère la pureté et enraie plus ou moins le libre développement d'action, comme *vice originel de notre nature physique*, semblerait être à nos corps ce qu'est à nos âmes le péché originel, une tache, une souillure, une cause de maladie et de mort ; le moyen choisi par Dieu pour l'accomplissement de sa parole menaçante à l'homme déchu : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton visage, sujet à la maladie et à la mort ; » et, de même que par son fils *unique*, c'est-à-dire *sans pareil, excellent entre tous*, il a enseigné à ses apôtres, dans le baptême, le moyen de purification pour l'âme, de sa souillure originelle ; de même par un autre de ses enfants, *unique* aussi a bien des titres, aurait-il révélé à nous ses disciples, le moyen d'effacer cette souillure

dans les conditions atmosphériques de l'Egypte et de la Grèce, où la libre fonction perspiratoire de la peau était, ce nous semble, une garantie contre l'envahissement profond des tissus que cette maladie atteint. L'humidité, le froid humide, condition atmosphérique où elle s'observe assez communément parmi nous, joints aux erreurs de régime qui peuvent moins la produire qu'en favoriser le développement, semblent plus propres à lui donner naissance. Quoi qu'il en soit, la plus grande fréquence à la peau, sous la température plus chaude aux premiers âges du monde, de ces diverses souillures que nous comprenons ici sous le nom général de *psore*, de même que la plus grande fréquence, à l'état interne, de ce principe parmi nous, où ses ravages atteignent ainsi plus directement les véritables sources de la vie, sont des faits également conformes aux traditions de l'histoire et aux déductions de la physiologie, qui justifient suffisamment notre opinion sur l'origine de la psore et les conditions des divers états où on l'observe.

du corps, *principe inné de maladies spontanées*. Et certes, pour ceux qui adopteraient une telle croyance (1), les points d'analogie ne manqueraient pas pour établir entre l'illustre réformateur de l'art de guérir et le divin Sauveur, entre l'esprit de sagesse, d'abnégation et de dévouement, qui, au sein de la corruption et sous le joug du despotisme le plus menaçant, osa rappeler tous les hommes à la similitude de leur commune origine, et leur prêcher ses doctrines de justice et de charité; et le courageux auteur de la pathogénésie qui, au milieu du chaos de la science et sous le despotisme non moins menaçant, non moins inhumain de l'erreur en crédit, n'a pas craint non plus de produire et de répandre les enseignements de la vérité; une comparaison d'où saillirait ce fait commun également à ces deux plus grands bienfaiteurs de l'humanité, que la race des Phari-siens contre laquelle ils ont eu à lutter l'un et l'autre est de tous les temps et de tous les lieux; qu'ainsi que ces

(1) Pour tout médecin qui a connu, qui a compris le véritable état de dénuement, de pauvreté, de misère des doctrines thérapeutiques avant les admirables enseignements de Hahnemann; dénuement si bien senti, si énergiquement exprimé par Bichat, qui ne voyait de remède à un tel état de choses que dans la refonte générale et complète de la science médicale; pour celui qui a vu cet effroyable chaos et qui a gémi longtemps sur l'anarchie déplorable de cette science sans lois proprement dit, sans principes fixes, sans règle positive et sûre d'application; l'apparition de Hahnemann, avec sa doctrine et les moyens dont elle règle l'emploi, a véritablement tout le caractère et tout l'air d'une mission providentielle.

nuées d'insectes semblables elles-mêmes à la vapeur brumeuse qui naît et s'élève aux rayons du soleil pour l'obscurcir, cette engeance ne s'éveille non plus aux accents de toute vérité que pour l'opprimer, que pour la détruire.

Quoi qu'il en soit, que la mission de l'homme qui nous a mis sur la voie d'atteindre ce vice originel de notre nature physique, de le modifier, de l'effacer peut-être, soit toute spéciale, toute providentielle, ou seulement le fait heureux d'une libre détermination; qu'il ait été inspiré par son génie, ou suscité par la Providence, recueillons, propageons le bienfait de sa précieuse révélation, et, par un emploi convenable des antipsoriques dont il nous a fait connaître les effets, tentons d'affranchir la génération actuelle et celles à venir, du fléau le plus funeste dont ait à souffrir l'humanité.

Aux faits que nous avons recueillis lors de la publication de notre premier mémoire, se sont joints, depuis, de nouveaux faits confirmant les éruptions de formes diverses auxquelles donnent constamment lieu l'emploi, dans les premiers jours de la vie, des antipsoriques objets de mes premiers essais. L'avenir dira les résultats plus ou moins complètement prophylactiques de cette pratique visiblement salutaire pour la santé en général (1), peu de temps

(1) Ainsi, sous l'influence de nos antipsoriques, et sans que leur emploi ait eu dans notre pensée ces résultats particuliers, nous avons vu diverses affections éruptives heureusement dissipées, de même un épiphore avec rougeur vive des paupières;

après l'éruption, et du reste tout-à-fait inoffensive. En attendant, et pour ajouter aux encouragements de l'exemple que nous offrons par notre conduite, et à la puissance des déductions analogiques qui d'abord nous a suffi à nous-même, la puissance des considérations physiologiques étayées de faits connus et pouvant donner la mesure des espérances à concevoir de la pratique que nous proposons, nous rappellerons, en terminant, quelques faits ou exemples de guérisons prophylactiques dont on est témoin chaque jour; lesquelles, ce nous semble, n'ont point assez arrêté, assez fixé l'attention générale dont ils sont si dignes cependant. Et d'abord, la guérison prophylactique de la variole par la provocation d'une éruption analogue (1), la vaccine; qu'est-ce, si ce n'est la destruction d'un principe morbide par l'introduction dans l'économie d'un principe analogue? l'avortement d'un germe morbide à l'état d'incubation, par l'abolition dans l'économie des conditions de son développement et de son effet? ou, comme eût

nous avons vu les selles rares, dures, accompagnées de beaucoup de vents et de coliques, se régulariser, et les phénomènes accessoires cesser aussi pendant le cours du traitement prophylactique; l'habitude de vomir, guérie de même chez quelques enfants; chez d'autres, qui ne dormaient que fort peu, et seulement le jour, le sommeil se rétablir et aux heures normales; des coliques habituelles cesser, etc.

(1) J'ai cité, en 1837, ce fait, dans mon *Essai sur le mode d'action des médicaments*, en preuve de l'action curative semblable à l'action morbide.

dit le professeur Hallé, l'élévation dans l'organisme, de la force vitale au ton de réaction nécessaire pour résister à ces influences, en annuler l'action, en prévenir ainsi l'effet ; ou, selon la pensée des médecins chimistes, la neutralisation d'une humeur par une autre analogue ; ou, selon celle des naturalistes, l'accomplissement dans des conditions plus favorables, d'un travail décrétoire nécessaire à l'harmonie des fonctions ; toute interprétation semblable peut être dans la pensée de ceux qui les produiraient, et dont la différence existe moins au fond que dans les termes, et du point de vue différent des doctrines dont elles sont déduites. C'est dans la même catégorie de faits qu'il faut ranger celui si peu remarqué, et si plein d'enseignements pourtant, de l'inaptitude d'un sujet atteint dans une épidémie, à quelque faible degré que ce soit, de la maladie régnante, de contracter de nouveau la même affection, au plus fort même de l'épidémie ; fait véritablement inintelligible et inexplicable par tout principe de physiologie autre que celui auquel nous le rapportons, et même, en dehors de notre interprétation, tout-à-fait contradictoire aux notions générales que nous avons des choses. Comment, en effet, concilier avec ces notions, cette préservation constante de toute semblable atteinte, pendant le cours de la même épidémie, au moins de celui qui en a été une fois atteint ; quel que soit d'ailleurs l'état d'accablement, de débilité générale où a pu le réduire cette affection, et l'activité permanente des miasmes contre lesquels les lan-

guez d'une convalescence lente et pénible sembleraient devoir le laisser sans défense, et dont il paraîtrait dès lors devoir être toujours de plus en plus sujet, si l'atteinte qu'il en a reçue ne le protégeait réellement contre toute nouvelle atteinte semblable ; si l'espèce d'inoculation qu'il en a subie ne le rendait pas inapte à contracter le même mal ; si les dispositions à recevoir et à féconder le germe d'un tel mal n'étaient point devenues nulles, ne s'étaient point éteintes en lui ; si, en un mot, conformément à la loi révélée à Hahnemann par l'observation des faits *similia similibus curentur*, son organisme ne trouvait pas, dans l'atteinte précédente d'un mal sous l'influence duquel il est encore, le bienfait d'une prophylaxie homœopathique, c'est-à-dire une garantie contre les effets d'une atteinte semblable ? tout ainsi, et au même titre qu'un agent pathogénétique susceptible de reproduire l'ensemble des symptômes d'une maladie épidémique, comme la *belladonna* ceux de la scarlatine, l'*aconit* ceux de la rougeole, le *veratrum* ceux du choléra, pourrait, pris à dose et en temps opportuns, devenir le remède préservatif de l'affection dont il renferme en puissance, les symptômes essentiels. Les faits connus, en effet, permettent d'assimiler à la prophylaxie de la variole par l'inoculation de la vaccine, ceux que nous venons de signaler ; et d'espérer de la découverte d'agents pathogénétiques reproduisant les symptômes des diverses épidémies auxquelles est exposée notre espèce, le moyen de la préserver de leurs ravages. C'est à cette heureuse

pratique, sans doute, qu'on peut rapporter, en partie du moins, la préservation de ceux de nos confrères qui, dans le cours de la dernière épidémie de choléra qui a ravagé Marseille, ont pu donner un libre essor à leur zèle philanthropique, sans qu'*aucun* d'eux ait été atteint par le miasme cholérique. Ainsi le Dr Laville a-t-il préservé de l'invasion de la rage plusieurs animaux d'espèces diverses, en les soumettant pendant le temps d'incubation du virus rabieïque inoculé, à l'usage de substances pathogénétiques ayant en puissance les symptômes analogues à ceux de la rage. Ainsi avons-nous vu notre ami, le Dr Dutech, fortement mordu à la main par l'un de ses chiens, enragé, échapper aux conséquences d'un tel accident, au moyen de *belladonna*, prise à petites doses répétées, dans l'intervalle qui sépare le moment de l'infection du développement de ses effets. Animé d'une foi vive et pure dans les principes d'une science à laquelle il avait déjà dû, quelques années auparavant, la guérison prompte et radicale d'un choléra; plein de confiance du reste dans les ressources qu'elle pouvait, au besoin, fournir pour la répression de la rage déclarée; et, sans doute aussi, se faisant en cette circonstance, une affaire d'honneur et de probité d'harmoniser sa conduite avec les convictions médicales qui règlent sa pratique, il dédaigna toute autre espèce de soin, la cautérisation elle-même, moyen si simple et pour l'ordinaire si sûr pour lequel il fut vainement sollicité. Aucun symptôme de rage ne se manifesta; et la *belladonna* eut pour lui, dans ce cas, tout le succès prophylactique certain.

A tous ces faits déposant de l'action prophylactique de certains agents spéciaux, les progrès de la science permettront sans doute d'en ajouter beaucoup d'autres, lorsque, l'attention des praticiens dirigée vers ce point, l'on aura découvert le remède spécifique ; car les faits déjà connus sont garants en quelque sorte que les remèdes appropriés à la guérison de l'épidémie déclarée, administrés aux sujets non encore atteints, pourront, avant l'éclosion du germe de la maladie, prémunir l'organisme contre son action. En effet, à cet égard, le corollaire de tous les faits connus n'est-il pas la possibilité, par tout agent pathogénétique, d'atteindre dans l'économie le principe même des symptômes qu'il serait susceptible d'y produire ; de modifier, de détruire dans l'organisme, la disposition à contracter l'affection que constituent ces symptômes ; d'armer contre ses atteintes le système d'organes qu'elle peut envahir ; de le placer au-dessus d'elles, si l'on peut ainsi dire, de l'en préserver en un mot, de la même manière que par l'inoculation du virus-vaccin on atteint dans l'organisme le virus-variolique, ou la disposition à contracter la variole ?

Or, tel est le fait dont nous nous sommes ici proposé la démonstration. Ainsi donc la psore originelle inhérente à l'espèce humaine, de même que tout principe morbide acquis, avec lequel nous avons été conçus, peuvent être préventivement atteints dans l'économie, et celle-ci préservée par là plus ou moins de leurs ravages ultérieurs, selon le degré d'appro-

priation des agents spéciaux qu'on a à leur opposer. Cette proposition étant *déduite de faits* évidents et intéressants pour *tous* les médecins, s'adresse, à ce titre, à *tous* les médecins consciencieux, philanthropes sans nulle distinction ni acception de doctrine; celles qu'ils professent, quelles qu'elles soient, donnant toujours suffisamment raison *d'un fait* utile, pour l'admettre, et pour adopter les moyens connus de le produire. Nous avouerons toutefois qu'issue de la doctrine homœopathique à laquelle, à son tour, elle donne appui, c'est dans des considérations tirées de cette doctrine qu'elle trouve sa raison vraie (1), et par des travaux dirigés dans le même esprit qu'elle peut espérer surtout voir croître tout à la fois le nombre et la certitude de ses moyens d'application ou de réalisation.

Nous ne saurions rien ajouter à la démonstration d'une proposition que recommandent également les faits et les plus simples notions de physiologie dont elle est déduite; à ce double titre, elle nous paraît aussi solidement établie qu'aucune vérité admise dans la science. Nous nous bornerons à rappeler ce que nous avons dit ailleurs de l'opportunité qu'il doit y avoir pour délivrer plus utilement et plus sûrement l'organisme de ces miasmes dont il peut naître entaché, de le tenter au moyen d'agents appropriés, à la première époque de la vie qui est celle en effet où nous voyons déjà la nature livrée à elle-même,

(1) Note reportée, à cause de son étendue, à la fin du mémoire.

seule et sans les sollicitations de l'art, le plus occupée de ce travail décrétoire ; et où d'ailleurs l'organisme étranger à toute habitude, vierge encore de toute sensation, si l'on peut ainsi dire, est réellement dans la condition la plus favorable pour contracter, pour recevoir celles qu'on voudra faire naître en lui, et à être modifié par elles.

C'est ainsi qu'on a fait pour assurer à l'humanité le bienfait de la guérison prophylactique de la variole par la vaccine ; c'est ainsi qu'avec des moyens également sûrs, on doit espérer, sans la foi d'antécédents qui manquaient à la vaccine lors de ses premières inoculations, atteindre également les autres germes morbides dont nous naissons sujets.

Quant aux moyens à employer pour cela, à leur combinaison et à leur mode d'emploi, nous devons renvoyer à ce que nous en avons dit dans notre premier mémoire, et à une notice que nous nous proposons de publier pour répandre et vulgariser le plus possible, une pratique dans l'avenir de laquelle nous voyons l'espoir d'une sorte de régénération dans l'espèce humaine ; résultat sur lequel nous pourrions compter dès ce jour, si la puissance de ses moyens connus répondait à tous les cas, et si la certitude de leur action pouvait ne jamais faire défaut aux principes qui en indiquent et en justifient l'emploi.

C'est donc avec une confiance entière, avec le sentiment d'une conviction aussi profonde qu'elle est vraie, d'attaquer, d'atteindre à leur source ces maladies spécifiques, ces affections chroniques contre les-

quelles, plus tard, nos moyens spéciaux connus et tous antipsoriques se montrent souvent impuissants ; et dans l'espoir palpitant d'en préserver, d'en affranchir notre espèce ; que nous proposons à nos confrères cette pratique prophylactique des maladies héréditaires ; certain même que, dans l'état de pénurie où se trouve la science à l'égard des agents spéciaux dont elle dispose pour cet usage, on ne saurait offrir à l'activité de leur zèle pour le bien de l'humanité, une plus utile, une plus heureuse application des principes de la thérapeutique homœopathique.

Note de la page 114.

La raison vraie d'un phénomène est celle qui en explique un plus grand nombre ; ce devrait être celle qui les expliquerait tous. Or, il est en physiologie tant de phénomènes qui s'enchaînent, se touchent, se confondent, et qui, malgré leur diversité apparente, analogues au fond, peuvent être compris dans une considération commune, sous le rapport au moins de leur commune origine, qu'on a lieu d'être surpris du nombre et de l'incohérence des systèmes auxquels l'oubli de cette vérité livre depuis tant de siècles la science médicale. On a dit et répété à satiété que la nature est une et simple dans son but, dans sa marche, ses procédés et ses moyens. C'est à cette pensée, à cette conclusion, en effet, qu'est toujours ramené tout observateur qui a fait de la vie une étude attentive ; et puis, s'agit-il d'interpréter ses opérations, on oublie aussitôt cette unité d'actions et de moyens, objets de notre juste admiration, et l'on crée presque autant de systèmes qu'on a d'opérations à interpréter. Le fait est pourtant que, nonobstant cette diversité qui nous apparaît dans les opérations de la nature, celles-ci en général se lient par tant de rapports, se ressemblent par tant de points, offrent entre elles au fond le caractère d'une analogie si con-

stante, si parfaite, qu'on peut dire qu'à part les différences nécessaires que doit offrir le mécanisme d'une fonction selon son objet, et par conséquent selon la structure appropriée des organes qui en sont chargés, et les matériaux spéciaux sur lesquels a à s'exercer l'action des organes, ce mécanisme est essentiellement le même dans toutes, pour tout ce qui peut admettre un commun mécanisme. Nous allons, sans trop nous écarter de la brièveté qu'exige la forme d'une note, essayer une utile application de cette vérité à l'interprétation du mode d'action prophylactique, au point de vue homœopathique, qui est le seul dans lequel un tel mode d'action ait un sens thérapeutique.

Tout être a dans son organisation particulière la raison de facultés dont l'exercice est une nécessité, une condition de son existence. Cet état de choses varie selon l'âge et les diverses circonstances de la vie susceptibles d'en faire varier la raison. Mais, à part ces modifications relatives de la condition de leur existence, tous les êtres d'une même espèce ont une organisation et des facultés analogues, en rapport avec leur commune nature, et, comme besoin proprement dit, éprouvent la nécessité d'exercer ces facultés. Nous appellerons, à défaut d'autre mot exprimant plus exactement notre pensée, *réceptivité* cette faculté générale de chaque organe, dont l'exercice est une condition de l'harmonie de l'état normal. Ainsi, l'estomac a de la réceptivité pour les matières alimentaires; les muscles pour le mouvement; chaque organe, en un mot, pour son excitant propre; et cette faculté doit s'exercer dans des temps ou à des intervalles de temps différents, selon l'organe et la condition de celui-ci dans l'organisme. Outre cette réceptivité générale commune à tous les êtres pourvus des mêmes organes, soumis aux mêmes besoins, il y a en eux des réceptivités particulières plus ou moins prononcées pour une multitude d'objets divers; et cette particularité constitue à peu près pour chacun ce qu'on nomme *idiosyncrasie*. Ainsi, un être est affecté de certaines choses auxquelles un autre ne sera pas sensible. Il y a, dirons-nous, dans le premier, réceptivité pour ces objets, qui manque à l'autre. Ainsi,

dans une épidémie dont le miasme agit également sur une masse d'individus, les uns en seront atteints, les autres non ; les uns à un degré violent, les autres à un degré moindre. Ces différences résultent de plus ou moins de réceptivité pour le miasme régnant ; ainsi sous l'action des miasmes médicamenteux s'observera une égale différence dans la plus ou moins grande réceptivité des divers sujets pour tel ou tel autre agent dont l'action est en conséquence plus ou moins fortement ressentie par eux ; ce qui explique la réceptivité particulière de certains sujets pour une substance médicamenteuse dont l'action est nulle sur d'autres. Or, la nature, toujours simple, toujours une dans ses voies, quelle que soit la diversité apparente ou réelle du but où elle tend, ne procède pas différemment dans l'œuvre pathogénétique et dans l'œuvre hygiénique ; le mécanisme de l'action organique est le même dans les deux cas ; il n'y a de différent que l'élément sur lequel cette action s'exerce, c'est-à-dire le rapport de l'élément avec l'organisme, de quelque part que provienne la différence. Pourquoi en serait-il autrement ? La mort, comme la vie, n'est-elle pas une loi de la nature ? la santé et la maladie, les moyens par lesquels s'accomplit l'une et l'autre ? et, sauf les différences indiquées, nos organes ne puisent-ils pas bien souvent à la même source l'aliment qui conserve et le poison qui détruit ? Tout ceci est le corollaire des faits, et dérive immédiatement de leur observation. Jusque-là donc, pas de discussion, point de doute. Maintenant, suivant toujours l'indication des faits, et toujours fidèle à leur enseignement, on observe, quel que soit l'intervalle qui sépare dans sa périodicité chaque exercice de la faculté à laquelle nous avons donné nom *réceptivité*, que celle-ci cesse pour un temps après l'exercice qui l'a satisfaite. Ainsi disparaît l'ennui de l'isolement par la distraction ; du repos par le mouvement ; la faim par les aliments ; la réceptivité utérine par le rapport des sexes chez les animaux dirigés par l'instinct, non chez l'homme, on en verra la raison. En un mot, ainsi cesse toute réceptivité saisie de l'objet propre à la satisfaire. Rien sans doute n'est plus naturel, plus évident

plus conforme aux faits. C'est ainsi que s'explique, dans une épidémie, la cessation de la réceptivité pour le miasme régnant, chez celui qui en a été une fois atteint, etc. etc. Mais un *besoin* satisfait (et j'applique ce mot d'une manière générale, sans distinction des tendances ou résultats divers de l'action organique pathogénétique ou hygiénique, puisque la maladie et la santé, la vie et la mort, sont également dans les desseins, dans le plan de la nature, et que ses voies et moyens pour l'accomplissement de ses lois sont au fond les mêmes), mais un besoin satisfait peut renaître à un intervalle de temps quelconque, et la réceptivité reparaître, l'action qui l'a fait cesser ayant cessé elle-même, et l'organe étant rentré exactement dans la situation où il était avant cette action. Ainsi, la digestion une fois achevée, la réceptivité de l'estomac pour les aliments s'éveille de nouveau; ainsi de la réceptivité utérine, quelque temps après le dépôt du part. Quelques réceptivités cessent tout-à-fait après avoir été une fois satisfaites, comme on le voit pour quelques miasmes épidémiques, de la même manière sans doute que cela a lieu aussi par les révolutions de l'âge, qui les modifie ou les fait disparaître par les changements opérés dans la composition organique. Mais cette circonstance n'importe point ici à notre objet. En nous bornant donc à la considération des réceptivités qui renaissent après un certain temps, comment peut-on en empêcher ou en retarder le retour? C'est toujours les faits que nous interrogeons, et c'est eux encore qui vont répondre. Ils nous apprennent que la répétition d'une action, quelque faible et divisée qu'elle soit, éloigne, prévient le retour du besoin que cette action entière satisfait, c'est-à-dire annule la réceptivité de l'organe pour le temps où elle devait renaître; ce qui revient à la formule de cette proposition devenue axiome en physiologie : l'habitude ou la répétition d'une impression émousse, dans l'organe qui la reçoit, sa susceptibilité, sa réceptivité pour une impression semblable. Ainsi, l'ingestion *répétée* d'une petite quantité de matière alimentaire dans l'estomac, prévient l'appétit, c'est-à-dire l'éveil de ce sentiment par lequel s'annonce la ré-

ceptivité de l'organe. C'est à cette cause sans doute qu'il convient de rapporter dans notre espèce, où le rapport des sexes est volontaire et plus ou moins répété, l'absence à l'état normal de cette réceptivité énergique, impérieuse de l'utérus qui se manifeste à certains temps chez les autres espèces dont les actes sont sous l'empire de l'instinct. Ainsi, pour montrer la nature toujours semblable à elle-même dans ses tendances les plus opposées, les petites doses répétées du poison le plus énergique finissent par épuiser la réceptivité de l'organisme pour ce poison, auquel il cesse d'être sensible même à haute dose. Ainsi, l'habitude de la souffrance endurecit contre le sentiment du mal ; et, pour la même raison, l'action miasmatique de nos agents ne rencontre nulle réceptivité, comme je l'ai bien souvent remarqué, avec étonnement d'abord, sur des êtres cacochimes ; lesquels, comme on a pu le remarquer, sont également peu accessibles aux divers miasmes épidémiques. Ainsi, disions-nous d'une manière générale, au sujet de l'action répétée de certains de nos agents rendue par-là prophylactique contre le développement dans l'organisme d'un virus ou miasme encore en état d'incubation, *la préservation pourrait être due à l'affaiblissement, à l'annulation même de la réceptivité organique pour ce miasme ou ce virus, par l'habitude d'une action analogue, dans laquelle l'organisme serait entretenu par l'administration répétée d'agents capables de produire les effets de ces influences miasmatisques.*

On peut trouver dans ces remarques la raison de l'utilité constatée par l'expérience, de répéter plusieurs années l'inoculation du virus dont on veut préserver l'économie, afin de maintenir celle-ci dans un défaut de réceptivité pour ce virus, et, par-là, son inaptitude à en être de nouveau atteinte. Il faut dire même que la loi vitale de laquelle procèdent tous ces faits, est aussi générale qu'elle est simple et naturelle. Quoi de plus simple et de plus naturel, en effet ; quoi aussi de plus généralement observé que cette disposition par laquelle nos organes peuvent aussi efficacement satisfaire à leur besoin par le fractionnement et la répétition de l'acte propre à cette satisfaction, que par la réalisa-

tion plus rare, mais plus complète, du même acte! Ainsi, exprimant par le mot *habitude* les effets sur l'organisme de la répétition d'un même acte; l'habitude, dirons-nous, cette puissance qui domine également le physique et le moral, et à laquelle nous sommes conduits à rapporter l'effet prophylactique de *petites doses répétées* d'un agent dont l'action sur l'économie est analogue à celle du miasme dont on veut la préserver, agit de même peut-être dans une multitude de cas où l'on a coutume de voir une action directe. A quelle autre influence, par exemple, attribuer avec plus de raison l'efficacité des *médications préventives* dans les affections périodiques, intermittentes, où le remède donné pendant l'intervalle d'un accès ou d'une crise à l'autre, ne peut s'adresser directement à aucun état morbide évidemment, puisqu'un tel état n'existe point au moment de son administration? L'efficacité alors ne peut se concevoir que par la destruction dans l'organisme de sa réceptivité pour des symptômes morbides, que la *répétition* de petites doses du médicament propre à les produire, l'a rendu inapte à ressentir. Comme on le voit dans le traitement des fièvres intermittentes, où la *répétition* suffisante du modificateur homœopathique, opérant en moins de temps, mais par un mode d'action analogue, ce que la répétition des accès febriles eût à la longue opéré elle-même, ne peut amener la guérison que par une modification de l'organisme, telle que celui-ci, placé par cette *répétition* dans la condition où toute réceptivité pour les symptômes febriles a dû cesser en lui, il est devenu insensible à leur influence, et dès lors inapte à les contracter. Ainsi, ce modificateur puissant de l'organisme, étudié dans les diverses nuances de son mode d'action, devient-il une nouvelle démonstration du principe dont Hahnemann a doté la thérapeutique, où son influence bien comprise en ferait connaître une multitude d'applications jusqu'ici ignorées.

**Matériaux pour la Pharmacodynamique, par le
D^r LOBETHAL, de Breslau.**

(Suite de T. IX, p. 394.)

PETROLEUM.

Sans pouvoir préciser au juste dans quelles espèces de surdité *petroleum* réussit d'être employé de préférence, je puis néanmoins, après divers essais, le recommander en général comme un des meilleurs remèdes contre diverses formes de cette *infirmité*. Voici ce que j'ai déduit, en général, de ma pratique sur l'application du *pétrole*.

Cette substance n'est indiquée que lorsque le siège de la maladie est exclusivement dans l'intérieur de l'oreille et dans l'ouïe. On ne peut guère avoir plus égard à l'espèce d'aberration de l'ouïe, qu'elle se manifeste par le tintement, le bruissement, le bourdonnement..., qu'à l'indication d'un remède auditif quelconque, applicable néanmoins.—Puisqu'on est fondé à attribuer ces légers bruits de bourdonnement et de bruissement à la faiblesse et à la moins grande impressionnabilité du nerf auditif,—aux formes de surdité qui portent en elles-mêmes ce caractère d'une affection exclusivement nerveuse, ou à celles, en qui a presque toujours lieu aux degrés plus éminents de cette surdité, qu'accompagne un silence

de mort dans les oreilles. Puisque nous connaissons si peu de remèdes d'une efficacité directe sur l'ouïe, il faut nous efforcer d'autant plus à rendre applicables ceux que nous a signalés l'usage.

Phosphor. et *petroleum* forment contraste dans la *cophosis dynamicâ*, dénomination donnée par moi dans mon *conspectus morborum auris humanæ*, publié à Berlin en 1833, à toutes les espèces de surdités produites soit par un flux d'oreilles, c'est-à-dire un vice organique, soit par des altérations mécaniques dans l'organe auditif, telles que la coalescence du conduit acoustique, la présence d'une fausse membrane du tympan, celle d'un polype, l'obturation ou l'imperforation des trompes d'Eustache, circonstances où l'activité du nerf a été détruite ou primitivement ou secondairement, et où il peut survenir une surdité nerveuse sous une forme torpide ou d'éréthisme, comme dans l'œil l'amaurose par des congestions sanguines, par des irritations étrangères, provenant de l'estomac, de l'abdomen, aussi bien que par la paralysie. Ce que *phosphor.* opère dans la surdité congestive, *petroleum* le fait dans la forme torpide.

Petroleum est un remède presque infailible contre les diarrhées chroniques de nature muqueuse, accompagnées de maux de ventre et d'affections chroniques à l'abdomen, se manifestant comme le flux hépatique et coéliquaue, surtout chez les sujets flegmatiques. Souvent il suffit d'une seule dose pour dissiper le dérangement apporté dans les excrétions

intestinales; aussi peut-elle se répéter dans l'intervalle de huit jours et plus, sous la forme de solution, en plusieurs globules.

Comme médicament interne, administré à une petite dose X de 2 globules, il est ordinairement d'une prompte efficacité contre les *engelures* des pieds et des mains, ainsi que contre le fendillement et les gerçures de la peau, assez communs en hiver chez le beau sexe.

Dans un cas de barycécie chronique, survenue chez une dame d'une trentaine d'années qui, sauf sa surdité, ne se plaignait de nulle autre incommodité physique, j'eus une fois occasion de voir une étonnante aggravation homœopathique après la 2^e dose de *petr.* III, gr. j; son ouïe, quoique faible, mais non inaccessible à tous les sons, se perdit tout à coup entièrement; de sorte que, sauf de forts battements d'oreilles, cette dame n'entendait aucun bruit à l'extérieur: dès la première dose, il s'était développé dans l'occiput une douleur battante qui augmenta encore à la seconde, en causant les douleurs les plus intenses. Une dose de *nux* 3, la dissipa aussitôt.

Dans toute autre maladie que celle de l'ouïe je n'administre jamais *petroleum* au-dessus de la 30^e dilution.

PHOSPHORUS.

Ce médicament polychreste, dont j'ai éprouvé l'efficacité dans nombre de formes morbides graves, mérite surtout d'être appliqué contre l'*inflamma-*

tion des mamelles. Quand l'intensité de l'inflammation a déjà été atténuée par *belladonna* et *mercurius*, et que les douleurs encore vives, brûlantes, indiquent le terme de la suppuration ; quand celle-ci se manifeste, que le sein est ouvert en plusieurs endroits, qu'il est, ainsi que tout le corps, très-irrité, nul remède ne saurait alors mieux convenir que *phosphor*. X donné en solution, et, s'il le faut, répété à la même dose après plusieurs jours d'intervalle. On peut, en faisant usage de remèdes homœopathiques, attendre sans crainte l'ouverture spontanée de l'abcès mammaire ; à peine le sein conserve-t-il après un traitement homœopathique et lors même que l'abcès a percé en plusieurs endroits, quelques faibles cicatrices. Il faut toutefois bien prendre garde qu'on ne fasse usage en même temps de moyens externes, tels que : emplâtres, onguents.... On a souvent à combattre ici de vieux préjugés, ainsi que la sottise des vieilles personnes et des sages-femmes ; souvent il faut procéder avec prudence pour pouvoir répondre du succès. Avant l'ouverture de l'abcès, on peut, *ut aliquid fecisse videamur*, pour avoir l'air de condescendre aux instances des alentours, permettre de légères compresses de toile, trempées dans du lait tiède, puis appliquées sur le sein en les chauffant fréquemment.

Dans les congestions brusques à la tête, surtout aux vaisseaux de l'œil et de l'oreille, le *phosphore* est très-efficace, tant quand elles sont trop opiniâtres pour céder à *belladonna*, *aconit.*, *nux* et autres, que

lorsqu'elles proviennent d'un éréthisme généralement confirmé; il en est de même dans l'amblyopie congestive et dans l'état de l'ouïe, qui, à la suite de fièvres nerveuses et autres maladies inflammatoires de la tête, reste sous la forme de barycée nerveuse ou de surdité.

Dans la grippe épidémique de Breslau, au commencement de 1837, le *phosphore* se montra spécifique dans la plupart des cas, et prévint avec succès les tristes résultats observés dans les autres modes de traitement, surtout s'il y avait grande fatigue et faiblesse plus que ne le comportait la durée du mal, forte chaleur et douleurs intenses au larynx ou à la poitrine, avec sécheresse de la peau et tendance à des selles ténues. Ici j'employai partout *phosphore* 10/000 en solution, savoir une cuillerée à thé, selon la gravité des accès, au bout d'une ou de plusieurs heures.

Phosphor. 10/0000 en solution est ordinairement d'une prompte efficacité dans les inflammations chroniques de la trachée-artère, ainsi que dans la transition de l'état aigu au chronique, quand, après avoir fait précéder *aconit.*, *spongia*, *hepar*, l'irritabilité de la trachée-artère est encore grande, et qu'une sensation incessante de brûlure se joint à un enrrouement complet et continu, ou à un voilement subit et périodique de la voix. Aussi arrive-t-il souvent qu'on ne peut se passer de *phosphore* pour traiter le croup, et c'est assurément un excellent remède pour prévenir les récidives chez les enfants sujets à ses fréquents accès.

Le même médicament joue un rôle important dans le traitement des diarrhées, chez des sujets faibles et délicats atteints depuis longtemps de diarrhées aqueuses, indolentes, ou chez lesquels des causes antérieures menacent de prostration des forces ; de même dans les couches, les diarrhées colliquatives des phthisiques, ou dans la fièvre nerveuse ; les selles involontaires trouvent elles-mêmes, dans de telles conjonctures, leur meilleur curatif dans l'ingestion successive de plusieurs globules de *phosphore* 10/0000 en solution, rarement à une dose inférieure à celle-ci. Dans ce cas, je mets toute ma confiance dans le *phosphore*, vu que j'en ai éprouvé cent fois l'efficacité, dans les circonstances même les plus désespérées. Ici s'expliquera aussi à l'observateur attentif la différence qui existe dans le traitement des diarrhées entre le *phosphore* et l'*acide phosphorique*, différence dont je me suis encore plus clairement rendu compte dans le choléra dernier et l'épidémie dissentérique. Entre autres cas, je mentionnerai celui d'une femme en couche qui, à la suite de grandes frayeurs, de chagrins et du choléra, était tombée dans une espèce de fièvre nerveuse, accompagnée de pourpre, et laissant tout aller sous elle à son insu. *Acid. phosph.*, dont j'avais vu en ce temps nombre de bons effets, ne fit rien ici, tandis que *phosphorus* 10/000000 en solution apporta un changement frappant dans l'état de l'agonisante qui, plus libre de la tête, n'eut plus de selles spontanées, et commença dès lors à se remettre. Je ne fus pas moins

surpris d'une expérience toute semblable chez une autre accouchée primipare, qui me fit demander, vu qu'elle souffrait d'une diarrhée survenue déjà avant un enfantement fort laborieux, et prolongée trois semaines pendant ses couches (de 7, 8 à 10 selles par jour) ; de plus, elle avait la pâleur de la mort, et était dans la plus grande prostration des forces. *Acid. phosph.* ne fut de même ici d'aucun secours, tandis que *phosphor.* 10/00000, administré sous la susdite forme, agit aussitôt efficacement ; mais la convalescence fut, à la vérité, un peu lente.

Le *phosphore* est de même d'une efficacité surprenante dans les *maux rhumatiques*. Ses vertus curatives suffisent souvent pour arrêter chez les vieillards les diarrhées soudaines qui menacent de mettre un terme à leurs jours. A en juger par mes expériences, il n'y a que deux remèdes, *phosph.* et *secale cornutum*, qui correspondent à cet état de *marasme senile*. *Opium*, qui n'agit point ici homœopathiquement, mais dont on peut à peine se passer comme palliatif, doit du moins être évité autant que possible, parce qu'un emploi prolongé de ce médicament rend la tendance aux diarrhées d'autant plus forte et plus opiniâtre. Dans celles-ci, et lorsqu'il s'y joint une caducité universelle, j'ai souvent employé avec succès *phosph.*, dont les atténuations sont néanmoins restées presque entièrement infructueuses, et pour la plupart du temps j'ai obtenu, sans préjudice, les plus prompts résultats d'une solution de *phosphore* saturée dans l'huile de térébenthine (les huiles éthé-

rées pouvant seules opérer une solution radicale du *phosphore*; savoir un grain de *phosphore* dissous dans 5j d'huile de térébenthine épurée, puis dans 2 à 3 drachmes d'alcool). J'ai répugné à faire usage de l'*éther phosphoré*, vu la similitude résultant entre celui-ci et l'éther sulfuré, de l'évaporation facile du naphte; d'une part le soufre se précipitant aussitôt, de l'autre, le phosphore.

Dans les affections asthmiques, suites d'inflammations de poitrine, ou d'autres causes augmentant la sensibilité des organes respiratoires, j'ai trouvé maintefois le *phosphore*, sinon curatif, du moins prompt palliatif. Cependant il ne guérit pas de ces sortes de maux les sujets flegmatiques; ce ne sont que les personnes impressionnables, vives, ordinairement blondes, qui, dans ce cas, y trouvent leur remède. Je l'ai surtout trouvé efficace dans les rhumatismes chroniques des muscles du dos, des lombes et du sacrum. Dans la plupart des cas, j'en administre quelques globules en solution, à la 30^e dilution, selon la prescription d'ÆGIDI, et, si les maux sont opiniâtres, à la 12^e ou 18^e dilution.

Remarques et observations du D^r WEHSMEYER.

(*Jarb. f. Hom.* I, 152.)

1. *Spiritus phosphoratus.*

Cet important remède n'est point encore considéré de bien des homœopathes comme il mérite de l'être. RAU dit, dans une note où il expose les effets de ce remède contre le choléra, d'après les rapports des médecins de Munich, ce qui suit :

« Je ne sais de quelle *teinture phosphorique* on veut parler ici. L'alcool secoué avec du phosphore n'en extrait tout au plus que pour en prendre une faible odeur, et n'est assurément qu'une préparation bien peu active; les solutions de phosphore éthérées pourraient bien, dans ce cas, se trouver trop irritantes, et l'*acide phosphorique* mieux indiqué mérite la préférence. »

On voit par cette observation quel'un des homœopathes les plus judicieux et les plus renommés n'a point connu jusqu'ici l'un des moyens les plus efficaces de l'homœopathie, au grand préjudice de tous les deux.

L'alcool phosphoré non dynamisé, tel qu'on l'emploie communément dans le choléra, décelez combien de phosphore il contient, par une odeur

forte, tenant de l'ail, et par une saveur pénétrante; il ne peut d'ailleurs en être autrement, l'once d'alcool dissolvant un grain de phosphore. Il est donc évident que nous n'avons point à faire ici « avec une préparation peu active », mais avec une des plus énergiques et des plus pénétrantes que puisse offrir l'homœopathie. Et qui ne voudrait s'en tenir ni à l'odeur ni au goût, pourrait aisément se convaincre par ses propres yeux du contenu phosphorique, en laissant tomber dans l'eau quelques gouttes des deux premières dilutions, préparées selon ma méthode; car il verra s'y développer aussitôt, selon le degré d'atténuation, des vapeurs phosphoriques plus ou moins fortes (*phosphore oxidé*), et l'eau prendre une apparence laiteuse (*acide phosph.*).

Si l'homœopathie ne doit employer les substances qu'à l'état le plus pur, nous ne saurions mettre en usage aucune préparation de *phosphore* préférablement à celle-ci, car les triturations précédemment usitées doivent être rejetées à cause de leur passage à l'état d'*acide phosphorique*, et l'*éther phosphoré* (*phosph.* dissous dans l'*éther sulf.*) ne saurait non plus, entant que préparation composée, être recommandé là où nous en connaissons une autre plus simple et meilleure.

Mais que RAU puisse préférer l'*acide phosphorique* au *phosphore*, cela doit nous étonner et vient infailliblement d'une méprise. On se croirait tout aussi bien en droit d'employer l'*acide sulfurique* au lieu du *soufre*, ce dont personne n'ira néanmoins s'aviser. Je

sais que **RAU** a pour lui les tableaux d'expérimentation; mais la ressemblance existant entre les deux moyens, et présentée dans nos tables de symptômes (souvent erronnées) ne peut provenir que de ce que, dans l'essai du *phosphore*, **HAHNEMANN**, puis d'autres scrutateurs, se sont servis de triturations peu propres à ce but, vu que dans la première il se trouve déjà plus d'*acide phosphorique* que de *phosphore*, et que dans les suivantes celui-ci n'existant plus, il ne reste que l'*acide*. Ajoutons à cela que dans les essais on a rarement employé la première trituration, mais plutôt les suivantes; on verra sur-le-champ que ces symptômes sont déplacés, en les classant parmi les effets du *phosphore*. Il sera sans doute fait un nouvel examen pour annuler cette ressemblance qu'on suppose à tort exister entre eux.

L'observation suivante, bien que peu importante, n'est pourtant point tout-à-fait dépourvue d'intérêt :

Depuis plusieurs années j'emploie ce médicament avec succès dans les crampes menstruelles, suites de la suppression des menstrues, en donnant dans l'intervalle d'une période à l'autre, en 3 à 4 fois, une dose de 1, 2 à 3 gouttes (tous les 5 ou 6 jours).

Une jeune fille, que ce remède soulageait depuis longtemps, prit un soir — le 10^e jour après ses règles — par distraction, au lieu de 3 gouttes, *toute une cuillerée à thé* d'alcool phosphoré non dynamisé. La nuit se passe dans l'agitation et l'insomnie; elle ne peut quitter le lit le matin, par sa faiblesse et une sensation paralytique dans les extrémités inférieu-

res. Sur le midi eut lieu, accompagné de vives douleurs semblables à celles de l'enfantement, un flux menstruel copieux, non interrompu, tout-à-fait sérieux les 3 premiers jours, et d'un sang foncé les 5 derniers. — La période suivante survint juste 4 semaines après cet accident, et sans autre inconvénient. La faiblesse des extrémités inférieures se fit sentir encore longtemps après, puis se dissipa enfin d'elle-même, sans aucun médicament.

Ce cas démontre non-seulement l'action soutenue et pénétrante du *phosphore* sur la portion motrice du système des nerfs spinaux, mais encore sur les plexus de celui des ganglions en liaison avec le précédent; le plexus hypogastrique et le plexus utérin, intérieurement liés entre eux, furent également affectés. — De là son emploi dans certaines espèces de paralysies des extrémités inférieures, son utilité dans l'éréthisme du système génital, et ses divers autres effets.

Il se forme assez fréquemment chez les femmes, quand elles allaitent, ou plutôt après avoir sevré, dans les mamelles, des nodosités, que précède une inflammation accompagnée de vives douleurs. Le sein enfle alors dans toute sa périphérie, se durcit, devient fort douloureux au toucher et d'un rouge foncé. Après un laps de temps plus ou moins long, on sent distinctement de la fluctuation dans une place; bientôt s'ouvre l'abcès avec rémission des douleurs, et une copieuse sécrétion de pus paraît mettre fin aux symptômes. Mais cette amélioration

n'est pour la plupart du temps qu'illusoire, car bientôt après tous les phénomènes se répètent, les mamelles percent quelque autre part, et il reste de nouvelles indurations, dont la durée ultérieure est celle des premières. C'est ainsi que ce mal se prolonge, en tourmentant sans cesse la patiente, pendant plusieurs mois, jusqu'à ce que, dans les cas les plus heureux, l'apparition des règles mette fin à la progression de l'affection morbide. Chez les nourrices, cela est d'ordinaire de moindre durée, et ne peut se terminer plus heureusement qu'en réussissant à maintenir la mamelle libre; mais cela est néanmoins fort rare, car le nourrisson y perd presque toujours sa bonne nutrition. Mais dans ce cas même, le mal est d'un cours généralement plus heureux, plus prompt, et l'activité permanente de l'autre mamelle (toutes deux sont intimement liées) paraît exercer sur celle qui est malade une influence essentielle.

Or, dans cette affection chronique et douloureuse, le *phosphore*, administré sous la forme de *spir. phosph.*, m'a rendu les services les plus éminents et les plus avérés. Donné à temps, au commencement du mal, et la tendance à la suppuration, ce qui a presque toujours lieu, supposée existante dans la progression pathique, — cette suppuration commençait bientôt, ou bien ayant déjà lieu avant l'emploi du remède, elle n'en était alors que plus copieuse, plus bénigne, et terminée en peu de jours. Les indurations encore existantes se résolvaient assez promptement, et le plus heureux symptôme, l'apparition

des règles, avait, dans des cas bien correspondants et par un emploi consécutif du remède, bientôt lieu, mettant ainsi fin aux maux qui avaient duré jusque-là.

Observation. Mme. G.-R. N., âgée de 22 ans, brune, de complexion nerveuse, de stature haute et fluette, mère de 3 enfants allaités par elle, eut le malheur de perdre le dernier 6 semaines après sa naissance. Trois jours après le décès de l'enfant, les deux mamelles étaient fortement enflées, l'une donnant du lait, l'autre n'en donnant pas. Malgré des fumigations aqueuses, on n'avait pu parvenir à la résolution ; la mamelle allait, au contraire, toujours se gonflant, et s'endolorissait ; après plusieurs mois de traitement par des moyens non méthodiques, le sein perça, et il y eut alors une rémission momentanée des douleurs et une légère réduction dans le diamètre du sein. Au bout d'une quinzaine de jours se manifesta une nouvelle inflammation, dont le cours fut le même. Le mal durait depuis 3 mois, quand on vint réclamer mes soins. Je trouvai le sein gauche surpassant le sein droit, normal, au moins de trois fois pour le volume, dur partout, d'un rouge livide, et ne souffrant aucun contact ; au-dessous du mamelon était une ouverture d'où découlait en petite quantité une humeur séreuse ; au-dessus, une place visiblement fluente. Ce mal, à la fois long et douloureux, avait rendu le sujet très-susceptible, pleureur, très-amaigri par le corps, et fiévreux sur le soir ; toutes les autres fonctions étaient d'ailleurs restées norma-

les, sauf les règles, supprimées tout ce temps-là, malgré les bains de pieds, etc.

Je prescrivis 3 gtt. de *phosphore* (non étendu) sur du sucre, à prendre chaque soir. Ce remède continué cinq jours, la plaie se trouva fermée, tandis que la place fluctuante perça le lendemain, et sécréta en grande quantité un pus bénin. Huit jours après l'ouverture, cette dernière plaie se cicatrisa aussi, et la résolution des indurations restantes avança de jour en jour par la quotité de la dose portée à cinq gouttes; enfin, le 28^e jour du traitement, la patiente se trouva de nouveau réglée et guérie de ses maux insupportables.

Une femme fut obligée, par l'excoriation des mamelons, de sevrer son premier enfant. Bientôt après, l'une des mamelles étant rentrée dans son état normal, l'autre enfla considérablement au milieu de vives douleurs, et s'endurcit dans toute son étendue. En dépit de fréquentes applications de sangsues, de frictions d'onguent mercuriel, d'*empl. mercur.* et *saponatum*, le médecin ne put, en deux mois, parvenir à résoudre la mamelle (1). Mandé ensuite, j'ordonnai *alcoh. phosph.*, 3 gtt. matin et soir. Ce remède employé quinze jours, et tout autre moyen externe discontinué, le sein s'ouvrit et jeta du pus en quantité. *Phosphor.* toujours continué, les règles

(1) Soit dit en passant, c'est la meilleure méthode pour faire traîner en longueur une inflammation tendante de prime abord à la suppuration.

apparurent au bout d'un mois environ, mettant de même ici fin aux maux du sujet.

Une nourrice fut inopinément atteinte pendant la nuit de vives douleurs à une mamelle, à la suite, disait-elle, d'un violent dépit. Le lendemain matin, je trouvai le sein rouge dans toute son étendue, un peu dur et fort douloureux au toucher ; de plus, une forte fièvre. Prenant cet état pour une inflammation érysipélateuse, j'ordonnai *bryonia* 2 gtt. ; ayant souvent vu, dans ces sortes de cas, d'étonnants effets curatifs de ce remède, j'espérais de même ici arriver à une prompte résolution. Cependant le second jour, l'inflammation avait augmenté, et de plus fortes doses *bryonia* restaient sans effet. Mais le troisième jour, ayant découvert une induration fort avant, je procédai alors par le *phosphore*, comme il a été dit plus haut, et eus la satisfaction, la mamelle venant à percer et à jeter quantité de pus, de voir cette femme rétablie en huit jours. Il est vrai que la sécrétion du lait cessa dans cette mamelle.

Maintenant je traite un cas semblable, où pour la première fois j'ai employé ce remède à l'extérieur en même temps, faisant dissoudre 2 gr. de *phosphore* dans une demi-once d'huile d'amandes, en y mêlant de la cire pour réduire le tout en onguent. Cette composition, étendue deux fois par jour sur le sein, m'a étonné par la promptitude du résultat. Ici, comme ailleurs, l'issue fut une suppuration, mais si prompte,

que dans tous les cas correspondants je veux procéder de la même manière à l'avenir.

Le Dr LOBETHAL vante avec raison le *phosphore* dans la barycécie nerveuse à la suite de fièvres nerveuses, et autres maladies ardentes. Dans ces cas, je l'emploie extérieurement avec le plus grand succès, en faisant mettre dans l'oreille un peu de charpie imbibée de quelques gouttes d'*alcool phosph.* non dynamisé, et la renouvelant plusieurs fois par jour, selon le plus ou le moins de gravité du cas.

2. *Causticum.*

J'ai mentionné dans le n° 13, tome 7, *All. hom. Zeitung*, la cure d'une paralysie semi-latérale de la face par le *causticum* 30. Dernièrement, j'ai encore eu à traiter un cas semblable chez une femme âgée, souvent atteinte d'affections rhumatiques. Les symptômes étant tout-à-fait analogues à ceux du cas précédent, je les passerai sous silence. J'employai de même ici le *causticum*, non à la 30^e, mais à la 3^e dilution, 2 gouttes par jour. Le résultat fut incomparablement plus favorable que dans le premier cas; le 2^e jour, bientôt après l'administration du remède, le côté paralysé s'endolorit (ce qui n'avait pas eu lieu jusqu'ici), la douleur augmenta jusqu'à midi, diminua un peu jusqu'au soir; la patiente dormit fort bien pendant la nuit, et le lendemain matin il ne restait aucune trace de douleur ni de paralysie. Dans l'un et l'autre cas, le même remède guérit,

mais en beaucoup moins de temps dans le dernier, par une plus forte dose d'une dilution inférieure.

On s'étonnera de me voir rapporter un cas si peu intéressant ; cela n'est pourtant point sans but, puisque je fournis ainsi une preuve, quoique peu marquante, de l'efficacité du *causticum*, si souvent contestée ; de plus, il faut encore de tels parallèles pour terminer le différend élevé au sujet de la quotité des doses, et mettre au jour cette vérité « *que les fortes doses sont partout et dans tous les cas les meilleures et les plus sûres* », car elles seules sont susceptibles de produire une réaction durable, suivie de guérison. (C'est l'opinion allemande controversée par les disciples affidés de HAHNEMANN. *Réd.*)

3. *Pulsatilla*.

Un arthritique fut, à la suite d'un fort refroidissement, attaqué d'une fièvre rhumatique qui céda en peu de jours à des moyens bien appropriés (*bryonia*, *aconit.*), et causa, en cessant, une métastase, c'est-à-dire qu'il se manifesta une *neuralgie infraorbitaire*. Chaque matin, à 11 heures précises, le patient éprouvait de vives douleurs sur toute l'étendue du *nerf. infraorbitalis* gauche, et bientôt après il se faisait à la narine gauche une sécrétion de mucus beaucoup plus considérable. Le mucus, d'abord normal, s'épaississait, blanchissait, devenait fétide et sécrété en quantité, — crise topique de tout paroxysme isolé, déterminée, à ce qu'il me semble, par la coaffection des rameaux nasaux. A 4 heures de l'après-

midi, la douleur cessait, et avec elle la sécrétion anormale de mucus. Dès que le patient s'arrêtait au grand air, la douleur diminuait d'une manière très-sensible, ce qui m'engagea à appliquer *pulsatilla*, quoique tout-à-fait en désaccord avec les symptômes. Je prescrivis ce remède à la 1^{re} dilution, 3 gouttes, le matin, à jeun, un peu avant l'accès et en se couchant. Après en avoir fait usage plusieurs jours, la douleur diminua d'intensité, et le mal fut entièrement dissipé en 5 à 6 jours, par des doses portées jusqu'à 5 gouttes, sans qu'aucune nouvelle métastase, ni les précédentes douleurs des mains, des genoux ou des pieds, aient reparu jusqu'ici.

Je suis fermement persuadé que si j'eusse toujours donné le remède correspondant au caractère du mal en doses suffisantes de la teinture primitive et non étendue, ce cas eût été traité en bien moins de temps. — D'après les observations de BELLINGERI, les *neuralgies infraorbitaires* n'éprouvent jamais d'intermissions réglées; ce cas, je pense, fournit une preuve suffisante du contraire.

Parallèle des effets de NUX, IGNATIA, PULSATILLA.

(Suite de T. VII, p. 246.)

Nux et *pulsatilla* ont surtout sur l'organe auditif un effet marqué qui se manifeste notamment avec

la première substance dans l'intérieur de l'oreille par des élancements vifs et lacérants (*ignatia* produit aussi des élancements dans l'intérieur du même organe), de forts coups, composés de *formication* et de *prurit*, puis, comme aberrations particulières de l'ouïe, des tintements (ce que fait aussi *ignatia*), bruissements, sifflements, gazouillements.

Pulsatilla agit d'une manière encore plus frappante sur l'oreille et l'ouïe; dans l'intérieur de cet organe, il cause également des aberrations acoustiques, telles que : *murmures* isochrones au pouls, *grognelements*, bruit de vent ou d'eaux bruyantes, *gazouillement* et *tintements*; puis, *prurit*, *mouvements convulsifs*, vives douleurs avec *pression de dedans en dehors*.

De même que les premiers de ces symptômes sont en rapport avec la barycéc produite par *pulsatilla*, les seconds s'accordent, en revanche, avec l'*inflammation interne de l'oreille* dont la présence antérieure se trouve encore mieux constatée par le *flux purulent de l'oreille*, causé par la même substance. Le phénomène d'un air arrivant dans l'oreille par l'intérieur, en repoussant la respiration au dehors, semble annoncer la suppuration des parties internes. Nous voyons pourtant clairement que *pulsatilla* peut aussi causer *inflammation* à l'extérieur de l'oreille.

Ignatia a, outre les deux précédents symptômes, encore ceci de particulier, qu'il rend ou *insensible*, ou, comme effet alternatif, *très-sensible* aux impressions agréables de la *musique*.

Nux paraît exercer une influence paralytique sur la *langue* et les organes vocaux; car nous remarquons, après avoir fait usage de ce remède, que la parole devient difficile, qu'on ne peut parler haut, et que la langue blanchit.

Nous trouvons l'*odontalgie* dans ces trois substances, quoique d'effets différents pour chacune. L'*odontalgie* de *nux* se manifeste surtout comme *sensation de blessure*, ou comme *mouvements convulsifs, traction, déchirements, élancements, remuements* et *érosions térébrantes*; elle a ceci de particulier, qu'elle s'aggrave par la méditation, au grand air, en le humant dans la bouche, par des boissons froides, et (comme effet alternatif) en buvant chaud, par des débris d'aliments engagés dans la dent, mais s'atténue par la chaleur; qu'elle se porte souvent d'une dent à une autre, s'irradie jusqu'aux yeux, aux oreilles, et par les os de la face dans la tête; qu'elle prend surtout après le dîner, et est accompagnée d'*enflure aux gencives* d'une douleur lancinante et de glocitation (enflure que cause également *nux*, mais souvent sans douleur odontalgique). *Nux* cause aussi une sensation telle que si une dent fût luxée ou branlât, et même *branlement* (ou *chute*) de dents saines avec douleurs au toucher, ou bien douleur lacerante et détraction dans les mâchoires mêmes.

L'*odontalgie* de *pulsatilla* tient légèrement de celle-ci; la sensation d'élancements, de mouvements convulsifs et de remuement est commune à *pulsatilla* et à *nux*; la première cause de même dans les mâ-

choires une douleur (compressive et de traction peu prolongée), branlement des dents et enflure des gencives, l'une et l'autre à un degré bien moins éminent que dans *nux*; l'odontalgie de *pulsatilla* quitte parfois son siège précédent pour aller affecter d'autres dents; mais la sensation de *battements lancinants*, de déchirements (consistant dans *pulsatilla* en une traction tensive, de courte durée), et plus encore la sensation d'*extraction* des dents, puis la propriété particulière d'aggraver le mal de dents par l'air d'une chambre chaude, et la chaleur du lit, caractérisent assez l'odontalgie de cette substance. Elle est, à la vérité, ainsi que celle de *nux*, suscitée et augmentée par un air frais et le grand air, le vent, surtout le contact du froid, mais ce n'est point l'effet principal, comme dans *nux*; c'est une action alternative plus rare. L'odontalgie de *pulsatilla* s'atténue au contraire plus souvent par la dénudation et l'accès du grand air, étant plus intense le soir et à minuit. *Pulsatilla* cause à la gencive une douleur de blessure et une sensation corrosive.

L'odontalgie d'*ignatia* est moins caractéristique; consistant dans une douleur de blessure, des *griffements* et remuements, avec sensation de *brisure* dans les dents et leurs nerfs, elle a de l'analogie avec celle de *nux*, en ce qu'elle s'aggrave par la lecture et après le repas.

Ignatia a aussi de la tendance à ébranler les dents et à endolorir l'articulation maxillaire.

L'*angine* (état inflammatoire de la gorge et des

amygdales) se rencontre à un degré éminent, quoique en partie d'une nature qui varie, tant dans *nux* que dans *pulsatilla* et *ignatia*. Dans *nux*, nous observons l'*enflure du voile du palais* et de la *luette*, avec *douleur gravative*, plus sensible à la déglutition qu'autrement ; une douleur de *blessure* et d'*excoriation* dans tout l'intérieur de la bouche et du cou, la première accompagnée d'âpreté dans le cou à la déglutition ; des *élancements* à la luette, aux glandes sous-maxillaires et dans la gorge, à la déglutition ; des *élancements* à l'une des faces internes de la gorge, hors de la déglutition ; de la *pression* dans la gorge, seulement à la déglutition de la salive ; enfin, une *angine lancinante, gravative*, accompagnée de la sensation d'une *cheville dans le cou*, plus sensible hors de la déglutition que pendant qu'elle a lieu.

L'angine de *nux* diffère sous maint rapport de celle d'*ignatia*, dont nous trouvons deux espèces principales, savoir : des élancements dans le cou, seulement éprouvés *hors* de la déglutition (*nux* en cause, au contraire, tandis qu'elle a lieu), ou la sensation dans le cou d'une *grosseur*, hors de la déglutition, d'une douleur de blessure en avalant. De plus, nous trouvons encore dans *ignatia* une sensation d'*engouement* dans la gorge, ou de *cheville dans le cou*, également sensible hors de la déglutition ; puis, pression dans le cou, élancements et douleur de blessure au voile du palais, avec sensation d'enflure et d'un enduit de pituite à cette dernière partie.

L'angine de *pulsatilla* ressemble en quelque sorte

tant à celle de *nux* qu'à celle d'*ignatia*. Nous y trouvons des élancements dans le cou, hors de la déglutition (comme dans *ignatia*) ; une sensation de *rétrécissement* et d'enflure à la gorge et à la luette, avec pression et tension dans le cou, le tout hors de la déglutition ; puis, douleur d'excoriation et de blessure dans le cou, hors de la déglutition, de même que (comme effet alternatif) les mêmes sensations dans le cou, au palais et aux glandes sous-maxillaires (qui semblent faire saillie dans le cou), pendant la déglutition. De plus, *pulsatilla* cause encore dans le cou une douleur *incisive* qui paraît peu grave en guérissant.

Reprenons encore quelques autres symptômes dont l'*angine* apparaît accompagnée, ou qui peuvent aider à en former d'autres groupes. J'entends l'état de l'acte sécrétoire dans la cavité de la bouche et le gosier, ainsi que quelques autres accidents particuliers de l'intérieur de la bouche. Nous observons surtout dans *nux*, sous ce rapport, la *sécheresse* de la bouche et du bout de la langue, sans altération ; une sensation *érosive* et de *grattement*, avec *brûlure* dans la bouche et le gosier ; enfin, comme effet alternatif, un *enduit de mucosité* dans ces deux parties. Dans l'*angine d'ignatia*, la sécrétion de mucosité de la bouche et du cou est ordinairement supprimée ; cependant cette substance produit aussi dans la bouche une sécrétion qui se joint encore parfois au croup de ce même remède. *Pulsatilla* cause, à la vérité, sécheresse dans le cou et la bouche, avec une sensation

érosive et de grattement dans le cou, quoique la sécrétion désordonnée de mucus adhérent au cou, à la bouche et à la langue, précédée et accompagnée d'une sensation de sécheresse, ne manque pas de l'emporter.

Nous remarquons encore dans *pulsatilla* une sensation de *brûlure* et d'*insensibilité* au milieu de la langue, avec *déchirement* et *chaleur ardente* de cette partie, puis éruption d'une *ampoule douloureuse* à l'extrémité.

Nous observons le même phénomène produit par *nux* sur la langue et la muqueuse du palais; ce remède provoque aussi des *élancements* à l'extrémité de la langue, ainsi que de petits boutons douloureux à cette partie (et à l'intérieur des lèvres).

Nous trouvons de même dans *ignatia* la sensation de brûlure et de blessure, avec de légers élancements à l'extrémité et au frein de la langue; *brûlure* en cette même partie; puis le singulier phénomène d'être porté à se mordre la langue ou l'intérieur de la joue; enfin, une *enflure douloureuse* à l'*orifice du conduit salivaire*.

La *sécrétion de salive* est fortement augmentée par *pulsatilla*, *ignatia* et *nux* (où l'on remarque encore de fréquents crachotements de salive *spumeuse*); nous trouvons dans tous les trois un fréquent *afflux de salive* à la bouche, avec *écoulement*; enfin, dans *pulsatilla* et *nux*, la soi-disant *réurgitation de liquides*. Le *soda*, les crachats de salive *sanguinolente* et même de *pur sang* (provenant de l'estomac) sont particuliers à *nux*.

Nous voici aux affections *gastriques*, que nous retrouvons en quantité dans ces trois substances, et dont quelques-unes ont déjà été mentionnées. Nous rencontrons *l'altération du goût de la bouche* par elle-même, à un degré plus éminent dans *nux* et *pulsatilla* que dans *ignatia*.

Dans *nux*, on distingue surtout le goût *acide*, quoique nous y trouvions aussi un goût *putride*, *amer*, repoussant, *herbacé* et *métallique*, où l'on observe encore que les aliments conservent leur saveur *naturelle* (rarement fade), et que ce goût acide de la bouche a surtout lieu après la déglutition des aliments; enfin ces altérations morbides du goût, causées par *nux*, ont préférablement lieu le matin. Les aliments sont, comme il a été dit, ou sans saveur, ou (par exemple, le pain, le pain blanc) en ont une acide et de fumée; il en est de même du lait et de la bière, qui rendent une saveur révoltante et herbacée.

Ignatia ne rend le goût de la bouche qu'acide, amer et *fade*, celui des aliments, surtout de la bière, amer et fade.

Dans *pulsatilla*, nous trouvons, ainsi que dans *nux* et *ignatia*, le goût de la bouche acide et (comme effet alternatif) amer, lequel dernier cas n'est tout au plus continu que le soir ou le matin, et est d'autant plus fréquent pendant le boire et la mastication, surtout du pain bis, ou après la déglutition du boire et du manger (ce en quoi *nux* se distingue, sous ce rapport, de *pulsatilla*, qu'après la déglutition

des aliments, il reste un goût acide). Dans *pulsatilla*, prédomine surtout un goût *putride empyreumatique, terreux*, d'une fadeur révoltante, et *muqueux* de la bouche. Les boissons et aliments empruntent d'ordinaire de *pulsatilla*, comme il a été dit, un goût amer; d'autres fois (ainsi que dans *nux*), acide ou même (ce qu'on ne retrouve ni dans *nux* ni dans *ignatia*) *putride* et trop *salé*, ou l'ont enfin (comme dans *nux*) diminué, ou tout-à-fait nul. *Pulsatilla* ôte le goût du tabac à fumer; *ignatia*, le rend amer.

La *fétidité* de la *bouche*, fréquente le matin, au lever, souvent inaperçue par le sujet, se trouve provoquée par *nux* à un degré éminent, le goût pouvant néanmoins rester pur ou s'altérer. Nous trouvons encore dans *nux* une haleine acide, et dans *pulsatilla*, au contraire, la putridité de la bouche, surtout le matin, et tard dans la soirée.

Quant à l'*appétit*, les effets des trois substances ont quelques rapports, mais assez imparfaits. L'*anorexie* a lieu dans toutes trois, mais modifiée d'une manière caractéristique. Dans *nux*, elle se manifeste plutôt comme une *répugnance* et aversion bien prononcée pour les aliments ordinaires (surtout le pain) et les boissons; cette substance a encore de caractéristique un dégoût bien marqué pour le tabac et le café. Dans *ignatia* et *pulsatilla*, cette aversion se manifeste surtout pour le lait, les aliments chauds, la viande et le pain rassis. *Ignatia* provoque, en revanche, un violent *désir* de fruits et aliments acides,

puis, comme effet alternatif, de la répugnance pour ces mêmes choses, ce que nous ne trouvons ni dans *nux* ni dans *pulsatilla*. Cette dernière substance cause, comme effet alternant avec l'anorexie, un désir d'aliments non définis avec précision, ce qui n'a pas lieu à l'égard de *nux* ni d'*ignatia*. Nous trouvons dans toutes trois une forte répugnance pour le tabac à fumer.

Nous observons la faim contre nature, ou *canine*, plus distincte dans *nux* que dans *ignatia*, où elle a seulement lieu comme symptôme alternatif, plus rare, et que dans *pulsatilla*, où elle est de même beaucoup moins fréquente. *Nux* cause encore, après un repas modéré, une sensation de *satiété*, et nous trouvons dans *ignatia* quelque chose de semblable ; savoir : une sensation, après avoir mangé, telle que si les aliments restaient au-dessus de l'orifice de l'estomac, ou étaient entassés jusqu'en haut (lequel dernier symptôme est aussi commun à *nux*), et le phénomène caractéristique que le bon goût du boire, du manger, ainsi que du tabac à fumer, se perd soudain pour devenir désagréable, quoiqu'on ait encore un peu faim et soif, de telle sorte qu'il devient impossible de rien reprendre.

L'apparition de symptômes après avoir *bu* et *mangé*, est plus caractéristique pour *nux* que pour *ignatia* et *pulsatilla*. Dans *nux*, nous observons, après le repas : *a.* cette prompte satiété sus-mentionnée, avec plénitude à l'épigastre ; *b.* vertiges et accès de défaillance, affadissement, anxiété, chaleur

vague, embarras céphalique et chaleur à la tête; *c.* renvois, nausées de fluide aqueux ou acide-amer, malaises, envies de vomir, goût métallique et herbacé de la bouche, pression d'estomac, douleur au bas du nombril, qu'on croirait provenir d'une peine; la respiration menace d'être arrêtée, gonflements flatueux; *d.* symptômes fébriles, tels que chaleur, surtout à la face, avec rougeur des joues, frisson et froid, sueur à la tête et par-dessus le dos; *e.* humeur hypocondriaque et hilarité; malaises causés par la boisson, dont l'estomac est dérangé.

Dans *ignatia*, nous observons, après les aliments, divers symptômes, tels que sécheresse et amertume de la bouche, hoquets, ballonnement, tension et plénitude douloureuse de l'abdomen, anxiété, frisson aux pieds, rougeur des joues.

Enfin, nous trouvons aussi dans *pulsatilla* quelques symptômes après le repas, tels que renvois du goût des aliments, malaise, affadissement (après avoir bu du lait) et envie de vomir.

Quelques symptômes apparaissent même déjà *pendant le repas*; dans *nux*, chaleur et sueurs à la tête, chaleur fugitive, accès de défaillance, et malaise; dans *ignatia*, ballonnement de l'abdomen, et chaleur s'élevant de cette partie; dans *pulsatilla*, malaise qui fait que les aliments répugnent, envie de vomir en voulant manger.

Les *renvois* que nous remarquons dans nos trois substances varient pour la forme. *Nux* en cause de fréquents, douloureux, amers, acides ou incomplets

(tels que si l'œsophage se trouvait contracté par la crampe). Nous trouvons aussi dans *ignatia* un renvoi indocile (accompagné de douleur gravative au gosier), ainsi que d'autres acides, d'une odeur de relent, d'air seulement, puis d'autres encore du goût des aliments. Cette dernière espèce de renvois est surtout propre à *pulsatilla* (et ne se trouve point dans *nux*), de même que celle dont le goût tient du gâteau rance ; en revanche, les renvois d'air, à vide, sont dans ce remède un effet alternatif beaucoup plus rare. Ce qui le caractérise encore, c'est le renvoi amer, bilieux, puis acide et négatif.

Les *nausées* de fluides tiennent du renvoi. Dans *nux*, elles sont d'un goût aqueux ou acide-amer ; dans *ignatia*, seulement amer. Dans cette dernière, nous remarquons aussi que les aliments reviennent à la bouche. Dans *pulsatilla*, nous trouvons de même des nausées amères, acides et aqueuses, ces dernières accompagnées d'une sensation de déchirement de quelque partie à la région précordiale. La susdite régurgitation de liquides observée dans *nux* et *pulsatilla*, a de l'affinité avec ces nausées.

Les *hoquets* se trouvent dans *nux*, sans cause ; dans *ignatia*, après avoir mangé, bu et fumé ; dans *pulsatilla*, la nuit et en fumant, le boire y dispose.

(La suite à un numéro prochain.)



CORRESPONDANCE.

Monsieur le Rédacteur,

J'ai été étonné de l'observation que l'on vous a faite sur l'*helianthus*, savoir que ce médicament n'a pas été éprouvé sur l'homme en santé, comme le veut Hahnemann ; car d'après bien des expressions du Manuel de Jahr, je dois croire qu'il y a beaucoup de symptômes qu'on n'a connus que par l'effet du médicament sur le malade. Au reste, j'ai guéri bien des personnes avec *heliant.*, d'après les effets qu'il a produits chez des malades, effets que je n'avais nullement en vue, et dont je n'avais nulle connaissance, tel, par exemple, que la suppression du lait chez les nourrices. Il m'est arrivé plusieurs fois d'avoir guéri des fièvres intermittentes sur de telles personnes, sans savoir qu'elles nourrissaient ; ayant appris que *heliant.* leur avait causé la suppression du lait, j'ai donné cette substance à une nourrice, qui, ayant perdu son enfant, désirait se débarrasser de son lait : l'effet de *heliant.* a été prompt et subit, tandis que j'avais précédemment donné *calcar. carbon.* sans résultat.

Quant à l'effet d'*heliant.* contre la périodicité, il m'est démontré par nombre de faits, non-seulement dans les fièvres intermittentes, mais dans tous les

autres cas qui renferment un symptôme couvert par ce médicament. Une personne a été délivrée promptement et radicalement d'un besoin pressant et fréquent d'uriner, accompagné de ténésme, qui revenait périodiquement toutes les nuits.

Mais un des cas les plus singuliers guéris par *heliant.*, est le suivant :

Une femme de 26 ans vient réclamer un soulagement à ses maux, qu'elle déclare être les suivants : toux de coqueluche, fièvre double tierce, et douleurs de rhumatisme au bras droit ; la toux datait de trois mois ; les accès de fièvre, de vingt jours, et les douleurs étaient très-anciennes. Persuadé qu'*heliant.* était indiqué pour chacune de ces maladies, je lui donne *heliant.* en globules de la 30^e dilution, le 17 septembre, pour quatre jours après les accès : point de résultat ; le 23, double dose pendant deux jours : point de résultat ; je ne me rebute pas, je donne la teinture-mère ; le 29, j'augmente la dose : les accès étant devenus plus courts, je donne huit gouttes de la 16^e dilution, ordonnant de les prendre en quatre jours, cela le 6 novembre ; au lieu de prendre la dose selon l'ordonnance, elle prend le tout en un seul jour ; le 24 novembre, elle vint me remercier de sa guérison, et m'expose tous les maux dont elle a été délivrée, et qu'elle n'avait osé expliquer en détail :

Paralysie, avec tressaillement du bras et de la main droite : la main en était restée tournée en dehors ; elle ne pouvait rien tenir avec cette main, dont les doigts étaient sans force ; toutes les nuits,

attaque convulsive, pendant laquelle les symptômes s'aggravaient ; la tête demeurait tournée à droite et tremblante, les yeux fixes, la langue mordue, ne pouvant articuler un mot : elle était comme stupide, et perdait son urine pendant l'attaque ; si l'on serrait son poignet, l'attaque était moins forte et plus courte ; l'incommodité durait depuis six ans : c'était une rechute de semblable maladie, dont elle avait été attaquée à l'âge de 12 ans, et guérie à 15 par un médecin allopathe ; mais je suppose que l'âge de la menstruation a eu la majeure part au succès de la cure. Pendant la dernière maladie, il y a eu une époque où les attaques étaient si fortes, qu'elle en était restée aliénée d'esprit durant quelque temps.

Maintenant tout a disparu, il ne reste rien des incommodités passées, qu'*heliant.* a enlevées, en emportant les fièvres d'accès, hormis la toux, qui est accompagnée de fortes sueurs : au moins tel était son état à la fin de novembre ; depuis, je ne l'ai plus revue : je tâcherai, avant de fermer ma lettre, de la voir pour savoir ce qui en est : car je craignais beaucoup pour une maladie de poitrine.

P.-S. Je ne m'étais pas mépris, la toux et les crachats continuent ; elle a appelé un médecin allopathe, qui a ordonné deux saignées, mais sans profit. Depuis le mois de novembre, ses règles sont supprimées : elle est dans un état de langueur.

Voici encore un autre effet singulier produit par *heliant.*

Un jeune enfant de 15 ans réclame la guérison

d'une fièvre tierce : je lui donne quatre globules *heliant.* à prendre, en deux doses, après chacun des deux accès qui surviendront ; après la deuxième dose, il a eu des ampoules, peu élevées, aux bras (une surtout tenait presque toute la longueur de l'avant-bras), puis aux jambes, puis bouffissure de la face, ensuite, forte céphalalgie, et la fièvre, qui, par l'effet du remède, alla toujours décroissant, cessa entièrement douze jours après la deuxième dose, ainsi que les incommodités produites par le médicament.

Je crois, Monsieur, qu'on pourra tirer grand parti de ce médicament : c'est pourquoi je vous exhorte d'en provoquer l'essai sur grand nombre d'individus. Je vous envoie ci-inclus les observations de deux personnes qui en ont fait l'essai.

Je prends la liberté de vous envoyer quelques globules imbibés de la 30^e dilution de *coriaria myrtifolia*, qui, lorsque nous l'avons essayé, nous a donné des maux de tête.

J'ai, avec ces globules, souvent délivré des personnes qui étaient affectées de fortes céphalalgies, surtout lorsqu'elles ne sont accompagnées d'aucun autre symptôme.

Helianthus annuus.

Expériences sur un homme sain.

Le 3^e jour, douleurs aux cors.

4^e jour, apparition de tumeurs hémorrhoidales ; selles, de deux en deux jours, de matières noires et dures.

5^e jour, apparition d'un groupe de boutons rouges à la partie interne du genou. *

6^e jour, démangeaison légère dans la partie interne du genou et aux tumeurs variqueuses.

7^e jour, après émission de l'urine, désir d'aller à la selle ; selles noires et molles : au moment de l'exonération des matières fécales, évacuation de sperme sans érection, ni plaisir vénérien ; apparition d'une petite dartre rouge sur la moitié du nombril, à droite.

8^e jour, toux avant midi, avec expectoration gélatiniforme striée de sang.

9^e jour, douleur lancinante dans les cors, au petit orteil du pied droit ; légère inflammation rouge au bord de la paupière supérieure gauche, avec douleur d'excoriation à l'angle externe.

Expériences sur une fille.

Elancements à la première et troisième dents molaires supérieures droites (dents creuses) ; le soir, douleur aux cors.

Boutons milliaires confluents, abondants, à la partie interne des avant-bras, mais très-rares dans les bras, l'épaule, la poitrine et le ventre du 18^e au 25^e jour ; du 25^e jour, augmentation des mêmes boutons confluents dans la partie interne des cuisses.

Ces boutons se terminent par une démangeaison qui se manifeste le matin, au lit, et même la nuit ; dans le jour, les démangeaisons se font sentir s'il y a excès de chaleur ou de sueur.

Douleur comme de rhumatisme au genou gauche, en descendant les escaliers.

Guérison des cors.

Antidote de *sulfur*.

AUTRE LETTRE.

Je veux vous donner des détails sur deux guérisons que je viens d'obtenir par *helianthus*, qui attireront, j'en suis sûr, vos réflexions sur cette plante, qui a vraiment des propriétés précieuses, et qui, lorsqu'elle sera bien étudiée, deviendra une des remarquables dans la médecine homœopathique. Il s'agit dans ces deux cas de symptômes périodiques ; voici les faits et le journal du traitement :

Une jeune fille de 16 ans, qui depuis quelque temps souffrait aux époques menstruelles, pâle, et se plaignant de nausées et douleurs brûlantes d'estomac.

Le 14 juin, elle expose ses souffrances comme suit :

Quatre accès par jour, à 8 heures et 10 heures du matin, et deux et cinq après midi ; les accès avaient lieu comme suit : Sommeil d'un quart d'heure, pendant lequel mouvements convulsifs, soubresauts ; au réveil, spasmes dans les membres inférieurs, qui montaient, puis douleurs brûlantes à l'estomac, nausées et céphalalgie ; puis le calme revenait ; le mouvement donnait des nausées ; le goût de la bouche était amer.

Sous l'aspect des mouvements convulsifs et autres

symptômes, je donne *chamomilla*, 2 glob. en 4 cuillerées, en quatre matins.

Le 19, effet nul ; *helianthus*, 2 glob. en 4 cuillerées, à prendre une cuillerée après chaque accès, et cela pendant deux jours.

Le 21, les accès ont eu lieu au nombre de trois, mais plus longs ; j'ordonne *helianthus*, 1 glob. dans 4 cuillerées, à prendre deux le 22, et deux le 23.

Résultat : le 22, accès à 8 heures du matin ; à 2 heures, ressentiment ; — le 23, à 8 heures, léger accès ; à 11 heures, accès plus fort.

Elle se plaint d'une forte insomnie la nuit ; le soir, *coffea*, 1 glob. à sec. Elle dort parfaitement, et a de la peine à se tenir éveillée pendant le jour, le lendemain.

Le 25, les accès n'ont plus lieu ; reste une chaleur douloureuse à l'estomac.

Voici le second cas :

Constance Ribaud, paysanne de 10 ans. Le 15 juin, sa mère réclame des remèdes, et expose ainsi les maux de sa fille :

Depuis près d'un an, malade à la suite de la coqueluche ; accès périodiques, à 8 heures du matin ; toux sèche pendant un quart d'heure ; ensuite, paralysie, soit perclusion de tout le corps ; perte de la parole ; elle conserve l'ouïe, l'intelligence, la faculté de manger, dormir et boire ; elle reste dans cet état jusqu'à 5 heures du lendemain matin ; de 5 à 8 h., elle paraît dans un état de santé complète. — Je donne pendant quatre jours, tous les matins, *heliant.* 30,

3 glob. dans 3 cuillerées, une cuillerée chaque demi-heure, en commençant à 5 heures et demie.

Le 21, les accès ont graduellement retardé, à dater du deuxième matin ; le 20, l'accès a eu lieu à 11 h. *Heliant.* 30, 1 glob. dans 3 cuill., pendant quatre matins.

Le 27, l'accès d'hier a pris à 4 heures après midi, et a fini à 8 heures du soir. *Heliant.* 16, 1 glob. dans 2 cuillerées, pendant deux jours.

Le 2 juillet, l'accès d'hier a eu lieu à 8 heures du soir, et a fini à 10 heures. *Heliant.* 16, 1 glob. dans 6 cuill., à prendre un tous les jours.

Le 8, l'accès a eu lieu à 1 heure après minuit, et n'a duré qu'une heure ; la toux est plus courte et moins forte.

Le 9, ce matin l'accès a manqué. Guérison. — Durant la maladie, qui avait été jusqu'à la mort, on avait épuisé les ressources de l'allopathie.

Je crois vous avoir envoyé du *clematis vitalba*, soit l'*herbe au gueux* ; comme en maniant cette plante on en a éprouvé des cloches sur les mains (où l'herbe avait touché), semblables à celles d'une brûlure, j'ai pensé d'employer quelques gouttes de la 6^e dilution, dans une petite quantité d'eau, extérieurement sur une brûlure : l'effet en a été excellent.

L'effet, sur trois sujets sains, a été le même ; savoir : douleurs aux pieds et aux orteils, à empêcher le sommeil et gêner la marche. Un, entre autres, qui n'en a pris qu'un seul globule, en a ressenti les effets pendant plus de 20 jours. Sur moi, il n'a produit

aucun effet, à moins que je ne doive lui attribuer une douleur passagère aux pieds, 25 jours après, pendant trois fois.

Agréé, Monsieur, etc.

L'abbé DE CESSOLE, ch^{re}.

VARIÉTÉS.

Nous recevons indirectement des nouvelles de notre jeune et honorable confrère, le D^r RAPOU fils, occupé dans ce moment à un voyage européen, dans le but de connaître l'état actuel de l'homœopathie hors de la France. Il vient de quitter Rome, où il a trouvé notre doctrine en grand honneur; elle s'y est répandue dans toutes les classes de la société; elle a été accueillie par les Sociétés savantes et par plusieurs corporations religieuses. La table du D^r CENTAMORI y était couverte de journaux homœopathiques, imprimés à Palerme, et d'intéressants articles écrits par les homœopathes de Naples.

Dans cette dernière capitale, il a eu de longues et scientifiques conférences avec les doyens et soutiens de la doctrine, ROMANI, DE HORATIIS, MAURO; il y suit régulièrement le dispensaire établi par ce dernier. La méthode de Hahnemann lui a paru être en progrès, et favorisée par le gouvernement. Il a vu un grand nombre de médecins homœopathes trop jeunes encore pour être en grand renom.

Le D^r RAPOU, après avoir visité la Sicile, viendra se mettre en rapport avec les homœopathes de la Lombardie, puis avec ceux de l'Autriche, de la Hongrie, de la Prusse, du nord de l'Allemagne, etc.

BIBLIOTHÈQUE

HOMOEOPATHIQUE.

**Matériaux pour la Pharmacodynamique, par le
D^r LOBETHAL, de Breslau.**

(Suite de T. X, p. 129.)

PLATINA.

S'il existe un remède quelconque dont la tendance curative soit en rapport avec une sphère sexuelle positive, on peut à juste titre nommer, entre les médicaments homœopathiques connus, le *platine* un remède de femme. De même que le dérangement moral de nos femmes hystériques et les nombreuses maladies physiques auxquelles elles sont sujettes, dérivent du système sexuel et du coït trop ou trop peu satisfait, de même le rapport primitif et direct du *platine* se dirige contre le dérangement des fonctions de l'utérus. En tant que le *platine* correspond au type originel de la femme, il faut surtout l'appliquer à celles d'un caractère éréthique. Il y a chez

ces sujets-là une impressionnabilité prédominante du coït, qui se résout en une forte menstruation, plus fréquente que de coutume. Aussi la menstruation excessive, la tendance aux métrorrhagies et l'avortement se guérissent-ils souvent avec succès par le *platine* chez les femmes d'un caractère impressionnable.

Ce minéral s'est aussi montré un excellent curatif pour nombre de maladies générales qui affligent le corps de la femme. On y classera surtout les fièvres puerpérales. Je me suis souvent convaincu que les douleurs intenses des accouchées dans l'abdomen, la congestion, même la plus brusque, à la tête, l'exaltation sauvage, ordinairement vive, et la crainte de la mort, se dissipent par une seule dose de *platine*. Qui connaît l'*apparatus medicaminum* dont fait usage l'allopathie contre les fièvres puerpérales, les saignées, les sangsues, le calomel et tout le gros train du parc antiphlogistique, et met en parallèle un ou deux globules de *platina* 30, n'est nullement surpris que l'homœopathie ait sur sa rivale le mérite d'une bien moins grande mortalité dans une maladie qu'on peut ranger au nombre des plus graves. Rarement il en faut plus d'une dose, et l'action en est d'ordinaire très-prompte.

Le *platine* est un excellent intercalaire dans les formes hystériques morbides. Un grand accablement d'esprit, une anxiété causée par une vive crainte de la mort, une grande faiblesse de nerfs, et l'éréthisme du système vasculaire, sont des symptômes qui pro-

mettent d'avance l'efficacité de ce remède. Il est à regretter que l'hystérie soit, comme tendance morbide de l'esprit, comme reflet de plaies graves et profondes, frappées au cœur de la femme, dont celui-ci saigne souvent, bien difficile aussi à guérir pour l'homœopathie. La fleur de la gaîté naturelle une fois froissée, ne se développe plus que difficilement pour embellir la vie et la rendre agréable.

J'ai toujours trouvé efficace la 30^e dilution, et été satisfait de l'action de quelques globules. — Quant à la répétition, on la fixe selon l'individualité des cas.

Additions du Rédacteur.

L'emploi du *platine* étant nul ou du moins très-rare en allopathie, et les observations de ses effets curatifs en homœopathie étant jusqu'ici très-peu nombreuses, nous croyons faire une chose utile d'en recueillir quelques-unes. La suivante nous paraît des plus remarquables par la rapidité des effets du remède.

Une paysanne robuste, âgée de 30 ans, était depuis deux ans tombée dans une mélancolie, pour laquelle un chirurgien l'avait saignée plusieurs fois, ce qui avait rendu sa santé très-chancelante.

Elle fut prise, le 3 mai, à l'improviste, d'un accès plus violent qui durait encore le 4, lorsque fut appelé le médecin, qui observa ce qui suit :

Elle avait passé la nuit sans dormir, ne répondant à personne, mais se parlant à elle-même en termes inintelligibles; elle se plaignait d'une violente an-

goisse de cœur ; — elle venait de tomber dans une espèce d'engourdissement, et ne reconnaissait plus personne ; souvent elle criait au secours d'une voix perçante ; elle n'avait point reconnu le prêtre qu'on était allé chercher ; craintive et peureuse, elle prit le médecin pour le diable, et se mit à trembler de tous ses membres. — Face rouge, pouls faible et bas ; ni appétit, ni soif ; traits annonçant les battements de cœur et les angoisses ; yeux roulant dans la tête avec anxiété ; — elle tremblait que le diable ne l'enlevât, ne sachant où elle était, et demandant le nom des personnes qui l'approchaient.

Le médecin donna immédiatement *platina* 1/3. — Dès le lendemain, l'état s'était beaucoup amélioré, et le 6 mai elle jouissait de toute sa raison, et se portait du reste parfaitement bien. Elle n'a plus éprouvé depuis le moindre accès de son ancienne maladie (*Arch.* VIII, 73).

SCHRETER a donné dans les *Annales* l'observation intéressante d'un homme de lettres qui, après des travaux exagérés et par suite de calomnies, fut atteint d'une mélancolie avec véritable aliénation mentale, dont le principal caractère était une grande estime de lui-même, aux dépens de celle qu'il portait jadis à sa femme. Après quelques remèdes qui combattirent avantageusement des symptômes spéciaux, SCHRETER donna *platina*, un demi-grain troisième trituration. — L'état du malade s'améliora tellement, que quatre semaines après il était parfaitement guéri. Dès lors il jouit d'une santé excellente, et se livra à ses occu-

pations avec la plus grande ponctualité (*Ann.* I, 48).

Une jeune personne de 19 ans entra à l'Institut homœopathique de Leipsick, atteinte d'une aliénation mentale qui avait commencé trois ans auparavant, et avait duré six mois consécutifs, malgré les soins de deux médecins; un charlatan l'avait guérie, et dès lors elle avait repris sa force et sa fraîcheur. Vingt jours avant son entrée à l'Institut, la démence avait reparu complète; elle ne cessait de parler de choses qui devaient lui être arrivées, au milieu de rires, de chants, de danses, de pleurs, de grimaces, de gestes de toute espèce, et elle n'avait que de rares intervalles lucides.—Ses traits étaient renversés, ses yeux hagards; elle n'avait envie ni de boire ni de manger; elle dévorait une portion de ce qu'on lui offrait, et laissait le reste.

Ignatia procura un peu de sommeil; mais sous l'influence de *platina*, son état s'améliora beaucoup; elle divaguait encore, mais les intervalles lucides étaient plus nombreux; elle répondait juste alors et reconnaissait son monde; elle dormait bien et paisiblement.

Au bout de huit jours elle recommença à jaser du passé, souvent en vers, sans occasion; on redonna *platina*; dès ce moment ses discours devinrent sérieux et raisonnables.

Crocus et *sepia* régularisèrent les menstrues et rendirent la santé parfaite (*Jahrb.* I, II, 112).

Nous avons déjà communiqué (*première série*, VI, 336) l'observation entière d'une maladie mentale, traitée et entièrement guérie par notre honorable

confrère, le Dr MALAISE, de Liège, au moyen d'*aurum* et *platina*; nous y renvoyons nos lecteurs.

Nous avons aussi donné une courte observation de l'habile Dr DES GUIDI (*ibid.* V, 367), qui a appliqué avec succès *platina* au traitement d'une affection chronique et grave de l'utérus.

TIETZE a appliqué avec succès *platina* à une dysménorrhée dans le cas suivant. Une dame de 30 ans, brune, de tempérament sanguino-colérique, grosse et forte, mère de plusieurs enfants déjà grands, avait ses règles tous les quinze jours, abondantes et d'un sang très-foncé, pendant huit jours, palpitations de cœur avec anxiété, peu d'appétit, diarrhée. *Platina* 3/6, dans trois onces d'eau, une cuillerée chaque jour. Elle fut guérie, et n'a pas éprouvé de rechute depuis (THORER'S III, 111).

RUCKERT a donné avec un succès complet *platina* 4/30 à une primipare qui, plusieurs semaines après la délivrance, éprouvait, soit en montant, soit en se tenant debout, une pesanteur extrême, une pression sur les parties génitales, comme si elle eût eu quelque corps étranger dans le vagin (*Allg. h. Z.* VIII, 311).

HOFFENDAHL a fait entrer avec le plus heureux succès *platina* dans le traitement d'une femme atteinte de spasmes épileptiformes, dont la cause première était une frayeur et un chagrin; c'était surtout l'époque des menstrues qui était marquée par les spasmes les plus violents (*Ann.* IV, 271).

Le cas suivant nous paraît des plus intéressants. — Une femme, de 25 ans, était depuis dix-huit mois atteinte des symptômes suivants :

Malaise continuel provenant de l'estomac, fréquentes régurgitations et vomissements d'eau ou de mucosité amaro-douceâtre, sans goût, avec sensation de faiblesse dans le ventre; fréquents accès de défaillance précédés de vertiges, avec voile devant les yeux, céphalalgie frontale pressive du dedans au dehors, raideur de la nuque; éructations, goût putride, soif, violent prurit à la peau; pression continuelle sur l'utérus et l'anus; douleurs tiraillantes des deux côtés du ventre, vers le pubis; selles tous les trois jours avec pression et fréquents accès de défaillance; excréments durs, couverts de sang; fréquents écoulements de sang par l'anus; démangeaisons rongeanes aux parties génitales, surtout après avoir uriné; grande douleur pendant le coït; menstrues toutes les trois semaines au milieu de douleurs pressives vers le bas-ventre.

Platina 30, à doses fréquemment répétées, enleva les douleurs idiopathiques du système génital et les symptômes consensuels auxquels elles avaient donné lieu. *Sulf.* 30 fit disparaître les autres accidents (*Allg. hom. Zeit.* X, 85).

GUEYRARD a fait entrer *platina* dans le traitement, suivi de guérison, d'un engorgement utérin chez une femme de 37 ans (*Doctr. hom.* 220).

Le même a employé *platina* pour arrêter des douleurs expultrices de l'utérus qu'il avait provoquées par l'emploi allopathique du seigle ergoté, dans un cas d'engorgement chronique, où l'utérus lui paraissait contenir un corps à expulser. *Platina*, dit-il,

agit alors avec une étonnante promptitude (*Archives*, etc., I, 424).

Le même encore a employé avec succès, entre autres remèdes, *platina* dans un cas d'engorgement du col de l'utérus, avec naissance d'un petit polype et de fongosités (*ibid.* 427).

GROSS a donné, avec le succès le plus absolu, *platina* 3, à une malade qui avait reçu *croc.*, deux mois auparavant, pour une métrorrhagie habituelle, et qui conservait un retour de ses règles tous les quinze jours, précédées d'horribles tranchées à l'épigastre, d'une lourde pression sur les parties génitales, et d'une douleur insupportable d'enfantement depuis les reins aux cuisses (*Arch.* II, 1, 87).

Platina, dit le Dr KNORRE, m'a rendu des services ans la menstruation trop prolongée et trop abondante, presque semblable à la métrorrhagie, avec pression du haut en bas des aînés, vers les parties génitales, et douleurs spasmodiques, semblables à celles de l'accouchement, dans le bas-ventre. Le sang est foncé en couleur, en partie liquide, en partie grumelé (*Allg. h. Z.* V, 310).

Nous avons cité (*Bibl. hom.* IV, 264) une observation du Dr MALAISE, qui a réussi, au moyen de *platina*, à arrêter des pertes utérines continuelles, accompagnées des plus violentes douleurs.

Une femme de 32 ans, dit le Dr ALTMULLER, d'une constitution robuste, souffrait de métrorrhagie ; elle était près de succomber après un traitement allopathique de trois semaines. Deux doses *platina* la guérèrent (*Allg. h. Z.* X, 46).

STAPF a guéri en trente heures, avec une seule dose *platina*, une nymphomanie survenue instantanément chez une femme flegmatique, de 40 ans, et qui durait depuis huit jours ; il n'est resté aucune trace de la maladie (*Ann.* IV, 325).

Pareille guérison a été opérée, par le même moyen, sur une demoiselle de 25 ans, atteinte de la même affection (*ibid.* 326).

Platina a été employé heureusement dans un cas assez différent, mais où l'état moral paraît avoir déterminé le choix du remède : c'est contre l'*odontalgie*. — Il ne s'est offert à moi, dit BÖNNINGHAUSEN, qu'un seul cas où j'aie dû recourir à *platina* pour guérir un mal de dents pulsatif. C'était un fourmillement pulsatif dans tout le côté droit de la mâchoire, qui se faisait surtout sentir avec force le soir et pendant le repos, et arrachait des pleurs involontaires à la malade. *Pulsat.* me parut d'abord indiqué, mais il ne produisit aucun effet. Le lendemain, ayant pris des informations plus précises sur les symptômes, je reconnus pourquoi *pulsat.* n'avait pas réussi. En effet, le battement était accompagné d'un sentiment comme d'engourdissement qui occupait tout le côté douloureux du visage. De plus, la malade avait eu ses règles avant le temps et trop abondantes ; son moral offrait une teinte d'orgueil qu'on n'avait encore jamais remarquée en elle, et qui se caractérisait par une estime exagérée d'elle-même, jointe au mépris pour tout le monde. *Platina*, non-seulement enleva le mal de dents en peu d'heures, mais encore corri-

gea l'état du moral et ramena les règles à leur ancien état normal (*Arch.* XV, II, 12).

PSORICUM.

La quintessence des antipsoriques, le *principe galeux* lui-même employé, pour nous servir de l'expression de HAHNEMANN, comme *simillimum* contre les maladies psoriques latentes, est le seul de tous les moyens isopathiques auquel de nombreux essais m'aient appris à accorder ma confiance. Je ne puis, à cette occasion, m'empêcher de dire ouvertement que de tous les remèdes isopathiques essayés par moi dans le cours de ma pratique, je n'en ai pas vu un seul produire un effet bien marqué sur l'organisme, et que je n'ai jamais pu me résoudre à faire usage de la sueur des pieds, du cérumen ou même d'une parcelle dynamisée du mal épileptique. Il faut qu'on se soit trop empressé à prôner les moyens isopathiques et leurs effets, puisqu'aucun praticien impartial ne les a en général confirmés jusqu'ici. Aussi ai-je été d'autant plus surpris de trois cas narrés récemment par un de mes collègues voisins, le Dr SAUERMANN, de Brieg, sur l'incontestable efficacité du ténia employé isopathiquement contre les maux qu'il cause, mention qui, bien qu'elle ait un peu modéré mon jugement sur l'emploi du *simillimum* comme production morbide, ne peut me dissuader que les moyens isopathiques ne doivent jamais être tentés que quand tout autre remède homœopathique est resté infructueux.

Quelque fréquente que soit l'occasion de faire usage du *psoricum*, j'en ai surtout vu l'utilité dans les circonstances suivantes. Contre la *gale*, surtout la gale sèche, difficile à détruire par de faibles doses homœopathiques, j'ai trouvé *psoricum* supérieur au *soufre*, quoiqu'il faille alors de la part du malade bien plus de persévérance qu'avec le traitement allopathique qui, d'après la méthode anglaise la plus moderne, guérit cette maladie en 48 heures.

Psoricum s'emploie ou isolément ou précédé de quelques doses de soufre, à la 30^e dilution, et si celle-ci reste nulle, à la 4^e ou 5^e, mais alors plus rarement, et en proportion de la réaction opérée.

Il en est de même des *exanthèmes* invétérés, d'origine *herpétique psorique*, surtout de ceux qui se répandent sur tout le corps, sortent et cessent alternativement ; ils résistent à tout autre médicament.

Dans ces sortes de cas, j'ai du moins toujours rendu le mal plus longtemps stationnaire par *psoricum* que par tout autre remède. C'est encore dans les affections asthmatiques, *prodromes del'hydrothorax*, un remède très-efficace qui offre des ressources au médecin embarrassé. Dans les *blennorrhées* chroniques des poumons qui menacent de passer à la phthisie, où le retrait des exanthèmes peut être regardé comme cause première, où nul médicament n'apporte plus d'amélioration sensible, une ou quelques doses de *psoricum* sont ordinairement d'une prompte efficacité pour rendre le mal longtemps stationnaire. La plus haute dilution est, dans la plupart des

cas à préférer, comme mieux développée dans toute sa force, et doit se répéter au bout de 2, de 3 ou de 5 jours, jusqu'à ce que l'amélioration commence à se faire sentir.

Additions du Rédacteur.

Psoricum, dit le Dr EHRHARDT, mérite d'être recommandé comme l'un des premiers et des meilleurs de nos remèdes. Il m'a rendu d'éminents services dans des cas de dyscrasies et de cachexies scrofuleuses, hérpétiques, psoriques, de blennorrhées, d'inflammation pressive des yeux, du nez, de la bouche, et même de toutes les parties membraneuses, avec disposition à former des pustules, de démangeaisons et d'ulcération, de dyspepsie, de maladies du foie, de choléra, de lientéries et de diarrhées chroniques, d'inactivité de la peau avec suppression de la transpiration, ainsi que de sueurs colliquatives, de leucorrhée, de métrorrhagie et de suppression de règles, de prostration de forces par suite de longues maladies et de pertes d'humeurs, etc., etc. Il mérite certainement plus que tous les autres d'être étudié et examiné sous les rapports physiologique, pathogénétique, thérapeutique. Sa principale sphère d'action paraît être le système capillaire et le tissu cellulaire.

Une dame de 25 ans, lymphatique, avait eu, dans le dernier mois de sa grossesse, une hépatite avec crachement de sang, traitée allopathiquement. Huit mois après, elle consulta EHRHARDT, offrant les symptômes suivants :

Vertiges, tiraillements et déchirements dans le front; tintements, craquements, bruissements et murmures dans les oreilles, avec ouïe dure; chaleur, rougeur et pression sur les yeux, chassieux le matin; langue jaune, goût amer, sécheresse dans le cou; malaise, anorexie, gastralgie pressive; flatuosité douloureuse, constipation et lombalgie; douleur profonde dans le foie, augmentée par la pression et par le décubitus sur le côté droit, empêchant d'éternuer, de rire, de bâiller, de tousser, de respirer profondément, de marcher vite; urine d'un brun foncé avec dépôt rougeâtre; douleurs comme de suppuration dans la poitrine, surtout après avoir bu froid ou toussé. Ces douleurs augmentaient deux ou trois fois par jour, par frisson et tremblement, suivis d'une chaleur de deux heures, avec angoisses mortelles, oppression et agitation extrêmes; le paroxysme se terminait par une sueur abondante, d'une odeur âcre, visqueuse, accompagnée de frissons, telle qu'elle en avait d'ailleurs toutes les nuits. Haleine toujours courte, poitrine et cou serrés, toux rare, sèche, expectoration difficile; palpitations de cœur fréquentes, voix faible, tremblante; membres brisés; idées peu fixes, perte de mémoire.

Elle prit de dix en dix, puis de quinze en quinze jours une dose *psor.* 3/30.

Vingt-quatre heures après la première dose, la malade vit paraître les règles avec une grande violence, au milieu de faiblesses, de malaise, d'angoisses et d'insomnies, et huit jours plus tôt que l'époque

ordinaire, ce qui ne lui était jamais arrivé. Après quatre jours de grande abondance, elles furent suivies d'une leucorrhée qui incommoda et effraya la malade, mais ne l'affaiblit pas ; l'écoulement était puriforme, d'une odeur fétide, épais, jaune-verdâtre, en grande quantité le jour et la nuit.

Jusqu'à la seconde dose de *psor.*, l'état de la malade s'était peu amélioré, la douleur du foie s'étendait dans les deux côtés ;—travail intérieur avec chaleur excessive et tension plus forte dans tout l'hypochondre droit. Mais les vertiges, l'amertume et la sécheresse, les battements de cœur, la sueur et la constipation avaient diminué.

Après la seconde dose, les selles devinrent glai-reuses et sanguinolentes, avec tiraillements dans les reins et à l'anus; une abondante émission de vents la soulageait beaucoup.

Après la troisième dose, la douleur du foie fut moins sensible au toucher, mais elle descendit vers le ventre, puis diminua, et les exacerbations fiévreuses disparurent presque entièrement. Les règles alors devinrent normales ; la leucorrhée subséquente ne fut que momentanée, et fit éprouver à la malade du soulagement ; appétit bon, poitrine libre, teint de santé.

Après la quatrième dose, survint une angine tonsillaire, qui se guérit spontanément ; la toux qui l'accompagna devint tout à coup humide, la malade cracha pendant plusieurs jours de gros morceaux de mucosité épaisse, jaune, purulente, d'un goût putride. Un semblable catarrhe, l'année précédente,

avait été suivi de douleurs incessantes du bas-ventre.

Après la cinquième dose, règles normales, puis évacuation d'une quantité de pus, en gros morceaux, d'une odeur infecte, avec violents tiraillements dans les reins et les lombes. Dès ce moment, tous les symptômes disparurent comme par enchantement (*Allg. h. Z. IX*, 155).

Le Dr GOULLON fut consulté pour un enfant de sept ans, portant une hernie inguinale, presque congénitale, qu'un bandage avait paru guérir, mais qui s'était remontrée, à peu près un an auparavant. Un nouveau bandage contient la hernie; mais il se forma au bout de trois jours une forte inflammation de la tunique vaginale du cordon et du testicule.—On enleva le bandage et on donna *pulsat.*, qui fit cesser l'inflammation, mais celle-ci reparut aussitôt qu'on eut reposé la pelotte. Lorsque le Dr G. fut consulté, l'enfant avait un aspect chétif et misérable, il avait perdu l'appétit et était en proie à une fièvre inquiétante; le canal inguinal était aussi ouvert qu'au commencement, et, outre la portion d'intestin, le sac contenait une grande quantité d'eau, produit des inflammations. G. fit mettre au malade un simple suspensoir, et lui donna trois doses *sulf.* 1/30, tous les huit jours, sans apercevoir d'amélioration notable; alors il donna deux doses *psor.* 2/30, à huit jours d'intervalle. A son grand étonnement, la hernie et l'amas d'eau avaient disparu, et le canal inguinal s'était parfaitement refermé, au bout de sept jours. Mais, à mesure que la guérison faisait des progrès,

il s'était formé, sur la surface intérieure du prépuce et la couronne du gland, une écorchure très-douloureuse, brûlante, pruriteuse, avec écoulement d'une sérosité âcre (syphilis psorique du gland) qui disparut elle-même au bout de six semaines, durée ordinaire des effets de *psor*. L'enfant faisait les mouvements les plus violents, portait des fardeaux, sans s'en sentir incommodé. Le canal inguinal était fermé et épais.

Entre autres conclusions, l'auteur tire de cette observation celle-ci : que la psore est le principe de la hernie, ce qui est ici démontré par la maladie psorique du prépuce qui l'a remplacée (*Arch.* XIV, II, 136).

Nous avons donné (première série, VIII, 25) les détails du traitement et de la guérison d'une hydrocèle au moyen de *psor.*, par notre honorable confrère DUPLAT.

Une névralgie sciatique violente, avec maux de reins et prostration presque complète de forces, fut soulagée par TIETZE, au moyen de *psor.* 3/30, répété tous les deux, quatre, six et huit jours, pendant quelques semaines (THORER's II, 168).

Une servante, atteinte dès longtemps d'une dartre au bras devenue très-maligne, avait depuis huit jours un exanthème aux deux bras, comme de grains de millet, qui lui causait de violentes démangeaisons. Elle reçut trois doses *psor.* 1/30, qui exacerbèrent d'abord l'exanthème ; puis, dans le courant du mois

suivant, celui-ci guérit. La dartre s'était améliorée aussi, mais on ne fit rien pour la faire disparaître entièrement (THORER's II, 166).

Une logique rigoureuse ne permet pas d'attribuer spécialement cette guérison à *psor.*; il se peut que l'exanthème aigu ait parcouru son cours naturel; il se peut aussi qu'en modifiant la chronicité de la dartre, il en ait modéré la nature âcre. *Réd.*

Une dartre sèche furfuracée, qui avait résisté à une foule de remèdes allopathiques, fut guérie par *psor.* 1/30, trois doses, une tous les huit jours, en un mois. Le malade, traité par TIETZE, était un jeune homme de 29 ans (*ibid.* 168).

Une fille de 21 ans, après s'être fait passer la gale au moyen d'un onguent mercuriel rouge, fut atteinte d'un exanthème vésiculeux, à humeur âcre, qui couvrit les deux avant-bras, et coulait à terre. Tous remèdes allopathiques restèrent inutiles. Douze doses *psor.* 12/30, une tous les deux jours, exacerbèrent l'exanthème; mais douze autres doses, une le matin et une le soir, en amenèrent la dessiccation, avec desquamation des parties; des frictions d'huile firent disparaître la rudesse de la peau, et avec elle toute trace du mal (*Hyg.* II, 271).

Une récurrence d'éruption de boutons ronds, de couleur cuivreuse, sur le dos de la main, fut guérie en trois jours par une seule dose *psor.* 3/30. La précédente éruption s'était étendue sur tout le corps (ATTOMYR's *Br.* I, 87).

Une personne de 18 ans, qui n'avait été réglée

qu'une fois, portait depuis un mois une éruption psoriforme sur tout le corps, même sur le visage (la plante des pieds et la paume des mains exceptées), confluyente au point de ne pas laisser libre l'espace d'un pois; la malade semblait être dans un étui; aux articulations des genoux et des coudes, une peau jaune, semblable à une écaille, rendait presque impossible le mouvement de flexion du bras ou de la jambe, en sorte que la malade ne pouvait faire quelques pas qu'avec la plus grande peine; sur le côté interne des bras, de grands et profonds abcès jetaient beaucoup de pus; le cuir chevelu était entièrement couvert de croûtes qui cachaient la racine des cheveux; le prurit était supportable.

Trois doses *psor.* 3/30, la seconde à vingt jours, la troisième à quinze jours d'intervalle, la guérèrent en six semaines (*ibid.*).

Un enfant de 18 mois fut guéri par deux doses *psor.*, prises à quinze jours d'intervalle, pour croûte suintante derrière une oreille, avec croûte sèche à l'occiput; boutons rougeâtres, épais et pruriteux sur les deux joues, jusqu'aux yeux et aux coins de la bouche (*ibid.* 88).

Une demoiselle de 13 ans souffrait depuis neuf mois d'un exanthème psoriforme qu'on avait à peu près fait disparaître avec un onguent de soufre; il lui venait aux mains et entre les doigts de nouveaux boutons isolés très-pruriants. Deux doses *psor.*, à huit jours d'intervalle, firent disparaître l'exanthème et les boutons.

Le même remède n'opéra point sur la sœur, qui exigea, pour la même maladie, plusieurs doses *sulf.* (*Jahrb. d. h. H.* I, 167).

Dans un cas opiniâtre de dartre universelle, dit BURDACH, chez un enfant d'un an, *psor.* 3/30, à doses réptées, fit tomber toutes les croûtes et sécher en partie la peau, tout en diminuant considérablement l'agitation. Quelques doses *lycop.* terminèrent la guérison (*Allg. h. Z.* VIII, 5).

Un homme de 22 ans, à qui un médecin avait fait disparaître la gale au moyen d'un onguent, ressentait des malaises, le matin, et éprouvait continuellement une douleur dans les reins, surtout en se remuant. Deux doses *psor.* 2/30, à six jours de distance, firent reparaître les pustules et les démangeaisons, mais les maux de reins cessèrent. Alors *nux* fut intercallé, puis de nouveau deux doses *psor.* Les démangeaisons cessèrent. *Nux* répété fit cesser des selles dures et des flatuosités fétides (*Arch.* XIV, III, 111).

Cinq enfants juifs avaient un exanthème qui, au dire du père, ne leur laissait pas un instant de repos depuis quatre à cinq semaines, et qui les tourmentait horriblement, surtout au lit. C'était la gale dont l'éruption ne s'était pas encore faite d'une manière complète; çà et là seulement on apercevait un bouton. Ces cinq cas répondant fort bien aux symptômes de *psor.*, KRAEMER en fit prendre cinq globules 30 à l'ainé, âgé de 13 ans, et un seul au plus jeune, qui n'avait que 3 mois. Six jours après, le père accourut annoncer que l'exanthème avait augmenté; les pus-

tules avaient la grosseur d'un pois ; les enfants étaient tout raides et poussaient les hauts cris, car les furoncles leur permettaient à peine de se tenir debout ou de marcher ; les fesses en étaient couvertes. *Psor.* fut répété ; les pustules confluèrent, et les enfants furent couverts des pieds à la tête, d'une croûte qui sécha bientôt, tomba, et laissa une peau saine. On n'apercevait plus çà et là que quelques rares pustules. Les enfants furent lavés avec de l'eau de son, et frottés avec de l'huile. En vingt jours, ils furent parfaitement guéris (*Hyg.* I, 271).

Un homme de 40 ans avait eu quelques années auparavant la gale, qu'il avait fait disparaître par des frictions de soufre, etc. Il y avait deux ans qu'après s'être bien porté dans l'intervalle, il lui était venu un exanthème d'une espèce particulière, qui paraissait sans prodromes, sans fièvre, dès qu'il faisait un effort : c'était un exanthème ortiaire qui lui couvrait les doigts, le dos des mains, le cou, vers la nuque, jusqu'aux oreilles, avec tensions et sensation d'enflure. Les boutons n'étaient pas très-élevés, mais le fond en était érysipélateux, enflé, un peu dur au toucher. Bientôt paraissait une quantité innombrable de petites vésicules. On remarquait aussi des traces d'exanthème sur quelques parties de la face ; les paupières étaient enflées ; prurit continuel, troublant le sommeil ; l'enflure l'empêchait de fléchir les doigts ; la sensation du toucher n'en était pas troublée. Au bout de quelques jours, l'exanthème s'écaillait ; mais au moindre effort un peu considérable, il reparaisait

avec les mêmes phénomènes ; il durait chaque fois de six à sept jours.

Un nombre de remèdes homœopathiques, les bains de foie de soufre, ceux de sel, furent inutiles ; les accès devenaient plus fréquents et empêchaient le malade de se livrer à ses occupations.

La gale antécédente détermina GRIESSELICH à administrer *psor.* 6, quatre gouttes, en quatre doses, une tous les trois jours. Dès la seconde, l'exanthème parut avec violence ; le remède fut continué, mais à de plus longs intervalles ; le malade a été parfaitement guéri (*Hyg.* VI, 399).

Deux doses de *psor.* ont suffi pour guérir, chez un enfant de 18 mois, une teigne humide derrière une oreille, et sèche à l'occiput, s'étendant sur les deux mâchoires, en haut jusqu'aux yeux, et en bas jusqu'aux angles des lèvres, rouge, épaisse, offrant de petits boutons miliaires, pruriteux et secs (*ATTO-MYR'S* I, 85).

Une enfant d'un an, forte et vigoureuse, souffrait depuis l'automne d'une teigne qui avait empiré vers Noël, et attaqué même le front. Tout le cuir chevelu était couvert de boutons purulents et pruriants, que l'enfant déchirait jusqu'au sang ; il se formait alors des croûtes d'un jaune sale, qui laissaient, lorsqu'on les enlevait, une plaie d'où coulait une sérosité jaune et épaisse à durcir le linge en séchant. Cette plaie ne tardait pas à se couvrir d'une nouvelle croûte. L'exanthème s'étendait sur la nuque, sur tout le cuir chevelu et sur une partie du front, surtout sur celle qui

est couverte de cheveux ; l'odeur en était repoussante. Quand l'enfant était couché, il sortait une telle quantité de matière que la tête était presque collée à l'oreiller. Les bras et les autres parties du corps présentaient de grosses pustules.

Le 4 avril, TIETZE donna *psor.* 1/30.

Le 11, la tête était assez sèche ; mais le 13, elle recommençait à devenir humide. *Psor.* 1/20 fut répété le 13 et le 14.

Jusqu'au 31 mai, les pustules et la teigne allèrent guérissant au point que, ce jour-là, il n'y en avait plus de trace (THORER's II, 166).

Un enfant de 7 ans, d'une famille scrofuleuse, fut atteint d'un gonflement de l'annulaire de la main gauche ; l'articulation était volumineuse, la peau tendue, ne pouvant se plisser, et un peu rouge ; la dureté en était grande. L'enfant était pâle, cachectique et scrofuleux ; la mère était atteinte de tubercules pulmonaires. Les enfants, *à l'exception du malade*, avaient été ou étaient atteints d'exanthèmes.

GRIESSELICH lui donna *psor.* 6, une goutte tous les quatre jours ; il en prit cinq doses. Dès la seconde, il sentit un violent prurit sur la peau, et tout son visage se couvrit d'un exanthème miliaire. Dès que ce dernier parut, le volume du doigt diminua. Pendant quelques semaines, l'exanthème cessa de s'étendre. Le 17 mars, il couvrait le cou et causait un violent prurit ; le doigt diminuait de plus en plus de volume, et le 12 avril il avait repris sa grosseur normale. L'exanthème disparut ensuite pendant la grippe (*Hyg.* IV, 306).

Une enfant de 2 ans avait été attaquée, après avoir été vaccinée, d'un exanthème humide, pustuleux, qui prenait tout le côté gauche du cuir chevelu, ainsi que l'oreille et le visage; toute la face était enflée, surtout les lèvres, qui étaient couvertes d'une grosse croûte; on apercevait aussi des pustules sur le reste du corps. L'œil droit était enflammé intérieurement, et la cornée était parsemée de petites vésicules.

EMMERICH lui donna deux doses *sulf.* $\frac{1}{30}$; puis, dix jours après, deux doses *psor.* $\frac{2}{30}$, puis de nouveau trois doses *sulf.* — Elle fut guérie en très-peu de temps; tous les remèdes allopathiques avaient échoué (*Arch.* XVII, 1, 143).

Un exanthème suintant, croûteux, répandant une forte odeur et s'étendant sur tout le visage, tenant depuis trois mois déjà les yeux fermés, fut guéri en trois semaines par deux doses *psor.* (*Arch.* XIV, III, 132).

Un père, une mère, leur enfant, souffraient dès longtemps de la gale, qui avait défié tous les remèdes allopathiques. Une dose *psor.* $\frac{2}{30}$ suffit pour guérir l'enfant en quinze jours. La mère, 28 ans, souffrit beaucoup moins du prurit après la première dose; une seconde dose fut nécessaire, qui la guérit en trois semaines. Le père, 60 ans, dut prendre trois doses.

Le même succès a accompagné *psor.* contre la gale, chez deux jeunes gens malades depuis trois semaines (*Allg. h. Z.* IV, 69).

Une femme récemment mariée avait contracté la gale trois mois avant son mariage; un barbier l'avait

fait disparaître par divers remèdes. Dans le second mois de la grossesse, survinrent des boutons pruriants sur les mamelons et autour d'eux, avec suintement. Une dose *psor.* 1/30 concentra le mal sur les mamelons et leurs aréoles, enleva le prurit, mais produisit une forte douleur brûlante, le suintement, sorte de suppuration, ayant beaucoup augmenté. *Carb. veg.* fit cesser ces brûlures en trois jours, ainsi que le suintement ; *psor.* 1/30 fut répété, sept jours après, et la guérison devint complète (*Allg. hom. Zeit.* IV, 69).

Un jeune soldat avait subi cinq traitements pour la gale, qui reparaissait à chaque fois. Par le dernier traitement, on le lava chaque jour avec un liquide caustique qui lui causait les plus cuisantes douleurs. Au bout de dix-neuf jours, on le déclara guéri. Mais bientôt les extrémités inférieures se couvrirent de grandes taches de couleur foncée, qui lui faisaient éprouver de violentes douleurs brûlantes et l'empêchaient de marcher ; il était devenu misérable et faible, de fort et robuste qu'il était auparavant. A l'exception du visage, qui était resté exempt de taches, il ressemblait à un mulâtre.

SCHULER lui donna *psor.* La gale reparut alors sous la première forme, en différentes parties du corps. Une seconde dose, administrée le quatrième jour, rendit les boutons plus nombreux encore. Il en prit encore deux doses en huit jours. A mesure que la gale reparaissait, les taches diminuaient de grandeur. Au bout de sept semaines, tout était sec. La

semaine suivante, il rejoignit en pleine santé (*Archiv.* XIV, III, 131).

Une toux chronique, dit **ALTHER**, née d'une irritation dans le larynx, spasmodique et se manifestant périodiquement, ne cédaient que momentanément à plusieurs remèdes ; elle était plus grave le soir et la nuit. *Psor.* 2/30, répété deux fois dans l'espace de trois semaines, la guérit au bout d'un mois.

GRIESSELICH fut consulté par un jeune homme, d'apparence phthisique, atteint d'une toux si forte, avec une gêne de respiration si grande, et une voix si faible, que le malade était réduit à exposer son état par écrit. Il était affecté depuis un an et demi. Maintenant :

Pouls accéléré ; maigreur frappante ; toux à chaque son de voix ; crachats purulents et sanguinolents ; douleurs de poitrine continuelles, sourdes, quelquefois lancinantes ; respiration très-courte. La maladie avait commencé par de forts et fréquents crachements de sang. Il avait été traité dans un hôpital, par digitale, nitre, soufre doré d'antimoine, puis par la méthode à l'eau froide, puis par la décoction de *plantago major*.

GR., soupçonnant qu'il existait des tubercules avant la première hémorrhagie, donna deux doses *psor.* à alterner avec deux doses *sulf.*, tous les cinq jours.

J'ai vu peu de maladies chroniques, dit-il, où l'amélioration ait été aussi prompte que dans celle-ci :

elle se déclara le quatrième jour ; le malade, compositeur d'imprimerie, put reprendre son ouvrage et parler davantage ; l'expectoration sanguine avait cessé.

L'état continua à s'améliorer ; mais le jeune homme s'étant relâché de son régime, les crachements de sang recommencèrent au bout d'environ six mois. Alors le travail lui fut interdit, et on lui fit prendre *acon.* 12, une goutte chaque soir. Sa santé se raffermir en peu de temps, au point qu'un fort vent du nord ne l'incommodait point ; son embonpoint le rendait méconnaissable ; exposé, l'année suivante, à une forte fumée de soufre, il n'en éprouva d'autre inconvénient qu'un peu d'oppression qu'*arsen.* dissipa. Il n'a plus cessé de se bien porter (*Hyg.* II, 347).

Un prêtre, âgé de 30 ans, grand, maigre et courbé, jadis scrofuleux, était atteint de douleurs de poitrine, depuis un ancien refroidissement, avec pression sourde au côté droit, surtout quand il se penchait pour écrire ; toux, le plus souvent sèche, avec expectoration de petits morceaux ; parole douloureuse ; la chaire et l'autel l'obligeaient à se reposer ; la poitrine était plate, les épaules saillantes en avant.

Quelques mois de l'usage de *psor.* lui permirent de faire son service sans souffrir ; la douleur de côté se circonscrivit sans disparaître complètement, mais se fit sentir moins souvent (*ibid.* 356).

Un instituteur de campagne, 40 ans, grand, maigre, sec, avait tout l'extérieur d'un phthisique. Il avait eu la gale à 16 ans, et depuis cette époque il était sujet à toutes sortes d'infirmités ; on apercevait

encore sur son corps, de temps en temps, des pustules galeuses très-pruriteuses. Depuis plusieurs années, forte affection de la poitrine, parler lui faisait mal; toux sèche, pression caractéristique sur le creux de l'estomac.

Sulf. et *psor.* le mirent, en deux ou trois mois, en état de reprendre ses occupations; parler l'affectait moins, la toux avait disparu, aspect meilleur (*ibid.* 357).

Un négociant, élancé, maigre, défait, pâle, descendant d'une famille phthisique, s'adressa à GRIESSELICH en décembre; ayant bu en ayant chaud, au printemps, il en ressentait pression au creux de l'estomac, élancements du côté droit, et quelquefois du gauche; le matin, toux sèche; dyspnée; il ne toussait que dans la chambre, jamais au grand air; abattement et pesanteur de tous les membres. Tous remèdes avaient été inutiles, même les homœopathiques, à l'exception de *psor.* et *sulf.*, administrés alternativement pendant plusieurs mois, qui rendirent les accès de toux très-rares, survenant seulement quand le malade mangeait quelque chose de froid; aspect meilleur; le sujet se sentait très-bien. Il mourut, l'an suivant, d'une fièvre gastrique épidémique, traité par un autre médecin (*ibid.*).

Un boulanger de 50 ans, qui avait eu la gale quinze ans auparavant, était atteint de tubercules pulmonaires; grand, élancé, maigre, teint jaunâtre, poitrine plate, il était sujet depuis plusieurs années à une toux nocturne pénible, avec fortes expectorations

de crachats jaunes, verdâtres, souvent grisâtres, sans mélange de sang, souvent de morceaux lenticulaires, caséux, jaunâtres, fétides. Il expectorait presque régulièrement, tous les quinze jours, un concrément cartilagineux, tubiforme, d'un quart à demi-pouce de longueur, du diamètre de quelques lignes, verdâtre et infect. La production en était accompagnée de pression sous-sternale, de respiration pénible, d'augmentation des accès de toux nocturne; l'éjection se faisait au milieu d'angoisses terribles et d'accès de suffocation.

On lui donna *psor.* 7, deux ou trois gouttes, matin et soir, dans de l'eau.

Trois semaines après, amélioration frappante; toux et expectoration moindres; crachats gris, moins de morceaux caséux; le concrément continuait à se former, mais il sortait avec moins de peine.

Il fut ainsi traité pendant neuf mois, et prit 400 gouttes de *psor.* Le troisième mois, toute sa poitrine se couvrit d'un exanthème psoriforme; le concrément ne se forma plus que tous les mois ou toutes les cinq semaines, diminuant de grosseur; les forces se relevèrent.

Dès le quatrième mois, on donna *sulf.* 1, deux ou trois gouttes, matin et soir. A la fin du cinquième mois, la toux et l'expectoration avaient diminué; le malade ne crachait plus de morceaux caséux; il expectora encore une fois un concrément.

Le neuvième mois, il reçut *hep. sulf. calc.* 1, trois gouttes chaque soir. Vers la fin de ce mois, il renonça

à tout traitement, se trouvant assez bien ; il n'a plus expectoré de production pathologique ; et depuis, il s'est livré sans difficulté à son travail (*Hyg. VI, 134*).

HAERTL a obtenu le plus grand succès de *psor.* dans une phthisie pulmonaire purulente encore peu développée. Si la maladie, dit-il, avait déjà fait de grands progrès, il n'y aurait rien à attendre, ni de *sulf.* ni de *psor* (*Allg. h. Z. V, 107*).

Une demoiselle de 15 ans, grêle, phthisique, pâle avec les pommettes rouges, avait eu la gale dans son enfance. Régée depuis ses 13 ans, elle était affaiblie par ses menstrues, revenant abondantes toutes les trois semaines. Depuis trois mois, elle souffrait d'une toux sèche opiniâtre, plus ou moins forte. En outre, élancements passagers dans la poitrine, douleur pressive à la région sous-sternale, exacerbation de la toux, la nuit ; anhélation par les mouvements ou l'ascension ; pouls mou, plus ou moins irrité.

Psor. 6, une goutte tous les trois jours.

Après huit jours seulement, la toux s'était singulièrement améliorée. Mais, dès le sixième jour, tout le corps s'était couvert d'un exanthème pruriteux, surtout la nuit, au lit, sous forme de boutons transparents miliaires.

Psor. fut discontinué jusqu'à dessiccation ; elle eut lieu au bout de huit jours ; il fut ensuite repris et continué. L'affection de poitrine avait disparu au bout de deux mois ; les règles ne venaient que chaque mois, et la jeune fille jouissait de la meilleure santé.

L'exanthème avait reparu après la reprise des poudres, mais moins pénible et moins abondant (*Hyg.* VI, 133).

Deux doses *psor.* $\frac{2}{30}$ ont guéri en quelques jours un malade âgé de 15 ans, portant au bord du prépuce sept gros condylomes humides, pruriteux et quelquefois brûlants, qui duraient depuis deux ans. Le malade pissait au lit toutes les nuits, et était forcé de rendre son urine toutes les demi-heures pendant le jour, avec forte cuisson, soit dans l'urètre, soit sur les condylomes. Il portait aussi des ulcères aux lèvres, surtout à leurs angles, depuis plusieurs années, et il avait une dartre sèche et non pruriteuse au jarret (*ATTOMYR'S*, etc. I, 86).

Trois doses *psor.* $\frac{1}{30}$, répétées à huit jours d'intervalle, suivies de *syphilin.*, puis d'une nouvelle dose *psor.*, ont guéri presque complètement une blennorrhée qui durait depuis douze ans (*THORER'S* II, 169).

TIETZE a fait entrer, avec le plus grand succès, *psor.* $\frac{3}{30}$, à doses répétées, dans le traitement d'une blennorrhée consécutive, durant depuis dix ans, accompagnée de faiblesse de mémoire, de pollutions nocturnes, de relâchement des muscles et d'un grand abattement; plaie, soit écorchure du prépuce; contraction douloureuse dans la vessie; cuisson douloureuse en urinant; taches hépatiques; fréquentes démangeaisons de la peau (*ibid.* III, 148).

HARTMANN dit qu'à l'Institut clinique de Leipsick

aucun moyen ne s'est montré aussi efficace que *psor.* contre les ulcères flasques des pieds (*Allg. hom. Zeit.* XII, 21).

Un jeune homme souffrait depuis des années de déchirements dans les membres, avec un exanthème psorique sec aux poignets. Une dose *psor.* 3/30, répétée trois mois de suite, le guérèrent presque parfaitement (THORER'S II, 167).

Des douleurs de genou qui duraient depuis une année, à la suite d'une chute, et que n'avaient pu dissiper un nombre d'antipsoriques, cédèrent à trois doses *psor.* 1/30, bien que le malade ne pût s'astreindre à aucune diète (*ibid.*).

Des douleurs de goutte, tiraillements, serrrements, lassitude dans les canaux osseux de la jambe, ont été singulièrement apaisés par trois doses *psor.* 10, chacune tous les quatre jours (*ibid.*).

Sept doses *psor.* 2/30, dit TIETZE, une tous les quatre jours, guérèrent presque complètement une inflammation scrofuleuse des paupières. Celles-ci étaient couvertes de croûtes épaisses, et sur presque tout le corps s'étendait une dartre sèche, furfuracée, se levant par écailles (THORER'S, etc., II, 168).

Un enfant de deux ans et demi, dont le visage était presque entièrement couvert d'une croûte, et qui souffrait d'une forte enflure des lèvres et des paupières, au point de l'empêcher d'ouvrir les yeux et de lui faire redouter singulièrement l'éclat de la lu-

mière, avait derrière les oreilles de grosses dartres suppurantes, et devait se frotter les yeux à chaque instant. Une dose *psor.* 2/30, donnée par ATOMYR, le guérit en un mois (*Allg. h. Z.* IV, 14).

Nous avons donné (*nouvelle série*, V, 378) l'observation d'une ophthalmie chronique de deux années de durée, avec paupières épaisses, lippeuses, rouges, rapprochées, — conjonctive injectée rouge, cornée demi-opaque, — vision nulle, avec photophobie, — entièrement et parfaitement guérie au moyen de quelques globules *psor.*

Au moment où nous écrivons, nous avons sous les yeux un cas aussi grave, avec opacité de la cornée, en voie de guérison au moyen du même remède.

Dans deux cas, dit LIEDBECK, j'ai vu un excellent effet de *sulf.* et *psor.* 5, donnés alternativement chez des femmes, contre une odontalgie chronique. L'une d'elle avait été hystérique ; pendant le dernier hiver, elle avait beaucoup souffert des dents, avec exacerbation vers minuit, aggravation par l'approche du froid, et diminution par la chaleur. *Acon.* et *merc.* avaient été les meilleurs palliatifs, et à cause de cela répétés fréquemment. Elle prit alternativement, tous les trois jours, *psor.* 5 et *sulf.* 1, une goutte. Deux doses de chaque remède furent suffisantes pour amener une guérison complète.

L'autre, depuis l'âge nubile, avait été forcée par les douleurs de se faire extraire neuf dents, et souffrait encore de carie et de mal de cou. L'odontalgie était

un peu calmée par l'eau froide et l'air frais, augmentée par la chaleur, et le plus violente à midi. Un grand nombre de remèdes avaient été employés depuis cinq semaines. Quelques symptômes concomitants furent heureusement combattus avec des remèdes appropriés. Puis, l'odontalgie persistant, la malade reçut chaque soir *sulf.* 1/12, alterné le lendemain par *psor.* 3/5. Quinze jours étaient à peine écoulés, qu'elle était délivrée de toute douleur d'une manière permanente (*Hyg.* VI, 328).

Un jeune homme fort et d'ailleurs bien portant, souffrait depuis trois semaines des plus violentes douleurs de dents, contre lesquelles saignées, vésicatoires, bains, opium, etc., n'avaient eu aucune action ; les douleurs se jetaient tantôt sur une dent, tantôt sur une autre, le plus souvent sur les correspondantes ; les cheveux étaient privés de leur éclat naturel ; ils étaient rudes et ternes, aussi bien que les ongles ; le malade affirmait qu'avant les douleurs ses cheveux étaient gras et ses ongles autres que maintenant. Ces signes de trouble dans les fonctions cutanées décidèrent LIEDBECK pour l'emploi de *psor.* 5, dont le malade reçut une goutte dans l'après-midi. Dès la première nuit, le sommeil redevint normal... dès le second jour, les cheveux redevinrent souples et brillants ; mais le malade commit une erreur de régime, et les douleurs de dents reparurent. Quelques doses *psor.* améliorèrent cet état ; mais ce ne fut qu'après *sulf.*, trois gouttes, que l'odontalgie disparut sans retour (*Hyg.* VI, 410).

ALTHER a appliqué, avec un succès non démenti, *psor.* à une constipation qui datait de la naissance, chez une fillette de 3 ans, où *sulf.*, *alum.*, *op.*, n'avaient produit qu'une amélioration momentanée (*Hyg.* III, 85).

Dans un cas de phthisie intestinale (?), où un grand nombre de remèdes homœopathiques n'avaient rien produit, HÆRTL, ayant appris que le malade avait eu quelques mois auparavant une gale répercutée par des onguents soufrés et des bains chauds, donna deux doses *psor.* 13, en quinze jours ; la guérison fut complète (*Allg. h. Z.* V, 107).

PULSATILLA.

La justesse des essais de HAHNEMANN sur ce remède, en a fait l'un des principaux et des plus usités de nos médicaments. La tendance caractéristique de *pulsatilla* à guérir les sujets flegmatiques d'un caractère doux, d'une vérosité prédominante, est un point qui ne peut induire en erreur le médecin au lit du malade. Ce sont surtout les maladies du sexe, qui par leurs symptômes extérieurs indiquent le plus fréquemment l'emploi de *pulsatilla*, du moins ce ne sont chez les hommes que des constitutions de femme auxquelles ce remède peut se trouver efficace dans les maladies de notre sexe.—Toutes les incommodités si fréquentes dans les maladies les plus diverses, confirmées dans la prédominance du susdit tempérament par les frissons, les affections semi-

latérales et l'amélioration apportée par les mouvements physiques, trouvent de prompts secours en *pulsatilla*. Mais les formes particulières pour lesquelles je juge ce remède digne d'être recommandé, sont les suivantes :

L'*otitis*, ou inflammation d'oreille, surtout des parties intermédiaires, telles que la trompe d'Eustache, la cavité du tympan, où je l'ai toujours trouvé très-efficace. — Dans les fréquentes suites d'états inflammatoires, la formation d'une membrane muqueuse autour de la susdite cavité, l'otorrhée proprement dite, après une inflammation des membranes séreuses, considérée sous le point de vue pathologique, telle que doit l'être la *blennorrhée* de toute autre muqueuse du corps humain, *pulsatilla* est un admirable remède, qui peut encore être regardé ici comme excellent pour la surdité dérivant de cette source.

Il faut néanmoins bien arrêter le diagnostic touchant la nature de l'otorrhée en question, car celle qui se manifeste à la suite de l'altération réelle des osselets de l'oreille et de la carie du rocher ne peut se guérir par *pulsatilla*, et trouve au contraire d'excellents curatifs dans *sulf.*, *carb.*, *calc.* et *acid. nitr.* Quant à l'ouïe, je dirai encore que *pulsatilla* guérit d'ordinaire promptement la *barycée* temporaire qui survient chez des personnes sujettes à de violents coryzas secs, dont la voix est fréquemment voilée, et chez lesquelles on peut présumer la trompe d'Eustache engorgée de mucosité. Le degré de surdité est

toujours en rapport exact avec la force du coryza, et ne se décèle à l'oreille par aucun symptôme ; mais le malade se plaint de bruissements continuels.

Touchant les maladies ophtalmiques, GRÆFE a déjà appelé notre attention sur l'efficacité spécifique de *pulsatilla* contre l'amaurose commençante. Dût néanmoins ce remède ne pas se trouver efficace pour cette maladie, il ne laisse pas de mériter d'être pris en considération dans nombre d'affections de l'organe visuel. C'est surtout dans l'*inflammation des paupières*, avec forte sécrétion des glandes de *Meibomius* et *orgelets*, que *pulsatilla* se montre d'une prompte efficacité. Dans les *ophtalmies catarrhales*, avec collement des paupières au réveil, c'est le principal remède ; si dans d'autres ophtalmies il ne joue pas le premier rôle, on trouve néanmoins fréquemment occasion d'en faire usage.

Sa tendance contre l'atonie et la laxité des organes affectés s'étend à tous ceux du corps ; aussi son efficacité ne peut-elle être interprétée bien naturellement que par cette voie, et je me l'explique de la même manière dans les catarrhes chroniques, la phthisie pituiteuse commençante des hommes et des femmes déjà sur le retour.

Pulsat. est tout-à-fait salulaire dans les diarrhées et hémorrhoides muqueuses, les hémorrhoides de la vessie, et toutes les sécrétions profuses d'organes sécréteurs de mucosité.

Il convient rarement au paroxysme d'une maladie fébrile ou inflammatoire, mais seulement quand l'in-

tensité de la diathèse inflammatoire a été atténuée par d'autres remèdes correspondants; il n'est bien placé que là où la fièvre et les inflammations se manifestent de prime abord prédominés par un caractère torpide. HEICHELHEIM (*Hyg.* VI) a donc généralement tort d'hésiter à employer avec assurance *pulsat.* dans les fièvres et inflammations.

Là où le caractère lymphatique veineux de la maladie aiguë se prononce immédiatement ou dérive du caractère essentiellement inflammatoire, nous pouvons mieux faire fond sur *pulsat.* que sur tout autre remède. De là aussi son efficacité spécifique contre les maladies digestives et les affections gastriques. Les fièvres gastriques ne sont jamais compliquées d'irritation active et réelle des vaisseaux, et ont, comme on le sait, plus de tendance que toutes les autres à devenir nerveuses. Dans les fièvres gastriques, les saignées sont rarement mises en usage, et ne peuvent guère l'être sans préjudice. Voilà donc la sphère caractéristique de notre remède. Quand l'estomac est repu de porc, et le médecin appelé à temps, la méthode la plus simple et la plus naturelle est de débarrasser l'estomac. Si le malade sent un besoin naturel de vomir, des malaises, des engouements, je regarde comme futiles l'avis de HAHNEMANN et autres propositions semblables, par exemple de chatouiller le palais avec une plume; je tente une expulsion spontanée au moyen d'un peu d'eau tiède. Si cela ne se peut pas, ce qu'il y a de plus simple, c'est *rec. pulv. radic. ipecac. gr. 10, tartari stibiati gr. j,*

m. fiat. pulv.; disp. tales doses n° tres., une poudre toutes les 10 à 15 minutes et de l'eau tiède dans l'intervalle. Mais s'il s'est déjà écoulé trop de temps, que les aliments qui fatiguent le canal digestif ou par leur quantité ou par leur qualité aient déjà passé dans les secondes voies proprement dites, que l'indigestion se décèle par la pression d'estomac, l'inappétence, la langue chargée, les renvois, la céphalalgie frontale...., *pulsatilla* fera alors en peu de temps ce qu'une mixture de sel ammoniac, rendue presque insupportable par le *succus liquiritiæ*, ne fera assurément qu'avec lenteur.

Dans les *affections hépatiques*, l'inflammation chronique du foie, le dérangement des fonctions de la sécrétion de bile, et la tendance au dévoiement, *pulsatilla* est d'une prompte efficacité.

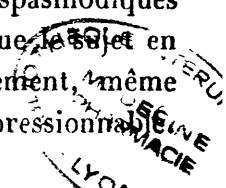
Toutes les céphalalgies dérivant d'altérations gastriques et compliquées de la susdite tendance de tempérament, trouvent dans ce remède les plus prompts secours. *Remota causa, remotus effectus.*

Le médecin, pour pouvoir compter sur l'efficacité de *pulsatilla* chez le beau sexe, devra préalablement en tracer l'esquisse suivante : L'harmonie de ces symptômes entre eux est si intime, que l'homme de l'art, en trouvant dans la plupart des cas plusieurs essentiellement correspondants avec ce remède, pourra juger selon toute probabilité de la présence des autres. Cela se présente d'ordinaire chez les blondes, ayant le teint pâle et délicat, souvent de fortes éphélides, les contours de la bouche gracieux,

de la douceur dans la physionomie et le parler, mais timides et anxieuses, d'une complexion lymphatique, jamais bien grandes, ordinairement froid aux pieds et aux mains, avec alternative de chaleur subite, de fréquentes céphalalgies frontales, pression au vertex, serrement, odontalgies lacérantes, passant soudain d'un côté de la face à l'autre, améliorées par l'eau froide, une fréquente disposition au coryza, des palpitations de cœur et des diarrhées; ce qu'il y a de caractéristique, c'est que les règles n'ont point encore paru, ou surviennent toujours une couple de jours tard et durent plusieurs jours; si la face est pâle, il y a leucorrhée dans l'intervalle. — *Pulsatilla* est l'ancre de salut de ces femmes-là contre la céphalalgie, les palpitations de cœur, la leucorrhée et la ménostasie.

Contre l'aménorrhée, il opère si admirablement qu'il y a cessation de toutes les douleurs qui accompagnent les *molimina naturæ*; mais on ne saurait forcer la nature ni par des vis, ni par des leviers; et s'il n'y a pas de mal qui requière les secours de l'art, il est du devoir d'un docteur consciencieux d'avertir de ne point lui faire violence.

Pulsatilla a aussi été éprouvé pendant l'enfantement comme un moyen fort propre à faciliter les contractions de l'utérus chez les femmes du susdit tempérament. Si les contractions sont spasmodiques (fausses douleurs proprement dites), que le sujet en soit accablé, *pulsatilla* agira promptement, même donné en olfaction, sur celui qui est impressionnable.



— C'est de même un excellent remède pour amener l'arrière-faix qui se trouve retardé par quelque cause crampoïde, ainsi que pour calmer les douleurs successives à l'enfantement, quand celles-ci sont trop intenses.

Je l'ai aussi trouvé très-efficace dans les métrorrhagies ou fréquentes expulsions de caillots de sang, chez les femmes.

Un homme d'une trentaine d'années, qui depuis longtemps éprouvait en urinant des douleurs dans les reins, dont l'émission d'urine se trouvait fréquemment accompagnée de sang et d'un sédiment muqueux ou même purulent, qui maigrissait... étant allé trouver un allopathe, celui-ci lui pronostiqua une phthisie néphrétique. Ni *canthar.*, ni *sulf.*, ni *lycop.* n'ayant été d'aucun secours, l'usage de *pulsat.* le rétablit entièrement; son urine est redevenue claire, les maux de reins, qui se manifestaient de temps à autre, deviennent rares de plus en plus.

Dans les fièvres intermittentes quartes d'automne, compliquées de gastricisme, de malaise, de vomissements, où la langue est chargée, j'ai obtenu maintes fois de bons offices de *pulsat.*, ce qui s'explique d'autant plus facilement que les organes reproducteurs souffrent considérablement dans cette espèce de fièvre. Du reste, j'ai guéri la plupart des fièvres intermittentes quartes, à peu d'exceptions près, par *pulsatilla* ou *arsenicum*; mais je confesse néanmoins qu'il y en a plus d'une de cette espèce qui, compliquée d'ascite chez des sujets cachectiques, a éludé tous mes efforts.

Encore un mot sur l'efficacité de *pulsatilla* contre les affections rhumatiques et arthritiques. Souvent il opère admirablement dans divers rhumatismes de plusieurs parties du corps, accompagnées d'une légère rougeur à la peau, quand toutefois le tempérament et la constitution y correspondent; mais je ne saurais lui octroyer, pour l'*arthritis vaga*, les éloges que lui prodigue SCHWARZ, de Dresde. Contre cette dernière maladie, le meilleur remède est, selon mes propres expériences, celui de GRÆFENBERG, c'est-à-dire une lotion assidue dans l'eau froide, et un régime modéré.

On peut voir par ce qui précède que j'ai employé *pulsat.* par gouttes de teinture primitive, aussi bien qu'à des dilutions plus ou moins élevées jusqu'à la 30^e, par gouttes ou par globules; que je n'ai point honte de dire que je le donne même en olfaction. Partout j'ai obtenu guérison, et me suis bien convaincu que, en ayant égard aux circonstances, les gouttes de teinture primitive ne sont point trop fortes, ni l'olfaction trop faible.

**Lettre du D^r Maurice POETI au D^r DANSI, sur
la proposition du D^r Caramelli faite au Congrès
scientifique de Florence : « Quels sont les faits
» positifs et fondamentaux de la médecine ? »**

(Traduction.)

Très-cher Collègue,

En parcourant les divers écrits qui ont traité des travaux des savants réunis à Florence, vous vous serez certainement arrêté à la célèbre proposition du docteur Caramelli, faite à ce Congrès, et exprimée dans les termes suivants : *Etablir quels sont les faits positifs et fondamentaux de la science médicale.*

Cette proposition, qui devait se traiter dans le prochain Congrès de Padoue, a été, par l'autorité du président, rejetée et repoussée, comme ayant l'audace d'élever des doutes sur la vérité des doctrines médicales professées par l'illustre président.

En effet, grande a dû être la stupeur dans l'esprit de tous les médecins, non-seulement à la singularité d'une pareille question, mais encore à l'audace de celui qui la proposait ; et je vois d'ici la situation singulière dans laquelle s'était spontanément jeté le docteur Caramelli avec une générosité incomparable.

Vous n'ignorez certainement pas, mon cher collègue, que bien que les médecins s'appellent les mi-

nistres de la nature, et invoquent continuellement à leur aide l'*observation* et l'*expérience*, à l'exception de trois ou quatre génies sublimes, les autres n'ont fait et ne font que violenter la nature, subordonnant l'*observation* et l'*expérience* à leurs opinions préconçues, à leurs systèmes plus ou moins ingénieux.

Mais si la médecine, dans l'antiquité, a été forcée, par la marche naturelle des choses, d'être tantôt superstitieuse, tantôt mystique, dogmatique, chimique ou mécanique ; si au milieu de quelques-unes de ces phases le système de Galien et la philosophie d'Aristote ont conservé quelque suprématie, il faut pourtant dire qu'aujourd'hui les choses cheminent différemment. La rapidité avec laquelle ont surgi et sont tombés les nouveaux systèmes de médecine, nous a prouvé qu'il est désormais impossible d'établir une doctrine médicale rationnelle avec les matériaux anciens ; que si la physiologie, la diagnostique, la pathologie ont fait des progrès sensibles, d'autre part, la thérapeutique se trouve précisément au même point que du temps de Caton. Dans le court espace d'un demi-siècle est né le *brownisme*, qui a donné naissance à deux jumeaux, le *controstimulisme* et la *doctrine de l'irritation* ; les victimes de ces trois systèmes ont crié si haut, que force fut de les abandonner pour se réfugier dans le sein d'un autre encore plus pernicieux : l'*éclectisme*.

Ce produit bâtard d'une philosophie bâtarde a suffoqué tous les germes de la pensée sublime, et coupé les ailes au génie humain ; il a sanctionné tou-

tes les erreurs, et mis en doute toutes les vérités. S'il existait un faible flambeau pour guider les médecins au travers des sentiers tortueux et obscurs de l'histoire de la médecine, l'éclectisme l'a éteint, et a rompu la règle qui pouvait conduire à la découverte du vrai ; mais cette doctrine croule partout, laissant les médecins et la médecine dans le doute et dans l'obscurité.....

L'esprit de ce système fut bientôt connu de ceux qui repoussent les préjugés et les erreurs, bien qu'annoncés avec pompe.

.....

L'insuffisance de l'éclectisme et des autres doctrines médicales est évidente ; elle se montre dans les écrits pratiques publiés depuis 25 ans. La doctrine de Broussais est morte avant son auteur ; attaquée de toutes parts, elle devait succomber ; mais elle n'est pas tombée sous le poids de doctrines qui aient pris sa place, avec un cortège plus scientifique ; elle n'est pas tombée sous des méthodes plus commodes et plus en harmonie avec les lois qui régissent l'organisme ;.... elle n'a été que la victime de la mode et de quelques ambitions personnelles. Les systèmes qui ont paru en France depuis la doctrine de l'*irritation* se sont fondés sur le même terrain et au moyen des mêmes matériaux....

Et qui ne sera pas indigné à la vue de pareilles tromperies ? et dégoûté à la lecture d'ouvrages qui se répètent les uns les autres ? La *médecine exacte* du professeur Bouillaud n'est-elle donc pas un composé

de la doctrine de l'*irritation* et du *controstimulus*? Et puis, quelqu'un peut-il croire à l'existence d'une *médecine exacte*? On a osé, aujourd'hui, en présence de l'Académie de Paris, à la face d'un royaume de 34 millions d'âmes, on a osé, dis-je, proclamer la découverte d'une médecine exacte; laquelle médecine exacte consiste à faire cinq saignées par jour, appliquer des sangsues, le tout accompagné de bains, cataplasmes, décoctions de toute espèce, vésicatoires, moxas, cautères; voilà le singulier bagage dont, à l'hôpital de la Charité de Paris, j'ai vu décorée la médecine exacte; voilà ses promesses, et les résultats lui ressemblent parfaitement.

Le controstimulisme n'a pas inspiré plus de confiance à l'esprit des médecins italiens, après en avoir fait application pendant les 20 ans durant lesquels il a été presque universellement adopté dans les écoles de la Péninsule. Les cliniciens se sont aperçus que les lois de cette doctrine étaient bien loin de se vérifier dans la pratique; les différences qui se sont naturellement suscitées parmi les partisans de ce système, quant aux propriétés stimulantes et controstimulantes des remèdes, ont diminué la confiance qu'on avait en lui, et il n'a pu être sauvé par les diverses branches et sous-branches auxquelles le controstimulus avait donné naissance; même les spéculations théoriques, au moyen desquelles on cherchait à élargir le domaine de cette doctrine, ont été la cause de sa décadence totale. C'est ce dont nous avons eu la preuve manifeste dans les trois premiers

Congrès de Pise, de Turin et de Florence, où la doctrine du *controstimulus* a été de tous les côtés attaquée et combattue, malgré la présence de son illustre champion. La doctrine du *controstimulus* a été la réaction excitée contre le *brownisme* ; elle était nécessaire pour s'opposer à ce funeste système ; mais au lieu de se contenir dans les justes bornes des choses naturelles, elle a péché par le même défaut ; au lieu de réformer, elle n'a fait que de l'opposition ; le *plus* d'une des doctrines est devenu le *moins* de l'autre, et *vice versa*. Brown généralisa ; le *controstimulisme* généralisa aussi ; celui-ci maintint le dualisme, en en renversant les éléments ; en un mot, le *controstimulisme* n'est que l'image renversée de la doctrine de Brown.

Pour toutes ces raisons, cette doctrine ne pouvait se maintenir auprès des savants en qualité d'invulnérable ; les critères qu'elle proposait comme étant les seuls pour arriver à la connaissance de la véritable action des remèdes et de la nature des maladies, ont été reconnus trompeurs ; le champion et continuateur lui-même de la doctrine de Rasori est aujourd'hui forcé à confesser qu'il n'existe que très-peu de substances dont on connaisse l'action sur l'organisme humain, laquelle soit appuyée sur des preuves réelles ; que la méthode dérivative par les fonticules et les rubéfians n'est d'aucune utilité pour la guérison des maladies. Ce nonobstant, ces fauteurs croient, à l'exception de l'alcool et du camphre, toutes les autres substances douées de vertus con-

trostimulantes, même l'air atmosphérique dans certaines situations. Je ne saurais vous dire quelles sont les preuves sur lesquelles s'appuie cette opinion ; mais je sais bien qu'il n'y a rien de plus contraire à la philosophie naturelle, et qui répugne davantage à une bonne méthode, que, pour établir l'action des remèdes, de se contenter d'étudier leurs propriétés générales, et d'y rattacher toutes leurs propriétés spéciales en en composant un seul tout. Une telle soi-disante recherche fera toujours échapper à l'œil de l'observateur les actions spéciales, qui ne sont ni stimulantes ni contre-stimulantes, ni irritantes, ni toniques, mais bien perturbatrices ou régulatrices du dynamisme vital..

Enfin l'esprit de beaucoup de médecins s'est tourné vers la statistique, espérant par ce moyen arriver à la connaissance de la meilleure méthode de se conduire dans le traitement des maladies. Tous les projets de statistique présentés çà et là sont de pures utopies, ou plutôt des signes d'une ignorance très-commode ; les chiffres ne pourront jamais donner le mot de l'énigme des phénomènes vitaux. Malgré cela, il y a bon nombre de médecins qui courent après ces feux follets de la meilleure foi du monde, espérant à force de *moyennes* arriver à la guérison des maladies.

Les *moyennes* sont le ver des statistiques, d'où dérivent des conséquences mensongères, car elles expriment des vérités exactes sur des unités réelles et concrètes. Au moyen d'une pareille méthode,

on arrive, par des vérités partielles, à des mensonges généraux. Sa tendance serait, après avoir, au moyen de statistiques comparatives, établi quelle est la méthode à préférer dans le traitement des maladies, l'adopter et la généraliser à l'exclusion de toutes les autres. Cette méthode serait des plus irrationnelles, parce qu'elle exclurait toutes les exceptions auxquelles elle ne pourvoirait point, et les exceptions, comme chacun sait, sont très-nombreuses dans les systèmes médicaux.

Par exemple, s'il s'agissait de déterminer, au moyen de tableaux statistiques, quelle est la meilleure méthode curative pour combattre l'érysipèle, on y voit que la saignée est le meilleur remède, car elle ne donne qu'une mortalité de dix pour cent. Mais qui osera nier que sept ou huit peut-être de ces malades ne soient morts précisément parce que la saignée ne leur convenait pas, soit en raison des complications qui l'ont suivie, soit parce que leur organisme ne comportait pas ce moyen, soit en raison du mode suivant lequel la maladie a commencé et marché, soit relativement aux causes congénitales ou acquises qui ont modifié l'affection morbide, ou pour une infinité d'autres *soit*, auxquels les statistiques ne suffisent et ne peuvent point suffire? Et qui ne sait que pour guérir les maladies, une légère modification, qui paraît puérile aux yeux du médecin systématique, peut, bien ou mal appliquée, guérir ou tuer le malade? Le climat, la localité, le genre de vie, qui influent tellement sur l'organisme humain

dans l'état de santé, mais surtout dans l'état de maladie, rendront inutiles ces statistiques, auxquelles, si on enlève leur minime valeur locale, valeur simplement hygiénique, il ne restera aucun avantage relatif à la thérapeutique ; et quand elles auraient la valeur que quelques-uns leur attribuent, il me semble qu'avant de chercher à établir par leur moyen quelle est la meilleure méthode de traitement, il faudrait commencer à voir si cette méthode existe réellement, ou si elle est encore à découvrir.

Mon cher confrère, des centaines de médecins sont aujourd'hui persuadés de toutes ces choses, et le D^r Caramelli, par sa proposition faite au Congrès de Florence, a été le représentant de tous ceux qui connaissent le vide et l'aridité de la médecine moderne.

Voyons maintenant quelles conséquences on peut déduire du refus du président de mettre en discussion la proposition du D^r Caramelli.

1^o Ce refus est une confession solennelle que les *faits* et les *principes* de la science sont loin d'être incontestablement *vrais et positifs*.

2^o Une science manquant de données positives ne mérite pas la confiance publique.

3^o Le refus fait par l'illustre président et approuvé par le Congrès, laisse considérer la science médicale comme impuissante à établir en qualité de soutien et d'appui des principes vrais et positifs.

4^o La recherche de principes positifs et fondamentaux de la médecine est un temps perdu.

On pourra opposer que le refus de mettre en discussion la proposition du D^r Caramelli aura été motivé par l'inconvenance de la proposition même, dont la discussion aurait été cause d'un grand scandale, car de quel front aurait-on osé mettre en doute la science de tant d'illustres personnages? Mais le D^r Caramelli pourra objecter : si tous les jours, dans leurs ouvrages, leurs Académies, leurs consultations, ces savants mettent en doute la science des uns des autres, se combattent à qui mieux mieux, ne sont jamais d'accord, — quel dommage aurait pu résulter, pour la gravité de cette assemblée, que lui-même se cachât parmi ceux qui doutent?

Mais serait-il impossible d'arriver à établir la science médicale sur des faits positifs, et de ces faits en déduire une thérapeutique rationnelle et vraiment curative des affections morbides?

Dans l'état actuel de la science, au moyen des matériaux et des idées qui règnent, il est impossible d'atteindre ce but. Tous les systèmes de médecine ont eu de nombreux prosélytes, ont invoqué à leur aide les guérisons obtenues ; mais à peine l'enthousiasme s'est-il refroidi, à peine la réflexion a-t-elle eu plein champ pour pénétrer dans les esprits apaisés des placides et attentifs observateurs qu'ont surgi des opposants raisonnables, qui ont eu peu de peine à renverser l'édifice scientifique élevé au milieu des cris de l'enthousiasme et de la reconnaissance.

Si quelqu'un avait le temps et la patience de rechercher les maladies guéries par cette force incon nue qui régit les corps vivants, il trouverait proba blement que leur somme est supérieure à celle des maladies guéries par quelque méthode que ce soit. La pneumonie, par exemple, dont la gravité, sui vant l'opinion de tous les médecins, réclame d'é nergiques méthodes curatives, abandonnée à elle-même, et non traitée, si ce n'est par boissons tièdes et parfois excitantes, comme ont coutume de les em ployer les habitants des montagnes, conduit au tom beau moins d'un cinquième des malades (20 o/o); tandis que suivant les remarquables observations du professeur Speranza, parmi les pneumoniques trai tés par Brera, il en mourait 19 saignés deux ou trois fois, 22 saignés de trois à neuf fois, et 68 saignés plus de neuf fois *sur cent*; tandis qu'il n'en mourait que 14 o/o s'ils n'étaient pas saignés du tout. Com bien d'individus atteints de la même maladie ont été guéris au moyen de régimes opposés et de remèdes contraires? Donc la nature a eu un pouvoir suffisant pour conserver la vie malgré le mauvais régime, et triompher à la fois de la maladie et du remède. Si la nature a cet extraordinaire pouvoir de résister au remède mal administré, elle aura à plus forte raison celui d'opérer sans lui. Il n'y a pas de maladie, quelle qu'en soit la complication, pas d'affection extraor dinaire, que la nature n'ait surmontée par elle-même. (Ces paroles ne doivent être admises que dans cer taines limites. *Trad.*)

C'est pourquoi il me semble que pour fonder la science médicale sur des faits positifs et fondamentaux, on doit :

1^o Etudier avec beaucoup de perspicacité et de profondeur les moyens employés par la nature pour guérir les maladies ;

2^o Examiner avec tout autant de sagacité les guérisons opérées, au moyen d'impressions immatérielles, sur l'élément vital ;

3^o Connaître avec la même profondeur tous les modificateurs de l'élément vital.

Tous les exemples de guérison spontanée qui sont enregistrés dans les nombreuses annales de la science médicale, nous donnent la conviction que les moyens dont la nature se sert pour opérer ces merveilleuses résolutions des maladies, même les plus obstinées, sont des mouvements qui ont lieu ou dans la partie malade même, ou dans des parties plus ou moins éloignées. De semblables mouvements, qui s'opèrent au moyen du seul élément vital ou nerveux, comme on voudra l'appeler, sont toujours accompagnés ou d'une augmentation de maladie dans la partie affectée, ou du développement d'une nouvelle affection dans des parties éloignées. Ces variations ne peuvent avoir lieu que plus ou moins tumultueusement, avec plus ou moins de péril de la vie. La puissance vitale qui produit cet effet semble l'amener au moyen d'une réaction particulière, dirigée contre l'action existant dans la partie malade ; c'est pourquoi la réaction, dans les cas de guérisons sponta-

nées, semble être la condition indispensable pour la résolution de l'affection morbide.

Lorsque la doctrine des crises était en vigueur, il est probable que la médecine suivait un sentier plus près de la vérité que celui où elle marche aujourd'hui. Cette doctrine perdit de son crédit auprès des médecins, par la raison que l'aphorisme suivant manque quelquefois de certitude : *quo natura vergit eò est ducendum*; ou bien ce principe fut mal interprété, car si la nature tend, par exemple, à se débarrasser du mal au moyen de diarrhées, d'exanthèmes, de sueurs, d'urines, — toutefois ces mouvements ne seront pas également favorisés par toute espèce de purgations, de dermiques, de sudorifiques, de diurétiques ; au contraire, s'ils viennent à être mal choisis, malgré leurs propriétés spéciales, ils portent la perturbation plutôt que l'assistance aux tendances naturelles. Que s'il a existé des cas dans lesquels il semble, au premier aspect, que les médecins de cette époque déjà éloignée aient vraiment secondé les vues de la nature, les résultats obtenus ne se peuvent logiquement attribuer à leurs vues particulières déduites de principes scientifiques bien fondés et de faits positifs ; mais on doit plutôt les considérer comme un effet du hasard, par la raison que ces médecins n'ont pas laissé des règles à leurs successeurs pour opérer avec une réussite pareille ; ou si, par aventure, ils ont transmis à la postérité quelques préceptes, ceux-ci n'ont pu résister à la logique des faits dont s'est enrichie la science des temps modernes.

Il n'y a pas de méthode curative, il n'y a pas de remède qui ne proclame de nombreuses guérisons et des effets curatifs merveilleux ; toutefois, en avançant en âge, les méthodes se sont succédées l'une à l'autre, et les remèdes anciens ont fait place à des remèdes nouveaux. Ces changements perpétuels étaient motivés par des observations contraires, qui donnaient un air trompeur aux méthodes précédentes et aux remèdes qu'elles avaient proclamés comme de la plus grande utilité.....

En méditant attentivement les histoires de guérisons que les médecins ont publiées dans les diverses phases de la médecine, il ressortira qu'aucune guérison n'a été obtenue sans réaction préalable de la fibre vivante. Les phénomènes de la réaction sont plus ou moins apparents, mais ils n'échapperont pas à l'observateur avisé. Je ne veux pas pour le moment examiner si cette réaction dans la multitude de cas qu'offre la littérature médicale, a été excitée spontanément malgré les remèdes, ou si elle a été produite par eux ; mais il est certain qu'elle est toujours manifeste. Elle vient, soit dans la partie malade, soit dans une partie éloignée, de l'élément nerveux, aussi bien dans les guérisons spontanées que dans celles qu'on peut plausiblement attribuer aux moyens employés par l'art médical.

Tous les efforts donc du médecin doivent tendre à exciter cette réaction ; tout ce qui peut la produire doit être considéré comme moyen curatif ; et quelle que soit la voie par laquelle on arrive à ce but, alors

qu'on l'obtient, on est certain qu'une réaction a eu lieu.

Voilà le fait, et il est certain. Mais on peut à bon droit condamner toute méthode curative qui, ou n'aurait pas des moyens suffisants pour maintenir la réaction dans de justes limites, et en proposerait de trop violents pour l'exciter; ou qui, l'excitant même avec des moyens doux, exciterait une réaction qui ne serait pas en rapport avec la maladie, ou mettrait l'élément nerveux dans de telles conditions qu'il le rendrait inhabile à la produire. Une bonne et vraie thérapeutique doit avoir une base inébranlable, sur laquelle on puisse fonder des préceptes simples, clairs et en harmonie avec les lois naturelles.

Nous avons donc un fait certain : la réaction, sans laquelle n'a lieu aucune guérison. Elle s'effectue au moyen des forces vitales, ou de l'élément nerveux; autre fait incontestable, d'où découle la conséquence nécessaire qu'en modifiant l'élément nerveux, qui dans les maladies est aussi une cause qui les entretient, — on réussira à modifier la maladie.

Les méthodes adoptées jusqu'ici pour guérir les maladies manquent absolument d'un principe unique, universel et fixe, qui résiste à la logique des faits; par conséquent ces méthodes ne peuvent établir le choix de modificateurs propres à exciter l'élément nerveux jusqu'à salutaire et curative réaction...

.....

L'élément nerveux se modifie de mille manières différentes pour causer les maladies; il doit donc y

avoir mille moyens pour le modifier dans un sens propre à exciter la réaction.....

La connaissance certaine et exacte de tous ces moyens, c'est-à-dire de toutes les substances médicinales, — la médecine actuelle est bien loin de la posséder. L'histoire de la médecine nous offre à ce sujet un exemple de l'étrangeté de l'esprit humain. Les remèdes ont changé de vertu et de puissance selon le changement des théories ; la matière médicale a été continuellement torturée, tirillée suivant le caprice du chef d'Ecole..... De là plaintes continuelles des médecins sur l'incertitude et la pauvreté de la partie la plus importante de la science, la matière médicale.... surtout depuis l'introduction du controstimulisme, qui, dépouillant les substances médicinales de toutes leurs propriétés particulières, les dotait d'une seule puissance, celle du stimulus et du controstimulus, suffisante, suivant lui, pour combattre le génie de toutes les maladies dont la cause prochaine est l'inflammation pour le plus grand nombre.

.....

La doctrine du controstimulus prouve la vérité de son dogme pathologique au moyen de la faculté controstimulante des remèdes ; puis celle-ci au moyen de son dogme pathologique ; cercle vicieux s'il en fut jamais.

S'il existait une méthode qui, selon toute apparence, dût libérer l'humanité du plus triste mal qui l'afflige : la saignée, c'était certainement la doctrine du controstimulus. En effet, si toutes les maladies

consistent dans l'inflammation, si les remèdes sont vraiment controstimulants, la saignée devait nécessairement être bannie. Mais quoi? Depuis l'apparition de la doctrine du controstimulus, l'usage de la saignée s'est tellement multiplié, que Botalli même et ses sectateurs en frémissaient. Que sont donc des contre-stimulants, des antiphlogistiques, qui ne viennent pas à bout d'épargner une once de sang? Et avec quel fondement ces remèdes peuvent-ils être considérés comme doués de faculté contre-stimulante, si leur administration marche toujours accompagnée de copieuses saignées?.....

.

J'omets de parler des tristes et funestes conséquences qui dérivent nécessairement de l'administration imprudente de tous ces remèdes, sans une règle fixe pour leur usage, sans savoir pourquoi et quand on doit en laisser un pour recourir à un autre, et cent autres *pourquoi* auxquels la doctrine du controstimulus ne répond en aucune manière.

Le but final d'une bonne méthode curative rationnelle, est de pousser l'organisme à une salutaire réaction; mais ce but ne pourra s'obtenir, tant que nous serons incertains sur l'action des remèdes, et que nous n'aurons pas des notions exactes sur leurs propriétés spéciales. Ces propriétés spéciales des remèdes ne se sont pas révélées en grand nombre aux yeux des observateurs, parce qu'elles ne se manifestaient à eux que dans des cas de maladie où il est toujours difficile, pour ne pas dire impossible, de

distinguer les phénomènes de la maladie de ceux du remède ; tout au plus tiraient-ils leurs notions des empoisonnements accidentels et d'expériences faites sur les animaux, dans quels cas la substance médicale était administrée à trop haute dose, et attaquait ainsi directement la source de la vie, manifestant mal et confusément ses effets. Il devenait aussi impossible de porter un jugement sur les sensations éprouvées par les animaux, sur lesquels l'action du remède ne se manifestait qu'au moyen de lésions locales, qui sont à peu près les mêmes, bien que produites par des substances très-diverses.

Toutes les substances qui se tirent des trois règnes de la nature, ont le pouvoir de modifier le corps humain d'une manière particulière et propre à chacune d'elles, pourvu qu'elles entrent en contact avec un corps dont les fonctions soient toutes à l'état absolument physiologique. Ce fait, s'il n'était pas confirmé par des milliers d'expériences, pourrait être proclamé *a priori*, sans crainte d'erreur. Afin donc de connaître dans leur intégrité ces facultés modificatrices des substances tirées des trois règnes, il est nécessaire de les expérimenter sur le corps humain, et de mettre celui-ci dans des circonstances favorables, pour qu'elles puissent déployer toute leur action. Jusqu'à présent, il me semble qu'il n'y a rien de plus logique, et que rien ne s'accorde davantage avec la philosophie naturelle, que cette proposition.

On pourra, on devra même, faire des expériences comparatives, d'homme à homme, de sexe à sexe,

d'âge à âge, de tempérament à tempérament ; il est impossible qu'il ne résulte pas de ces expériences une excellente pathogénie qui révélera l'action propre, individuelle, de tous les remèdes.

Et les expérimentateurs ne devront pas s'arrêter là, mais pourront répéter ces expériences sur des personnes atteintes de maladies chroniques, et observer les actions exercées par ces diverses substances sur les différentes affections, noter les modifications et les changements survenus depuis l'influence de leur puissance. Un semblable recueil de faits portera avec lui l'empreinte de la vérité, car tous les expérimentateurs se trouveront d'accord dès le moment qu'on aura arrêté cette méthode d'expérimentation, et ces faits deviendront les faits positifs de la médecine.

La maladie consiste, comme nous l'avons dit, dans une perturbation du dynamisme vital, tant qu'il n'y a pas altération organique ; les remèdes, par leur action, régularisent ces perturbations, quand cette action est appropriée à chaque cas de maladie. D'où il me paraît que Van-Helmert a exprimé une vérité solennelle, quand il a dit : *Docebo ut non per contraria neque per similia, sed dumtaxat per dotata et appropriata instituantur medelæ et sanationes...*

.....

La vie est *une*, tant dans l'état de santé que dans celui de maladie ; par conséquent, les moyens dont se sert la nature pour conserver la vie sont toujours les mêmes, soit dans l'un, soit dans l'autre état.

Donc, pour fonder une bonne thérapeutique, il convient d'imiter la nature et même la marche qu'elle tient pour sa conservation. Cette marche consiste dans l'appropriation des éléments qui conviennent à son existence; donc, lorsqu'il s'agit de remettre en ordre les mouvements dérangés de la vie, il convient de faire usage de remèdes appropriés à l'état morbide.

Ces remèdes réellement appropriés seront ceux dont les effets sont le plus conformes à l'expression apparente de la maladie. Dans l'état de santé, pour que l'équilibre de l'harmonie ne se rompe pas, il convient que les corps capables de conserver un être dans cet état, aient avec lui une ressemblance d'action et soient exempts de toute action nocive; ces corps donc possèdent la condition de l'appropriation; l'état de santé est l'absence absolue de phénomènes morbides; cet état ne pourra être maintenu que par des corps incapables de produire de semblables phénomènes.

Au contraire, l'état de maladie se manifestant au moyen d'une multitude de phénomènes, qui dans l'état opposé n'existaient pas, afin de s'opposer à leur nouvelle condition, il convient d'accomplir la loi d'appropriation, et de chercher un corps dont la propriété soit de produire un état semblable à celui de maladie que l'on veut guérir.

Les propriétés de semblables agents ou remèdes se révéleront aux médecins dans leur totalité, si on assujettit à la sus-indiquée expérimentation tous les

agents capables, dès leur introduction dans le corps humain, d'altérer d'une manière plus ou moins durable l'état de santé. Ce n'est que par ce moyen qu'on peut espérer d'avoir une médecine rationnelle, qui soit une déduction logique des modes par lesquels la nature conserve la vie.

Quand on applique un remède d'après ce principe à un état morbide quelconque, après un temps plus ou moins long, on observe une augmentation plus ou moins grande du mal ; c'est là l'état de réaction que produit l'élément vital, et où il est poussé par l'action du remède ; cet état de réaction sera d'autant plus prompt à se manifester, que le remède sera plus approprié et analogue à l'état présent de la maladie.

Ainsi, dans tout cas, le médecin ne marchera plus à tâtons, les yeux de son esprit ne seront plus voilés par cet informe mélange d'opinions émises par les écrivains sur l'action des remèdes.....

.....

Une autre preuve qui sert à nous confirmer dans l'opinion de la nécessité de l'appropriation, la convenance, la ressemblance des moyens curatifs avec l'état de maladie, je la trouve dans les guérisons obtenues au moyen d'impressions morales, qui, opérant puissamment sur l'élément nerveux, l'ont poussé à une salutaire réaction. Il ne manque pas d'exemples de folies guéries au moyen d'impressions subites et effrayantes, qui, d'autres fois, ont produit sur l'état sain l'aliénation mentale ; on peut rappeler un

nombre de guérisons d'épilepsie, après un violent accès de colère, sous l'empire d'une passion d'amour extraordinaire, et au moyen d'une joie inattendue, impressions qui, bien souvent, ont été la cause occasionnelle du mal caduque. La peur, la terreur, qui rendent l'homme immobile, incapable de mouvoir un bras pour sa défense, ont guéri des paralysies rebelles et invétérées. La mélancolie, l'hypochondrie, le spleen, causés quelquefois par des études prolongées, par une application immodérée, par la multiplicité des affaires, disparaissent chez celui où la maladie est survenue par satiété des plaisirs, par l'oisiveté, si à l'oisiveté succède le travail, si aux plaisirs on substitue une application sévère et utile.

La convenance donc, ou appropriation, ou affinité, comme on voudra l'appeler, des moyens curatifs à l'état morbide, telle est la condition sans laquelle il est impossible de provoquer une réaction salutaire, qui amène nécessairement guérison, ou amélioration notable. Ce fait, qui est de la plus haute importance, peut être vérifié par tous les médecins, et servira de base à une bonne thérapeutique, but final de la médecine.

Alors tomberont toutes les théories mystiques sur l'inflammation, base des tableaux de maladies sur lesquels on a publié tant de romans scientifiques....

.....

Fascinés par l'idée que la saignée seule était capable de surmonter la phlogose, les médecins n'ont pas su faire l'importante observation que la marche

phlogistique étant elle-même un effet de la perturbation de l'influence vitale, et par conséquent subordonnée à celle-ci, peut certainement et totalement être anéantie et domptée sans émissions sanguines, si au moyen de remèdes appropriés on parvient à régulariser l'action troublée de l'élément nerveux.

Je crois, cher collègue, que vous approuverez ces idées sur une thérapeutique future, qui ne sont jamais qu'un corollaire de la doctrine des spécifiques destinée à introduire la réforme désirée par tout le monde. Ces vues thérapeutiques sont une déduction logique de faits physiologiques, qui se vérifient chaque jour et ne peuvent être mis en doute; ces préceptes sont en harmonie avec les enseignements proclamés par Bacon, et ensuite commentés par William Herschell dans son discours sur l'étude de la philosophie naturelle.....

.

La proposition épigrammatique du D^r Caramelli, lancée au milieu du Congrès des savants à Florence, a mis clairement au jour que, malgré les illustres champions des doctrines médicales italiennes présents à cette réunion, les esprits des praticiens sont entourés des doutes les plus forts sur l'art de guérir les maladies, et que les promesses du controstimulus n'ont point été tenues.....

.

Le refus du professeur Buffalini, président, n'est en aucune manière excusable; il n'avait pas le droit d'empêcher une discussion qui, pour me servir d'une ex-

pression moderne, était palpitante d'actualité. J'ignore les réflexions faites par l'illustre président à l'égard de la proposition du D^r Caramelli, et quelles sont les raisons sur lesquelles il a appuyé son refus ; mais de quelque manière qu'il l'ait motivé, j'en'y trouve point de raison fondée pour empêcher une aussi importante discussion. La demande du D^r Caramelli mise en discussion aurait révélé à quel point se trouvent les convictions des médecins concernant les doctrines en vigueur ; par son moyen, on aurait mis à découvert les idées des médecins concernant l'art qu'ils exercent, et on aurait vu apparaître quelques définitions des méthodes à suivre, propres à sortir la médecine de l'incertitude qui l'encombre. Une pareille discussion, loin d'être offensive pour la gaité des savants rassemblés, et loin de nuire à la médecine auprès du public instruit, était digne des médecins et de la science, car ceux-là auraient donné un témoignage public de leur bonne foi, et auraient ainsi prouvé qu'ils n'étaient pas dominés par l'esprit de parti, et qu'ils étaient prêts à se montrer partisans et défenseurs uniquement de la vérité.

Mais la question du D^r Caramelli, rejetée par la volonté du président, n'a pas trouvé une seule voix pour sa défense ; pas un seul d'un si grand nombre d'hommes rassemblés en ce lieu n'a osé s'opposer à la détermination du président, dont le devoir était de consulter les savants réunis sur la question de savoir s'ils voulaient ou non admettre cette discussion, et non s'arroger le droit de la repousser autocratique-

ment et sans mandat spécial.

Les sciences médicales, il faut bien l'avouer, n'ont pas encore retiré grand avantage des réunions scientifiques, qui ont été l'occasion de disputes acérées, au lieu de discussions sérieuses et pacifiques, lorsqu'on n'y a pas perdu le temps à traiter des sujets dépourvus de toute utilité pratique, quelquefois même ridicules.

Dans les trois Congrès italiens, il n'y a pas encore eu un seul médecin qui ait franchement abordé la question d'une réforme médicale, dont la nécessité est généralement reconnue, et qui n'est exprimée par personne.

Et ces misères ne sont pas particulières à nous autres Italiens; les Français n'ont sur ce point rien à nous envier. Dans le Congrès de Lyon, de l'an passé, on trouve dans le programme relatif aux sciences médicales, outre les questions déjà mille fois traitées et jugées, la suivante : *Qu'était l'hygiène au temps de Moïse, et quelle influence elle a exercé sur la civilisation des peuples de l'antiquité?* Une pareille question n'est-elle pas plutôt digne d'un archéologue que d'un médecin?

Les Congrès scientifiques ne sont pas seuls inondés de semblables ridicules inutilités : l'Institut de France, la grave Académie des Sciences, permet des lectures qui jurent avec le savoir et le génie de quelques hommes remarquables, illustrations de l'un des premiers corps scientifiques de l'univers. Il n'y a pas longtemps, un médecin nommé Nonat, dans ses ta-

bleaux proportionnels sur l'hypertrophie de la rate et les moyens de la guérir, lus à l'Institut de France, a prononcé les babilles suivantes : Une rate grossie de trente centimètres cubes, par exemple, en suite de fièvres intermittentes, pour être réduite à son état normal, exige trente centigrammes de sulfate de quinine, et trente hectogrammes de sang extrait au moyen de ventouses scarifiées.

Et qui ne déplorera pas la décadence de l'art médical, en voyant de semblables sornettes, non-seulement écoutées, mais encore honorablement mentionnées à l'Institut ! l'art médical sera bientôt réduit à celui de raboter, puisque les remèdes seront choisis et pesés, après avoir mesuré l'organe vers lequel on devra les diriger, et on en proportionnera la dose précisément à la circonférence du viscère affecté. Remarquez bien que la vérité et la bonté de cette méthode est prouvée par des tableaux statistiques, auxquels il n'y a rien à répondre ; qui osera aujourd'hui proposer de nouvelles méthodes de guérir, sans les étayer des inévitables tables statistiques ? De nos jours, tout marche par statistique, le monde est sous le joug des chiffres ; mais il n'est pas pour cela déchiffré, car les ténèbres vont croissant dans les sciences médicales, ou la manie de la nouveauté marche unie à l'impuissance de créer.

Et cela apparaît surtout à Paris, où il n'est possible d'arriver à la célébrité qu'en se donnant la gloire de créateur, et la célébrité une fois obtenue, elle ne peut se soutenir sans que les inventions se suivent et

se tiennent l'une l'autre. Voilà pourquoi il arrive que, dans les sciences médicales, on va déterrant de vieilles méthodes rajeunies au moyen de formes pompeuses et hardies.

La médecine se trouve donc dans l'anarchie ; il n'y a plus de convictions ; l'art est en décadence totale ; chacun travaille pour soi, non pour agrandir la science et contribuer à son progrès, mais pour pourvoir à sa propre réputation, à sa renommée, parce que dans les grandes capitales il est nécessaire de faire retentir les noms propres ; la multitude court après le bruit. De là les travaux scientifiques entrepris et exécutés avec une singulière célérité, lesquels, examinés attentivement, ne sont que d'impudentes rapsodies et de blâmables plagats, ou bien d'étranges folies et de mesquins jeux d'esprit imaginés par l'ardeur de la soif de l'or ;..... à des travaux triviaux succèdent les travaux les plus médiocres ; les Académies médicales en sont réduites à la toile de Pénélope ou au tonneau des Danaïdes ; les questions qu'elles proposent ont été pour la plupart résolues ou du moins traitées à fond par les anciens, avec autant si ce n'est plus de mérite que par les modernes.

Une réforme médicale générale est désirée de partout ; mais une réforme qui nous délivre pour toujours de ces erreurs qui ont tenu la médecine, depuis sa naissance, enchaînée au rocher de l'autorité et du préjugé ; en sorte que, seule parmi les sciences, elle a vu, dans son impuissance pour le progrès, toutes ses

rivales avancer à pas de géant. Nous invoquons une réforme qui mette les fondements de la science sur une base ferme, incontestable et logique, qui n'admette rien qui n'ait été comparé avec l'observation et l'expérience ; que les vieilles erreurs servent à mieux mettre en saillie les vérités nouvelles ; que les propositions et les affirmations non consolidées par des faits positifs, soient synonymes de mensonge....

.

Déjà les éléments et les germes de cette réforme existent et grandissent chaque jour, car tel est le pouvoir de la vérité, que vis-à-vis d'elle tout obstacle est vain, et que tout arrêt ne fait que produire une force supérieure capable de surmonter toute barrière. Mais pour obtenir cette réforme, mon cher Dansi, il faut semer ces idées, généraliser ces désirs, réunir sous la bannière de la réforme le nombre considérable d'hommes studieux, répéter mille fois les mêmes choses, prouver le vide de la médecine que suit la plupart des médecins ; il convient d'embrasser une vie de sacrifices, d'aller au devant de la haine et du mépris ; rien de tout cela ne doit nous empêcher de nous faire champions d'une vérité, qui deviendra de la plus grande utilité à nos concitoyens.

.

Turin, 13 avril 1842.

Maurice POETI.

Observation du Rédacteur. La lettre qui précède ne contient aucun fait nouveau concernant l'ho-

mœopathie; nous l'avons toutefois traduite et publiée, pour montrer aux lecteurs français de quel zèle sont animés nos jeunes collègues transalpins, et comment ils savent utiliser la première circonstance venue pour amener le public de leurs lecteurs, sinon à la connaissance, du moins au désir de l'homœopathie.

Ajoutons à ce qui précède, qu'à Turin le D^r Chiò a répandu et répand encore un nombre considérable d'exemplaires de notre *Réponse* aux soi-disant *Réfutations* du professeur Griffa. Ainsi, de tous côtés l'homœopathie se fait jour et prend place parmi les études sérieuses des jeunes médecins.

Observations pratiques, par GARDEY,
chirurgien, à Nantes.

Première observation. Le 19 septembre 1840, consulté pour une fille de 21 ans, blonde, pâle, atteinte d'une fièvre intermittente quotidienne : Frisson depuis huit jusqu'à neuf heures du soir; venait la chaleur jusqu'à trois heures du matin; moral affecté; tête lourde et douloureuse au toucher, comme si elle était meurtrie, surtout du côté droit; pesanteur et cuisson dans les yeux; bouche mauvaise, altération; pas d'appétit; faiblesse à l'estomac; douleurs au bas-ventre; *aménorrhée depuis huit mois*; urines rouges, épaisses; leucorrhée âcre et séreuse, qui occa-

sionne de la démangeaison à la vulve ; élancements dans le ventre ; douleurs à la nuque et à la poitrine, lorsqu'elle toussait. Deux doses de *pulsat.* 2/30 et 2/12 firent paraître les règles (au bout de neuf jours) assez abondantes, mais de peu de durée.

, Prié par la mère de m'assurer de l'état de grossesse de sa fille, je dus pratiquer le toucher ; en portant mon doigt, cette fille me dit que je la faisais souffrir à l'entrée du côté gauche ; alors je la découvris, et j'aperçus une tumeur lymphatique à la face interne de la grande lèvre de ce côté. Je donnai *mercur. sol.* 3/30, en une dose ; la fièvre et la tumeur disparurent en 48 heures ; peu de jours après, tous les autres symptômes cessèrent, à part la grossesse, qui parvint très-heureusement à son terme, et l'accouchement fut des plus heureux.

Cette fille a joui depuis et jouit encore d'une santé florissante.

Deuxième observation. Le 8 avril 1842, appelé près d'une fille de 20 ans, affectée d'une tumeur semblable, qui a cédé à deux doses de *mercur. sol.*, dans six jours. Je lui ai administré chaque dose dans trois cuillerées d'eau : la première dose était de 3/30, et la seconde d'un grain de la 3^e trituration.

Troisième observation. M^{me} P...l, âgée de 38 ans, d'un caractère gai, vif, emporté, très-impressionnable, constitution pléthorique, fut prise, le 5 août 1841 (à la suite d'une promenade en voiture), de vomissements qui continuèrent pendant 29 jours, malgré les moyens employés par un médecin allopa-

thé. Les règles, qui devaient venir à cette époque, n'eurent pas lieu.

Appelé près d'elle le 13 septembre, je la trouvai dans un état de faiblesse extrême, résultant d'un traitement allopathique qui lui fut tout-à-fait contraire. La figure était pâle, la parole difficile, gênée; la fièvre la prenait tous les jours à huit heures du matin, avec frisson qui durait trois quarts d'heure; puis la chaleur avec sueurs depuis la tête jusqu'au bas-ventre, tandis qu'au dessous elle éprouvait un froid glacial jusqu'au bout des orteils; sa langue était blanche, sans être chargée; elle éprouvait des douleurs au bas-ventre, n'avait pas de sommeil; son moral était affecté. Je donnai *pulsat.* 3/30, à prendre trois cuillerées dans le jour.

Le 16, la malade avait passé une bonne nuit; mais la fièvre la reprit à la même heure; le frisson fut plus court, et le froid moins intense et n'eut pas lieu dans les extrémités inférieures comme avant; elle se sentait mieux, quoique son pouls fût faible. Je lui donnai *china* 3/12, dans trois cuillerées d'eau; elle en prit une le soir; la nuit fut agitée, avec délire; les règles supprimées reparurent vers les quatre heures du matin.

Le 17, je trouvai le pouls extrêmement faible; son mari lui avait donné la deuxième cuillerée du remède; je fis suspendre la troisième; son pouls se releva vers les trois heures de l'après-midi, mais il y avait exaltation cérébrale. La malade, qui était menacée depuis plusieurs jours de paralysie de la lan-

gue, éprouvait une plus grande difficulté à parler et à mouvoir le bras droit ; il y avait un peu de délire fugace. Je donnai *aconit.* 3/30, en trois cuillerées.

Le 18, à midi, son pouls était plus élevé, mais la parole n'était pas encore libre. J'appris qu'elle avait du chagrin ; je donnai *ignat.* 3/30.

Le 19, je trouvai la malade en meilleur état ; elle ne déraisonnait plus ; la parole était plus libre ; l'exaltation nerveuse cessa bientôt, avec les symptômes de paralysie.

La fièvre d'accès dura encore quelque temps, avec nausées, vomissements, mais elle fut dissipée en peu de jours par *nux vom.*, *pulsat.* et *arsenie.*

Ainsi, cette malade, qui avait été presque abandonnée et réduite à un état très-grave par un traitement tout à fait contraire, a dû le rétablissement de sa santé, en peu de temps, à l'administration de quelques doses infinitésimales, qui sont venues bien à propos remédier aux accidents causés par des remèdes contraires et des doses énormes de l'allopathie.

Quatrième observation. M^{me} P...t, âgée de 45 ans, constitution malade, atteinte depuis plusieurs jours de diarrhée, fut prise dans la nuit, le 11 avril 1842, de très-fortes coliques et de selles sanguinolentes, dix fois dans la nuit. *Mercur. solub.* 6/30, dans six cuillerées d'eau, à prendre une cuillerée toutes les deux heures, ont suffi à une guérison complète le 16.

Cinquième observation. M^{me} B...t, dureté de l'ouïe, avec diminution de l'odorat. Appelé près

d'elle le 20 février dernier, je donnai *calcar.* 3/30 et *graph.* 3/30, le 12 avril, l'ont entièrement rétablie.

CRITIQUE.

M. VELPEAU a publié dans les *Annales de la chirurgie française et étrangère*, un article remarquable *sur la nature et la thérapeutique de l'érysipèle*, qui nous donnera lieu à formuler quelques observations ; nous désirons qu'elles parviennent à l'illustre professeur, afin qu'il en fasse l'épreuve et l'application dans les cas analogues, et qu'il justifie ou critique notre manière de voir à cet égard.

Voici le commencement de cet article :

L'hémorrhagie et la gangrène, qui ont tant occupé, tant effrayé les malades et les médecins d'autrefois, sont, grâce aux progrès des sciences, grâce aux ressources de l'art, rarement inquiétantes aujourd'hui. Il n'en est pas de même, malheureusement, de certaines inflammations, de la *purulence*, qui compliquent si souvent, au point de les rendre dangereuses, si ce n'est inévitablement mortelles, les plaies, les blessures de toutes sortes, et les différentes opérations chirurgicales. Parmi les inflammations qu'il importerait de savoir prévenir ou éteindre, l'érysipèle doit incontestablement être placé en première ligne. C'est lui en effet qui, se montrant à l'occasion de la plus légère égratignure comme à la suite des plus grandes opérations, oblige à tant de réserve dans le pronostic des blessures, qui vient si fréquemment troubler la joie des opérés et la sécurité du chirurgien.

Les recherches que j'ai dès longtemps entreprises pour apprécier la véritable nature et la thérapeutique de ce fâcheux ac-

cident, m'ont conduit à quelques résultats dont je crois devoir dire un mot aujourd'hui.

Ayant constaté que des inflammations fort diverses, sous le rapport du siège, des causes, de la marche, du danger, du traitement, ont été, sont encore journellement confondues dans la pratique sous le titre d'*érysipèle*, j'ai dû m'efforcer avant tout de bien préciser les caractères propres à chacune de ces inflammations. En procédant de la sorte, je suis arrivé à séparer complètement, à l'aide des signes positifs, la *phlébite* ou inflammation des veines, le *phlegmon diffus* ou inflammation du tissu cellulaire, et l'*angioleucite* ou inflammation des vaisseaux lymphatiques, de l'érysipèle proprement dit, à établir que ces quatre phlegmasies, quoique susceptibles de se confondre, de se combiner, n'en sont pas moins parfaitement distinctes du commencement à la fin. Ce que j'ai dit ailleurs de la phlébite et du phlegmon diffus (*Rev. méd.*, 1829, t. II, p. 590), le Mémoire que j'ai publié sur l'angioleucite en 1835 (*Arch. génér. de médecine*, t. VIII, 2^e sér., p. 129-308) me dispensent d'y revenir en ce moment. Le contenu de la présente note doit donc s'entendre exclusivement de l'érysipèle, de l'*érysipèle proprement dit*.

Une piqûre de sangsue, un vésicatoire, un cautère, une mouche, l'enlèvement, la cautérisation d'un tubercule de la tête, de l'épaule, de la main, une incision quelconque, peuvent occasionner un érysipèle. Dans les grands hôpitaux, où elle règne presque sans interruption, avec des recrudescences souvent épidémiques, cette maladie est une véritable peste. Je tiens du chirurgien des stations anglaises au Brésil, que les ravages causés par l'érysipèle dans ces contrées ne sont pas moins désolants que parmi nous. J'ai reçu, en 1838, de l'administration des hôpitaux de Boston, une lettre insérée par extrait dans la *Gazette médicale* (1838, p. 496), et qui avait pour but de provoquer en Europe de nouvelles recherches, d'obtenir, de France et d'Angleterre, un remède qui pût débarrasser l'humanité de ce fléau devastateur.

Après une aussi fâcheuse et déplorable annonce, ne devait-on pas s'attendre à ce que l'illustre professeur traitât surtout à la recherche d'un moyen de prévenir l'érysipèle, d'en empêcher la formation, la naissance ?

Dans son excellent traité il n'en est pas dit un mot ; le praticien ne s'occupe de l'érysipèle que quand il existe déjà ; il ne paraît avoir cherché par aucun moyen, soit externe, soit interne, à en arrêter la manifestation.

Il dit en avoir vu plus de mille, et avoir tenu note exacte de 400. Il les a traités par la *compression*, le *vésicatoire volant*, l'*azotate d'argent*, le *fer rouge*, l'*onguent mercuriel*, l'*axonge*, la *pommade avec le précipité blanc*, l'*acide sulfurique* étendu d'eau, l'*acide chlorhydrique*, le *citrique*, le *tartrique*, l'*oxycrat*, l'*eau salée*, le *nitrate acide de mercure*, le *camphre*, les *mouchetures*.... le tout sans effet apparent.

« Partant alors de l'idée que, dans l'érysipèle, les tissus enflammés sont imbibés de sang, de fluides dénaturés, il s'est demandé si des topiques ferrugineux n'offriraient pas quelques chances de succès dans une maladie aussi superficiellement placée. C'est au *sulfate de fer* qu'il s'est d'abord adressé ; en solution, il l'a employé, à la dose de 30 grammes par litre d'eau ; en pommade, il en a mis 8 grammes par 30 grammes de graisse. »

Il donne ensuite 24 cas d'érysipèle plus ou moins traumatique, chez lesquels la maladie n'a pas résisté

plus de deux jours environ à l'application de la solution ferrugineuse.

Ce résultat est notable sans doute, et l'on doit des remerciements à M. Velpeau pour l'importation dans la thérapeutique d'un moyen aussi facile et aussi curatif.

Mais le service rendu à l'humanité n'eût-il pas été plus grand si l'illustre professeur avait recherché, et appliqué aux plaies, blessures, déchirures quelconques, accidentelles ou chirurgicales, un moyen de les garantir de l'érysipèle?

Ce moyen, très-certainement, se trouve dans la *Matière médicale homœopathique*, non point correspondant à la rubrique *érysipèle*, mais bien au mot *plaie, contusion, blessure*.

Les Annales de médecine homœopathique n'offrent aucun cas de plaie ou de blessure suivie d'érysipèle; sur 64 observations détaillées d'érysipèle que nous avons sous les yeux, il n'y en a pas *une* qui se rapporte à une lésion extérieure. Cette absence complète serait-elle purement accidentelle? ou bien les homœopathes auraient-ils intentionnellement gardé le silence sur les érysipèles traumatiques? Nous n'admettons ni l'une ni l'autre supposition, et nous nous croyons autorisés à penser que l'emploi judicieux de moyens thérapeutiques opportuns a préservé nos collègues praticiens du fléau sur lequel le professeur Velpeau attire avec tant de feu l'attention des médecins.

Ces moyens, nous n'avons pas besoin de les indi-

quer à nos lecteurs ; mais il y a peut-être utilité à les retracer brièvement, pour l'instruction de ceux qui ne puisent pas aux mêmes sources que nous.

Dans tous les cas de blessures, piqûres, écorchures, contusions accidentelles, ou de plaies faites par la main du chirurgien, bassinez les parties lésées avec un mélange d'eau fraîche et de quelques gouttes de teinture d'*arnica*, maintenez-y, s'il est convenable, des compresses plus ou moins épaisses, imbibées du même mélange, que vous ne laisserez jamais devenir sèches. A ce moyen, ajoutez quelques gouttes de teinture d'*arnica*, que vous ferez boire au patient dans un demi-verre d'eau fraîche, plusieurs fois par jour ; répétez sans cesse ces moyens jusqu'après l'époque où devraient se manifester les premiers symptômes de l'inflammation traumatique.

Si celle-ci est légère, continuez l'usage d'*arnica*. Si elle prend, contre toute probabilité, une certaine intensité, à l'*arnica* substituez *aconitum*, employé précisément de la même manière.

Que M. Velpeau veuille bien, dans son hôpital et ailleurs, faire l'essai et l'emploi de cette thérapie curative de la phlogose traumatique et prophylactique de l'érysipèle, — et nous osons lui prédire qu'il n'aura plus que bien peu d'occasions de combattre à outrance ce dernier.

Toutefois, comme cette phlegmasie cutanée est le plus souvent spontanée, c'est-à-dire n'est point traumatique, la découverte du professeur est bonne à consigner et à explorer, ne fût-ce que pour savoir

combien de jours, en moyenne, elle fera gagner au praticien, par-dessus l'emploi de *bell.*, *rh.*, *graph.* et *hep. sulf.*

P.

Congrès scientifique de France.

Le Congrès scientifique de France vient de notifier aux savants l'ouverture de sa dixième session, pour le 28 septembre prochain, à Strasbourg, et la Commission centrale en a publié en même temps le *Programme*.

L'homœopathie, dont le rôle avait été nul, ou à peu près, dans les huit premières sessions, s'est réveillée à la neuvième, et s'est sentie, à Lyon, sur son terrain, comme un soldat de Napoléon l'aurait fait à Austerlitz : elle s'y est montrée brave et fière ; elle n'a pas même baissé la tête devant les cris : *la clôture!* elle a lutté contre le nombre, contre le bruit, contre les interruptions de son président ; elle a recueilli tous les lauriers qu'on lui a laissé *le temps* de cueillir ; elle a surtout remporté la belle victoire de forcer ses plus violents adversaires à ne la combattre qu'à coups de bruyantes absurdités, fort applaudies, il faut en convenir, de la *plebs medica*.

A Strasbourg, ville dans laquelle et autour de laquelle pratiquent avec succès d'habiles homœopathes, l'HOMŒOPATHIE n'obtiendra-t-elle pas de plus

belles couronnes encore? Nous l'espérons, et nous convions à les remporter tous nos collègues de l'est et du nord-est de la France et des pays voisins.

Parmi les questions offertes comme sujets de travaux aux futurs assistants au Congrès, il en est quelques-unes qui sont immédiatement du ressort de l'homœopathie; telles sont les suivantes :

Poser les bases d'une classification des médicaments;

Les expériences faites sur l'homme en état de santé peuvent-elles donner la mesure de l'action des médicaments, tant simples que composés, sur l'homme malade?

Des indications et du mode de l'emploi de l'arsenic;

De l'influence des eaux minérales dans le traitement des maladies;

De la révision du Codex.

Il en est plusieurs autres qui mériteraient aussi d'être traitées, ne fût-ce que pour être résolues négativement.

Dans celle-ci : *Des modifications que réclame l'organisation médicale en France;* il vaudrait la peine de demander, par toutes voies logiques et légales, l'introduction de l'enseignement de la doctrine homœopathique dans chacune des Ecoles de médecine, comme cela a lieu dans quelques Universités de l'Allemagne.

Ceux de nos collègues qui désireraient connaître en détail ledit programme, devront en adresser la

demande au secrétaire-général de la session, M. le professeur HEPP, à Strasbourg.

Nous désirons fort que dans cette dixième session, dont le terme final est sagement laissé à la discrétion des circonstances et à la longueur des travaux, on ne répète pas la faute commise à Lyon, de limiter le temps de chaque lecture. Pour celui qui a pris la peine de rédiger un mémoire sur un sujet donné, c'est bien le moins qu'on lui accorde le temps de le lire. Que ceux que l'audition d'un mémoire un peu long ennue, s'en abstiennent et quittent la salle, à eux permis ; ils ne sont pas obligés d'écouter. Mais il y a une réelle dérision à proposer des sujets, avec le parti pris de ne pas en entendre le développement. Un Congrès scientifique annuel n'est pas le lieu où doivent se produire de courtes *observations* individuelles, de simples récits d'un cas de maladie ; pour cela, il existe assez de Sociétés de Médecine royales et non royales. Les Congrès sont faits pour les mémoires, pour la proposition de nouvelles théories, ou pour les recueils méthodiques de faits appuyant une théorie quelconque.

P.

BIBLIOTHÈQUE

HOMOEOPATHIQUE.

**Matériaux pour la Pharmacodynamique, par le
D^r LOBETHAL, de Breslau.**

(Suite de T. X, p. 201.)

RHUS TOXICODENDRON.

Rhus est du nombre des remèdes auxquels l'homœopathie a assigné une sphère d'action très-étendue. Il peut s'appliquer dans tant de maladies où il a été éprouvé comme un excellent curatif, qu'il convient ici, plus qu'à l'égard d'autres remèdes, d'en scruter l'esprit, c'est-à-dire le rapport qu'il a avec les organes de l'homme affectés de quelque mal.

Dans tous les cas auxquels correspond ce remède, se prononce le manque de *turgor* vitale dans le sang, le défaut de plasticité et la tendance de l'activité organique à dégénérer entièrement en paralysie partielle ou générale. *Rhus* ne saurait guère être remplacé dans ce type de formes morbides, vu que nul

autre remède ne peut prévenir aussi efficacement, quand le cas y correspond, la décomposition locale ou générale du sang. Je ne veux que m'en tenir à l'expérience, et repasser les formes particulières où mes propres essais m'ont appris, au lit des malades, à rechercher ce remède.

Parmi les maladies fébriles, il faut surtout mentionner les fièvres nerveuses, *nervosæ versatiles* (ataxiques) proprement dites, pour lesquelles l'homœopathe pourra bien rarement se passer de *rhus*. Ce fut, lors du *typhus* des hôpitaux des dernières guerres, le remède qui servit à HAHNEMANN à sauver presque tous les malades qu'on lui confia. Dans le stade transitoire de la fièvre nerveuse, de *versatilis* en *stupida*, *rhus*, administré à une dose convenable, est non-seulement le curatif le plus énergique pour prévenir cette dangereuse métamorphose, mais aussi le remède le plus propre à atténuer la congestion passive à la tête, la faiblesse et l'endolorissement extrêmes de tout le corps. Si, après avoir pratiqué plus de quatre ans l'homœopathie, et eu à traiter assez fréquemment des fièvres nerveuses, je n'ai encore, grâce à Dieu, perdu aucun des sujets atteints de ce mal, quelque gravement qu'ils le fussent, je dois surtout d'en avoir fait l'heureuse expérience à l'action de *rhus*, qui ne m'a jamais refusé son aide.

Il s'est montré plus efficace dans les fièvres nerveuses idiopathiques que dans celles qui dérivent de fièvres gastriques, bilieuses ou muqueuses, auxquelles conviennent mieux *bryonia* et *mercurius*. Mais là où

le patient, tantôt dans le délire, tantôt jouissant par moments d'une entière conscience de lui-même, est presque entièrement privé de la faculté de se mouvoir, peut à peine, vu son extrême faiblesse, rester debout quelques instants, se plaint de vives douleurs dans tous les membres, a la langue rouge et sèche, les lèvres noires, les joues colorées, manifeste de vives douleurs à l'épigastre, on peut compter en toute assurance sur l'action salulaire de *rhûs*, qui doit alors se continuer jusqu'à ce que son emploi prolongé vienne mettre un terme à sa réaction, que l'embarras de la tête augmente, tandis que la peau baisse de température, cas où l'*esprit de camphre* est le curatif le plus sûr; ou bien la maladie prend une tournure favorable, le sujet recouvre de plus en plus la conscience de lui-même, la fièvre cesse, et *cocculus* ou quelque autre remède homœopathique amène une convalescence bien prompte, comparée à celle du traitement allopathique.

Mais si, dans ces maladies, on veut retirer tout le fruit possible, il ne faut jamais donner *rhûs* à la 30^e solution, parce que, dans une telle dépression des forces vitales, cette dilution se dissipe d'ordinaire sans laisser de trace. Je n'hésite pas à donner quelques gouttes de teinture primitive, étendue de huit à dix grandes cuillerées d'eau, dont une d'heure en heure, ou toutes les deux heures au moins.

Les pétéchies, ou *morbûs maculosûs WERLHOFFII*, sont le mal chronique qui approche le plus des fièvres typhoïdes. Le caractère de la maladie est

de même ici une tendance du sang à se décomposer, une prédominance des parties séreuses, et le défaut de substance plastique. Quoique je n'aie pas encore eu jusqu'ici occasion d'éprouver l'efficacité de *rhus* dans le *morbus maculosus* confirmé, accompagné d'hémorrhagies passives, il m'a néanmoins rendu de prompts et éminents services dans plusieurs formes chroniques de pétéchies, avec grande faiblesse et prostration de toutes les forces, ainsi que je l'ai vu pendant un été fort chaud chez plusieurs sujets délicats ; mais je crois que dans les fortes hémorrhagies de cette diathèse, *secale cornutum* fréquemment répété serait d'un plus prompt secours, vu qu'il se montre, d'après de récents essais, si efficace dans les hémorrhagies passives d'autres organes, chez ceux qui y sont sujets.

Dans l'*érysipèle de la face*, et surtout le vésiculeux, *rhus* est le premier remède, à en juger par son action sur l'homme sain. Si la fièvre et la congestion sont fortes, il faut faire précéder *aconit.* ou mieux encore *bellad.*, mais le mal se dissipe sans l'application externe d'aucun remède, après une ou plusieurs doses de *rhus*. La disposition chronique à l'*érysipèle de la face*, dont la source ne peut guère dériver que d'altérations dans l'abdomen, le foie ou les règles, etc., se guérit rarement par *rhus* ; il faut ici beaucoup de persévérance et l'emploi consécutif de divers antipsoriques, tels que *sulf.*, *lycop.*, pour parvenir à maîtriser cette tendance morbide.

Depuis que AMMON de Dresde a recommandé les

admirables vertus de *rhus toxicodendron* contre les ophtalmies scrofuleuses, j'ai été beaucoup plus heureux dans le traitement de cette maladie si opiniâtre. Ni *bellad.*, ni *arsen.*, ni *sulf.*, ni *mercur.*, n'arrêtent cette photophobie opiniâtre, et si l'homœopathe a parfois le bonheur, après un emploi prolongé de divers collyres liquides allopathiques, d'opérer une heureuse réaction par des remèdes homœopathiques, il a néanmoins souvent lieu de se plaindre, malgré les moyens de notre matière médicale tant préconisés contre cette maladie, de leur insuffisance à prévenir les récidives. Depuis que je connais l'efficacité de *rhus* contre cette forme morbide, j'ai toujours réussi à prévenir la photophobie et les carnifications de la cornée, et jamais vu, depuis plus d'un an, de récidive dans aucun des cas traités par moi.

Mais je me suis aussi convaincu que les plus hautes dilutions de ce remède restent tout-à-fait infructueuses, et qu'il n'est même nullement désavantageux pour les petits patients de provoquer chez eux, par de plus fortes doses, des effets primitifs plus énergiques, qui opèrent en outre pour le bien du sujet une grande métamorphose du système lymphatique, d'ordinaire si dépravé. Je vais rapporter succinctement un cas très-intéressant, et qui ne sera point déplacé ici :

La fille d'un philologue distingué de notre ville, âgée de 3 ans, avait été atteinte d'ophtalmie dès sa deuxième année. Malgré les soins d'un habile allopathe, ses divers collyres liquides, ses révulsions

assidues par les vésicatoires, la pommade d'Authenrieth, l'usage interne d'*æthiops antimonialis*, le calomel, les poudres de Dower.... l'enfant n'avait, depuis près d'un an, pas eu un seul jour les yeux exempts d'inflammation. La crainte extrême de la lumière la faisait rester tout le jour la face sur le plancher; toujours agitée, elle perdait l'appétit, maigrissait, et son médecin, qui depuis plusieurs mois n'avait pu lui ouvrir les yeux, appréhendait non sans raison qu'il ne se fit à la cornée des métamorphoses incurables. Dans cet état, confiée à mes soins, je fis discontinuer tout remède tendant à causer des douleurs à l'extérieur, puis administrer *rhus* 1, gtt. 5, dans quatre onces d'eau, une petite cuillerée, deux fois par jour. Il ne s'était pas écoulé dix à onze jours que la photophobie commença à se dissiper; l'appétit revint, et je pus alors me convaincre de l'existence de plusieurs ulcères à la cornée des deux yeux. De plus, la face, primitivement nette, était couverte de grosses pustules qui se changèrent en ulcères à la surface, ce qui m'engagea alors à discontinuer *rhus*, et, les douleurs de ceux-ci étant très-vives, à le remplacer par quelques doses d'*arsenic*. Trois semaines après, je repris *rhus*, que je ne prescrivis plus que de loin en loin. En moins d'un mois, l'enfant pouvait de ses yeux bleus, bien ouverts, regarder son père émerveillé de cet heureux résultat; elle est restée jusqu'ici gaie et bien portante, et, soit dit en passant, l'obscurcissement de la cornée s'est complètement dissipé par quelques doses de *calc. carb.* 10.

Dans les maladies externes, *rhûs* le dispute souvent à *arnica*. Il reste encore en ceci fidèle au caractère fondamental dont on a parlé au commencement de cet article, étant très-efficace dans les lésions externes, surtout d'organes peu vasculéux, ou dans les cas où la force agissante a déprimé l'activité locale. Aussi est-ce pour les sugillations, les extravasations chroniques, notamment les affections articulaires des membranes synoviales et les excroissances résultant du choc externe, un excellent curatif qui, employé simultanément à l'extérieur et à l'intérieur, aide, plus vite que tout autre remède, à rétablir les fonctions normales des organes affectés. J'emploie ici à l'extérieur quelques gouttes de teinture primitive, étendues d'une grande quantité d'eau, à l'instar d'*arnica*, tandis que la 30^e dilution suffit d'ordinaire pour l'usage interne.

Peut-être m'attirerais-je des reproches de ne point parler de l'application de *rhûs* contre les éruptions chroniques de la face et les vésiculeuses, pour lesquelles il a néanmoins été tant recommandé. Pour parler sincèrement, je dirai qu'il ne possède de forces médicatrices bien sûres pour aucune des deux formes, et qu'il n'y a pas de plus dure pierre d'achoppement pour la pratique homœopathique que ces mêmes éruptions chroniques de la face, si fréquentes chez les filles et les jeunes femmes, de même que le pemphigus chronique, qui, si l'on observe impartialement la marche du mal, disparaît comme il est venu, sans cause patente; mais je ne saurais non

plus disconvenir que si dans les taches rouges, sèches, de la face, survenant et disparaissant alternativement, dont la peau se montre au-dessous nette et polie, ainsi que dans la chaleur ardente et la tension causée par ces efflorescences, *rhûs* n'est point le seul remède, il en est du moins un fort bon.

Additions du Rédacteur.

L'opinion de LOBETHAL sur l'utilité de *rhûs* dans le traitement de l'érysipèle vésiculeux, se trouve confirmée par l'expérience des autres homœopathes.

MESSERSCHMIDT a donné (*Arch.* V, II, 56) l'observation longue et détaillée d'un érysipèle de la face, traité d'abord, mais inutilement, par des moyens allopathiques, puis par *rhûs* 30, une goutte, qui suffit à guérir la maladie en deux jours.

Une paysanne sentit subitement son cuir chevelu se couvrir de nodosités et tubercules de la grosseur d'un pois, qui, deux jours après, avaient paru se dissoudre, mais avaient été suivies d'une enflure générale de la face, avec rougeur inflammatoire jaunâtre.

Un traitement allopathique laissa la maladie se porter aux méninges et se manifester par le délire.

BETHMANN appelé trouva en outre les paupières gonflées, des ampoules sur la face inégales, plus ou moins larges, pruriantes et pleines d'une eau jaunâtre ; insomnie, soif violente, anxiété, agitation. La malade reçut d'abord *aconit.* 2/30, puis, le soir,

rhus 2/30. Elle dormit toute la nuit, et se sentit si forte, au réveil, qu'elle voulut se lever; l'enflure et l'inflammation avaient presque disparu. En quelques jours la desquamation eut lieu, et la maladie ne laissa aucune trace (*Ann.* III, 267).

Une femme de 42 ans, dit KOPP, souffrait d'un érysipèle vésiculaire qui s'était développé rapidement, et qui était accompagné d'une forte enflure de la face et d'une fièvre considérable. Elle prit *rhus* 25, une goutte. Le lendemain, tous les symptômes s'étaient amendés. Le troisième jour, *bell.* 18; le quatrième, la fièvre avait disparu, l'enflure était tombée, les ampoules séchées, et la malade partit pour son pays (KOPP's I, 230).

Une autre femme de 32 ans souffrait depuis quinze jours d'un exanthème érysipélateux à la face. KOPP lui donna *rhus* 18, une goutte. Deux jours après, l'érysipèle avait disparu, ne laissant que quelques croûtes : *sulfur* 2, gr. j, répété trois jours après; elle ne tarda pas à être parfaitement guérie (*ibid.* 321).

Un érysipèle, dit TIETZE, a été guéri en trente-six heures par *aconit.* 5/24, et *rhus* 5/30, huit heures après.

J'ai guéri, dit KNORRE, un érysipèle à la face par une dose *rhus* 30.

Une demoiselle de 19 ans, dit SÉGIN, fut prise, après un refroidissement, d'une tension avec enflure à la face. Appelé au troisième jour, je trouvai : Face très-rouge et enflée; un œil entièrement fermé, l'autre en partie; impossibilité d'ouvrir tout-à-fait la

bouche ; face couverte d'ampoules qui avaient crevé, en partie, et donnaient une sérosité jaune, causant une forte ardeur avec cuisson ; doigts gonflés et parsemés d'ampoules douloureuses ; dans la journée, chaleur, alternant le soir avec le froid. *Rhus* 3/30 fut suivi d'un peu d'exacerbation ; mais, le lendemain matin, amélioration considérable, qui resta stationnaire. Après *rhus* 1/30, la guérison marcha rapidement ; et, en peu de jours, sans autre médicament, les ampoules se desséchèrent entièrement (*Hyg.* I, 87).

Une femme d'une trentaine d'années fut prise d'un érysipèle vésiculeux de la face, et de douleurs déchirantes dans les membres, qu'elle était obligée de remuer sans cesse ; il lui semblait que la chair se détachait des os.

SEITHER lui donna *rhus* 5/30. Le soir, forte exacerbation de la fièvre et de la céphalalgie. Le second jour, les ampoules avaient beaucoup diminué ; après minuit, la malade s'endormit d'un sommeil assez paisible ; mais le côté gauche du cuir chevelu était beaucoup plus enflé, plus tendu, plus couvert de vésies, et causait des fourmillements plus forts. Elle ne prit rien.

Le soir, aggravation imperceptible de la fièvre ; les vésicules crèvent et sèchent en partie ; enflure de la face moins considérable ; les paupières s'ouvrent.

Le troisième jour, visage reconnaissable ; fièvre presque nulle ; les ampoules se vident. Point de remède jusqu'au sixième jour, où *rhus* fut répété sans

nécessité; le huitième, la malade quitta le lit, parfaitement guérie (*Hyg.* I, 241).

Un domestique portait, depuis deux jours, un érysipèle de la face vésiculeux, avec tous les symptômes concomitants. SEITHER lui donna, le soir du 25, *aconit.* 4/24, trois doses, une toutes les deux heures, puis *rhus* 4/24 aussitôt après.

Le lendemain, meilleur sommeil, pas de rêves, enflure de la joue moindre, ampoules crevées, plus de fièvre.

Le 26, *rhus* 2/24 fut répété, l'érysipèle et les ampoules paraissant gagner le front.

Le 27, l'érysipèle gagna le cuir chevelu, mais sans ampoules et sans douleur. *Bell.* 3/30.

Le 28, la desquamation commença; deux jours après, le malade se sentait très-bien portant (*Hyg.* I, 343).

Le Dr CROSERIO a dissipé très-promptement, au moyen de *rhus* 1/30, un érysipèle vésiculeux du bras, à la suite d'un vésicatoire (*Archives*, I, 215).

Il a eu le même succès sur un érysipèle intercurrent, qui avait commencé au bras gauche et s'était répandu sur la tête et successivement sur toutes les parties du corps. *Bell.* et *puls.* n'avaient amené que peu de résultat; le docteur remarqua que l'enfant était pleureuse, qu'elle demandait tout en pleurant, et qu'elle était toujours triste. Cette circonstance le détermina pour *rhus*. Dès le lendemain, la fièvre avait cessé et les parties érysipélateuses avaient beaucoup pâli; l'humeur de l'enfant avait totalement changé;

le second jour, elle était guérie (Bibl. hom. V, 9).

Une fille de 18 ans, sanguine, fut atteinte à la joue gauche, d'une télangiectasie, de la grandeur d'un liard, très-rouge, consistant en une multitude de ramifications vasculaires entrelacées. Un érysipèle qui vint sur cette même joue, détermina WURDA à lui donner *rhhus* 30. Elle fut parfaitement guérie de l'un et de l'autre, en quatre jours (*Allg. h. Z.* X, 25).

TIETZE a guéri en deux jours, avec *rhhus* 18, goutte 1/4, un érysipèle vésiculeux de la face sur une fille de 17 ans (THORER'S III, 159).

SCHWARZE a guéri avec deux doses *rhhus* 18, le même jour, une fille de 14 ans, atteinte depuis sa onzième année d'un érysipèle facial, revenant tous les trois ou quatre mois, puis toutes les quatre ou six semaines.

Au bout de sept semaines l'érysipèle reparut, moins violent, et cessa, au bout de cinq jours, après deux doses *rhhus*.

Calc. carb. 30, gtt. j, fut donné pendant un mois tous les huit jours, et un second mois tous les quinze jours. L'érysipèle n'a plus reparu.

SCHWARZE dit avoir toujours guéri en peu de temps, au moyen de *rhhus*, l'érysipèle vésiculeux (SCHWARZE'S, 28).

MALAISE a guéri en deux jours, avec quelques globules *rhhus*, un érysipèle phlycténoïde de la face, avec délire, gonflement considérable, etc. (Bibl. hom. VI, 344).

J'ai eu souvent, dit WEBER, l'occasion de traiter

avec succès des cas d'érysipèle chez les nouveau-nés. Dans les premiers jours, ou les premières semaines, il se forme autour de leur nombril une inflammation érysipélateuse, qui s'étend sur tout le bas-ventre et les parties génitales jusqu'aux cuisses, ou elle attaque d'abord les parties génitales et s'étend bientôt de là sur l'une ou l'autre jambe et le même côté du bas-ventre; la peau est d'un rouge érysipélateux et dure, surtout aux jambes; la rougeur disparaît à la pression du doigt, mais reparaît immédiatement après. Les enfants alors ne cessent de gémir, boivent rarement, et prennent très-peu le sein de leur mère.

La guérison s'opère par *bell.* 3/30, et *rhus* 2/30, administrés alternativement toutes les douze heures, et cela en trois jours au plus.

J'ai toujours, dit-il, guéri par *bell.* et *rhus* des érysipèles à la face, soit lisses, soit vésiculeux. Dans le premier cas, *bell.* 2/30 s'est montré le vrai spécifique, et dans le second *rhus* 3/30. Dans un petit nombre de cas seulement, il restait après l'érysipèle une enflure pâle de la face, contre laquelle j'administrerai avec succès, soit *sulf.* 3/30, soit *graph.* 3/30, ou bien encore *calc. carb.* 3/30, selon les circonstances (*Arch.* XVI, 1, 66).

Il est une espèce d'érysipèle, dit-il ailleurs, qui se déclare sur différentes parties du corps, mais surtout sur le dos des mains et des doigts. Il se forme une rougeur inflammatoire et une enflure, avec douleurs brûlantes et lancinantes, puis de petites ampoules confluentes sur l'enflure inflammatoire, ou

une seule grosse vessie pleine d'un fluide jaunâtre qui prend en quelques jours une couleur foncée, et enfin noirâtre. Cette maladie est excessivement douloureuse, et se manifeste principalement les étés secs et brûlants. Si on ne la soigne pas bien, elle laisse des ulcères rongeants, d'un gris sale. *Rhus* 3/30, toutes les 36-72 heures, la guérissent en quelques jours ; les douleurs cessent bientôt (*ibid.* 90).

Ruta 6/10, dit ÆGIDI, guérit cette espèce d'efflorescence qu'on nomme couperose, tous les jours une dose ; souvent cependant il faut encore administrer *rhus* 10. Ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de donner alternativement pendant huit jours *ruta*, et pendant huit autres jours *rhus*, en continuant ainsi jusqu'à parfaite guérison.

Une jeune fille souffrait d'un exanthème vésiculeux (zona? *Réd.*) à la ceinture, devenu confluent, d'où suintait une sérosité semblable à du pus ; il occupait la moitié de la circonférence du tronc. Une dose *rhus* 30 la guérit en neuf jours ; trois jours seulement, la fièvre s'exacerba le soir ; elle avait déjà disparu le quatrième. L'agitation et les autres symptômes ordinaires de cette maladie ne durèrent que trois jours de plus (*Arch.* XII, III, 127).

Il est difficile de dire de combien de jours le cours naturel de la maladie a été abrégé par le remède. *Réd.*

SCHULER a rapidement guéri avec *rhus*, suivi huit

jours après de *calc. sulf.*, un exanthème semblable à la croûte serpigineuse, qui avait attaqué la face du malade avec tant de violence qu'il était presque méconnaissable (*Arch. XIV, III, 120*).

KNORRE a guéri avec une dose *rhus* une pauvre femme qui avait le visage, le cou et les extrémités couverts de pemphigus, disséminés aussi sur le reste du corps. D'un fond rouge s'élevaient de larges ampoules plates, contenant un liquide séro-purulent, dont les unes se desséchaient en croûtes brunes de médiocre épaisseur, et les autres se convertissaient en ulcères plats ou en excoriations suintantes. Là où les ampoules guérissaient, la peau restait livide, luisante, sèche comme du papier, écailleuse et insensible; — faiblesse paralytique des extrémités (*Allg. h. Z. V, 321*).

Le cas suivant est des plus remarquables par sa gravité et la facilité de sa guérison :

Un homme de 63 ans éprouva subitement une douleur à l'un des orteils, dont la racine de l'ongle manifesta une tache rouge, suivie, le lendemain, d'une ampoule, dont une pareille se forma de la même manière aux autres orteils. Un violent accès de fièvre, accompagné d'agitation et de prurit, priva le malade du sommeil, et le troisième jour il vit tout son corps couvert de petites ampoules et de vessies contenant une sérosité claire, jaunâtre, d'un prurit insupportable; quelques-unes avaient le volume d'une noisette; mais de plus grosses dans la paume des mains et à la plante des pieds, l'empêchaient de

saisir et de marcher. Un chirurgien en ouvrit les plus grosses.

GERTNER, appelé le 1^{er} juin, trouva toute la tête gonflée et rouge, les paupières œdémateuses, pendantes comme des sachets, aussi bien que le pénis; le pharynx enflé, ce qui rendait la déglutition difficile; le pouls petit, fréquent et aride; l'urine peu copieuse, trouble et brune; anorexie, soif ardente; humeur impatiente et triste. Les grosses vessies de la plante des pieds ne lui permettaient pas de rester debout; celles qui avaient été ouvertes étaient devenues gangreneuses, et il en suintait, ainsi que de la surface interne des orteils, une matière corrosive, infecte, qui attaquait les parties voisines; la violence de la fièvre privait le malade de tout repos.

Après un lavage à l'eau et un pansement simple, G. donna *rhus* 4/30.

A sa visite du 6, G. apprit qu'après le médicament la fièvre n'avait pas tardé à diminuer notablement; les démangeaisons aussi, mais elles avaient reparu le 5 et le 6. Le malade se plaignait d'une cruelle douleur à la plante du pied gauche, qui était excessivement enflée et d'un bleu foncé depuis les orteils jusqu'au talon. On y fit sur-le-champ trois incisions dans toute la longueur; il en sortit une quantité de matière si infecte que le chirurgien s'en trouva mal et vomit; les douleurs locales furent enlevées immédiatement. Les autres vessies étaient presque sèches; celles-là seules qui avaient été ouvertes jetaient un peu de pus.

Rhus 3/30 fut répété, avec recommandation, si la plante du pied qui était enflée venait à faire éprouver de violentes douleurs, qu'on y pratiquât aussi des incisions; mais cela ne fut pas nécessaire, car, le 13, G. trouva le malade guéri, s'étant déjà promené la veille (THORER'S I, 172).

Le Dr CROSERIO, après avoir inutilement appliqué *acon.*, *bell.* et *puls.*, pour combattre un érysipèle progressant, à la suite d'un vésicatoire, chez un enfant, appliqua avec le plus prompt succès *rhus*, en apprenant que l'enfant était d'une grande tristesse et pleurait sans cesse; il fallut pourtant répéter le remède (Archives, I, 390).

STAPF a donné en grand détail (*Arch.* II, I, 115) l'histoire d'une teigne couvrant la tête, la face et une grande partie du corps, chez un garçon de 8 ans, laquelle il traita par *rhus*.

« Je le revis, dit-il, douze jours après la première dose; le résultat avait surpassé mon attente. Le soir du jour où il avait pris le remède, il avait éprouvé une forte exacerbation des démangeaisons, surtout au visage; mais elles avaient diminué dans la nuit, et le lendemain les places humides la veille s'étaient séchées. Le quatrième jour, beaucoup de croûtes étaient tombées et avaient découvert une peau sèche, pure, saine. Les douleurs n'avaient cessé de diminuer depuis, au point que le septième jour il ne se plaignait déjà plus des démangeaisons jadis si pénibles. Le douzième jour, il y avait encore quelques croûtes humi-

des çà et là; mais elles ne le faisaient plus souffrir. Son aspect misérable avait entièrement changé. »

Comme l'action de *rhûs* est lente quoique active, STAPF ne fit rien prendre au malade, convaincu que la première dose suffirait pour le guérir, au moins en grande partie; il ne fut pas trompé. Un mois après, le malade revint; il existait encore quelques traces légères de la maladie; on apercevait encore des dartres isolées, sèches, indolentes, sous la plante des pieds et sur le cuir chevelu; mais les yeux étaient purs; l'enfant était gai, fort et bien portant. *Rhûs* fut administré une fois par mois; au quatrième, l'enfant était guéri.

Une fille avait été inutilement traitée par les allopathes pendant deux ans pour une dartre qui s'étendait sur tout son corps. HOFFENDAHL lui fit prendre *rhûs* 30. Trois semaines après, l'exanthème avait presque entièrement disparu; on ne voyait plus que quelques boutons. Une dose *clématis* guérit le reste de maladie; en deux mois la malade fut parfaitement rétablie (*Arch.* XII, II, 27).

Une fille de 24 ans fut attaquée d'une forte éruption vésiculeuse au visage et au bras droit; les vésicules, blanches d'abord, se couvraient d'une croûte épaisse, jaune, sous laquelle était un pus jaune, corrosif, cuisant, qui causait de violentes douleurs; la malade en avait pour plusieurs mois. Cet exanthème revenait tous les printemps, et le médecin avait déclaré qu'il ne disparaîtrait jamais entièrement. La troisième année, elle en avait été attaquée aussi en

automne d'une manière très-violente. Le 10 décembre, elle reçut *rhus* 1/30; le lendemain, les douleurs cessèrent; cependant il parut encore de nouvelles vésicules; *rhus* fut répété le 10, le 14 et le 18. Les dartres séchèrent peu à peu; au bout de trois semaines elle était guérie.

Sa sœur, 17 ans, ayant la même maladie, fut guérie en quelques jours par trois doses *rhus* 2/30 (*Allg. h. Z.* VII, 326).

Le Dr SCUDERY a guéri, en Sicile, avec deux doses *rhus*, une sorte de teigne, dont voici le portrait : Chez une fille de 12 ans, la figure tout entière couverte par une épaisse croûte tuberculeuse, couleur de café; enflure de la face, surtout des paupières, des lèvres, des narines et des oreilles, qui donnait à la malade l'aspect de l'éléphantiasis des Grecs. En détachant un lambeau de la dartre, l'intérieur était rouge et rempli d'une sérosité diaphane, qui s'épaississait en décollant. Yeux fermés par le gonflement des paupières, un peu rouges à l'intérieur. Les narines gonflées laissaient couler une mucosité fétide; une abondante salivation sortait de la bouche. Mal de tête, surtout la nuit; agitation et insomnie; douleur tensive et pruriteuse à la face.

Trois jours après la première dose *rhus* 3/30, de grandes croûtes avaient commencé à se dessécher, et peu de temps après à se détacher à grandes plaques.

Au bout de dix jours, la figure était nette, belle, n'offrant que de grandes taches rouges qui ne disparurent qu'après un mois (*Archives*, V, 378).

Une femme de 40 ans portait une dartre à la paupière inférieure gauche, à laquelle se joignit une inflammation de la conjonctive, avec brûlements et tiraillements. Elle reçut *rhûs*, gtt. 20, dans deux onces d'eau, pour une cuillerée à café par jour. Bientôt la dartre cessa de s'étendre, les croûtes épaisses tombèrent, et on n'en apercevait plus de traces au bout de quinze jours. Elle avait précédemment été traitée sans succès (*Hyg.* V, 562).

Un enfant de 9 mois souffrait d'une inflammation scrofuleuse des glandes de Meibomius et d'un exanthème qui lui couvrait toute la face. Quatre gouttes *rhûs* dans de l'eau la guérèrent en trois semaines (*ibid.* 563).

Rhûs 18 a suffi seul pour guérir un garçon de 14 ans, robuste du reste, qui souffrait depuis la dixième année d'un exanthème consistant en taches de la grosseur d'une lentille. Le traitement dura six semaines; l'allopathie pendant plusieurs années n'avait rien produit.

Un homme blond, délicat, 32 ans, était atteint depuis huit ans d'un exanthème ortiaire consistant en petites taches d'un rouge pâle, un peu élevées, pruriantes, brûlantes, sur les bras, la poitrine et le cou. *Rhûs* le guérit radicalement (*SCHWARZ's*, 130).

Un paysan de 28 ans portait, depuis huit ans, dans l'intérieur de la main gauche, une place d'un pouce de circonférence toute couverte de profondes gerçures et de fentes, avec douleur brûlante continue; quand on touchait cette place, il y éprouvait

comme des piqûres d'épines. BETHMANN, outre un lavage simple, prescrivit *kali sulf.* 3.

Dix jours après, toutes les gerçures étaient guéries, mais les cicatrices causaient un prurit violent ; il était aussi venu des envies ; il donna alors *rhus* 6.

Cinq mois après, le malade étant venu pour une autre personne, montra sa main parfaitement guérie, et ne lui causant plus aucune douleur. « Avant votre traitement, dit-il à BETHMANN, je souffrais tantôt d'une chose, tantôt d'une autre ; j'avais souvent des déchirements ou des furoncles, maintenant je n'éprouve plus rien de pareil et je me porte très-bien. » — Il avait eu la gale douze ans auparavant, et avait été traité par un médecin qui l'avait combattue par des poudres et des pommades (*Ann.* I, 181).

Un jeune homme de 14 ans, dit TRINKS, souffrait depuis sept ans d'une teigne qui lui couvrait tout le cuir chevelu, et formait des croûtes épaisses de dessous lesquelles coulait un pus verdâtre ; cheveux clair semés et tombant de plus en plus ; la nuit, au lit, démangeaisons sous les croûtes, si violentes qu'il devait se gratter jusqu'au sang, et donnait ainsi lieu à la formation de nouvelles croûtes. L'exanthème avait résisté à tout traitement allopathique, et revenait, toujours plus grand, au printemps et en automne. Une seule goutte *rhus* 12 le fit disparaître ; les cheveux repoussèrent, et le malade se porta bien jusqu'au printemps suivant, où il lui vint tout à coup aux jambes des boutons que *sulf.* guérit en peu de temps (*Ann.* I, 173).

Rhus, dit KNORRE, est un bon remède contre la teigne chez les enfants. Au milieu des cheveux clair-semés, grandes vésicules isolées, rondes, à bords étroits, rougeâtres, peu enflammés, pleines de liquide puriforme, continuant à suinter après s'être ouvertes, et suppurant ou formant de larges croûtes jaunâtres (*Allg. h. Z. V.*, 321).

Les observations abondent de guérisons de teigne par *rhus*; nous en épargnons à nos lecteurs la répétition.

Un homme de 29 ans entra à l'Institut clinique de Leipsick atteint d'un rhumatisme aigu, dont voici les principaux symptômes :

Soif ardente, goût putride; tout le corps comme paralysé; élancements douloureux dans les épaules; tiraillements dans les bras jusqu'aux doigts, qui sont enflés et raides; tiraillements dans les genoux; douleurs affreuses au moindre mouvement pour remuer les jambes, légère enflure des pieds; transpiration abondante. On prescrivit *aconit*.

Second jour, nul sommeil; la nuit, sueur abondante, déchirements dans l'épaule droite; urine claire et rouge; mêmes douleurs. Il reçut *rhus*.

Tiraillements des épaules aux reins très-violents; les bras et les pieds commencent à se remuer; poulx presque naturel; deux selles.

Les douleurs diminuèrent de jour en jour; le mouvement revint aux bras et aux jambes, et le malade put rester levé tout le sixième jour; quelques dou-

leurs dans le bras droit et l'épaule ; appétit bon (toutefois le malade ne sortit guéri que le dix-septième jour) (*Jahrb.* I, II, 80).

Une servante de 21 ans, mal réglée, entra à la clinique, se plaignant de démangeaisons et de cuissons dans le pied gauche jusqu'au mollet, auxquelles se joignirent plus tard de la rougeur et de l'enflure, qui gagnaient, dès la veille, le pied droit et les jambes ; le mouvement augmentait les élancements douloureux ; il en existait dans les malléoles ; enflure élastiques en quelques endroits ; engourdissements fréquents de la jambe droite ; douleurs déchirantes dans la tête, surtout dans le front.

On lui fit flairer, le soir, *bryon*.

Elle dormit bien, et le lendemain les maux de tête avaient disparu ; les autres douleurs restaient les mêmes.

Le quatrième jour, la malade se plaignit d'oppression, d'enrouement, et de douleurs sur le devant de la plante du pied ; — elle reçut *rhus*.

Son état s'améliora promptement ; l'enflure diminua, les douleurs devinrent plus supportables, et ne furent senties qu'en marchant.

Le neuvième jour, déchirements dans le pied gauche ; — *rhus*.

Le quinzième jour, sortie (*Jahrb.* I, II, 115).

Nous avons donné (Bibl. hom. VI, 343) l'observation d'un rhumatisme articulaire vague, guéri en dix jours, par le Dr MALAISE, au moyen d'*acon.* et de l'emploi alternatif de *rhus* et *bryonia*.

GROSS, avec une seule goutte *rhus* 24, a guéri un rhumatisme aigu récent (cinquième jour), suite d'un refroidissement (voir les détails *Arch.* VI, 1, 58).

Le Dr PETROZ a aussi guéri avec deux doses *rhus* un rhumatisme aigu, suite d'un refroidissement (*Archives*, I, 296).

Le Dr CROSERIO a guéri avec une seule dose *rhus* un rhumatisme sub-aigu, accompagné de diarrhée (*Bibl. hom.* III, 4).

Il existe un très-grand nombre d'autres observations de guérisons obtenues avec la même facilité.

Rhus agit avec la même efficacité sur le rhumatisme même chronique.

BETHMANN a guéri avec une seule goutte *rhus* des douleurs rhumatismales éprouvées depuis plusieurs années, et augmentées par le repos et la chaleur du lit ; le bras gauche était comme paralysé ; le malade ne pouvait le mettre sur le lit. Il avait pris et appliqué sans succès un grand nombre de remèdes allopathiques (*Prackt. Mitth.* 33, 1827).

GASPARY a guéri avec deux doses *rhus*, à trois semaines de distance, un rhumatisme chronique durant depuis six ans, époque de la ménopause, chez une femme de 53 ans. Elle avait inutilement fait un nombre de remèdes, et s'était fait très-fréquemment saigner ; sous l'influence des remèdes elle s'affaiblissait et devenait toujours plus sensible à l'air frais. — Après sa guérison, nulle saignée ne fut nécessaire ; elle redevint forte et robuste (*Ann.* III, 429).

Un jardinier de 40 ans, qui souffrait d'un rhuma-

tisme chronique à l'épaule droite quand il était au lit, lequel lui causait des déchirements, surtout lorsqu'il remuait, fut guéri par WURDA au moyen de deux doses *rhûs* 30 (*Allg. h. Z. X*, 47).

Nous pourrions ajouter ici beaucoup d'observations pareilles.

Nous avons cité (*Bibl. hom. IV*, 145) des cas qui nous sont propres, où *rhûs* a réussi, dans un espace de temps très-court, à faire disparaître des lombalgies anciennes et rebelles. Nous nous étions appuyé pour donner ce remède sur les symptômes pathogénétiques consignés dans la *Mat. méd. pure*.

Un enfant de 6 ans, fort et robuste, se plaignait depuis cinq jours de la jambe droite. Le membre malade était peu allongé, plié au genou, et se rapprochant de la jambe gauche quand l'enfant était debout; claudication en marchant, jointe à des douleurs qui se faisaient aussi sentir, dans le repos, au genou, à l'aîne, mais non à la fesse; la pression derrière le grand trochanter lui causait une légère douleur, plus vive lorsqu'on pressait la région inguinale; peu d'appétit, soif, fièvre le soir.

ARNOLD donna *rhûs* 5/30, le soir, avant de s'endormir. Le lendemain, amélioration sensible; douleurs moins fortes; le malade pouvait un peu marcher. Le surlendemain, *rhûs* fut répété, et le reste de la maladie disparut avec tant de rapidité, que le cinquième jour le malade put marcher sans douleur (*Hyg. II*, 172).

Un paysan fut atteint d'une enflure douloureuse, pâle, autour des malléoles ; places rouges sur le tibia gauche et au-dessus de la malléole externe droite, douloureuses, avec sensation d'écorchure sous la plante des pieds, en marchant ; douleur aux deux trochanters et à l'avant-bras gauche, avec enflure. Il reçut d'HARTLAUB *rhus* 3/30, le 19 ; la rougeur de la peau disparut presque entièrement, et la douleur de la peau diminua, ainsi que l'enflure. Le 29, *sulf.* 2. Huit jours après, il était parfaitement guéri (*Ann.* II, 232).

Un homme de 40 ans, à la suite d'un refroidissement prolongé, éprouva des douleurs tiraillantes et lancinantes dans le genou droit, qui bientôt se gonfla et s'enflamma. En huit jours, l'inflammation passa à la suppuration ; il y avait autour de la rotule trois ouvertures rendant un pus de mauvais aspect ; fièvre et douleurs continuelles, point de sommeil. Une seule dose *rhus* 30 dissipa peu à peu tous les accidents. Au bout d'un mois, le malade put reprendre ses occupations (THORER'S I, 5).

GROSS, appelé auprès d'une femme relevant de couches, chez laquelle, à la suite d'une violente inflammation de l'une des extrémités inférieures, deux trous profonds s'étaient formés au mollet, donna *rhus* ; mais, le succès n'étant pas assez prompt, il introduisit dans les ouvertures des tampons recouverts de quelques globules. Ce singulier procédé réussit à merveille. Le lendemain, il trouva la malade plus gaie, plus forte, la langue moins rouge,

plus humide, la soif modérée, le pouls plus normal, les selles plus naturelles ; la jambe était moins grosse de moitié, la plaie rouge sous le jarret beaucoup plus pâle ; elle pouvait remuer la jambe sans douleur, et les plaies du mollet jetaient un pus doux et bon. Le même procédé fut répété 72 heures après, et la guérison fit de très-rapides progrès (*Arch.* XV, III, 40).

Un homme de 60 ans, asthmatique, fut frappé d'apoplexie ; il reçut d'abord deux doses *bell.* ; le lendemain le sopor avait diminué et le râle cessé, mais les extrémités paralysées restaient insensibles ; deux doses *rhus*, à douze heures d'intervalle, diminuèrent la paralysie, que *cocc.* fit cesser tout-à-fait (*Arch.* XIV, III, 129).

Un enfant de 3 ans, dit WEBER, était attaqué d'une espèce de paralysie du bras gauche ; *rhus* et *bryon.* l'en guérirent bientôt.

Le cas suivant offre l'exemple d'une guérison qu'on peut, à bon droit, qualifier d'extraordinaire, vu la gravité de l'accident et la simplicité du traitement.

Un jeune homme était tombé, quelques semaines auparavant, du haut des escaliers, sans se faire, en apparence, grand mal ; puis, peu à peu, s'était développé l'état de maladie suivant :

ÆGIDI trouva le malade au lit, couché sur le ventre, la tête rejetée en arrière, touchant presque le dos ; la face pâle, défaite, contournée, couverte d'une sueur froide, levée vers le ciel ; la colonne vertébrale paraissait déplacée ; les vertèbres lombaires faisaient

entendre, à la pression, un craquement comme si l'articulation était luxée; dans la région du sacrum, exostose considérable dont le toucher rendait les douleurs insupportables, ainsi que celles de la colonne vertébrale; elles étaient déjà tellement violentes par elles-mêmes, que le malade ne cessait de pousser les hauts cris. Les extrémités inférieures étaient complètement paralysées; souvent le malade ne pouvait uriner, ou s'il urinait, ce n'était que goutte à goutte, au milieu des plus violentes pressions sur la vessie; l'urine était d'un rouge de sang; constipation absolue, maigreur extrême, soif vive, fièvre continue avec exacerbation le soir; fortes secousses, douleurs interrompant un sommeil très-agité.

L'alopathie y avait perdu son latin, et l'opium n'opérait aucun soulagement. *ÆGIDI* donna huit doses *rhus* 1/30, une par jour. Six jours après, la mère du malade accourut lui dire que dès après la première dose son fils allait mieux, et que son état s'améliorait de jour en jour.

Alors *ÆGIDI* visita le malade qu'il trouva assis dans son lit, la tête dans la position normale, l'enflure du sacrum réduite de moitié, les sécrétions à l'état normal, l'urine de couleur brun foncé. Le sommeil et l'appétit étaient revenus; il n'éprouvait plus de douleur qu'en remuant le corps; cependant la colonne vertébrale était loin d'être à sa place, et les jambes étaient complètement paralysées. — Le malade prit les deux dernières doses.

Au bout de quelques semaines, ÆGIDI retourna le voir ; il le trouva habillé, assis devant une table, agitant ses jambes sans la moindre difficulté, marchant d'un pas assez ferme, ne se plaignant que d'un peu de faiblesse dans les jambes, qui étaient œdémateuses à la région des malléoles. On lui avait fait prendre quatre fois encore *rhûs*, et chaque fois avec un succès visible. Il en prit encore une ; ce fut son seul remède. La colonne vertébrale reprit sa place, les extrémités inférieures revinrent à leur état normal ; il fut parfaitement guéri (*Arch.* XII, I, 128).

GROSS a fait entrer avec un plein succès *rhûs* réitéré dans le traitement d'une hémiplegie survenue subitement (*Arch.* VII, I, 22).

Une paralysie du bras droit a été guérie, en neuf jours, par deux doses *rhûs*, à l'Institut clinique de Leipsick. Il est vrai que la maladie était récente, et qu'elle avait été précédée, quelques années auparavant, de douleurs tiraillantes dans cette extrémité (Voir les détails *Jahrb.* I, 135).

Un homme de 60 ans souffrait depuis trois ans des symptômes avant-coureurs de la paralysie des extrémités. Ils avaient commencé par une névralgie sciatique, et se manifestaient par un engourdissement du bras avec sensation de stupeur douloureuse à l'articulation scapulo-humérale ; tiraillement vif dans le bras gauche, pieds glacés, fréquents besoins d'uriner. *Rhûs* 18, une goutte, répété fréquemment, puis *silic.* 30, une goutte, répété, enlevèrent, *pour le moment*, les traces de cette maladie (*Allg. hom. Z.* V, 154).

Une petite fille de 4 ans était alitée depuis trois mois, incapable de se servir de ses membres, et très-maigre ; la cause de cette sorte de paralysie était une chute de dessus sa chaise, un an auparavant. D'abord raideur dans le cou, qui privait la tête de tout mouvement, puis paralysie des membres.

WEBER lui donna *rhûs* tous les deux jours. Au bout de quelques semaines, elle put courir ; le mieux s'était manifesté après la première dose ; la guérison a été durable (*Hyg.* I, 304).

Rhûs est, on le sait, le remède spécifique dans le cas de tiraillements des articulations, entorses, fausses luxations.

Un jeune chasseur s'était fait une entorse (l'auteur dit *une luxation* ?) du pied, en tombant à la chasse, et avait néanmoins continué à chasser. *Arnica*, employé en applications, mélangé à une forte proportion d'eau, n'avait que peu diminué les douleurs articulaires, qui, au bout de quinze jours, étaient très-violentes. Alors BETHMANN donna *rhûs* 15, une goutte. Dès le lendemain, le malade se sentit soulagé ; le second jour, il pouvait se promener dans sa chambre sans souffrir ; le troisième, il retourna à la chasse dans les montagnes (*Ann.* I, 134).

Un jeune homme avait eu l'articulation du pied blessée par le frottement de ses bottes. *Acon.* et *arn.* restèrent sans effet (comment administrés ? *Réd.*). L'inflammation augmenta et la plaie se couvrit de

pustules, puis de miliaires. *Rhus* 15 le rétablit en peu de jours (*Allg. h. Z.* III, 72).

Une femme fut rudement blessée au pied par la pression d'un talon de botte ferré, avec écorchure. Au bout de dix jours, GROSS trouva le pied prodigieusement enflammé dans toute sa circonférence; le demi-cercle tracé par le fer de botte était noir, et il en découlait une sérosité ténue et fétide. Après *arnica*, il donna *rhus* 6 dans alcool, dont matin et soir cinq gouttes dans une cuillerée d'eau. Dès le troisième jour, le gonflement avait diminué, la rougeur était moindre, et la plaie laissait couler un pus de bonne nature; la guérison se fit peu attendre (*Arch.* XVI, II, 99).

Un maçon ayant eu la main presque écrasée, il s'y forma une inflammation très-douloureuse et des dépôts qui s'ouvrirent tant entre les doigts qu'à la paume. Après huit jours de souffrances, il réclama les secours de MULLER, qui n'obtint pas grand succès d'*arnica* 6, et recourut à *rhus* 30, qui guérit promptement, sans répétition et sans autre moyen (THORER'S I, 4).

Un canonnier eut la main fortement contuse par l'éclat d'un mortier; la gangrène s'y mit dès le lendemain; on lui fit flairer *rhus* 6 toutes les heures; et on traita la partie blessée par l'eau froide; ce moyen arrêta les progrès de la gangrène; plusieurs esquilles sortirent ensuite (*Allg. h. Z.* X, 204).

Une femme de 32 ans éprouvait depuis quelques

mois un tiraillement dans la tempe gauche, revenant chaque soir, et la privant de tout repos la nuit; bourdonnements et bruissements continuels dans la tête, plus forts le soir, comme si le côté gauche du sinciput s'était soulevé et disjoint. La violence de ces maux avait affaibli la mémoire de la malade et troublé sa vue. Depuis six semaines, elle se plaignait d'un écoulement douloureux de sang utérin.

Quinze jours après une saignée inutile, elle s'adressa à BETHMANN, qui lui fit prendre une goutte *puls.* 3. Dans l'espace de six jours, le mal diminua au point que la malade ne voulut plus rien prendre. Mais trois semaines après, par un refroidissement, le mal reparut aussi violent que jamais. En neuf jours, *rhus* le fit disparaître complètement (*Pract. Mitth.* 24, 1828).

Nous avons donné (*Bibl. hom.* IV, 146) l'observation d'une céphalée guérie par nous au moyen de *rhus* uniquement; il y avait en même temps impotence des extrémités supérieures.

Rhus est un spécifique admirable contre certaines névralgies.

ROMANI raconte qu'après des rêves fantastiques il avait éprouvé un trouble dans les idées, suivi d'une douleur forte, pénétrante, continuelle, dans l'os zygomatique et le pariétal gauches, laquelle augmentait sous la pression, et devenait insupportable en lisant, méditant et écrivant. Il prit *rhus*, une goutte, non moins à cause du siège des douleurs, que de l'état de

l'esprit et de l'espèce de rêves qu'il avait faits. Bientôt les douleurs devinrent beaucoup plus violentes ; il sortit néanmoins, et les douleurs s'apaisèrent ; mais la chaleur des mets les fit reparaître. Attentif à ce qui se passait en lui, la manducation et l'attention les augmenta au point de les rendre atroces et de le faire cesser de manger. Il se coucha, mais la violence des douleurs le fit plaindre, gémir et s'agiter en tous sens, contre sa volonté. Croyant alors que cette violence provenait d'une exacerbation produite par la forte dose du remède, il prit successivement plusieurs doses de *spir. camphor*, comme antidote ; les douleurs cessèrent ; il s'endormit et se réveilla bien portant (*Discorso*, 248).

Un homme de 30 ans, habituellement bien portant, ayant été exposé à un vent très-froid, fut saisi d'une violente névralgie faciale qui ne lui laissait aucun repos, surtout la nuit. La douleur partait du menton et se dirigeait au travers de la mâchoire jusqu'à l'oreille ; la face se couvrait de sueur ; le mal augmentait au grand air. Une dose *rhus* 1/30 l'en délivra promptement.

Environ six semaines après, la douleur reparut ; une nouvelle dose *rhus* la fit cesser au bout de dix minutes ; elle n'est plus revenue (*Allg. h. Z.* VII, 328).

La femme d'un meunier, 30 ans, était sujette à des accès subits de déchirements violents, qui partaient d'une dent et s'étendaient vers la mâchoire et l'oreille jusque dans la tête, où ils cessaient par des

démangeaisons. *Rhus* 1/30 la guérit en très-peu de temps (*ibid.*).

Si l'application suivante de *rhus* à la céphalalgie hystérique se répétait souvent avec succès, ce remède deviendrait l'un des plus précieux dans le traitement des maladies de femmes.

Une femme de 40 ans, hystérique, avait de temps en temps des accès très-violents de céphalalgie; la douleur occupait surtout la partie postérieure de la tête, et était si vive qu'elle ne permettait pas à la malade de parler, et l'obligeait à se coucher (*clavus hystericus?* *Réd.*). Elle restait au lit vingt-quatre heures au moins sans rien dire, sans prendre d'aliments ni de boissons. La moindre contrariété, le moindre mouvement au grand air, surtout quand elle y parlait avec vivacité, lui attiraient un accès pour le lendemain.

Rhus 1/18, répété tous les huit jours, enleva presque entièrement cette maladie en six semaines; de sorte que quand elle reparaissait à la suite d'une contrariété, elle ne durait jamais plus d'une heure. Du reste, dit SCHROËN, la femme assure que quand je lui fais prendre une dose par semaine, elle est tout-à-fait exempte de mal de tête, ce qui serait remarquable à l'égard de la répétition (*Allg. h. Z. V*, 151).

Un domestique se plaignait, depuis huit jours, d'une sensation de boule de feu au creux de l'estomac, pesanteur et surcharge à la poitrine et à l'épi-

gastre, étranglement à la fossette du cou, renvois inodores qui soulagent; il attribue sa maladie à des efforts de travail; depuis un mois, il n'a plus eu de saignements de nez auxquels il était sujet toutes les semaines. Il reçut *rhûs* 5/30; le surlendemain, il était parfaitement guéri (MALAISE, 92).

Un commissionnaire éprouvait douleur depuis le milieu du sternum au creux de l'estomac; élancements et chaleur à l'estomac, par la marche, la respiration et la toux; douleur constrictive au diaphragme; grondement et constriction des intestins; maux de cœur, le matin, avec douleur sous le sternum, faisant toussotter; irascibilité;.... la maladie dure depuis un an. *Bryon.* et *nux* n'ont aucun succès. *Rhûs* 10/30, dans huit onces d'eau, une cuillerée matin et soir. Avant la fin de la bouteille, le malade était rétabli (*ibid.* 95).

Un homme, qui s'était vraisemblablement refroidi en voyage, fut atteint vers minuit d'une violente diarrhée, maux de ventre, maux de tête, douleurs dans tous les membres. Une seule dose *rhûs* 2/20 le guérit parfaitement (*Allg. h. Z.* I, 128).

Une diarrhée chronique, qui datait de deux ans, fut guérie en quelques jours par *rhûs* (*Ann.* IV, 329).

Une enfant de 8 ans fut atteinte, par refroidissement, de frissons, vomissements, suivis d'une forte diarrhée, accompagnée d'un affaiblissement qui tenait l'enfant dans un état soporeux, comme typhoïde.

D'abord on lui donna *merc. sol.* 12, qui arrêta les tranchées ; puis *rhus* 30. Celui-ci opéra une amélioration frappante ; la nuit fut plus tranquille, le sommeil fut suivi de transpiration ; le lendemain, le regard était plus gai, la voix plus vive ; l'état de la malade s'améliora de jour en jour, sans autre remède ; bientôt elle put retourner à l'école (*Ann.* II, 285).

Pendant l'épidémie dysentérique de 1834, *dulc.* et *puls.* ont rendu de grands services ; *hep. sulf. calc.*, 2 gr. β toutes les deux heures, guérissait les épreintes violentes. Si, à la fin de la maladie, il y avait selle involontaire la nuit, sans maux de ventre, ni épreintes, le meilleur remède était *rhus* 1/30 ; une seule dose faisait souvent merveille (*Allg. h. Z.* VII, 21).

Chez quelques malades atteints de diarrhée épidémique avec tranchées, en été, avec douleurs insupportables, fièvre violente, selles sanguinolentes, et même hémorrhagie intestinale, sans ténésme, où la douleur augmentait après avoir mangé ou bu, *rhus*, précédé de deux doses *acon.*, enlevait la maladie en peu d'heures (*Allg. h. Z.* IV, 277).

Rhus a été employé avec le plus grand succès dans un nombre de cas d'affections de poitrine, soit pleurésie, soit pneumonie, que nous ne rapportons pas en détail, soit en raison de leur multitude, soit parce que ce remède n'a ni fait, ni pu faire les frais

du traitement à lui seul. Nous nous contenterons de dire que *rhûs* a spécialement réussi lorsqu'aux symptômes inflammatoires avaient succédé des symptômes en apparence nerveux.

Quelquefois, néanmoins, il a reçu une application spéciale de la présence de crachements de sang, comme dans le cas suivant :

Violente fièvre chez un jeune homme de vingt ans, d'une constitution grêle, soif, pesanteur sur la poitrine ; toux continuelle avec expectoration d'un sang liquide, noirâtre, mêlé de glaires ; douleurs lancinantes dans le côté gauche ; impossibilité de se coucher sur le côté droit, délire silencieux, tressaillement des tendons, etc.

On administra *aconit.* 2/24, deux doses, sans soulagement notable. WURDA, appelé auprès du malade, proposa *rhûs* 3/30 qui fut administré sur-le-champ. Deux jours après, tout danger avait disparu et le malade était levé (*Allg. h. Z.* IX, 363).

Un forgeron était atteint d'une fièvre quotidienne, dont les accès le saisissaient toujours à minuit. Le jour, il se sentait d'une faiblesse extrême ; son cœur lui paraissait trembler dans le creux de l'estomac ; serrement et pression comme s'il était enflé (on remarquait un peu d'enflure) avec douleur comme d'un ulcère intérieur ; le moindre attouchement était insupportable ; en même temps, forts battements angoissants dans le creux de l'estomac, comme forts battements de cœur, qu'on pouvait voir et sen-

tir ; angoisses mortelles, et de temps en temps respiration profonde involontaire ; pas d'appétit. *Rhus* 30, donné par GROSS, enleva tous les symptômes, ainsi que la fièvre (*Arch.* XIII, III, 51).

Un charpentier de 27 ans avait eu deux accès de fièvre tierce, après s'être fait mal, deux jours auparavant, en soulevant un fardeau. Les accès avaient lieu vers huit heures du matin.

Céphalalgie stupéfiante, douleur lancinante dans la poitrine, avec sensation de plénitude ; froid modéré, durant environ une heure, chaleur sèche presque insensible, sueur qui durait toute la journée avec maux de tête ; soif depuis l'invasion de la fièvre ; aucun appétit, goût de glaise aux aliments, dont il prenait à peine *une* bouchée.

Rhus. Il n'y eut pas de froid dans le paroxysme suivant ; le second fut encore plus faible ; et, au bout de dix jours, aucun accès n'ayant plus eu lieu, et le malade ne souffrant plus de rien, on cessa le traitement (*Jarhb.* II, 169).

Dans une fièvre nerveuse versatile (ataxique), à la suite du choléra, dit STAPF, *rhus* 1/24, deux ou trois doses, s'est montré un remède vraiment efficace. On le répéta tant que dura l'agitation.

Je n'ai eu, dit BAKODY, à traiter que deux cas de fièvre nerveuse à la suite du choléra ; *bryon*. 1/30 et *rhus* suffirent pour les guérir presque entièrement.

On trouve dans les observateurs un trop grand nombre d'exemples de succès de *rhus* dans les fiè-

vres typhoïdes, pour que nous croyons devoir les rapporter ; d'ailleurs nous en avons cité dans notre mémoire sur cette maladie lu au Congrès de Lyon.

GROSS dit : Une fièvre nerveuse inflammatoire très-grave chez une jeune servante, avec pouls intermittent, grande prostration des forces, idées anxieuses, crainte de la mort, a été guérie par moi, au mois de février, par l'olfaction d'une dose *merc.* 9, et d'une dose *rhûs* 40, en trois semaines (*Allg. h. Z.* VII, 212).

Un homme qui avait été attaqué, en 1813, de la fièvre nerveuse, et qui avait guéri, bien que ses médecins le déclarassent perdu, ressentit, au bout de quelques années, des douleurs qui portèrent la perturbation dans son physique et son moral ; perte d'appétit et de sommeil, digestions difficiles, mélancolie, découragement, misanthropie, voyant l'avenir en noir ; rêves effroyables, la nuit, qui le faisaient sortir de son lit ; — tous les jours il se sentait plus mal, et se plaignait d'une sensation douloureuse montant du bas-ventre à la poitrine et à la tête.

SCHWARZ jugea *rhûs* le remède le plus convenable, et lui en fit prendre une goutte 30, qui opéra une amélioration telle qu'un mois après le malade se trouva assez bien, lorsqu'un chagrin déranger de nouveau la santé, et réclama un autre remède (*acon.*) ; toutefois, quinze jours après, il était radicalement guéri (*Ann. I.* 89).

Dans deux cas de *morbus maculosus WERLHOFFII*,

rhus fut efficace avec une promptitude étonnante. Chez un paysan, grand accablement, taches bleuâtres, grandes comme des lentilles, sur tout le corps, hémorrhagies fréquentes par la bouche et par le nez. Les hémorrhagies cessèrent deux jours après la prise de *rhus*, et au bout de quatre jours les taches disparurent aussi.

Chez un autre homme de 20 ans, la peau et les mains étaient ecchymosées, comme à la suite de coups violents. Le troisième jour, toute trace de maladie avait disparu (THORER'S I, 7).

Rhus a été employé avec le plus grand succès par plusieurs praticiens dans la variole trop intense ou confluyente ; il n'a jamais tardé 24 heures à diminuer la fièvre et à ramener la maladie dans un état normal.

GROSS eut à traiter un anthrax qui, depuis plusieurs semaines, était vainement soigné par l'allopathie. Très-douloureux, de couleur rouge-brun, parsemé de petits trous d'où s'écoulait un pus fétide, il était situé à la nuque, près des apophyses cervicales ; fièvre forte, nul repos la nuit. Il fit dissoudre *rhus* 6 dans un gros et demi d'alcool, et en donna, matin et soir, cinq gouttes dans une cuillerée d'eau. En cinq jours le malade fut guéri (*Arch.* XVI, II, 98).

GROSS a obtenu plusieurs fois guérison et disparition complète de verrues très-abondantes sur les

maines avec deux doses seulement de *rhus* 9, goutte j.

Je l'ai trouvé efficace, dit KNORRE, nombre de fois, contre les verrues qui surviennent de préférence aux doigts et aux mains, ont une base large, ne sont charnues qu'à cette base, mais consistent du reste en un épiderme épaissi, corné et bosselé, sont rudes et dures au toucher, insensibles, d'un gris jaunâtre sale à la surface, quelquefois comme couvertes d'une suie noire; ce n'est pas par la suppuration qu'elles disparaissent, mais elles se réduisent en une croûte brune et dure, que le frottement du doigt détache, laissant la peau saine et lisse. J'ai employé *rhus* 12, 15 et 30, à doses répétées d'une goutte. Elles ne disparaissent que très-lentement (*Allg. h. Z. V.*, 331).

Rhus, dit MULLER, peut être employé avec utilité dans les hernies étranglées, quand il y a déjà état inflammatoire typhéux, et gonflement tympanique du bas-ventre (cette indication est un peu générale, *Réd.*).

Une femme de 40 ans fut atteinte d'un étranglement de hernie. Le taxis immodéré d'un chirurgien de campagne avait déjà amené un état voisin de la gangrène, lorsque M. fut appelé le sixième jour. *Rhus* apaisa le vomissement et diminua les douleurs; un lavement fit sortir quelques matières fécales. Le lendemain, ballonnement plus considérable, et sur la tumeur quelques points gangrenés prêts à s'ouvrir. *Rhus* 30. Le lendemain, le ventre était moins gonflé, et la gangrène n'avait pas fait de pro-

grès. En vingt-quatre heures, les points gangrenés s'ouvrirent, et il se forma une fistule stercorale. — *China* 12, et application de quinquina en poudre. La fistule dura six semaines, après quoi les matières reprirent leur voie ordinaire, et la plaie se ferma (THORER'S I, 8). Que serait-il arrivé si au lieu de *rhús* on avait donné *nux*? *Réd.*

MULLER donne, il est vrai, un autre exemple de succès de *rhús* dans le cas de ballonnement du ventre par l'étranglement de la hernie; mais comme ce remède avait été précédé de *cocc.*, *plumb. ac.* et *nux*, il n'est pas absolument concluant; seulement on peut en inférer l'utilité de l'intercallation de *rhús* dans le traitement de la hernie étranglée.

Rhús paraît avoir le rapport le plus immédiat avec les voies urinaires, et c'est en conséquence de ce rapport qu'a été obtenu le brillant succès suivant :

Un major, à la suite de nombreuses blessures et de fatigues, était atteint d'une incontinence d'urine que tous les médecins avaient déclarée incurable, et qui se caractérisait comme suit :

Il ne pouvait retenir longtemps son urine; s'il éprouvait un besoin et qu'il n'y satisfît pas sur-le-champ, l'urine sortait involontairement, surtout dans le repos, assis ou couché. Quelquefois aussi elle coulait goutte à goutte, sans qu'il sentît de besoin; quand il marchait, il pouvait mieux la retenir, et il était rare qu'elle sortît alors d'elle-même. SONNENBERG lui fit prendre *rhús* 2/30; trois jours après, exa-

cerbation considérable, suivie de la diminution graduelle des accidents et d'une guérison complète au bout de quinze jours ; il n'y a pas eu de récédive (*Arch.* V, 1, 100).

Rhus a été employé avec succès par BETHMANN dans un cas tout particulier, qui ne peut se présenter que très-accidentellement. Dans un village de son district, sont quatre maisons où s'est présentée fréquemment la maladie suivante : Des enfants de deux à quatre ans, bien portants du reste, sont pris de malaises, et bientôt il se forme une tumeur aqueuse au prépuce. Le lendemain, le pénis entier, et le troisième jour quelquefois le scrotum, offrent l'aspect d'une vessie pleine d'eau, de la grosseur du poing. Le pénis est également vésiculaire, transparent, courbé et replié. Plusieurs ont été guéris en deux, trois ou quatre jours, au moyen de *rhus* ou *arsenic*. $\frac{4}{6}$ à $\frac{4}{24}$ (*Allg. h. Z.* XI, 325).

Un enfant de deux ans et demi était atteint d'une blépharophtalmie, avec enflure du bord de l'orbite à l'aile du nez ; yeux rouges, larmoyants, fermés la nuit par l'enflure ; insomnie par douleur. Il reçut *rhus* $\frac{1}{30}$. Deux jours après, l'enflure et la rougeur avaient disparu (*Ann.* I, 203).

Un enfant de 3 ans, teigneux, portait une ophtalmie scrofuleuse ; conjonctive enflammée ; cornée recouverte de deux phlyctènes, photophobie, larmoieusement abondant, gonflement des paupières.

Il reçut de THORER, le 8 et le 12, *rhus* 2/30; le 17, il n'existait plus de trace d'inflammation, mais la teigne persistait. *Rhus* fut continué, une dose 2/30, tous les six jours; au bout de cinq doses, il était parfaitement guéri (THORER'S III, 27).

Un autre enfant, atteint du même mal depuis huit jours, fut guéri avec une seule dose (*ibid.* 28).

Deux demoiselles furent aussi guéries par trois doses, prises à quatre jours de distance (*ibid.*).

Une enfant de 9 ans, scrofuleuse, fut atteinte, le 30 septembre, d'une ophtalmie scrofuleuse avec phlyctènes sur le bord de la cornée de l'œil gauche, légère photophobie, et efflorescences sur les parois internes du nez qui était fort enflé. *Rhus* 3/30 répété le 4 octobre; le 7 la malade était guérie, et des yeux et du nez (*ibid.*).

Une femme de 28 ans fut atteinte, sans cause connue, d'une ophtalmie double; conjonctivité, ardeur et mordication, vue obscurcie, paupières collées le matin, raides, larmoient. *Rhus*, donné à cause de la similitude des symptômes, fit disparaître le mal en huit jours. La femme s'étant remise à l'usage du café et d'un ouvrage attachant, l'ophtalmie reparut avec scintillation devant les yeux. Ce nouveau symptôme fit choisir *pulsat.*, qui guérit.

Quelques mois après, elle fut atteinte de crampes d'estomac, et bientôt d'une véritable arthrite avec enflure des articulations des doigts, raideur des pieds, avec aggravation de douleurs en se levant; une dose *rhus* enleva le mal sans retour (*Arch.* IX, II, 112).

Une fillette de cinq ans, scrofuleuse, fut atteinte d'une ophtalmie; conjonctive très-rouge, couverte de petits ulcères; grande photophobie, larmolement; dartres derrière les oreilles, suintantes. Déjà une foule de médicaments n'avaient rien produit. *Rhus* 4 gouttes dans deux onces d'eau, prises par cuillerées à café, fit disparaître tous les accidents en quinze jours (*Hyg.* V, 563).

Un jeune homme de 17 ans, qui souffrait d'un violent chémosis avec ulcères ouverts sur la cornée gauche, grande prostration et croûtes épaisses autour des ailes du nez et des angles de la bouche, fut guéri, en vingt jours, au moyen de *rhus*; il ne resta que des petites cicatrices à la cornée (*ibid.*).

Une petite fille de 4 ans, scrofuleuse, avait depuis quinze mois des spasmes des yeux, qui n'étaient point enflammés. *Rhus* la guérit en dix jours (*ibid.*).

Un enfant scrofuleux de six mois portait une ophtalmie dite *des nouveau-nés*; paupières gonflées, closes, avec écoulement de mucosité purulente; en les ouvrant de force, il en jaillissait une quantité d'eau, et la conjonctive, vacillante, gonflée, faisait saillie et recouvrait le globe. GROSS mit *rhus* 6 dans trois onces d'eau distillée, dont il fit prendre deux ou trois cuillerées par jour, et laver les paupières avec le même liquide. Au bout de quatre jours, le mal avait disparu sans laisser de trace, les yeux ne présentaient rien d'abnormal, et toute photophobie avait cessé (*Arch.* XVI, II, 94).

Un homme avait constamment des orgeolets, tan-

tôt sur un œil, tantôt sur l'autre, et ressentait subitement des douleurs brûlantes dans les yeux, avec faiblesse de la vue. Quand ces symptômes cessaient, enflure oedémateuse des paupières s'étendant sur les parties voisines et empêchant l'œil de s'ouvrir; gonflement des glandes de l'oreille et du cou, qui devenaient rouges et causaient douleur. — *Rhus* 12 et 18, *puls.* 12 suffirent pour enlever la maladie en dix jours (*Allg. h. Z.* XII, 22).

Une dame de 53 ans, replète, ayant des chagrins, était depuis quinze jours atteinte d'un saignement de nez très-abondant; elle ne se plaignait que de lourdeur de tête et de démangeaison dans le nez qui était un peu enflé. La malade était très-abattue et craignait de mourir; elle disait avoir perdu au moins trente livres de sang.

Le médecin se décida pour *rhus*, en particulier, parce que l'hémorrhagie se déclarait surtout la nuit, quand la malade était au lit, — et en donna 2/30. Le saignement de nez cessa entièrement pour ne plus reparaitre (*Ann.* II, 302).

GROSS a fait entrer avec le plus rapide succès *rhus* et *ledum* dans le traitement d'une hémoptysie très-abondante avec toux (*Arch.* II, II, 112).

ELWERT a fait prendre avec succès à une dame, pendant quelques jours, *rhus* 5, une goutte par jour, contre une hémoptysie; la toux guérit bientôt, mais il survint un exanthème ortiaire (*Allg. h. Z.* IX, 188).

Rhus, employé vulgairement à doses beaucoup trop fortes par les sages-femmes, produit souvent un soulagement instantané chez les enfants qui, pendant la dentition, ne peuvent dormir et ne cessent de crier; il faut répéter la dose au bout de quelques jours, s'il cesse d'agir avant qu'ils soient guéris (GASPARY'S 183).

Une jeune femme, brune, très-irritable, fut prise, après un séjour prolongé dans un local froid et aéré, de violentes douleurs tiraillantes dans les dents et la tête, survenant tous les jours, vers les six heures du soir, durant jusqu'au matin, et la privant de dormir, même de se coucher pendant la nuit; sangsues, extraction de dents, etc., tout avait été inutile; la malade devenait presque furieuse pendant les paroxysmes. *Rhus* fut donné avant midi; l'accès revint le soir avec la même violence, mais ne dura qu'une demi-heure. Depuis ce moment la femme a été délivrée de son mal (THORER'S I, 7).

Rhus, dit KNORRE, m'a rendu des services dans la parotite après la scarlatine. Quand l'inflammation était bien prononcée et accompagnée d'une fièvre vive, *rhus* 30, une ou plusieurs doses, se montrait le principal moyen (*Allg. h. Z.* V, 322).

GROSS décrit ainsi une épidémie de parotites : Enflure plate des glandes de l'oreille, sans rougeur inflammatoire et sans fièvre, le plus souvent des deux côtés. Dans un cas, un côté enfla d'abord, et l'en-

flure passa ensuite dans l'autre. Le plus souvent, la bouche s'ouvrait bien ; la mastication seule était difficile et douloureuse. L'enflure n'était pas œdémateuse, mais plutôt ferme. Dans un cas où les glandes de la mâchoire paraissaient aussi considérablement enflées, l'enflure était molle et flasque. *Rhus* 6, répété chaque jour, enlevait le mal en cinq, six ou sept jours au plus (*Allg. h. Z.* X, 322).

Une demoiselle de 36 ans était atteinte d'une œsophagite ; au dos, lieu répondant à l'œsophage, douleur qu'augmentait le passage des aliments et boissons, lesquels s'y arrêtaient ; en sorte que la malade était obligée de chercher une posture qui permît aux aliments de passer sans lui causer une trop grande douleur ; après le passage, elle était soulagée ; rien de visible dans la gorge, point de fièvre. GRIESSELICH crut voir là des symptômes de *rhus* ; il en donna plusieurs doses 30. Dès la première, il y eut du soulagement ; vingt-quatre heures après, la malade avalait presque sans douleur, et le second jour elle était guérie (*Hyg.* VI, 354).

Une autre guérison du même mal a été opérée par le même médecin, au moyen de plusieurs doses de quelques gouttes *rhus* 3, par jour. Le malade, atteint depuis deux jours, ne fut guéri qu'au bout de trois (*ibid.* 335).

GROSS a employé *rhus* avec le plus grand succès dans le traitement d'une grande mastoïte chez une

nourrice, vainement traité par l'allopathie depuis sept semaines ; il y avait dix ouvertures fistuleuses purulentes ; tout le sein était volumineux, extraordinairement douloureux, brun et livide (*Arch. XVI, II, 97*).

RUTA GRAVEOLENS.

Ruta ne doit point être passé sous silence dans l'amblyopie provenant de s'être fatigué les yeux à la lumière, à force d'écrire ou de travailler à des ouvrages délicats, maladie dans laquelle l'emploi externe de *ruta* en décoction (un à deux dragmes sur six onces d'eau) ou dans des cas plus opiniâtres, quelques globules de *ruta* 3, répétés après plusieurs jours d'intervalle, rend d'éminents services.

Additions du Rédacteur.

Un tisserand, 29 ans, souffrait depuis quelque temps d'un affaiblissement de la vue, devenu tel dans les dernières semaines, qu'il ne distinguait plus qu'imparfaitement les fils de sa trame, et qu'il lui était impossible de lire. Il avait toujours un nuage devant les yeux, nuage qui s'épaississait en proportion de la distance de l'objet. Du reste, il se portait fort bien et n'éprouvait aucune douleur dans les yeux. — Huit jours après avoir pris une goutte *ruta*, il vint annoncer qu'il pouvait lire de nouveau ; au bout de huit jours encore, on n'apercevait plus la moindre trace de la maladie (*Mitth. 1828, p. 23*).

ÆGIDI proclame que *ruta* 6-10 guérit cette espèce

d'efflorescence qu'on nomme *couperose* (?) ; tous les jours une dose. Souvent cependant il faut encore administrer *rhus* 10. Ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de donner alternativement pendant huit jours *ruta*, et pendant huit autres jours *rhus*, en continuant jusqu'à parfaite guérison (*Hyg.* II, 33).

SABADILLA.

Sabadilla a été employé plusieurs fois par moi, avec succès dans les fièvres intermittentes atypiques, notamment les fièvres printanières, dont le paroxysme consistait en de violents frissons, sans chaleur ni sueur successives, et n'était dans l'apyrexie que système prédominant d'un grand accablement des membres. Quant aux autres vertus médicatrices de ce remède et à ses effets positifs bien connus, je n'ai pas encore eu jusqu'ici occasion de les éprouver par moi-même.

Additions du Rédacteur.

Un jeune homme de 13 ans avait le ver solitaire ; teint très-rouge ; migraine avec tiraillement jusque dans les épaules ; mouvements convulsifs de côté, et rotations involontaires du bras. *Sabad.* 30 fit cesser en peu de jours les tiraillements et les maux de tête. FIELITZ répéta plusieurs fois le remède, et le malade fit en quelques semaines de gros pelotons de ténia ; il n'en resta plus de vestige ; santé parfaite (*Allg. hom. Zeit.* IX, 8).

ROMANI a employé *sabad.* avec succès dans le traitement d'une fièvre intermittente; mais ce médicament n'ayant pas été donné seul, nous renvoyons au texte pour l'observation entière (*Discorso*, 141 et 144).

KOPP a donné avec succès *sabad.* gtt. j, dans une recrudescence de fièvre quarte, et a répété le remède à quelques jours de distance; la guérison a été parfaite et sans récidive (*Denkw.* II, 291).

Une femme avait, depuis quinze jours, une fièvre intermittente tierce qui la prenait la nuit. Depuis la veille, elle était devenue quotidienne; les frissons revenaient à la même heure, suivis de soif, de chaleur excessive, avec forte céphalalgie. Trois doses *acon.*, quelques heures avant les accès, ne produisirent aucun effet; mais trois doses *sabad.*, administrées de la même manière, la guérèrent parfaitement (*Allg. h. Z.* I, 107).

Il faut pourtant observer que la fièvre quotidienne ne semble s'être guérie qu'après le *sixième* accès; combien aurait-elle duré sans aucun remède? *Réd.*

L'exemple suivant est plus frappant :

Un cocher de 40 ans était atteint depuis fort longtemps d'une fièvre intermittente, qui avait résisté à de très-fortes doses de quinquina; le type, d'abord tierce, était devenu quarte; soif vive avant et pendant le frisson, précédé de céphalalgie susorbitaire, avec éblouissements, diplopie, état fantastique, douleurs brûlantes dans les membres et la région gastrique, colique, constipation alternant avec la diarrhée vers

la fin de l'accès. *Veratrum* 1/12, le 9 avril, diminue quelques symptômes; l'accès reparait à la même heure; *sabadilla* 1/30, le 20. Un dernier et faible ressentiement fébrile, à l'heure ordinaire de la fièvre, qui depuis n'a plus reparu (Doctr. hom. 161). — *Veratrum* n'ayant point été répété, il reste en question si *sabadilla* a agi d'après une propriété spéciale, *veratrum* et *sabadilla* étant de la même famille. *Réd.*

Un jardinier de 55 ans, sec, robuste, au teint jaunâtre, était depuis plusieurs semaines atteint de fièvre quarte, revenant à la même heure; deux heures de frisson avec soif, trois heures de chaleur vive, et quatre de sueur, sans soif. *Sabad.* 1/30, le 28 avril. Le jour suivant, accès léger; le 1^{er} mai, la fièvre manque; mais à l'heure de l'accès, sentiment de faiblesse singulière dans les membres. *Sabad.* 1/30, 3 mai; depuis lors nulle apparition de fièvre (*ibid.* 162).

Un garçon de 6 ans, qui venait d'avoir une fièvre gastrique, se plaignait chaque jour, vers quatre heures, d'avoir froid et demandait à se coucher; il s'endormait, suait, et avait soif au réveil. *Sabad.* 3, une goutte, fit cesser, sans aggravation, cet état, qui ne reparut plus (*Hyg.* II, 163).

Un paysan de 60 ans avait une fièvre quarte qui le prenait régulièrement à trois heures après midi. L'accès commençait par un frisson durant une heure, suivi de chaleur modérée sans maux de tête, puis sueur, forte seulement dans la nuit; pas de soif;

dans l'apyrexie, douleurs dans les pieds avec chaleur. *Sabad.* 3/30, deux doses, et ensuite *puls.* 4/12, deux doses, le guérèrent (*Allg. h. Z.* VIII, 149).

Il est difficile de comprendre pourquoi le praticien ne s'en est pas tenu à *sabad.*; l'addition de *puls.* ôte à cette observation son originalité et même son utilité. *Réd.*

Nous retrouvons *sabad.* employé dans le traitement de plusieurs fièvres intermittentes, mais précédé d'autres médicaments plus ou moins efficaces; c'est pourquoi nous ne reproduisons pas ces observations.

Sabadilla a été donné dans un cas spécial, où il paraissait répondre aux symptômes du mal, et cette observation est d'autant plus intéressante que d'après l'auteur, SOUVERT, le remède a produit les plus énergiques exacerbations.

C'était dans une grippe souvent mortelle qui régnait en Pensylvanie, et dont l'auteur reproduit minutieusement et consciencieusement tous les symptômes. — Aucun remède ne l'avait satisfait, jusqu'à ce qu'ayant pu mieux établir le tableau de la maladie, il crut lui trouver de la ressemblance avec *sabad.*, dont il envoya à six malades une dose à prendre le lendemain matin. L'amélioration fut instantanée; mais, quelques heures après, il y eut une exacerbation terrible chez quelques-uns; et ce ne fut pas sans peine qu'il parvint à diminuer l'intensité des symptômes; le cinquième jour on apercevait encore les effets de *sabadilla*, tels qu'inflammation

douloureuse au-dessous des ongles des orteils. Chez un enfant de huit ans, sujet à des douleurs rhumatismales dans la hanche droite, une petite dose *sabadilla* occasionna les douleurs les plus violentes dans la partie malade, douleurs qui revenaient subitement toutes les trois ou quatre heures ; sensation de sécheresse dans le nez, pendant longtemps ; les ongles des pieds et des mains gros et rayés.

Sabadilla produisit quelque chose de pareil sur l'auteur lui-même. — Le lendemain, en se levant, il éprouva tout à coup une douleur pincante, lancinante, dans le côté droit ; à peine put-il se remuer pour gagner son lit ; après s'être couché sur le côté gauche, pendant qu'il agitait doucement son corps, des gargouillements se firent entendre, la douleur cessa et la diarrhée survint.

Les malades auxquels il administra plus tard *un seul* globule *sabad.* 30, guérèrent en 36 heures. Ceux qui avaient été traités par d'autres, même au moyen des antipsoriques, ont été exposés à de grandes rechutes ; mais tous ceux qui ont été guéris par *sabad.* n'ont plus éprouvé aucune incommodité (*Arch.* XII, II, 98).

Sabadilla, dit VEITH, est avec *nux* le médicament qui m'a le mieux réussi dans la grippe. Je l'ai trouvé, pour ainsi dire, spécifique dans le coryza fluent, avec teint mauvais et embarras de la tête.

SABINA.

Sabina mérite parmi les remèdes correspondant

le mieux à la sphère sexuelle de la femme, et déployant leur vertu curative dans les dangers imminents, une des premières places; j'en ai surtout tiré de grands secours dans les métrorrhagies actives, dérivées d'une forte irritabilité des vaisseaux de l'organisme féminin, et survenant d'ordinaire chez les femmes réglées à la fois fortement et de fort bonne heure, qui ont presque toujours, après leur mariage, une tendance à l'avortement; enfin, je l'ai aussi trouvé très-efficace dans la *menstruatio nimia* produite par la *pléthore*. S'il y a *periculum in mora*, les plus basses atténuations, fréquemment répétées, sont les doses les plus convenables et les plus salutaires. Pour prévenir les fausses couches, ou donner à l'orgasme du sang vers les vaisseaux utérins une autre direction, j'ai trouvé constamment efficace la 24^e dilution, répétée après un intervalle de quelques jours. Je dois, pour faire partager de bonnes intentions, prévenir ici Messieurs mes collègues qu'il y a peu de maladies où, malgré l'apparence de danger des accidents, une méthode expectative soit aussi nécessaire et convenable au malade que dans une menstruation trop fréquente, tandis que le médecin, s'il se montre trop pressé, fera surgir les résultats les plus funestes. J'ai traité des filles qui depuis plusieurs années souffraient de menstruations profuses, de 8-9 jours de durée, survenant de nouveau, après 10 jours d'intervalle, pour le même laps de temps. L'avis donné au médecin l'invite d'ordinaire, d'une manière pressante, « à apporter un prompt remède »,

et à arrêter le plus tôt possible ces copieuses pertes sanguines. Mais depuis que je me suis convaincu que la nature, chez les filles replètes et précoces, dont le vif penchant à l'amour n'est, d'après nos coutumes bourgeoises, satisfait que fort tard, se fraie d'ordinaire sagement cette voie pour maintenir en équilibre cet afflux de sang destiné à la génération, et que si le médecin veut s'ériger en maître, et ne point avoir égard à la nature, celle-ci l'en punit par de funestes conséquences presque irrémédiables, telles que les inflammations de poitrine, accompagnées de phthisie imminente, la pleurésie, ou l'hystérie générale ; depuis lors je me suis borné à observer et à suivre la marche du mal, à tranquilliser les patientes en leur démontrant tout ce qu'il y a de salulaire dans ces fréquentes pertes de sang, à réparer ces ravages avec lenteur par des doses de *sabina* données de loin en loin, surtout par l'emploi postérieur de *calc. carb.* en solution, ce qui, jusqu'à présent, m'a toujours réussi, tandis que les saignées sont ici tout-à-fait déplacées, et que les malades peuvent s'estimer heureuses si leur tempérament, plus fort que le docteur, continue, en dépit de celui-ci, à évacuer le sang par la voie naturelle. C'est pourquoi, dans ces cas-là, je prescris, dans les intervalles de la menstruation, l'essai m'en ayant démontré le mérite, l'usage des bains froids ; mais pendant les règles, et tant qu'elles durent, ni bains, ni demi-bains, de peur de les entraver.

Contre la tendance à avorter, nulle méthode n'est

plus salulaire ni plus sûre que celle de l'homœopathie, notamment l'application de *sabina* et de *secale cornutum*, sur laquelle je reviendrai plus tard.

Quant à *sabina*, je dirai encore que le Dr MÜLLER, domicilié à Winzig, en applique la décoction tiède, à l'aide de fins linges de lin, sur les éruptions dartreuses de la face, plusieurs fois par jour, et assure l'avoir trouvée efficace en plusieurs cas.

Additions du Rédacteur.

Une demi-goutte d'huile de *sabina* a ramené en peu d'heures la menstruation arrêtée depuis une année, chez une jeune fille déjà réglée; cette fonction n'a plus cessé d'être normale. Je ne déciderai point, dit HARTMANN, que cette substance puisse dans tous les cas opérer de la même manière; mais je crois pouvoir ajouter que le nombre des antipsoriques qui avaient été précédemment administrés à la malade, ont permis à *sabina* de ne pas agir ici d'une manière purement palliative, comme on pourrait s'y attendre, si on eût par elle commencé le traitement.

Nous ajouterons que l'action de l'huile de *sabina*, comme emménagogue, nous paraît peu sûre; nous avons vu des personnes qui, dans l'intention de se faire avorter, avaient pris une quantité considérable de cette substance, une demi-once, une once, deux onces même, et n'en avaient obtenu aucun résultat quelconque, si ce n'est, dans le dernier cas, d'avoir provoqué le vomissement. *Réd.*

Sabina, à doses homœopathiques et homœopa-

thiquement employées, a eu, au contraire, les effets anti-abortifs les plus décidés; exemple :

Une dame de 21 ans, délicate, irritable, atteinte depuis quatre ans d'une métrorrhagie, et avortant à la moindre émotion, avait été traitée par les allopathes d'après toutes les méthodes connues d'eux, y compris les bains de glace et les eaux minérales, mais inutilement, ce qui l'avait fait déclarer par eux incurable.

Un homœopathe appelé donna, dans le premier mois présumé d'une grossesse, *sabina* 12, une goutte; dans le second mois, 15, une goutte; dans le troisième, 18, une goutte. Dans le quatrième, à la suite d'une violente émotion, elle éprouva des tiraillements et des déchirements depuis les reins jusqu'à la vulve, sans traces de sang. Elle reçut immédiatement *sabina* 9, et les douleurs disparurent, après avoir duré une heure. Le cinquième mois, elle venait de prendre *sabina* 12, lorsqu'une grande frayeur lui fit éprouver des élancements passagers dans l'hypogastre, lesquels cessèrent cependant bientôt. Le sixième mois, elle prit *sabina* 15, et, quoiqu'elle fût entrée dans une violente colère, il n'en résulta pas le moindre accident. Le neuvième mois, elle accoucha d'un enfant bien portant; et depuis, elle jouit elle-même de la santé la plus florissante (*Arch. IV, 1, 118*).

Une femme de 30 ans, robuste et saine, mariée depuis neuf ans, avait, dans trois grossesses, fait une fausse couche à quatre mois. Enceinte de trois mois passés, elle redoutait le même accident, sentant,

comme jadis, frisson, chaleur, pression sur les parties naturelles, avec légère perte sanguinolente. SCHULER appelé lui fit prendre, le matin, *ipécac.* 2, et le soir *sabina* 15. Le lendemain, les symptômes avaient disparu; l'accouchement eut lieu à terme (*Arch.* VI, III, 94).

Une femme enceinte de six mois, qui avait déjà fait une fausse couche, était menacée d'avortement. SCHROEN lui fit prendre *sabina* 19, une goutte. Aussitôt elle sentit de violents tiraillements dans les cuisses, s'étendant jusqu'aux parties génitales, comme si ses règles allaient paraître; puis elle vomit tout ce qu'elle avait mangé, et se sentit un besoin continuel d'aller à la selle; forte diarrhée; fièvre, violent frisson, angoisse, abattement; la diarrhée cessée, la malade passa dans un profond sommeil de six heures, dont elle se réveilla guérie. Trois mois après, elle accoucha d'un gros garçon très-bien portant (*Allg. h. Z.* V, 152).

Une femme valétudinaire, de moyen âge, éprouvait, après une fausse couche, des pertes sans douleurs depuis plus d'un mois; le sang sortait, le plus souvent, en caillots noirâtres; plus rarement, dans les intervalles, à l'état liquide, presque aqueux; la nuit, l'écoulement était moindre; en même temps, presque pas de douleurs, quelquefois une légère pression au-dessus des pubis, et du haut en bas vers les parties génitales; grande faiblesse générale, amaigrissement, teint blême, quelquefois vertiges. KNORRE la guérit en un mois, par huit doses *sabina* 3.

h. Z. V, 323). Une plus forte dose, par exemple une goutte teinture-mère, n'était-elle pas indiquée, dans un cas où il y avait si peu de réaction? *Réd.*

Une femme jadis vive et enjouée, maintenant pâle et défaite, était atteinte depuis onze semaines d'une métrorrhagie considérable; elle se croyait enceinte; il sortait, la nuit surtout, une grande quantité de sang noir, souvent en gros caillots; d'autres fois le sang était rose; violents déchirements dans les membres, avec maux de reins et de ventre; céphalalgie déchirante, surtout du côté gauche, insupportable souvent; grand abattement, excessive irritabilité.

Elle reçut d'EMMERICH, le 3 août, *sabina* 2/30.

Le 5, toutes les douleurs avaient disparu; l'hémorrhagie avait cessé, et la malade se sentait fort bien (*Arch. XIV, III, 112*).

Une domestique, 20 ans, accouchée le 7 septembre, éprouvait depuis sa délivrance des pertes sanguines d'un rouge clair, sans douleur. Le 21, le Docteur MALAISE lui fit prendre *sabina* 2/8. Dans l'après-midi du même jour, pertes utérines plus abondantes, qui continuent toute la nuit. Le 22, l'écoulement diminue sensiblement; le 23, guérison complète (*Bibl. hom. IV, 266*).

Une métrorrhagie extrêmement violente a été arrêtée par RAU, par une seule dose *sabina*; une rechute, 24 h. après, a été promptement guérie par le même remède (RAU'S, 258).

Sabina, dit N., fait cesser les hémorrhagies utérines qui ne sont pas accompagnées de douleurs.

Une femme de 40 ans, qui avait déjà fait quatre enfants, et qui était au moment de sa délivrance, avait été prise d'une hémorrhagie; le sang était rouge foncé, tantôt liquide, tantôt en caillots; elle n'éprouvait ni maux de reins, ni tranchées; mais se sentait très-affaiblie; jusque-là elle s'était toujours bien portée. L'hémorrhagie étant violente, N. donna sur-le-champ *sabina* 3, qu'il répéta demi-heure après; l'hémorrhagie diminua peu à peu; à la troisième dose, elle avait entièrement cessé (*Allg. h. Z. IX*, 96).

Une dose *sabina* 2/30 prévint un avortement dans le troisième mois de la grossesse; le ventre était déjà mou, pâteux, affaissé; dès le second jour, il se tendit de nouveau; la fièvre et les douleurs disparurent, et au bout de six mois, la malade, femme de trente et quelques années, donna le jour à un garçon bien portant, quoique dans l'intervalle elle eût éprouvé un grand chagrin de la mort de son unique enfant. J'avais déjà, dit ATTOMYR, prévenu cinq avortements, les derniers dans le troisième mois aussi de la grossesse (ATTOMYR's *Br. I*, 90).

Une femme de 30 ans, qui souffrait chaque mois depuis des années de spasmes du bas-ventre, avec flux menstruel trop copieux, débilitant, et qui avait déjà pris sans résultat un grand nombre de remèdes, reçut *sabina* 2/30, qui régularisa parfaitement la menstruation (*Hyg. II*, 396).

A la suite d'une fausse couche, une dame éprouvait, depuis sept semaines, des pertes utérines d'un

sang tantôt liquide, tantôt en caillots, et d'un rouge tantôt clair, tantôt foncé; grande sensibilité au bas-ventre, augmentant par la moindre pression; douleurs pressives de haut en bas vers l'utérus; pouls faible et petit, courbature et faiblesse des membres, amaigrissement général et décoloration de la face. Le Dr MALAISE prescrivit, le 28 décembre, trois globules *sabina* 24; le 31, la métrorrhagie avait cessé et la malade recouvré une santé parfaite. C'est le cinquième cas de guérison obtenu de la même manière (Clin. hom. 190).

Une femme de 30 ans était atteinte d'une arthrite se manifestant par enflure du gros orteil, rougeur et grande douleur en le remuant ou touchant. Au bout de 48 h., elle reçut *sabina* 5/24. Vingt-quatre heures après, la douleur avait tellement diminué que la malade pouvait marcher. Le lendemain matin, elle eut des coliques, du malaise, des borborygmes, la diarrhée, et, la nuit suivante, elle rendit cinq à six aunes de ténia, dont elle n'avait jamais offert de symptôme; la diarrhée cessa 24 h. après (*Allg. h. Z.* VI, 109).

De trois à huit jours, *sabina* et *arnica* ont guéri plusieurs cas de rhumatisme caractérisés par fièvre inflammatoire, *enflure*, rougeur des parties pulpeuses des orteils, grandes douleurs au plus léger mouvement, douleurs déchirantes dans le corps, impossibilité de marcher (*All. h. Z.* VI, 140).

Sabina, dit BÖNNINGHAUSEN, est rarement un re-

mède indiqué contre l'odontalgie pulsative. Cependant j'ai rencontré deux cas où elle a été le seul spécifique et où elle soulagea rapidement. Ce mal de dents paraît également vers le soir et pendant la nuit, surtout à la chaleur du lit et après avoir mangé. Il y a en même temps battement dans tous les vaisseaux, éructations fréquentes ; et chez les femmes (qui seules m'en fournissent les cas), abondante évacuation, même hors du temps menstruel, d'un sang rouge clair. Chez l'une des deux malades, une douleur arthritique au gros orteil avait été dissipée par des moyens externes, après quoi s'était manifestée l'odontalgie, qui céda rapidement à une dose *sabina*, sans que la douleur de goutte reparût, parce que les douleurs arthritiques étaient exactement couvertes aussi par les symptômes de la sabine (*Arch.* XV, II, 15).

SAMBUCUS NIGRA.

Dans l'*asthma Millari*, ainsi que dans la respiration sifflante des enfants, suite du croup membraneux, ou comme palliatif dans l'*asthma thymicum*, si rarement guéri jusqu'ici, *sambucus nigra*, donné en gouttes de teinture primitive, est un excellent curatif dont l'efficacité s'annonce d'ordinaire à la première dose. Je l'ai administré de même avec beaucoup de succès dans la crampe thoracique des adultes, surtout si elle dérive de refroidissement ou se fonde sur une disposition arthritique, ainsi que dans les accès de sténocardie, nommée plus communément *angina pectoris*.

Le *cortex sambuci* possède une vertu curative analogue, mais d'une tendance toute différente ; je l'ai toujours trouvé très-efficace dans l'asthme des jeunes personnes disposées à la phthisie ; de même dans le premier stade de la phthisie tuberculeuse, et plus tard dans les accès d'anxiété fréquents au second stade de cette maladie. J'ai coutume d'administrer le *cortex samb.* en quelques gouttes de teinture pure. Dans l'*Hygea*, V, 2, GRIESSELICH vante pour la *coqueluche* l'admirable efficacité de quelques gouttes de *tra. sambuc.* pur, prises une couple de fois par jour, ce qui mérite considération en bien des cas, vu la fréquente insuffisance des remèdes recommandés jusqu'ici contre cette maladie.

Additions du Rédacteur.

Une femme de constitution athlétique était atteinte d'asthme (?) depuis quatre ans et demi. Elle fut prise, un jour, d'un violent accès de suffocation. W., appelé au bout de trois heures auprès d'elle, trouva la face bleu-noirâtre, les yeux proéminents, avec froid partout le corps, pouls à peine sensible, respiration très-courte, impossibilité de prononcer un mot ; elle s'était au début plainte de quelques douleurs lancinantes dans la poitrine.

W. donna, toutes les demi-heures, une goutte *acon.* 6, pendant deux heures, sans résultat bien prononcé ; il ne l'avait, dit-il, administré « qu'afin de déprimer l'action du système artériel, qui était réellement exaltée. » (Il est difficile de faire coïnci-

der cette opinion avec un *pouls à peine sensible*; aussi n'y eut-il pas de *résultat bien prononcé*.) Au bout de deux heures, W. donna *sambucus* 10, toutes les heures une goutte, dans un verre d'eau. Après la seconde dose, la malade s'endormit; au bout de cinq heures, elle s'éveilla complètement débarrassée de ses souffrances (Archives, II, 302).

Un homme de constitution artério-veineuse, préalablement affecté d'hémoptysie, fut atteint en outre d'un asthme humide qu'il traîna pendant six années. W. consulté lui prescrivit *hep. sulf.*, une goutte, et *sambuc.* 6, une goutte, chacun dans un gros d'alcool, alternativement, à la dose d'une goutte, continuant pendant à peu près huit jours. Après quinze jours, le malade revint, se disant parfaitement guéri; il avait pris chaque jour une dose des deux médicaments (*ibid.*). Ce mode d'administration a sans doute été utile; mais il eût été plus avantageux à l'art que W. eût prescrit au malade de se borner à l'un des deux médicaments pendant un temps déterminé, seule manière d'en connaître les effets spéciaux.

Un jeune homme de 20 ans, assez robuste, après avoir bu froid ayant chaud, fut attaqué d'une fièvre avec toux violente et expectoration. SCHULZ consulté trouva pression douloureuse sur la poitrine, toux jour et nuit, expectoration abondante de mucosités douceâtres; face pâle, terreuse, amaigrissement, pouls accéléré, petit, chaleur brûlante dans la paume des mains, soif ardente l'après-midi, forte trans-

piration la nuit, langue un peu chargée, appétit complètement disparu.

Le malade reçut une goutte teinture-mère *cort. samb.*, à prendre tous les trois jours.

A la seconde dose, il y avait du mieux; la toux et l'expectoration étaient moindres; l'appétit revenait. Au bout de quinze jours, la pression sur la poitrine et la transpiration nocturne avaient cessé. Après avoir pris quatre nouvelles doses, une tous les quatre jours, il fut complètement guéri.

SCHULZ dit avoir obtenu trois guérisons semblables, par 6, 8 et 12 doses. Mais dans les toux sèches et les expectorations difficiles, il n'a pas obtenu d'aussi heureux résultats, même à de hautes dilutions (THORER'S II, 195).

Une fillette de 10 ans, d'une constitution malade, avait toujours été sujette à des accès de toux sèche, accompagnée de titillation dans la fossette du cou. Cette toux s'était changée tout d'un coup en un asthme violent. Après un allopathe qui avait employé sangsues, vésicatoires et calomel inutilement, HIRSCH appelé donna d'abord *ipéc.*, puis au bout de quelques heures, vu la violence de l'accès, *samb.* 2/12, qui produisit une amélioration momentanée; la seconde et la troisième dose ayant également bien opéré, une infusion légère de fleur de sureau fut préparée, dont l'enfant dut prendre une cuillerée à café environ toutes les cinq minutes. Ce procédé réussit; en moins d'un quart d'heure, l'accès d'asthme cessa. — Contre la toux titillatoire, on donna *nux* 2/30,

puis plus tard *carbo veg.* (*Allg. hom. Zeit.* IV, 308).

Une femme de 32 ans avait eu pendant tout l'hiver une toux continuelle, avec forte expectoration d'un goût salé; ses forces avaient disparu avec son embonpoint, et une oppression croissante la retenait dans sa chambre; douleurs de poitrine, jambes œdémateuses jusqu'au-dessus des genoux.

SCHULER, appelé après la retraite volontaire de l'allopathe, appliqua un vésicatoire entre les épaules, et donna, pour chaque jour, une goutte teinture-mère *cort. samb.*

Six jours après, il trouva de l'amélioration; accès de toux moins fréquents, irritation vasculaire moindre, un peu de sommeil; l'enflure était descendue au-dessous des genoux. La malade dit avoir senti agir le remède sur les voies urinaire et cutanée; elle avait dû se relever, contre sa coutume, trois ou quatre fois chaque nuit pour uriner; et il s'était déclaré sur tout son corps un prurit inusité. SCHULER donna six nouvelles doses, à prendre tous les deux jours.

L'amélioration fit des progrès journaliers; l'œdème diminua et ne fut plus visible le matin; toux et expectoration moins fréquentes; retour des forces et diminution proportionnelle de l'oppression. L'urine, qui, pendant que la malade avait pris les premières doses, avait déposé un épais sédiment puant, devint plus claire. Il ne parut point d'exanthème, mais l'épiderme se desquama au milieu de vives démangeaisons.

Les dernières doses ayant été consommées, la malade fut mise à l'infusion de *lierre terrestre*. Elle ne tarda pas à reprendre ses occupations domestiques (*Arch.* XIV, III, 134).

Un homme fut attaqué quatre fois de suite, dans une nuit de décembre, de l'accès suivant : Il se réveillait tout à coup, la respiration lui manquant et s'arrêtant bientôt entièrement ; il restait quelques instants sans respirer, et, en revenant à lui, il pleurait beaucoup, après quoi il ne tardait pas à se rendormir. Il reçut *samb.* 3/6. La nuit suivante, il eut encore un faible accès ; mais une seconde dose suffit pour en prévenir le retour (*Arch.* XVI, II, 12).

HARTMANN fut appelé auprès d'un jeune garçon de 11 ans, qu'on avait précipitamment ramené de l'école, et chez lequel il observa : face bouffie, bleuâtre, presque noire, ainsi que les avant-bras ; corps brûlant, surtout la paume des mains ; chaleur sèche sur tout le corps, le visage seulement couvert de sueur ; angoisses indicibles, comme s'il allait étouffer ; l'air lui manquait, il devait s'asseoir dans son lit à tout moment ; respiration rapide, accompagnée de sifflements ; râlement dans la poitrine, impossibilité de parler ; il montrait du doigt le milieu de la poitrine comme siège du mal ; agitation très-grande, gesticulation fréquente ; yeux troubles et à moitié ouverts, ainsi que la bouche ; somnolence sans sommeil ; pouls irrégulier, petit, interrompu ; pas de sommeil.

Le malade reçut *samb.*, une petite goutte ; pendant huit heures de temps encore, il fut très mal,

extrêmement agité, ne cessant de frapper autour de lui et ne pouvant respirer. Cependant alors (après minuit) il devint plus tranquille et tomba dans un sommeil assez paisible, pendant lequel tout le corps se couvrit de sueur ; respiration plus facile ; quelques accès de toux avec expectoration de mucosité visqueuse, qui débarrasse la poitrine et permet au malade de parler.

Le lendemain matin, mieux notable ; il dit qu'il lui avait semblé la veille porter le monde sur sa poitrine, et en être étouffé ; il toussait davantage et crachait une mucosité visqueuse, membraneuse. L'amélioration continua jusqu'au troisième jour, où des symptômes subsidiaires cédèrent à *bell.*, qui fut suivi d'une prompte guérison (*Arch.* V, III, 35).

FIELITZ traitait un croup des plus violents, et avait alternativement employé des moyens homœopathiques et allopathiques, sans résultat heureux. La maladie, dit-il, semblait ne pouvoir plus augmenter ; la suffocation paraissait imminente ; les souffrances duraient depuis quatre jours, et je ne pouvais m'expliquer l'inefficacité des remèdes. Le malade tomba dans l'assoupissement avec bouche ouverte, respiration râlante et sifflante, tête renversée ; il avait des sursauts subits, sautait dans son lit, frappait autour de lui, était sur le point d'étouffer, devenait brun, bleu, et à chaque instant la suffocation semblait devoir terminer cette terrible scène ; mais la toux reparaissait, et l'enfant épuisé retombait sans force avec la respiration râlante. Une goutte *samb.* fut

donnée et répétée une heure après. — Au bout de cinq heures, l'enfant était hors de danger, comme par enchantement ; respiration plus libre, toux grasse, sueur critique et sommeil, le même jour. De légers indices d'un nouveau paroxysme cédèrent à une nouvelle dose 3, et une expectoration très-copieuse rendit la respiration plus libre (*Allg. h. Z.* IX, 4).

Sambucus est entré avec un succès manifeste dans le traitement de quelques hydropisies générales, anasarques ; mais n'ayant pas été employé seul, nous nous croyons dispensé de donner le détail de ces cas.

Il a aussi été employé tout aussi efficacement pour combattre des sueurs surabondantes et incommodes ; ces cas sont plus frappants par la rapidité du résultat que par l'importance de la maladie.

CRITIQUE.

Un nouvel adversaire se présente dans la lice de la critique de notre doctrine ; il vient de se révéler dans la lettre suivante, que nous livrons à nos lecteurs sans en altérer *en rien* l'originalité, mais que nous croyons devoir accompagner de remarques, ne fût-ce que pour montrer à son auteur que nous faisons quelque cas de son opinion.

LETTRE DE M. BLANCHON, MÉDECIN, AUX MÉDECINS
HOMŒOPATHES.

A Uzès, le 14 juin 1842.

Monsieur et Confrère,

M'étant abonné pour la première fois à votre journal dans le but de prendre connaissance de la doctrine *homœopathique*, j'ouvre le numéro d'octobre au tome neuvième, page 6, sur le rapport des *fièvres intermittentes* : j'y vois de l'ordre dans votre style, mais de pensées obscures qui manquent de *laconisme* (je vous le dis en ami comme je le pense), et c'est peut-être la chose seule que tous les médecins éclairés vous reprochent, car tous les systèmes de médecine ont débuté par des principes qui servent alternativement l'art de guérir par la doctrine *eclectique* la plus *vaste*, la plus *sûre*, la plus *rationnelle*, la plus *naturelle*, la plus *concise* de toutes. Chaque système est un instrument, utile ou contraire, à l'état *normal* ou *anormal* des malades, dont le vrai médecin doit tenir compte. Voilà mon cher ami un nouveau sujet de réflexions utiles que je vous prie de faire, d'abord pour le succès de votre œuvre, pour la consolation de votre conscience ! car tout doit être conséquent dans les vues médicales. Ce n'est point pour vous déconcerter, ni affliger, au contraire, mon ami, je sens le prix d'un savant, les peines, les veilles si pénibles de vos recherches, et je les apprécie, les compare et les juge par des faits rationnels de ma pratique. Soyez donc persuadé que je vous rendrai justice.

Je ne regarde pas la fièvre comme maladie essentielle ou primitive ; mais comme un symptôme de maladie, car il n'existe presque pas de maladies sans fièvre, tandis qu'il y a plusieurs symptômes fébriles sans maladies fébriles proprement dites.

Ainsi la marche forcée, la frayeur, etc. etc. accélèrent les pulsations sans qu'il existe de fièvres ni de maladies; la langue chargée, blanche ou pâteuse présente ce mode tantôt par une irritation générale ou locale (spasme des solides); tantôt par des sabures ou de crudités qui croupissent dans les premières voies, tantôt par des phlegmasies aiguës ou chroniques dues à la dépravation des fluides, à des mauvaises digestions, etc.

La nature a un langage motivé par des principes. Ce langage n'est connu que d'elle et de ses véritables ministres. Je suis d'avis d'étudier ce langage, d'observer la nature dans sa marche, de la seconder dans ses vues, de la protéger dans ses efforts, de la dompter dans ses saillies, de la corroborer dans sa faiblesse, de la corriger dans ses vices, de la rétablir dans ses désordres, de la réparer dans ses pertes continuelles, car la vie, expression du sentiment et du mouvement, de l'individu vivant se manifeste par des actions; elle est servie d'abord par l'ascension ou l'unité de l'être moral à l'être physique. L'homme est double, interne et externe (l'âme et le corps). L'âme et le corps unis forment l'individu. Cet individu est servi par des organes; les organes sont donc les instruments de la vie individuelle, et les sens les véritables ministres. Pourquoi donc ne pas admettre le concours de leurs fonctions? de leurs modes de vie? l'état des fluides et des solides, qui modifie la vie matérielle et les affections de l'âme humaine? En paralysant ces daucuments de principe vous avez entassé de mots sans discernement ni connaissance de cause, d'où il résulte que les fièvres sont l'effet des maladies, et varient comme elles: les maladies sont les suites des altérations, des modes ou dépravations des solides et des fluides. L'âme a ses facultés, le corps ses lois, ses actes, ses rapports, ses sympathies que vous semblez tout-à-fait méconnaître. L'âme et le corps sont sujets à des écarts ou à des aberrations. L'âme a donc ses

fièvres, ou ses maladies ; le corps a les siennes par un état mixte ou très-souvent complexe. L'âme et le corps ont un commerce réciproque. Ils sont étroitement unis par des rapports ou lois de sympathie. De là naît la vie morale, la vie physique, ou individuelle proprement dite : la vie essentielle ou primitive, la vie de relation, la vie organique, la vie universelle qui s'assimile à la vie individuelle. Vies que vous déniez et semblez méconnaître !!!..... J'en appelle à l'ordre naturel dans la manifestation des causes, et des actes de la vie ? à la *physiologie*, que vous n'avez démontré ni comprise.

En présence de ces éléments primitifs de la science de l'homme, sain et malade, je vous prie de me dire quelles sont les causes essentielles ou primitives des maladies que vous prétendez combattre par *similia similibus*, sans interroger les formes extérieures des organes dans la configuration des parties ? quels sont les moyens thérapeutiques que vous présentez par induction de vos principes, vu qu'il n'y a nul *effet sans cause*, nulle *cause sans effet*, pour que le médecin se connaisse dans ce qu'il fait et dans tout ce qu'il a la pure intention de faire, car il doit savoir d'où il vient et où il va. Et si vous avez le bonheur d'être concis, méthodique et vrai, en un mot d'être compris, vous serez écouté et protégé du monde médical ; tous les membres de ce corps savant, illustre, vénérable, à qui vous appartenez, se feront un devoir de vous aider, de vous encourager de toutes leurs forces ; mais si vous les dédaignez, si vous vous égarez, vous serez oublié, méprisé à votre tour, et vous aurez de grands regrets de mourir moralement !!! regrets que je vous prie d'éviter.

Si votre doctrine est fondée par des principes évidents, et couronnée par des succès pratiques, je vais la protéger, la faire valoir et vous défendre. Vous êtes sûr de réussir ; mais

si elle est absurde ou contraire aux éléments précis de la science de l'homme, je vous conseille de vous rétracter avant que l'on vous juge.

L'amour de la vie, des hommes et de la vérité, doit être notre guide. Vous n'avez rien à craindre de la théorie sans pratique ; mais ce sont les faits, les cures ou les chances, les malades servis, guéris, ou morts par vos exploits qui doivent déposer pour vous ou contre vous, en vous donnant pour ainsi dire la vie, l'estime ou le mépris. Point de coteries du despotisme aboli parmi nous, les cures seront pour vous des véritables juges. L'opinion d'un pays séduit, gagné par des intrigues, est une opinion aveugle qui n'a jamais fait loi, ni ne peut la faire en cette matière. Page 27 de votre journal, t. 9.

A Dieu ne plaise que si vous êtes le premier à recueillir le fruit de votre institution, vous ne soyez pas le dernier. Le raisonnement doit être confirmé par des actes, sans quoi la raison n'est qu'une face de plomb, un jeu de mots, théâtre de la parole. Faites donc respecter votre doctrine par des cures, sans outrager vous-même celle des autres.

J'aime mieux un ruisseau
Qui sur la molle arène,
Dans un champ plein de fleurs,
Lentement se promène,
Qu'un torrent débordé, qui, d'un ton orageux,
Roule sur le gravier, dans un terrain fangeux.

BOILEAU.

Je suis, mon cher collègue, avec un très-profond respect
votre très-humble serviteur,

BLANCHON, médecin à Uzès (Gard).

M. Blanchon s'est *abonné pour la première fois.*
dans le but de prendre connaissance de la doctrine

homœopathique. Un homme instruit et sensé peut-il raisonnablement espérer et croire prendre connaissance d'une DOCTRINE dans un nombre fort restreint de cahiers d'un journal, lors surtout que ce journal compte dix ans d'existence, est composé de 17 volumes, et a dû nécessairement faire l'exposé de sa doctrine dans les premiers volumes? Dans le cahier qu'il cite, qu'a-t-il vu? les opinions d'un médecin homœopathe sur la fièvre intermittente et les moyens *homœopathiques* à lui opposer; c'est donc sur un point tout-à-fait isolé qu'il nous juge; c'est la partie qu'il prend pour le tout, et encore une partie dont l'auteur a grand soin d'annoncer spontanément qu'il s'écarte des vues primitives et générales de l'inventeur de l'homœopathie. Il y a donc erreur dans le jugement du Dr Blanchon.

Dans l'article *sur les fièvres intermittentes*, il a vu *des pensées obscures qui manquent de laconisme*; qu'il en adresse le reproche à l'auteur de l'article — passe; — ce serait à ce dernier à se justifier ou à se corriger, s'il y a lieu; mais *aux médecins homœopathes* sans exception, ce n'est pas judicieux; il en est auxquels nous avons entendu et lu reprocher d'être trop laconiques.

C'est peut-être, ajoute-t-il, *la seule chose que tous les médecins éclairés vous reprochent*. Nous désirerions fort que cela fût vrai; il nous suffirait alors de retourner en rhétorique pour entraîner tous nos confrères, et la brièveté de nos phrases pourrait contribuer à faire reconnaître la vérité. Mais, comme

on l'a pu voir, M. Blanchon ne s'arrête pas en si beau chemin, et il nous fait, certes, bien autres reproches; examinons-en la valeur.

Ce que dit M. Blanchon de *la fièvre*, tous les médecins le disent, et nous aussi le disons; ce paragraphe de sa lettre est donc un hors-d'œuvre, tout au moins une inutilité; mais nous ne comprenons rien à ce langage : *une irritation générale ou locale (spasme des solides)*; nous n'admettons nullement celui-ci : *des saburres ou des crudités qui croupissent dans les premières voies;..... la dépravation des fluides*, etc. Nous ne connaissons point M. Blanchon; mais, à son style, nous le prendrions pour un centenaire qui a dormi depuis qu'il a lu BOISSIER DE SAUVAGES.

Quant aux phrases qui suivent, nous nous gardons bien de les critiquer, car nous sommes, par exemple, tout-à-fait d'accord avec l'auteur que l'homme est composé d'*une âme et d'un corps*, etc. etc. Mais nous ne savons plus où il veut arriver, quand il dit : *Pourquoi donc ne pas admettre le concours de leurs fonctions, de leur mode de vie?* Où a-t-il pris que nous faisons abnégation des *fonctions des organes*? quelle est donc cette manière de critiquer, qui ne s'enquiert pas même des propositions fondamentales de l'auteur soumis à la coupelle de la critique? Quelle réponse faire à un pareil adversaire, si ce n'est : Allez à l'école (de l'homœopathie), et sachez de quoi vous parlez; ce que faisant, nous aurions bien plus droit que lorsque M. Blanchon nous dit :

Vous avez entassé des mots sans discernement ni connaissance de cause. Voudrait-il s'ériger ici en pédagogue? nous lui demanderions alors son diplôme, mais un diplôme qui lui permît d'enseigner la médecine à des docteurs de 60 et 80 ans.

Quand il dit que *les fièvres sont l'effet des maladies*, nous lui demanderions si elles n'en sont pas plutôt les symptômes; quand il ajoute que *les maladies sont les suites des altérations, des modes ou dépravations des solides et des fluides*, nous nous permettrions de lui dire que *ces altérations, ces dépravations*, sont pour nous des maladies, et non des causes de maladies. Quand il dit que *nous semblons tout-à-fait méconnaître les facultés de l'âme, les lois, les actes, les rapports, les sympathies du corps*, nous lui répondrons qu'aucun auteur de thérapeutique particulière n'a autant insisté que HAHNEMANN sur les investigations relatives au moral (faculté de l'âme?), et à toutes les circonstances physiologiques et pathologiques offertes par le corps; en sorte que M. Blanchon démontre surabondamment qu'il n'a pas fait la moindre étude des ouvrages de notre maître, et qu'il parle de l'homœopathie comme un aveugle des couleurs. Nous ne disputerons point sur *la vie morale, la vie physique ou individuelle proprement dite, la vie essentielle ou primitive, la vie de relation, la vie organique, la vie universelle qui s'assimile à la vie industrielle*, etc.; ceci nous fait l'effet d'une physiologie transcendente à laquelle nous n'aspérons point.

M. Blanchon nous demande sérieusement *quelles sont les causes essentielles des maladies que nous prétendons combattre par similia similibus* ; — et cependant HAHNEMANN et tous ses sectateurs ont bien déclaré qu'ils n'entendaient appliquer cet axiome qu'aux symptômes, et nullement aux causes ; donc M. Blanchon parle pour parler, et non pour avoir raison.

Notre critique nous promet de *protéger notre doctrine* si elle est *couronnée de succès pratiques* ; certes, sans se compromettre, il peut commencer dès aujourd'hui, car nous défions aucune doctrine connue d'être *couronnée* d'autant *de succès pratiques* que la nôtre ; mais pour être duement informé, il faudrait qu'il prît la peine de lire plus qu'un volume de notre journal ; il pourrait alors recueillir des milliers de cas de guérisons plus promptement et sûrement obtenues que par les voies de l'allopathie.

Nous serons brefs dans notre réponse, parce que chaque lecteur est capable de la faire aussi bien et mieux que nous, et d'y ajouter tout ce que nous laissons en arrière, non sans raison.

Jusqu'ici, le style de M. Blanchon, sans offrir le modèle d'un raisonnement serré, a été honnête, poli, tel qu'on doit l'attendre d'un homme qui se respecte. Pourquoi faut-il que ce docteur ait gâté son affaire par ce qui suit ?

En nous retournant la table du tome neuvième, M. Blanchon y a tracé de sa main ce qu'on va lire :

Je renonce à la Bibliothèque homœopathique,
 A son auteur, à sa boutique;
 A ce système ridicule ou diabolique,
 A tous jongleurs dans ma pratique.

BLANCHON, médecin.

Renvoi de l'ouvrage inutile et ridicule à l'auteur de la Bibliothèque homœopathique, publiée à Genève.

Ajoutons un seul mot : *ex opere opifex*.

P.

ANNONCE.

SYMPTOMATOLOGIE HOMŒOPATHIQUE, ou *Tableau synoptique de toute la Matière médicale pure, à l'aide duquel se trouve immédiatement tout symptôme ou groupe de symptômes cherché*; par P.-J. LAFITTE, médecin homœopathiste.

C'est avec confiance que nous annonçons aux homœopathistes un ouvrage qu'ils estimeront d'autant plus qu'ils le connaîtront davantage. L'usage fréquent et longtemps continué du manuscrit nous donne la conviction que cet éloge n'est point exagéré. Comme tous les manuels, celui-ci a l'avantage d'aider et de suppléer à la mémoire; mais il a, de plus que tous les autres, l'inappréciable mérite de présenter synoptiquement, non plus des symptômes isolés, mais des symptômes ou des groupes de symptômes complets et tels que les donne la Matière médicale; de sorte qu'on peut dire de cet ouvrage que c'est la Matière médicale elle-même disposée dans une forme qui épargne les recherches et les tâtonnements qui ont fait jusqu'à ce jour le désespoir des homœopathistes.

L'auteur a suivi, dans la distribution de son ouvrage, le même

ordre anatomique que l'illustre auteur de la Matière médicale pure : ainsi, *Tête, Yeux, Oreille*, etc., *Estomac, Ventre*, etc. On trouve à cela le double avantage que cet ordre est facile à retenir pour ceux qui commencent, et ne change rien aux habitudes de ceux qui sont déjà familiarisés avec la Matière médicale du maître.

Cet ouvrage contient, outre la Matière médicale de HAHNEMANN, toutes les observations de pathogénésie pures publiées par HERING, STAPF, GROSS, etc. Du reste, la préface de l'ouvrage donnera, sur ce sujet, toutes les indications désirables.

L'ouvrage formera un beau volume grand in-8°, d'environ 60 à 65 feuilles (1000 à 1040 pages), en caractères neufs dits *petit-texte*, sur papier jésus. Son prix sera de 50 francs pris à Paris. — Il sera publié en 6 livraisons, qui paraîtront de deux en deux mois.

MM. les souscripteurs des départements qui en se faisant inscrire enverront le prix de l'ouvrage complet, recevront toutes les livraisons *franco* à leur domicile. — La souscription est ouverte à dater du 1^{er} juillet 1842.

La première livraison paraîtra en août.

On souscrit :

A Paris, chez J.-B. Baillière, éditeur, librairie de l'Académie royale de Médecine, rue de l'Ecole de Médecine, 17; et chez l'auteur, M. Lafitte, médecin homœopathe, rue des Fossés du Temple, 50;

A Turin, chez J. Bocca, libraire du roi;

A Lyon, chez Ch. Savy, et chez Ayne fils;

Et chez les principaux libraires de France et de l'étranger.

BIBLIOTHÈQUE

HOMOEOPATHIQUE.

Guérisons chirurgicales.

Maladies osseuses.

Carie.

Première observation.

J. D., âgé de 33 ans, brun, teint coloré, garde-champêtre de la commune de Saint-Sébastien (Loire-Inférieure), est affecté depuis plusieurs années d'une tumeur blanche du coude gauche, qui a fini par envahir tout l'avant-bras, et se présente, au jour de sa visite chez moi, avec une complication d'ulcères garnissant tout l'avant-bras et offrant tous des trajets fistuleux, qui, examinés avec la sonde, permettent de reconnaître la carie complète des deux os et même de celui du bras.

Ce malade avait été traité déjà par plusieurs médecins de Nantes, qui avaient constaté la nécessité de l'amputation. Le maire de la commune l'avait re-

commandé au chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu, qui devait en effet l'opérer dans le courant de mai 1841, lorsqu'il me fut amené par un de mes malades.

Il me suffira de dire que la guérison est aujourd'hui terminée, au point que ce malade a pu reprendre ses fonctions et suivre plusieurs grandes chasses dans le courant d'octobre dernier.

L'ankylose du coude, qui avait été amenée par la flexion forcée de l'avant-bras, a tout-à-fait disparu, et depuis trois mois ce malade est rentré dans la musique de la garde nationale, où il joue d'un instrument à clés.

Hepar, silicea, mezereum, rhus, répétés, ont fait tous les frais de cette admirable cure, qui a valu à l'homœopathie bien des admirateurs nouveaux et dévoués.

Deuxième observation.

Cl. M., âgé de 35 ans, fort et assez bien portant, scieur de long, est affecté depuis dix-huit mois d'ulcères fistuleux sur le trajet du radius, d'un gonflement chronique et d'une carie des deux os de l'avant-bras gauche.

Traité sans succès par plusieurs médecins, et surtout allopathisé par de fortes doses de mercure sous forme d'onguent, ce malade ressent une foule de symptômes secondaires et tout-à-fait médicamenteux, qui sont venus aggraver d'autant sa position et démontrer d'une manière bien fâcheuse pour lui et l'erreur de la médecine à laquelle il a dû se vouer,

et la puissance pathogénétique des remèdes employés aussi inconsidérément.

Sulf. et *ac. nitr.*, comme antidotes du *mercure*, ont produit alternativement une amélioration si rapide, qu'au bout de trois mois quelques doses seulement avaient suffi pour détruire tous les symptômes *mercuriels* très-nombreux, et *silicea*, *hepar*.... ont fini la cure dans l'espace de quelques semaines.

Il est inutile d'ajouter que sous l'influence de pareils traitements, la constitution des malades commence toujours par s'améliorer et se consolider d'une manière notable, avant qu'on remarque sur les parties locales affectées un changement favorable qui se continue ensuite jusqu'à la guérison la plus complète.

Troisième observation.

P. B., de Château-Thebaud, à 5 lieues de Nantes, affecté d'une carie de l'angle mentonnier du maxillaire, avec suppuration abondante et douleurs osseuses dans les deux branches de l'os, m'est adressé par un des riches propriétaires de sa commune, avant de se résigner à l'ablation de la portion cariée de l'os malade.

Hepar, *silicea*, alternés, l'ont guéri en trois mois et demi d'une manière radicale.

PERRUSSEL, D.-M.

**Matériaux pour la Pharmacodynamique, par le
D^r LOBETHAL, de Breslau.**

(Suite de T. X, p. 310.)

SECALE CORNUTUM.

Secale est un remède que nous ne connaissons bien que depuis peu, et qui possède pour mainte maladie de l'utérus des vertus médicatrices admirables et sans pareilles. Mes propres essais me permettent de le recommander contre les maladies suivantes :

Pour les métrorrhagies de nature passive chez les femmes indigentes, délicates et cachectiques, *secale cornutum* est le meilleur curatif, supposé que la faiblesse existante ne soit point une suite de fortes pertes de sucs ou de sang, dans lequel cas *china* est le curatif qui correspond le mieux.

Dans les cas précités qui se compliquent d'ordinaire de formication dans les jambes et de grande faiblesse, *secale cornutum* l'emporte indubitablement sur tous les autres palliatifs internes ou externes, tels que *crocus*, *cinnamonum*.... Je l'ai encore trouvé très-efficace chez les filles et les femmes délicates dans une menstruation trop copieuse, s'annonçant par de fortes crampes.

Le D^r SAUER, de Schwedt, en vante l'efficacité

contre la métrorrhagie atonique et la leucorrhée, et le Dr STRAUSS, de Jüterbock, l'emploie avec succès dans la menstruation douloureuse, peu avant son apparition, en une ou plusieurs doses de 5 grains, assurant de plus que les douleurs crampoïdes si inquiétantes cessent entièrement après qu'on en a fait usage.

Dans l'inertie complète des contractions utérines, ou dans de fortes contractions crampoïdes qui ne facilitaient point l'enfantement, même dans l'éclampsie imminente, je l'ai vu avoir le plus grand succès, dans quelques cas où de précédents enfantements traités par la déplétion sanguine et les plus forts antispasmodiques, après avoir mis l'accouchée à deux doigts de la mort, ne lui permettaient plus d'envisager le suivant sans une vive anxiété. Une couple de doses de *secale cornutum* de la 1^{re} ou 2^e trituration, données à une demi-heure ou à une heure d'intervalle, ont aussitôt mis un heureux terme à l'enfantement d'une primipare, souvent prolongé depuis 48 heures, tandis que *pulsatilla* ne rétablit l'équilibre que dans le dérangement peu grave des contractions utérines. Je n'ai pas encore eu occasion d'employer *secale cornutum* contre les douleurs successives à l'enfantement ; mais, d'après les expériences qui parlent en sa faveur, je n'hésiterais pas à en faire aussitôt usage dans des cas opiniâtres.

Je l'ai souvent vu être d'une grande utilité dans les diarrhées opiniâtres, accompagnées de *collapsus virium*. Dans le choléra, il ne faut le classer qu'en

second ordre, n'étant bien placé que quand, au retour du turgor vital dans la péripétie du corps, on ne peut réprimer les évacuations alvines aqueuses et ténues. Du reste, en considérant l'efficacité de *secale cornutum* dans tout son ensemble, on ne peut méconnaître qu'il est en état de la déployer contre toutes les altérations de la sphère sexuelle, notamment celles de l'utérus, résultant d'une dépression de l'activité vitale. C'est pourquoi *secale cornutum* est aussi salubre contre cette infinité d'états morbides de l'utérus que contre leurs résultats, et fort propre à dissiper les crampes consécutives, parmi lesquelles on peut ranger les susdites affections menstruelles et l'éclampsie des femmes en couche; la justesse de mes présomptions m'a été confirmée dernièrement par une heureuse expérience.

Une femme de 41 ans, dont les maux dataient d'une *metritis* provenue d'un accouchement fait par les secours de l'art, et que j'avais eu le bonheur de guérir, il y a plus d'un an, par *stannum*, d'un *fluor albus* opiniâtre qu'elle avait depuis plus de 12 ans, souffrant encore parfois d'accès de grande faiblesse, suite d'un *habitus gracilis* de sa nature, me fit demander pour les maux suivants: Grande faiblesse, constipation, lourdeur à la région hypogastrique, formication dans les jambes, crampes qui, au dire de ses alentours, la prennent chaque nuit pendant son sommeil et à son insu, sous une forme épileptique, et ne lui laissent au réveil qu'une sensation de grande faiblesse, de relâchement et de douleur conti-

nuelle dans la tête. Vu l'examen, je lui prescrivis aussitôt *secale corn.* 3, une poudre par jour, puis seulement toutes les 48 heures; les crampes ont cessé dès la première nuit, et sa santé s'améliore de jour en jour.

Voilà ce que je tiens de mes propres essais. Ceux d'autrui me donneront lieu de rapporter l'efficacité éprouvée de *secale cornutum* contre deux formes morbides très-marquantes, qui, relatées dans les feuilles allopathiques, doivent s'envisager comme tendant à augmenter la connaissance que nous avons de ce remède. La première concerne l'heureuse guérison d'une *hydrometra* par *secale cornutum*, cure du Dr SICK, de Muskau; l'autre, le cas désespéré d'un hémorrhagique, qui, après l'emploi infructueux de l'eau d'alun, de l'acide de Haller, de la teinture de cannelle, du china, de l'écorce de saule, de gargarismes externes astringents, imprégnés d'alun, de *ferrum sulf.*..... contre une hémorrhagie profuse de la bouche d'où le sang coulait en abondance, trouva son remède dans *secale cornutum*, administré sous la forme suivante : *Rec. sec. corn., sacchari albi aa 3 j, misce fiat pulvis, divide in decem partes æquales; sign.*, une poudre toutes les demi-heures. — Comme homœopathe, j'en emploie en pratique la 3^e trituration; chez les femmes en couche, la 1^{re} ou la 2^e, *pro dosi*, gr. j, donné à des intervalles plus ou moins distants.

Additions du Rédacteur.

Une dame avait eu deux fausses couches, dix-huit et neuf mois auparavant, à la suite d'une violente frayeur ; elle avait chaque fois éprouvé les plus cruelles douleurs et avait perdu beaucoup de sang. Enceinte de nouveau de deux mois et demi, elle eut peur, et tout à coup fut prise de douleurs pareilles à celles de l'enfantement. De onze à une heure, elle avait déjà perdu une grande quantité de sang liquide, d'un rouge clair, lorsque EHRHARDT arriva. *Secale* 2/30 fit aussitôt cesser l'hémorrhagie et les douleurs.... Le troisième jour, la malade reprit ses occupations (*Allg. h. Z. III, 172*).

Une dame de 44 ans avait eu, deux ans auparavant, une métrorrhagie que l'allopathie n'avait pu arrêter. A neuf mois, elle était accouchée d'un enfant mort. Enceinte de nouveau de quatre mois, elle fut atteinte d'une hémorrhagie pareille, qui, dès qu'elle marchait, se manifestait par des coliques et une perte de sang. Elle reçut *secale* 1/30. Les coliques et le flux de sang cessèrent bientôt, mais furent remplacés par des tiraillements qui exigèrent les remèdes appropriés. Elle accoucha, à terme, d'un enfant bien constitué, mais petit et faible (*ibid.*).

Secale s'est montré un excellent spécifique, administré à haute dilution, contre la métrorrhagie après l'avortement, l'accouchement, et une fois après un coup violent qu'une femme enceinte s'était donné au ventre (*ibid. 173*).

Secale est un excellent moyen pour diminuer et faire cesser les douleurs violentes et plus ou moins inutiles pendant l'accouchement. EHRHARDT en donne une observation très-détaillée, où *secale* opéra très-bien, après que *cham.* et *ignat.* répété avaient été inutiles ; *secale* fut répété trois fois, à deux heures de distance, et tout l'accouchement, ainsi que la délivrance, se termina bien (*ibid.* 173).

RUMMEL rend, par expérience, le même témoignage à ce remède (*ibid.*).

Secale, dit SYRBIUS, rend de grands services dans les coliques de la menstruation, avec pâleur de la face, froid des extrémités, sueur froide, pouls petit, supprimé, et tantôt douleurs déchirantes, tantôt tranchées dans le bas-ventre (*Arch.* XV, 1, 121).

Une primipare, dit GROSS, qui avait perdu trop tôt les eaux de l'amnios, ne pouvait accoucher à cause de douleurs trop faibles, quoique très-aiguës. On lui administra *secale* 3/30, et immédiatement après, les contractions de l'utérus devinrent plus efficaces et moins fatigantes, et l'accouchement suivit bientôt (*Arch.* XII, II, 81).

Nous avons déjà raconté un cas qui nous est propre, et où un accouchement, qui se prolongeait, se termina si promptement après *secale*, que nous n'eûmes pas le temps de refermer notre porte-re-mèdes.

VEITH raconte qu'un chirurgien voyageur, rencontrant dans une maison, sur sa route, une femme qui ne venait point à bout d'accoucher, fit une lé-

gère infusion de *secale* dans l'eau chaude, et en donna à la patiente une seule cuillerée, qui amena l'accouchement plus vite que le chirurgien ne l'attendait (*Allg. h. Z.* I, 165).

TIETZE a donné plusieurs observations longues et détaillées de cas où il a éprouvé le bon effet de *secale*, soit pour activer, soit pour régulariser et rendre utiles les douleurs utérines de l'enfantement (THORER'S III, 43, 45-49).

GROSS a tiré un très-grand parti de *secale* dans de violentes fièvres consécutives de l'accouchement ; les observations en sont trop longues pour être rapportées ici (*Arch.* XV, I, 107, 109).

N. fut appelé auprès d'une femme qui, venant de faire une fausse couche au quatrième mois, avait une hémorrhagie d'une telle violence qu'elle tenait la malade en défaillance. Il donna *secale* 1/30. Une demi-minute après, les douleurs qui avaient cessé reparurent, et le flux de sang diminua en même temps jusqu'à disparaître promptement (*Allg. hom. Zeit.* VII, 22).

N. fut appelé auprès d'une femme prise d'une violente hémorrhagie au milieu du neuvième mois ; il reconnut une implantation sur le col et un fœtus placé en travers ; pendant une défaillance continue, il fit la version et amena un enfant vivant ; mais l'hémorrhagie se continuant et l'expulsion du placenta n'ayant pas lieu, il donna *secale* 10/30, et au bout de deux minutes le placenta s'engagea et put être extrait ; l'hémorrhagie s'arrêta et la malade

recouvra la santé, quoique avec lenteur (*ibid.* 23).

Secale a été employé avec succès par HOFFENDAHL contre une menstruation tellement profuse, qu'elle mettait en grand péril les jours de la malade (*Allg. h. Z.* IX, 245 et 246).

Secale est un remède héroïque dans certains cas de diarrhée plus ou moins cholériques ou cholériques.

Ainsi, GRIESSELICH lui a dû le salut d'un enfant de cinq mois, tourmenté depuis quatre jours, et auquel *merc.*, *dulcam.* et *veratr.* n'avaient fait qu'un bien momentané ou nul. Au moment où *secale* fut administré, l'extérieur de l'enfant ressemblait à celui d'un cholérique : yeux abattus, cernés de bleu, visage décomposé ; contraction des parties inférieures aux mâchoires ; ventre non gonflé, peu douloureux. — Après le remède, les selles de claires devinrent bilieuses, jaunes, et ne reparurent que toutes les deux ou trois heures, les vomissements cessèrent, l'enfant tomba dans un sommeil presque continu, la peau s'humecta, la soif passa, et au bout de trois jours il ne resta aucune trace d'une maladie très-grave (*Hyg.* III, 89).

RUMMEL dit qu'il doit la vie de deux de ses enfants, atteints de choléra, à *secale* 6/4-12/4, ou même demi-goutte, une, deux ou trois doses. Quand les vomissements avaient cessé en tout ou en partie, mais que les selles ne s'étaient point encore colorées, quand tout indiquait que la bile ne s'évacuait pas encore

par l'anús, ce médicament faisait merveille. Bientôt les selles devenaient jaunes ou toutes vertes, et tout danger disparaissait.

Ayant observé qu'il faisait cesser les douleurs des extrémités, RUMMEL l'a administré plus tard contre ce symptôme, entre autres dans une espèce de cholérine, avec un plein succès (*Arch.* XII, II, 121).

Le Dr PÉTROZ, appelé auprès d'une malade sexagénaire atteinte d'un choléra qui lui parut offrir les symptômes de *secale*, donna cette substance, qui fut immédiatement suivie du succès le plus complet (*Bibl. hom.* IV, 90).

GROSS s'est appliqué à lui-même *secale* avec prompt succès, dans un cas de diarrhée douloureuse par refroidissement (*Arch.* XV, I, 95).

SENEGA.

Ne pouvant, par expérience, presque rien dire de ce remède, je me bornerai à le recommander d'après le journal de GRÆFE et de WALTHER, t. 24, cah. 3, p. 507, sur la mention de MICHAELI, contre la *dilatatio cordis* et l'irrégularité des pulsations du cœur. Ce dernier en administre l'extrait de 12 à 24 gr. en infusion, à un dragme de racine, étendu de 4 onces d'eau et pris en 24 heures.

Additions du Rédacteur.

Bien que *senega* soit un médicament éminemment actif, on rencontre peu d'observations où l'on puisse

lire qu'à son usage a été évidemment dû le retour à la santé, tant il a été d'ordinaire accompagné d'autres remèdes.

Voici une des plus remarquables :

Un enfant de 5 ans, probablement atteint d'une pneumonie, fut porté par sa mère chez un allopathe, qui, vu l'aspect du malade, déclara qu'il n'y avait pas de remède. Désespérée, la mère le porta au Dr HIRSCH, qui reconnut :

Face blême, couleur de cire, tour de la bouche et nez bleuâtres, yeux ternes, sueur froide au front, respiration pénible et brève, thorax immobile, tout le corps froid, pouls fréquent et irrégulier. *Phosph.* redonna chaleur et rougeur ; *acon.* procura transpiration chaude et diminution de la chaleur ; respiration tantôt râlante, tantôt sifflante, comme si la trachée était remplie de mucosités. — *Hep. sulf.* suivi de *silic.*, n'amenèrent aucun changement. Alors fut donné *senega* 2/24. Après un quart d'heure, le râle devint plus violent ; mais petit à petit le thorax reprit son mouvement, et l'enfant eut quelques quintes de fortes toux ; on lui souleva le haut du corps, et tout à coup il fut pris d'un violent accès, suivi de l'éjection d'une tasse environ de mucosité visqueuse ; dès ce moment, l'état fut métamorphosé : respiration presque libre ; toussotement et râle muqueux rares ; mouvement du thorax presque normal. L'enfant but une tasse de lait avec avidité, s'endormit pour le reste de la nuit, et se réveilla guéri, à l'exception d'une toux grasse, qui céda en deux jours

à une seconde dose *senega* (*Allg. hom. Z. V*, 198).

HIRSCH dit avoir diminué, en quatre jours, par *senega*, l'expectoration, suite d'une pleuropneumonie, combattue par *acon.*, *bryon.* et *scilla* (*Allg. h. Z. IV*, 307).

STRECKER a appliqué avec le même succès *senega* contre l'oppression de poitrine, et l'expectoration pé-nible, sans mélange de sang, au huitième jour d'une pleuropneumonie intense, chez un homme de 60 ans. Le soir du jour où le malade avait pris *senega* 3/27, il était couvert d'une sueur froide, avec pouls très-petit, filiforme, et oppression telle qu'il était obligé de rester assis; expectoration nulle; râle dans la poitrine. La famille, croyant que le malade allait mourir, ne voulait plus rien lui faire prendre; mais STRECKER obtint qu'on lui donnât, toutes les heures, une petite cuillerée d'une infusion de *senega* 3 ij, à la colature de $\frac{3}{4}$ iv. Le lendemain, le danger avait disparu; les forces se relevaient, l'expectoration se faisait bien, l'oppression avait considérablement diminué, et la guérison totale s'opéra sous l'influence du *lichen d'Islande* (*Allg. h. Z. VI*, 102). — On trouverait beaucoup d'observations de ce genre dans les annales de l'allopathie. *Réd.*

SEPIA.

La sphère d'action de ce remède est si étendue, que je dois me borner ici à ne mentionner que les formes morbides pour lesquelles je l'ai trouvé salutaire dans *ma propre pratique*.

D'abord, dans les affections hystériques, surtout les céphalalgies hystériques, telles que l'*hemicrania hysterica* et le *clavus hystericus*. Je me souviens d'un cas traité par moi chez une fille de Neisse, tourmentée par des céphalalgies de la susdite espèce d'autant de plusieurs années, qui, après l'emploi infructueux des moyens allopathiques les plus divers, vint réclamer mes soins, son état étant également affecté au physique et au moral par une langueur continue. Agée de 21 ans, d'une taille grêle, la patiente avait l'air pâle, souffrante et presque chlorotique. Des palpitations de cœur, de fréquentes angoisses, un accablement soudain au moindre exercice, un faible appétit, des selles peu régulières et une leucorrhée survenant pendant l'intervalle des règles étaient les symptômes prédominants dont elle se plaignait outre la céphalalgie. Je lui fis aussitôt prendre *sepia*, d'abord tous les cinq, puis tous les sept jours, et lorsqu'environ deux mois et demi après elle m'assura par écrit que son état s'améliorait généralement, je ne lui en prescrivis plus qu'une petite cuillerée de 30/000 en solution par jour. Sa santé, parfaitement rétablie, n'a depuis trois ans pas été altérée.

Sepia, remède cardinal contre les maladies hystériques, l'est mieux encore dans les altérations chroniques du système nerveux et de celui qui dépend de l'hystérie ou des maladies de reproduction dont elle est compliquée; mais bien moins dans les accès aigus de crampes hystériques et les accidents hysté-

riques peu graves, excepté les fréquentes odontalgies des femmes hystériques ou grosses, qui, ne provenant ni d'un coup d'air ni d'une autre inadvertance, se manifestent par une sensibilité excessive de tous ou de quelques-uns des nerfs dentaires.

- De même dans les dérangements des règles, tels que la ménostasie, le retard morbide des premières règles et leucorrhées, j'ai trouvé mainte fois *sepia* plus efficace que *pulsat.*, le premier étant aussi fréquemment très-salutaire contre un accident fort inquiétant pour les femmes d'un certain âge, et presque toujours en relation avec les ataxies menstruelles, ainsi que contre les ballonnements du ventre avec tension et induration.

C'est encore un curatif très-estimé pour les diverses affections des vaisseaux capillaires et des nerfs. Si le caractère fondamental du malade indique, dans la prédominance d'éréthisme nerveux, l'impressionnabilité et un habitus délicat, l'application de *sepia*, on peut en attendre de grands secours. C'est surtout cette disposition aux rhumatismes et aux tumeurs rhumatiques froides, source fréquente, chez les sujets délicats, du retour de leurs douleurs, le défaut de turgor vital de la peau, manifesté le plus souvent par un frisson prédominant ou une alternation de frisson et de chaleur, enfin les sueurs profuses facilement provoquées par la faiblesse, qui trouvent en ce remède leur plus heureux curatif. J'ai de même vu *sepia* dissiper mainte fois les dépravations morbides de l'onctuosité de la peau résultant du dé-

rangement de la circulation, la pâleur et le mauvais teint des femmes grosses, les taches rousses de la face chez les personnes faibles de nerfs, l'enduit caractéristique de l'interstice des yeux, nommée communément selle, les dartres circulaires de la nuque et derrière les oreilles, ne sécrétant que fort peu, les panaris peu douloureux et les envies. *Sepia* se montre donc un remède de femme, qui convient de préférence à la nature de celle-ci, et dont je trouve l'emploi le plus convenable à la 30^e atténuation en solution. Pour l'autre sexe, *sepia* mérite surtout considération dans les gonorrhées secondaires, où son effet, souvent aussi précaire que celui de tant d'autres remèdes, paraît apporter néanmoins une amélioration assez marquante. Du reste, il semble exercer une action spécifique sur les organes sexuels affaiblis par des gonorrhées invétérées ou de fréquentes pollutions. Mais il faut souvent le répéter même à la 30^e dilution, tous les deux ou trois jours.

Additions du Rédacteur.

Sepia est un remède éminemment utile contre certaines céphalalgies opiniâtres, en particulier frontales.

GRIESSELICH l'a employé avec succès sur une demoiselle de 25 ans, atteinte, depuis cinq, mais surtout deux ans, de céphalalgie sus-orbitaire gauche qui l'obligeait à fermer cet œil avec la main ; sécheresse et raideur dans l'œil ; douleur indéfinissable dans toute la tête ; battements dans l'occiput, avec

légers élancements ; accès pareil toutes les semaines, rendu plus violent par l'approche des règles ou une émotion quelconque ; l'accès durait de cinq à six jours, avec envies de vomir ; de temps en temps, vertiges à la faire tomber (douleurs et autres symptômes de poitrine, étrangers à l'affection susdite). Deux doses de *sepia* 2/30, par mois, firent cesser la céphalalgie en quatre mois. — Toutefois, il paraît que la maladie est revenue plus tard, et que la demoiselle est morte phthisique (*Hyg.* I, 348).

Le même médecin a obtenu du même remède un succès encore plus marqué, dans un cas de migraine hebdomadaire, durant depuis plusieurs années, pendant 24 à 36 heures, avec envies de vomir. Outre cela, boutons à la face avec douleurs cuisantes, légères darts annulaires au cou, à la mâchoire et vers les tempes. En cinq mois, la malade prit douze doses *sepia* 30, qui firent disparaître la migraine (*ibid.* 350).

Le même succès a été obtenu sur une jeune fille de 10 ans, atteinte d'une céphalalgie sus-orbitaire, environ tous les quinze jours, après avoir couru (*ibid.* 355).

Une femme de 33 ans fut aussi guérie par le même moyen de maux de tête qu'elle avait depuis sa jeunesse, mais surtout depuis six mois, environ toutes les six semaines, avec vomissements. Depuis six ou huit ans, son esprit n'était plus dans son assiette naturelle, mais sombre et triste (*ibid.* 356).

Une autre dame de 46 ans fut pareillement guérie

de la migraine, dont elle était atteinte depuis la première menstruation (*ibid.* 357).

Une autre dame de 30 ans fut guérie d'une migraine qu'elle avait dès avant la menstruation (*ibid.* 359).

SCHINDLER a obtenu pareil succès sur une femme de vingt et quelques années, qui, depuis sa quatorzième année, souffrait tous les quinze jours, ou tous les mois, de maux de tête hystériques, commençant par des déchirements et des tiraillements dans l'os pariétal gauche, se changeant en pression et battements dans l'occiput, avec malaise et vomissements, attaquaient ensuite le nez et les yeux, qu'elle ne pouvait ni ouvrir ni remuer (THORER'S II, 10).

SCHULZ a guéri une servante de 29 ans, atteinte de maux de tête, plus violents chaque année, depuis cinq ans, d'abord toutes les semaines, puis tous les jours, avec vomissements ; pression au bas-ventre, à l'approche des règles, toujours en retard et moins abondantes ; la maladie avait résisté aux saignées, à *puls.*, à *nux* ; *sepia* guérit la céphalalgie et régularisa la menstruation (*ibid.* 186).

HIRSCH a guéri avec le même moyen une jeune fille de 19 ans, atteinte depuis plusieurs années de douleurs dans les dents, l'oreille, la nuque, mais surtout dans la tête ; souvent migraine très-violente ; déchirement, percements joints à des élancements douloureux, obligeant la malade à se presser avec la main la partie souffrante. Trois doses *sepia* ont suffi pour ramener la santé (*Allg. h. Z.* VII, 132).

On lit un grand nombre d'autres observations de céphalée guérie par *sepia*; l'impossibilité de tout dire nous oblige seule à ne les pas citer.

Dans quelques cas d'ophtalmie psorique, *sepia* est évidemment un remède admirable; exemple :

Un enfant de 4 ans souffrait depuis plus d'un an d'une ophtalmie qui avait résisté aux efforts de tous les oculistes, charlatans et chirurgiens qu'on avait pu rencontrer. TIETZE reconnut les symptômes suivants :

Ophtalmitis, boutons sur le globe, qui suppueraient, s'ouvraient et laissaient une tache trouble sur l'œil; plusieurs venaient sur la cornée, mais disparaissaient sans y laisser de trace; violente photophobie; yeux collés la nuit, ensorte qu'il fallait les laver le matin pour séparer les paupières; violentes douleurs dans les yeux.

Le 21 juillet, l'enfant reçut *sepia* 1/30; il n'y eut plus d'ophtalmie.

Le 1^{er} septembre, *silic.* 1/30.

A la fin de novembre, il n'avait pas été question d'inflammation; et depuis on n'a pas aperçu trace de maladie (*Ann.* II, 202).

BETHMANN raconte avoir traité sans succès définitif une fluxion, soit inflammation de la face et des yeux, chez un enfant de 2 ans, par divers remèdes homœopathiques, jusqu'au moment où parut l'ouvrage de HAHNEMANN, qui lui indiqua l'usage de *sepia*. Ce remède alors fut donné, et dans trois semaines fit disparaître l'inflammation de la figure et de l'œil; à

la fin de la quatrième semaine, l'éruption fut guérie, et dans la sixième l'œil put supporter le grand jour. Deux ans se sont écoulés et l'ancienne inflammation n'a jamais reparu (*Ann.* III, 7).

Une enfant de 11 ans souffrait depuis longtemps d'une ophtalmie scrofuleuse, qui reparaissait malgré l'efficacité momentanée des remèdes appropriés. WOLF lui donna, le 26 mai, *sepia* 3/30. Le 2 juin, amélioration; *sepia* fut répété, puis toutes les semaines. Le 28 juillet, l'œil droit était bon; le gauche présentait encore quelque rougeur de la paupière, une tache sur la cornée, et redoutait encore un peu la lumière; cependant l'enfant n'avait plus besoin de bandeau et retournait à l'école depuis un mois (*Arch.* XII, II, 29).

Trois doses *sepia* ont guéri, en quatre jours, une ophtalmie très-aiguë, qui avait été précédée d'une diarrhée violente (*Allg. h. Z.* X, 203).

Nous retrouvons l'usage de *sepia* avantageusement signalé dans plusieurs autres cas d'ophtalmie, mais avec intercallation d'autres remèdes, ce qui nous empêche d'en faire la citation textuelle.

Une demoiselle de 19 ans avait eu la santé fort dérangée dès l'âge de 14 ans, par la répercussion de dartres au moyen de médicaments externes; en particulier, elle éprouvait de violentes douleurs dans l'oreille, avec élancements, battements, tiraillements, tandis que le nez et les joues s'enflaient fréquemment.

Bellad., *nux.*, *puls.*, *ignat.* furent donnés avec

un succès très-momentané. GRIESSELICH crut reconnaître le caractère de *sepia*, et le donna à doses répétées, ce qui enleva toute espèce de douleur et de maladie (*Hyg.* I, 346).

Sepia 2/30, deux doses, dit GERNER, a guéri une petite fille délicate de 7 ans, qui était prise de violents saignements de nez, toutes les fois qu'elle s'échauffait un peu, ou se donnait un léger coup sur le nez (THORER'S I, 171).

Sepia est entré avec succès dans le traitement d'une femme sujette à l'hémoptysie, et qui éprouva épistaxis, mais surtout battements de cœur; ce fut le dernier remède (*Journ. de la méd. hom.* 27).

Un lavage froid intempestif sur la tête causa de cruelles douleurs de battement dans le front, puis un écoulement fétide de la narine gauche, où se formèrent des croûtes très-puantes, et si volumineuses que le malade ne pouvait s'en délivrer que par les arrièrenarines. *Bellad.* apaisa les douleurs; les mucosités devinrent verdâtres et plus humides; *sepia* enleva entièrement, en six semaines, la maladie qui durait depuis treize ans (*Arch.* XV, III, 156).

Sepia a souvent calmé de violentes douleurs de dents; en voici un exemple aussi rare sans doute que remarquable :

Une dame très-délicate avait souffert pendant toute sa première grossesse des plus terribles maux de

dents, contre lesquels tous les remèdes allopathiques étaient restés impuissants. Il en fut presque de même dans la seconde grossesse. Dans la troisième, SCHINDLER espéra être plus heureux par des moyens homœopathiques ; mais *puls.* et *acon.* ne réussirent qu'en partie. Douleurs par accès, battements, pulsations, sensibles dans les artères, que diminuait l'eau froide ; la malade gémissait, courait çà et là. Si la douleur augmentait, fourmillement dans la main gauche, passant dans le bras sous forme de déchirement, et se terminant par un accès d'asthme spasmodique qui amenait le repos. Paupières rouges, brûlantes ; la malade mouchait le sang, était inquiète, découragée, toujours prête à pleurer. Elle éprouvait, depuis plusieurs heures, un accès qui menaçait à chaque instant de se changer en crampes de poitrine, lorsqu'on lui fit flairer *sepia* 3/30 ; elle tremblait tellement qu'il lui fut impossible de tenir le flacon ; elle aspira trois fois ; dès la première, elle se sentit soulagée ; à la troisième, elle fut guérie, à l'exception d'une pulsation sans douleur qui fut sensible jusqu'au lendemain matin. La malade prétendit avoir senti la douleur s'en aller par un fourmillement dans le nez ; elle resta bien portante pendant toute sa grossesse (*All. h. Z. IV, 274*).

On rencontre fréquemment, dit BÖNNINGHAUSEN, une odontalgie pulsative chronique, le plus souvent accompagnée d'une douleur lancinante, qui trouve son spécifique dans *sepia*. Elle affecte de préférence les personnes d'un teint jaunâtre ; elle s'étend d'or-

dinaire dans les oreilles et le long du bras jusqu'aux doigts, où le malade éprouve des fourmillements, et le plus souvent elle est accompagnée de difficulté de respirer, de fluxion à la joue, de toux et d'enflure des glandes sous-maxillaires. C'est surtout dans les maux de dents pulsatifs des femmes enceintes que j'ai trouvé fréquemment ce remède énergique indiqué et salutaire. Malheureusement l'amélioration n'a presque jamais lieu qu'au bout de plusieurs heures ; mais ensuite elle se soutient pendant longtemps (*Arch.* XV, II, 16).

Ce fait et bien d'autres qui se rencontrent dans cet article, nous paraissent démontrer la spécificité de *sepia* en rapport avec l'utérus et les affections qui dépendent de cet organe. *Réd.*

Sepia est fréquemment entré avantageusement dans le traitement des névralgies faciales.

Dans un cas, entre autres, où ce médicament avait été précédé de *sulfur* et de *rhus*, TIETZE dit : Ce médicament fit tant de bien, qu'au bout de quelques semaines il ne restait plus de traces de la maladie. — Toutefois, quelques symptômes reparurent plus tard, qui furent combattus par *graph.* et par *silic.* (*Ann.* IV, 50).

WIDENMANN dit avoir dissipé une paralysie des muscles de la face au moyen de *sepia* et de *carbo veg.* (lequel des deux a mieux agi ? *Réd.*) (*Allg. h. Z.* III, 182, et IV, 314).

HIRSCH dit avoir fort amélioré avec *sepia* une paralysie de la paupière supérieure, qui, il est vrai, avait déjà manifesté les bons effets de *veratr.* et de *spig.* (*Allg. h. Z.* V, 197).

Sepia a souvent été employé avec succès dans des cas de bronchite chronique.

TIETZE l'a donné, précédé deux mois avant de *carbo veg.*; « ces deux remèdes, dit-il, secouèrent beaucoup le malade et déterminèrent une crise qui dura près de quinze jours ; mais ils produisirent une amélioration sensible » (*Ann.* IV, 81).

Dans un cas où les accès revenaient intenses périodiquement, HARTLAUB, après avoir donné *sulf.* avec succès, dit que plus tard survinrent de légers accès que *sepia* 30 guérit toujours heureusement (*Ann.* IV, 254).

GROSS a donné *sepia* à un jeune homme de constitution phthisique, qui avait été fortement saigné pour une pneumonie d'automne, et auquel, au printemps, restait encore une toux continuelle. Il y eut une amélioration notable de trois semaines (*Arch.* XV, 1, 56).

Est-ce comme guérison de bronchite qu'il faut considérer le cas suivant ? Une petite fille de cinq mois fut atteinte d'une toux nocturne par quintes, qui arrêtaient presque la respiration. *Bryon.*, *dros.*, *bell.*, *hyosc.*, soulagèrent, mais ne guérèrent pas ; les jointures articulaires s'écorchèrent, ainsi que le cou et le derrière des oreilles ; les plaies s'étendaient rapide-

ment, au bout de quelques heures donnaient une sérosité infecte, et causaient les plus vives douleurs à l'enfant quand on la lavait. BETHMANN donna *sepia* 1/30; huit heures après, la charpie dont on avait couvert les plaies tomba; elles étaient sèches et guérissent bientôt; l'enfant redevint tranquille, dormit comme à l'ordinaire, perdit sa toux nocturne et fut rétablie en peu de jours (*Ann.* III, 427).

Un homme, qui n'avait jamais eu d'exanthème, prit, pendant dix jours, *sepia* 4 contre des douleurs de diverses espèces, mais surtout contre une toux sèche, principalement le soir au lit. Toutes ses douleurs diminuèrent; mais sur l'avant-bras se forma un exanthème rougeâtre, d'abord uni, mais qui s'éleva bientôt; il resta longtemps à se guérir, et disparut peu à peu au milieu de démangeaisons (*Allg. hom. Z.* IX, 188).

Une dame de 49 ans fut prise d'une toux violente, surtout la nuit, avec une abondante expectoration de mucosités, que fit cesser l'exposition à divers courants d'air frais; dès lors la toux augmenta, ne laissant de repos ni jour ni nuit, jusqu'à ce que l'orthopnée ne permit plus à la malade de se coucher; râle terrible, anxieux, avec douleur d'écorchure, oppression jusqu'à menace de suffocation.

Après plusieurs remèdes inutiles, elle prit une goutte *sepia* 3. Exacerbation violente, serrement de gosier; bientôt l'expectoration se rétablit, et avec elle disparurent tous les symptômes graves (*Allg. hom. Z.* X, 88).

Sepia, dit RUMMEL, a souvent guéri une disposition prononcée à l'angine.

FRANZ a guéri en dix jours, avec *sepia*, un enfant de 5 ans, qui avait une fièvre et une soif ardente, outre la coqueluche, laquelle diminua sous l'influence du remède (*Allg. h. Z. I*, 146).

NEUMANN dit avoir guéri la coqueluche en deux ou trois semaines, au moyen de *sepia* (THORER's III, 126).

Sepia, au rapport d'HERHART, a produit le meilleur effet dans un cas de vomique aiguë; la malade, pour la seconde fois, rendit d'abord plusieurs tasses de sang, puis expectora, en toussant, une quantité de pus fétide égale à celle qui était sortie la première fois (six crachoirs). Le lendemain, l'expectoration très-copieuse s'accompagnait d'une toux presque continuelle; alors fut donné *sepia*. Il ne m'est peut-être point encore arrivé, dit l'auteur, de voir un effet curatif aussi rapide. La nuit suivante, la malade eut pour la première fois quelques heures d'un sommeil réparateur. Le matin, elle se leva et se livra aux travaux du ménage. L'expectoration avait beaucoup diminué, la respiration n'était plus que fort peu difficile et stertoreuse. Six jours après, nouvelle rupture de la vomique. *Sepia*, donné tous les deux jours, amena une guérison complète (*Allg. h. Z. VI*, 319).

Sepia a été appliqué avec succès (à l'Institut clinique de Leipsick), au 29^e jour d'une vésanie, chez

une fille de 19 ans, attribuée à un dérangement menstruel ; il avait été précédé d'*ignatia* et de *platina*, l'un et l'autre suivis d'un succès symptomatique.

Sepia produisit les plus heureux effets ; dès le lendemain, la malade devint plus vive, n'eut plus la moindre idée extravagante, et l'amélioration fit de tels progrès qu'elle reprit plaisir à parler, ne se sentit plus si abattue, ni chagrine, et se remit avec joie au travail. Au 36^e jour, elle sortit de l'hôpital (*Jahrb. I*, II, 112).

Voici un des plus beaux cas et un des plus admirables effets de *sepia*. Une comtesse de 50 ans, très-irritable, était atteinte de maux de nerfs de diverses espèces et d'affections hémorrhoïdales. Treize ans auparavant, elle avait été attaquée, sans cause connue, d'une maladie mentale. Le médecin homœopathe consulté, en désespoir de cause, reconnut :

Maigreur extrême, corps pareil à un squelette ; sensibilité excessive, frayeur, sursaut au moindre bruit ; somnolence continuelle ; bourdonnements et tintements dans la tête ; douleurs sourdes à l'occiput ; misanthropie, aversion pour la société ; elle se retirait dans un coin et pleurait si on lui parlait ; regard fixe, teint terreux ; langue chargée, blanche ; inappétence ; bas-ventre ballonné, dur ; douleurs cruelles aux lombes ; constipation ; hémorrhoïdes ; urine brûlante, sédimenteuse.

Apparition momentanée de taches rondes, saillantes, aux coudes et sur les mains, avec prurit, se terminant par une desquamation furfuracée.

La malade reçut, le 5 novembre, *sepia* 2/30; trois jours après, exacerbation de tous les accidents; le septième jour, exanthème dartreux qui dura huit jours et se desquama.

Le 13 novembre, *sepia* 1/30.

Le 19, violente pression d'estomac, maux de reins, constipation, qu'enleva *nux* 3/30, ce qui se répéta le 24.

Le 1^{er} décembre, *sepia* 1/30; il n'y eut pas d'accès; jusqu'au 14 février, trois doses *sepia*; l'amélioration est telle que, gaie et bien portante, la comtesse reprend du corps (ATTOMYR's *Briefe* II, 78).

Une jeune dame, accouchée depuis neuf semaines, nourrice, se plaignait depuis un mois de douleurs abdominales, avec pression, cuissons, augmentant le matin et le soir, s'étendant dans tout le ventre et causant serrement à l'estomac; faiblesse de reins, tiraillements dans les jambes; leucorrhée. HARTLAUB donna *sepia*, qui diminua les tiraillements dans les jambes, mais ce fut tout; *bryonia* eut les honneurs de la guérison (*Ann.* III, 275). — A quoi *sepia* se trouve-t-il ici homœopathique? Est-ce à l'état des organes utérins? Sa spécificité devrait le faire croire. Cependant voici un cas où *sepia* paraît avoir aussi agi sur la jambe, et où certes il ne s'agissait pas d'organe utérin :

Un enfant de 9 mois, garçon, atteint de diarrhée depuis quelques semaines, tenait sa jambe gauche retirée vers le ventre, et poussait des cris plaintifs

toutes les fois qu'on voulait la lui étendre ; aucune place n'en était douloureuse. TIETZE donna *sepia* ; quatre jours après, l'enfant étendait la jambe gauche aussi bien que la droite, et l'on pouvait la remuer en tout sens, sans qu'il criât ; au sixième jour la diarrhée avait cessé (THORER'S I, 189).

Un canonnier entra à l'hôpital avec une jaunisse : élancements dans le front, l'épigastre et les reins ; déchirements dans les articulations des genoux et des pieds, l'empêchant de dormir la nuit, et le forçant à remuer sans cesse les jambes ; abattement et grande soif ; urine colorant le vase. Trois doses *sepia* 1/30 le guérèrent parfaitement en quinze jours (*Allg. h. Zeit.* X, 202).

L'utilité de *sepia* contre la leucorrhée est un fait notoire, bien que ce remède ne puisse pas être qualifié de spécifique contre un mal qui ne peut pas être considéré comme toujours identique.

KNORRE a guéri avec *sepia* le cas suivant : écoulement abondant de mucosités épaisses, jaunâtres, non âcres, pendant la journée seulement, et non durant la nuit ; plénitude, pesanteur, tension du bas-ventre, pression douloureuse continuelle de bas en haut, dans les côtés (*Allg. h. Z.* V, 324).

Sepia a été employé avec succès dans le cas suivant de métrorrhagie :

Hémorrhagie continuelle, abondante, jour et nuit ;

crampes, contractions douloureuses dans le bas-ventre; pression sur les parties génitales, quelquefois picotements. Bientôt après son administration se firent sentir une légère pression dans l'estomac, et une douleur arthritique dans l'articulation de la main gauche, pareilles à celles que la malade avait éprouvées avant la métrorrhagie (*Allg. h. Z. V.*, 323).

GASPARY fut consulté pour une fille de 26 ans, qui, à la suite d'une violente maladie, n'avait pas eu ses menstrues depuis trois ans; elle offrait encore un très-grand nombre de symptômes qui furent combattus par *aconit.*, *calcar.* et *coloc.*

Cependant elle se plaignait encore d'une violente gastralgie, comme s'il y eût eu plénitude d'estomac, avec pression; elle avait des rapports, des aigreurs, des maux de cœur, suivis quelquefois de vomissements; elle éprouvait des angoisses et des serremments de cœur. Souvent son ventre s'enflait beaucoup, avec borborygmes; aucune trace de règles. Pas de toux, mais palpitations, angoisses, pesanteur, faiblesse et fatigue dans tous les membres; elle ne pouvait supporter le grand air, et aussitôt qu'elle sortait son état empirait. Elle reçut alors *sepia*, qui produisit le meilleur effet; la malade ne tarda pas à reprendre l'apparence de la santé la plus brillante; elle put se rendre, à six lieues de chez elle, à pied, chez son médecin, auquel elle offrit des joues pleines et roses, un bel embonpoint, un aspect de gaîté, avec bon appétit, digestion facile, assez de force pour va-

quer aux travaux de la campagne. Les règles n'ayant pas reparu, elle reçut *graph.*, et dans le courant du même mois elles revinrent et ne cessèrent plus d'être régulières. — Cette guérison a été un passage complet d'une mort imminente à une santé florissante (*Ann.* III, 19).

HARTLAUB, dans un cas d'aménorrhée, chez une fille de 18 ans, a donné *sepia* quinze jours après *graph.*; les règles parurent, quatre jours plus tard, accompagnées de coliques; elles revinrent le mois suivant, mais peu abondantes; le sentiment de froid et le froid du corps disparurent pendant l'action du remède. Ce fut *pulsat.* qui ramena complètement la santé (*Ann.* III, 291).

Nous avons déjà cité (*Bibl. hom.* VI, 79) une guérison presque miraculeusement opérée par le Dr PERRUSSEL au moyen de *sepia*.

Il n'est pas un médecin, un accoucheur surtout, qui ne sache combien sont fréquentes les grossesses pénibles, et combien il est difficile d'améliorer cet état. Il est probable que *sepia* est un des principaux remèdes, peut-être le meilleur contre cet état. Il est à désirer pour le sexe que de nombreuses expériences soient répétées sur ce point; et ce sera avancer l'art que d'en faire connaître le résultat.

Voici un exemple encourageant :

Une femme de 36 ans, enceinte de vingt-trois semaines, pour la seconde fois, se sentait mal à son aise depuis quelques jours. — Céphalalgie pressive

en se baissant ; goût putride, avec éructations ; mauvaise odeur du nez ; soif vive et peu d'appétit ; malaise et quelquefois vomissements après avoir mangé ; pression et pesanteur dans le bas-ventre, avec sensation de tension, comme s'il allait éclater ; ardeurs et élancements près du nombril, avec tiraillements jusque dans la cuisse ; pression sur la vessie, par le mouvement de l'enfant ; frisson et pesanteur dans les jambes ; douleurs lancinantes dans le vagin, leucorrhée abondante ; douleurs brûlantes et déchirantes dans les reins et le dos, jusque dans les épaules ; sommeil agité, avec jactation continuelle ; frissons, le soir et à l'air.

TIETZE donna *sepia* 1/30. — L'amélioration fut rapide, et, avant que le remède eût cessé d'agir, la malade n'éprouvait plus de douleurs. Elle accoucha heureusement (*Ann.* III, 173).

Une femme de 20 ans, enceinte de quatre mois, pour la seconde fois, se plaignait de forts vertiges en se baissant, avait du dégoût pour la viande ; fréquents malaises et vomissements après le café ; alors douleurs lancinantes dans le côté droit du ventre, au-dessus de la crête iliaque ; pression dans le bas-ventre, des deux côtés, vers les parties génitales ; haleine courte ; mal de dos comme en mal d'enfant ; revenant souvent ; battements de cœur en marchant et montant.

TIETZE lui donna, les 26 et 29 juin, *nux*. Dès le 6 juillet, elle allait mieux ; cependant la pression vers les parties génitales, la respiration courte, les maux

de dos et les battements de cœur persistaient. Il donna *sepia* 1/30 ; tous les symptômes disparurent en quinze jours (*Ann.* III, 175).

Un tailleur, qui avait eu jadis une blennorrhée et trois fois la gale, était sujet à des maux de reins continuels et à la toux, depuis plusieurs années. Il fut pris de crachements de sang, d'oppression, de brachypnée, de crachats blancs et d'amaigrissement. *Sulfur* répété améliora son état. Bientôt le malade eut l'air de se bien porter, à l'exception d'un écoulement séreux par l'urètre. *Sepia* le fit disparaître, et la santé revint en totalité (*Jahrb.* II, 144).

SEIDEL dit avoir guéri une blennorrhée avec *sepia* 30 ; il ajoute : *Sepia* a enlevé une gonorrhée secondaire qui datait de deux ans, chez un jeune homme qui avait déjà reçu un grand nombre de remèdes allopathiques et homœopathiques (*Ann.* I, 371).

Une blennorrhée fut traitée à l'Institut clinique de Leipsick d'abord par *cann.*, *cop.* et *m. solub.*, puis par *sepia*.

La semaine suivante, pas de changement ; répétition de *sepia*. Quelques jours après, écoulement plus abondant ; une nouvelle dose *sepia* le rend plus épais et le diminue peu à peu. Huit jours se passaient sans qu'on en aperçût aucune trace ; le malade rendait quelques morceaux de ténia.

Six semaines après la dernière dose *sepia*, comme depuis plusieurs semaines il n'existait plus d'écoule-

ment, et que le malade ne rendait plus de ténia, on cessa le traitement, qui avait duré quatre mois (*Jahrb.* III, 96). En défalquant les dernières six semaines, ce n'est un traitement que de deux mois et demi. *Réd.*

Dans le traitement d'une gonorrhée secondaire durant depuis dix ans, TIETZE plaça huit doses *sepia* 1/30, qui opérèrent une amélioration sensible; l'écoulement diminua et prit plus de consistance; six nouvelles doses furent données, mais ne suffirent pas pour guérir.

Sepia a été appliqué avec succès pour terminer des traitements anti-syphilitiques composés de *merc.* et de *sulf.*, ou de *thuja* lorsqu'il y avait sycose (*passim*).

TIETZE cite un cas de rhumatisme articulaire subaigu (surtout nocturne), chez une femme qui venait d'être traitée pour une pneumonie. *Rhus* ne produisit rien. *Sepia* 18, gtt. 1/2, fut suivi de la guérison; mais celle-ci se fit un peu attendre; il est vrai qu'elle fut complète (*Ann.* IV, 93).

GROSS cite un cas de pyrose dans lequel *sepia* 1/30, dans huit onces d'eau, a parfaitement réussi, tous les autres remèdes étant restés inutiles (*Arch.* XIV, II, 48).

Sepia a été employé avantageusement dans le traitement de fièvres intermittentes, mais accompagné

ou précédé d'autres médicaments ; c'est pourquoi nous ne citons pas ces cas, quoique nombreux.

Mais en voici un qui nous paraît fort remarquable, *sepia* ayant guéri administré seul :

Un militaire avait été atteint de fièvre tierce, puis quarte, plusieurs années de suite, et traité dans différents hôpitaux à fortes doses de kina, sans résultat définitif — Un homœopathe entreprit son traitement ; voici d'abord ce qu'il observa :

1^o Apyrexie. — Pâleur, déchirements d'une oreille à l'autre, — dans les avant-bras, — dans les articulations des genoux ; mains et pieds froids ; besoin d'aliments salés ; toux avec expectoration muqueuse. Depuis deux mois, gonflement du testicule et du cordon spermatique droits jusqu'à l'aine, l'empêchant de mettre son pantalon et de se pencher en avant.

2^o Accès. — Entre trois et quatre heures, après midi ; chaleur de deux heures, précédée de frisson, suivie de sommeil, puis de sueur froide ; avant et pendant le frisson, soif ; — déchirements dans les extrémités, mains et pieds froids, comme morts ; toux avec expectoration.

Sepia fut flairé trois fois, après trois accès successifs ; le douzième jour après la troisième olfaction, la fièvre et les autres symptômes avaient disparu. Trente jours après la dernière olfaction, il reçut *china* 3/30, contre les douleurs du testicule ; trois semaines après, on n'en apercevait plus la moindre trace.

Il était guéri depuis quinze mois quand l'observation a été écrite (*Allg. h. Z.* VI, 90).

Nous ne savons à quelle indication précise attribuer le succès de *sepia* dans le cas suivant :

Un garçon meunier, devenu soldat, avait été réformé en raison d'une fièvre intermittente déclarée incurable pour avoir été traitée sans succès pendant un an.

TIETZE traita la fièvre par des moyens homœopathiques et la guérit.

Mais étant rentré au service d'un meunier, ce garçon n'avait pas tardé à ressentir de nouvelles douleurs ; la poussière de farine lui causait une toux sèche, avec douleurs cuisantes dans la poitrine, et depuis un mois des crachements de sang ; haleine courte, défaut de respiration en marchant, nécessité de s'asseoir. — Tant qu'il avait eu la fièvre, ces douleurs de poitrine, auxquelles il était sujet depuis plusieurs années, ne l'avaient pas fait souffrir ; mais elles avaient reparu depuis sa guérison, et l'obligeaient à recourir au médecin.

Natr. mur. n'opéra, en huit jours, aucun changement ; mais cinq doses *sepia*, en deux mois, le guérèrent (THORER'S III, 174).

Un canonnier fut atteint au mois d'octobre d'une fièvre quotidienne, l'après-midi. Chaleur, rougeur et élancements à la tête, pression à l'occiput, horripilation dans le dos, avec soif, toux sèche, élancements aux hypocondres, gonflement des ganglions sous-maxillaires. Il avait eu six accès lorsqu'il entra

à l'hôpital. Après avoir reçu *sepia* 1/30, il fut guéri (*Allg. h. Z. X*, 191). *Nota* : il guérit après le septième accès ; la guérison n'aurait-elle point eu lieu sans *sepia* ? *Réd.*

Un autre canonnier, dont la peau du visage était rude, s'écaillait souvent, et qui avait les mains gercées, fut pris au commencement de septembre d'une fièvre tierce, dont les accès arrivaient tantôt le matin, tantôt le soir ; — horripilation, puis chaleur, ensuite sueur, surtout au visage ; soit dans les trois périodes et même l'apyrexie ; démangeaisons au front, vertiges à tomber, inappétence, goût amer, élancements spléniques en toussant, expectoration de glaires striées de sang, saignements de nez, élancements dans les reins. Deux doses *sepia* le guérèrent (*ibid.*).

Un quartier-maître, jeune, n'avait pas cessé d'avoir la fièvre de 1829 à 1831. Il se porta bien jusqu'en août 1834, où survinrent de nouveaux accès de fièvre quotidienne, qui cessèrent sans médicaments, mais reparurent en novembre ; alors :

Tête entreprise le soir, inappétence, langue blanche, goût amer et acide, élancements dans les reins et le ventre, à pousser les hauts cris ; toux spasmodique, surtout le matin et le soir, avec abondants crachats puriformes ; oppression de poitrine ; insomnie ou sommeil, avec sueur générale ; pouls fébrile ; frissons, avec ongles bleus.

Les 26 et 27 novembre, il reçut *sepia* 1/30 ; l'oppression et les élancements augmentèrent, mais l'expectoration, la fièvre et la sueur diminuèrent. *Sepia*

fut répété le 2 janvier ; le 8, le malade était à son bureau ; l'expectoration, la toux, les élancements, la fièvre, l'inappétence avaient disparu. Un refroidissement accidentel ramena des élancements que guérit *carbo vég.* 1/20.

Un an après, le malade n'avait pas encore cessé de se bien porter (*Allg. h. Z.* X, 201).

Une demoiselle de 24 ans avait depuis cinq ans. une éruption ortiaire, toutes les fois qu'elle s'exposait au grand air, laquelle n'avait cessé d'augmenter, au point de couvrir presque tout le corps. L'exanthème était large, un peu élevé, légèrement rouge, avec une aréole rouge ; plusieurs places avaient la largeur d'un écu ; prurit à gratter, ce qui faisait enfler la place ; en automne et en hiver, la figure de la malade paraissait couverte d'un érysipèle, ce qui la rendait méconnaissable.

Après un nombre de traitements allopathiques inutiles, et de médicaments homœopathiques sans succès, SCHWARZE donna *sepia* trois fois, de quinze en quinze jours. L'exanthème disparut pour toujours sans trace (*Hom. heil.* 129).

Dans un grand nombre de traitements de dartres, *sepia* est entré et a, disent les praticiens, singulièrement modéré plusieurs symptômes ; mais à lui seul il n'a jamais guéri.

TIETZE l'a donné avec le plus grand succès à une petite fille de 2 ans, atteinte de teigne et de parotide ;

celle-ci fut combattue par *bellad.*; avec *sepia* les croûtes s'étaient desséchées, étaient tombées et avaient découvert une peau saine avec de nouveaux cheveux. *Sulf.* fut donné pour compléter la guérison (*Ann.* II, 203).

Un homme de 38 ans, qui avait eu la teigne dans son enfance, puis des vésicules pruriantes tantôt aux mains, tantôt aux jambes, qu'on fit disparaître par des moyens extérieurs, fut atteint d'une terrible hypocondrie et de crampes d'estomac, jointes à la carie des dents et au saignement des gencives, avec ulcères. Il reçut le 22 novembre *sulfur*, et le 4 décembre *sepia* 1/30; le 12 décembre, il se portait bien et avait un air de santé et de gaîté; le bas-ventre était à l'état normal (*Arch.* XIV, III, 112).

Les guérisons de psore (gale), opérées par *sepia*, sont rares.

HARTLAUB dit qu'un homme de 27 ans fut traité à l'hôpital, pour la gale, par le soufre à l'extérieur et à l'intérieur. Quinze jours après, on le renvoya comme guéri; mais à peine quelques semaines s'étaient-elles écoulées, qu'il se montra de nouveau sur tout le corps et les membres un exanthème sec, psoriforme, avec prurit violent, surtout le soir. Deux doses *sepia* 3/18, le 15 mai et le 12 juin, suffirent pour le guérir; l'exanthème n'a pas reparu (*Ann.* II, 345).

Un ouvrier était, ainsi que toute sa famille, infecté de la gale depuis six mois. On leur donna *sulfur* 3. D'abord l'éruption augmenta considérablement, ainsi

que le prurit ; huit jours après, *sulfur* fut répété. Au bout d'une semaine, le prurit avait un peu diminué ; on attendit quinze jours l'effet du soufre. Alors la plupart des pustules étaient sèches, mais il en venait de nouvelles. Quinze jours après, l'état étant le même, tous reçurent *sepia*, qui les guérit (*Ann. II*, 344).

Une fille de 15 ans avait, comme sa sœur, la gale pour la seconde fois ; une goutte *sepia* 30, dit RÜCKERT, suffit pour la guérir (*Ann. IV*, 104).

Sepia, dit KNORRE, convient surtout dans les croûtes de lait.

BETHMANN a donné *acon.* suivi de *sepia* avec le plus prompt succès à une jeune fille atteinte d'une affection excessivement pruriente, avec écoulement à la vulve (*Ann. III*, 307).

Sepia est entré utilement dans le traitement d'ulcères chroniques, dont il existe un grand nombre d'observations.

Une vieille femme avait vu subitement se former une inflammation du coude-pied, avec un petit ulcère qui n'avait cessé de grandir et de devenir douloureux ; le pied était devenu enflé, violacé, brûlant, avec douleurs lancinantes en marchant ; l'ulcère avait acquis un diamètre de trois pouces et demi. *Graphit.* 1/30 amena quelque amélioration ; *sepia* 1/30, donné sept mois après, procura sur tout le corps un exanthème pruriteux ; l'enflure de la jambe cessa, et deux mois après il n'y avait plus trace d'aucun mal (*Ann. III*, 196).

Un homme de 22 ans avait les deux pieds écorchés, le droit surtout, où il éprouvait une forte douleur tensive, brûlant, rouge et enflé; le coude-pied couvert de pustules d'un demi-pouce environ de diamètre, dont une partie s'étaient déjà ouvertes et jetaient un pus épais, jaune-verdâtre. Il reçut, le 5, *sepia* 6/30; le 6, l'état du pied gauche s'était considérablement amélioré; le 7, le pied droit allait beaucoup mieux; le 10, la guérison était presque complète; il y avait encore quelques places rouges et écorchées; *sepia* 4/30. Le malade avait déjà eu plusieurs affections pareilles, mais à un moindre degré; traité par cataplasmes, il ne s'était rétabli qu'au bout de trois mois (*Arch.* XVI, III, 73).

Sepia a été employé par divers praticiens, avec un succès apparent, dans le traitement de la phthisie; mais il y a toujours été précédé et suivi d'autres médicaments.

On trouve dans les divers recueils des centaines d'observations qui se terminent par ces mots: «*Sepia* fit disparaître les derniers symptômes.» Nous n'en avons pas rapporté une seule, parce que nous n'avons point la certitude que *tous ces symptômes*, derniers restes d'une maladie terminée, n'eussent pas disparu sans *sepia*.

SILICEA TERRA.

Silicea est un médicament tout-à-fait inconnu aux allopathes, dont la nécessité pour nous se fait voir par son efficacité marquée contre les ulcères phagédéniques malins, cariés et fistuleux de tout le corps humain. De tous les remèdes de notre *Matière médicale*, aucun n'est en état d'améliorer aussi efficacement la disposition vicieuse des ulcères les plus malins, de changer une sanie mauvaise et fétide en un bon pus, et de prévenir la carie des os de dessous, causée par l'extension de l'ulcère, que l'est *silicea* dans ses atténuations indispensables pour la guérison. C'est surtout dans les cas suivants que j'en ai vu l'admirable efficacité.

1° Dans les ulcères scrofuleux malins, les conduits fistuleux des glandes lymphatiques du cou, la carie de la clavicule et des os qui y sont contigus. J'ai vu fréquemment de ces cas tellement compliqués et graves, que la tête se trouvait inclinée par la grande quantité d'ulcères, et que la sécrétion des places en suppuration était telle que de bons médecins en pouvaient pronostiquer une fièvre lente et la mort du sujet. La sécrétion est, comme dans tous les ulcères scrofuleux, semblable au fromage fondu, souvent mêlée de sang, grasse et très-fétide. A cette période, j'avais bientôt rendu le mal stationnaire par *silicea* 10/000, donnée d'abord tous les jours, puis tous les deux jours, et plus rarement encore ; la sécrétion,

dans tous les cas que j'observais, devenait bientôt plus modérée, de meilleure nature ; la sanie se changeait en un pus net, les fistules se fermaient, et la cure se trouvait être radicale au bout de quelques mois par l'emploi suivi et conséquent du remède. J'appliquais comme bandage du coton battu, tant que les parties étaient douloureuses.

2° Dans un ulcère phagédénique de la face, chez un septuagénaire, lequel avait tout le caractère d'un chancre cutané, je n'ai, à la vérité, pu obtenir, en une année et plus, la cicatrisation complète; mais au bout de ce laps de temps, la superficie de l'ulcère ne s'en trouvait pas moins tout-à-fait nette, le fond égal à la peau d'alentour, et la sécrétion modérée. Le sujet n'éprouve plus de douleurs ; et d'une plus grande vitalité générale du corps, presque impossible à cet âge, dépend seule la cure radicale de l'ulcère, J'emploie ici, pour l'usage interne, *silicea* à la 30^e atténuation, par globules répétés au bout de quelques jours, et fais panser l'ulcère avec un onguent composé de sain-doux et de quelques gouttes de *silicea* 18 ou 30.

3° Dans les panaris malins, quand le malade est tourmenté jour et nuit de douleurs insupportables, que l'ulcère est ouvert, les parties amollies, plus ou moins attaquées par la suppuration, ou que, comme il en est du *panaritium periostii* quand l'os commence à se carier, il ne s'élève extérieurement qu'un bourrelet de chair morte. *Silicea* procure ici une prompte rémission des douleurs, est ordinairement

à lui seul la cure radicale d'un mal si avancé.

4° Dans les ulcères chroniques des pieds, les vertus curatives de *silicea* sont admirables. J'ai souvent, par ce remède, guéri radicalement, quoique à la longue, les ulcères des extrémités inférieures, surtout les atoniques, datant de 6, 8 et 12 ans, et opéré dans d'autres plus invétérés le soulagement des maux, l'amélioration du pus, et l'atténuation des douleurs.

J'emploie presque toujours *silicea* à la 30^e dilution, sous la forme de globules, et mets au moins plusieurs jours avant de le faire répéter.

Je dirai encore ici, en passant, qu'il m'a semblé que pour les ulcères internes, surtout ceux des poumons avec expositions fétides et profuses...., *silicea* est tout aussi efficace que dans les affections externes de cette nature, et j'ai réussi à arrêter, pour assez longtemps, dans ces maladies, la progression du mal pulmonique, ce qui eût été peut-être d'un effet bien plus marquant si les ulcères des poumons, continuellement exposés, en parlant et en respirant, à l'action de l'air atmosphérique, n'eussent paralysé par cela même tout plan de guérison.

Additions du Rédacteur.

Silicea est un médicament d'une haute importance et de la plus grande utilité dans le traitement des affections graves de l'estomac ; il est malheureusement, scientifiquement parlant, qu'on ne puisse guère citer d'observations où ce remède ait été employé seul et avec succès, d'après des indications vraiment ho-

mœopathiques. Toutefois, nous allons recueillir quelques portions d'observations.

SCHRETER a donné en détail le récit d'un cas assez grave de gastralgie qui durait depuis douze ans, époque d'un violent chagrin, et revenait tous les ans pendant quatre à cinq mois, sous forme de crampes. Pendant le mois de septembre, il donna *nux*; puis *stannum*; en octobre, le malade cessa de se plaindre. En novembre, les selles étant rares et pénibles, l'appétit perdu, SCHRETER voulut entreprendre un traitement antipsorique et donna *sulfur* 0, qui, à ce qu'il apprit longtemps après, augmenta le mal, et nécessita l'appel d'un allopathe, aux soins duquel on renonça. SCHRETER, le 26, envoya *nux*. En décembre, il donna *sepia*, et le 9 février suivant, *calcare* 1/30.

Le 2 mars, le malade écrivait ce qui suit :

« Jusqu'à la fin de février, je me suis très-bien porté. Au commencement de mars ont reparu quelques accidents qui sont allés en augmentant, et qui sont violents, surtout le matin ; je commence à perdre de nouveau l'appétit ; mon bas-ventre se ballonne de plus en plus par les vents ; les crampes d'estomac ont reparu avec toute leur ancienne violence ; ce sont des douleurs rongeantes, fouillantes, quelquefois aussi brûlantes ; des frissons et des bouffées de chaleur me parcourent le dos et la nuque ; j'ai des coliques ; couché, je suis obligé de retirer mes jambes, ce qui me soulage un peu. Aussitôt que j'ai un peu mangé, j'ai comme du plomb dans l'estomac ; la douleur

s'étend jusque dans les intestins, où elle est brûlante ; les vents sortent difficilement, et si j'en lâche un il a une odeur infecte ; mes selles sont dures et ne paraissent que tous les trois ou quatre jours ; oppression de poitrine pendant les douleurs ; tout le corps douloureux, comme roué ; engourdissement des mollets ; les membres brisés le soir ; assoupissement continu et fréquents réveils la nuit ; mauvaise humeur, tristesse. »

Calcar. n'ayant agi que comme palliatif et ayant amené une exacerbation considérable, j'envoyai, le 5 avril, *silic.* 1/30, qui lui rendit la santé dont il avait été privé depuis si longtemps. Les crampes d'estomac cessèrent dans les huit premiers jours, et les autres symptômes diminuèrent peu à peu jusqu'au mois de mai, où ils disparurent (*Ann.* I, 254).

GASPARY avait traité, l'année précédente, un homme de 30 ans pour gastro-entérite chronique et hémorrhoides. Il revint, le 18 juin, se plaignant, après un refroidissement, de ce qui suit :

Céphalalgie avant et après midi, pas le soir, avec forte chaleur à la tête ; faiblesse de la vue ; coryza sec, avec fréquents éternuements ; inappétence, anorexie, malaise et mollesse après avoir mangé, avec afflux d'eau à la bouche ; les aliments ne passaient pas ; douleur au creux de l'estomac ; maux de ventre pendant et après le repas, très-violents, avec pression, pincements, tension et ballonnement du ventre jusqu'au nombril ; mouvements et gargouillements flatueux dans le ventre.

Il reçut, le 19, à jeun, *silic.* — On ne remarqua d'abord que peu de changement dans son état, mais il commença à s'améliorer le troisième jour, et le huitième le malade était guéri. Sa santé s'est maintenue parfaite (*Ann.* II, 287).

Une dame âgée de 40 ans se plaignait de ce qui suit : Céphalalgie au vertex, tiraillements et plénitude dans toute la tête, avec battements insupportables la nuit et bruissements d'oreilles ; inappétence, dégoût, vomissements après le repas, pression à l'épigastre, sensation de boule roulant dans l'œsophage et s'arrêtant à la gorge, où elle menaçait de suffocation, excepté pendant les éructations ; gargouillements dans le ventre, selles très-variables, règles tous les quinze jours ; — poitrine comme serrée habituellement ; nuits sans sommeil par l'exacerbation de tous les maux ; horripilation le matin ; faiblesse et abattement général ; point de goût pour le travail, tristesse, misantropie, frayeur.

Elle avait pris sans succès une foule d'anti-hystériques. GASPARY lui donna d'abord *chamomilla*, qui améliora le sommeil ; puis *silicea*. L'amélioration fit de si grands progrès que les nuits devinrent parfaitement tranquilles ; les forces se relevèrent de jour en jour ; l'appétit devint bon, les selles régulières ; mais les règles reparaissant tous les quinze jours, GASPARY donna *sepia*, qui compléta et affermit la guérison (*Ann.* III, 441).

De pareils exemples se rencontrent fréquemment.

Une demoiselle de 26 ans souffrait depuis quelques années d'un mal de tête périodique, dont les accès duraient des semaines entières. Son médecin l'avait invitée à la patience, déclarant ne pouvoir la guérir. HARTLAUB reconnut : céphalalgie lancinante, accompagnée de tiraillements, commençant vers une tempe, s'étendant en bas vers les os de la face jusqu'à la mâchoire inférieure, où elle atteignait le plus haut degré d'intensité. Dans le menton, la douleur était lancinante ; elle se communiquait aux dents, qui étaient du reste dans un mauvais état. Elle se faisait sentir le jour, souvent même la nuit, et réveillait la malade après minuit ; un courant d'air atteignant la tête, augmentait la douleur ; les places douloureuses étaient très-sensibles au moindre toucher, mais d'autres fois la pression extérieure diminuait la douleur. Après avoir reçu *bellad.* sans succès marqué, elle prit *silic.* 2/30. Dans la première quinzaine, il y eut une amélioration plus ou moins grande, et les nuits étaient plus tranquilles. Pendant la seconde quinzaine, la douleur diminua encore, et n'éveilla plus la malade ; la guérison fit ainsi des progrès peu rapides, mais la demoiselle ne souffrit pas pendant tout l'été et l'automne suivant (*Ann.* III, 4).

Chez une fille de 17 ans, vertiges quotidiens, jusqu'à tomber sans connaissance ; céphalalgie quotidienne, surtout le matin ; lassitude extrême, obligeant de dormir quelques heures, et se prolongeant dans la journée ; règles avant le temps, tantôt trop prolongées, tantôt trop abondantes, suivies de leu-

corrhée, avec douleur brûlante au creux de l'estomac, s'étendant vers le bas-ventre, augmentant par la marche, accompagnées d'envies de vomir, de nausées ; le vertige est surtout produit par les affections morales ; il augmente en se baissant ; chaque fois il est précédé d'afflux de sang vers la tête, d'oppression à la poitrine et au creux de l'estomac. KNORRE dit avoir guéri ce cas avec *silic.* 30 (*Allg. hom. Zeit.* V, 324).

Silicea a eu un singulier succès dans un cas d'insomnie :

Une femme de 40 ans, d'ailleurs bien portante, s'assoupissait aussitôt qu'elle se couchait, mais se réveillait, une heure après, avec un tiraillement dans la tête qui lui causait un sursaut ; chaleur brûlante, congestion de sang à la tête, avec battements isochrones à ceux du pouls ; ardeur dans l'estomac, avec malaise et vomissements en mangeant le soir ; nécessité, par la chaleur, de se lever et promener, la nuit ; impossibilité de se rendormir.

Elle avait été vainement traitée par opium en diverses formes et quantités ; elle s'en trouvait même toujours plus mal. GASPARY lui donna *silicea*.

La nuit suivante, elle éprouva : chaleurs plus fortes à la tête ; elle dormit quelques heures, mais sans réparation, à cause des rêves et des sursauts.

Deux jours après, elle annonça qu'elle avait bien dormi et qu'elle était guérie ; sa santé n'a plus été troublée (*Ann.* III, 441).

J'ai fait prendre avec succès, dit BALOGH, *silicea* 2/30 à un malade qui, outre une propension chronique à de violents coryzas secs ou fluants, avait été attaqué de la grippe. Les symptômes de celle-ci avaient disparu en peu de temps; mais la disposition au coryza persistait avec opiniâtreté, et ni *sulf.*, ni *calcar.* n'avait pu le guérir (*Allg. h. Z.* II, 108).

Silicea, suivi de *sulfur*, a rendu l'ouïe à un enfant qui en était privé depuis sa naissance (*Hyg.* VI, 263).

Dans un autre cas de surdité presque complète, une seule dose *silic.* 3/30, dit le Dr CORNAND, a prolongé son effet curatif au-delà d'un mois et demi; et alors, dit-il, le malade entendait très-distinctement, sans qu'il fût nécessaire d'élever la voix au-dessus du ton ordinaire (*Archives*, VII, 98).

Une homme d'une trentaine d'années, qui venait d'être traité avec succès d'une prosopalgie au moyen de *sulf.*, *rhus*, *sepia* et *graph.*, fut saisi, l'an suivant, de déchirements dans le côté gauche, correspondant à une molaire cariée, et se répandant sur la moitié de la face, le soir au lit; le froid et la chaleur n'avaient aucune influence sur la douleur. Il reçut *silic.* 4/18.

Au bout de quinze jours, la douleur avait disparu et ne s'est pas remontrée (*Ann.* IV, 50).

L'odontalgie que guérit *silic.*, dit BÖNNINGHAUSEN, se reconnaît en ce que ce ne sont pas les glandes, mais l'os ou le périoste de la mâchoire inférieure

elle-même qui sont tuméfiés; que la douleur y a plutôt son siège que dans la dent, et qu'ordinairement le malade ne peut point dormir la nuit à cause de la chaleur générale qu'il ressent. La plupart du temps aussi la peau est difficile à guérir quand elle a été entamée, de sorte que la plus légère lésion se convertit sur-le-champ en ulcères rongeants. J'ai été atteint de ce mal de dents, et j'avais au côté gauche de la mâchoire inférieure un gonflement osseux de la grosseur d'une moitié de noix. Dès que je m'en aperçus, je flairai la plus haute dilution de *silicea*. Aussitôt après, la douleur disparut; et après une nuit de sommeil tranquille, je me réveillai le matin débarrassé du gonflement osseux, dont il ne reparut aucune trace (*Arch. XV, II, 17*).

Une fille de 18 ans, qui portait sur la rotule droite une loupe de la grosseur d'un œuf d'oie, en fut délivrée par ALTMULLER au moyen de deux doses *silicea* (*Allg. hom. Zeit. X, 46*).

Une jeune domestique fut atteinte, sans cause connue, d'un gonflement du sein droit, accompagné de violentes douleurs; traitée par ses parents au moyen d'onguents, elle vit son état rester le même, et alors on s'adressa à GROSS.

Teint pâle et terreux (jadis animé et fleuri), amaigrissement notable, anorexie, fièvre continue, respiration très-courte, toux continuelle, sèche, qui la privait de tout repos la nuit. Le sein gauche très-

petit et flétri ; le droit extrêmement gonflé et dur, livide ; vers l'aisselle, une ouverture à bords calleux, d'où s'écoulait un pus ténu, séreux, fétide, et par laquelle une sonde pouvait pénétrer jusqu'au sternum, dont la partie inférieure était considérablement gonflée, et les ligaments enflammés ; les mouvements du bras droit étaient très-difficiles ; la malade y éprouvait une sorte d'engourdissement et ne pouvait nullement s'en servir.

Une dose *silicea* 30 rétablit complètement la malade, au point de lui permettre de reprendre son service en moins de trois semaines. Déjà dans les premiers huit jours, le sein malade avait repris son volume presque naturel et s'était ramolli, le pus était devenu louable, la toux et la fièvre avaient diminué, la respiration était devenue plus libre, le teint plus animé, et le bras avait recommencé à remplir ses fonctions ; le gonflement du sternum s'était abaissé et ne se montrait qu'en trois places rouges, molles et douloureuses, dont l'une s'ouvrit la seconde semaine et fournit un bon pus ; les autres places guérirent sans s'ouvrir ; la fistule se ferma, les règles repaurent, et la malade se trouva en parfaite santé (*Arch. VIII*, I, 25).

KNORRE, traitant de la mastoïte des accouchées, après avoir développé les symptômes et signalé le bénéfice de *phosphor*. (voy. plus haut, p. 125), dit : « Parfois, après la disparition presque complète de l'inflammation et l'épuisement de l'abcès, il reste des fistules d'où coule soit un liquide séro-purulent, soit

du lait, en même temps que la glande s'endurcit, en devenant bosselée; en pareil cas, *silic.* 15 s'est montré très-efficace » (*Allg. h. Z.* V, 302).

« Dans les inflammations des seins, chez des femmes en couches ou nourrices, ainsi que dans des indurations, des suppurations survenues après un traitement allopathique par les emplâtres, *silicea*, dit BERNSTEIN, m'a rendu de grands services, non-seulement en guérissant ces accidents, mais en faisant disparaître des phénomènes morbides de différentes espèces chez les nourrissons, tels que vomissements, cris, agitation, insomnie. »

Une fille de 18 ans fut prise, sans cause connue, de douleurs avec duretés dans les glandes du sein gauche. Sous l'usage d'onguents se manifesta un ulcère qui ne fit qu'empirer. B. appelé reconnut un ulcère spongieux, sécrétant une matière puante, d'un brun clair, entouré d'un bourrelet, et très-douloureux, de la grandeur d'un écu, près du mamelon; le sein était enflé et causait douleurs lancinantes.

Silicea fut administré; les douleurs furent moins intenses la nuit, et la malade dormit mieux. Le huitième jour déjà, la dureté, la douleur, l'écoulement de la matière avaient diminué, et l'ulcère avait un aspect moins spongieux. La dose fut répétée le 8^e, le 15^e et le 20^e jour; les douleurs cessèrent entièrement et l'ulcère diminua de moitié. Comme il ressemblait à un autre qui avait été guéri par *phosph.*, celui-ci fut donné; mais la guérison s'arrêta, l'état s'exacerba, ainsi que la suppuration. On revint donc

à *silicea*; l'amélioration fit des progrès rapides; la dose fut répétée tous les cinq jours, et en sept semaines il n'existait plus d'autre trace du mal qu'une cicatrice d'un rouge pâle, unie (*Allg. hom. Z. VII*, 379).

Dans l'inflammation du sein, dit WEBER,s'est-il déjà formé des canaux par où coule ordinairement un pus liquide, aucun moyen ne peut remplacer *silicea*, dont on ne doit donner 3/30 que tous les huit ou quinze jours; les fistules guérissent peu à peu (*Arch. XVI*, 1, 87).

J'ai eu, dit HARTMANN, à traiter quatre sujets atteints de maladies des os. Chez deux, *silic.*, à doses fréquemment répétées et souvent aussi à basses dilutions, m'a rendu les meilleurs services; au moins fit-il promptement cesser l'enflure et la douleur (*Allg. h. Z. XII*, 21).

Une dame de 66 ans était, depuis un an, atteinte d'un mal au bout du doigt médius, dont les douleurs se propageaient jusqu'à l'aisselle. Six semaines auparavant, une petite esquille en était sortie. HARTLAUB donna *silic.* 1/30. Huit jours après, les douleurs disparurent, et il sortit une esquille d'un pouce et demi de long et de l'épaisseur d'une paille, après quoi la plaie se ferma (*Ann. II*, 365). Jusqu'à quel point *silicea* a-t-il hâté l'expulsion de ce séquestre? *Réd.*

Un enfant de 11 mois avait eu la tête fortement serrée et contuse par le forceps; de là gonflement

inflammatoire des côtés de la tête, et issue successive de plusieurs esquilles. De nouveaux gonflements très-douloureux s'étant formés dans une oreille, RUCKERT donna, entre autres remèdes, *silicea*, et l'enfant guérit après l'issue de nouvelles esquilles (*Allg. h. Z. VIII*, 309). Même remarque que pour le cas précédent. *Réd.*

Un paysan avait depuis un an une atrophie de la main gauche, avec faiblesse et engourdissement des doigts. Par essai, car on n'en espérait pas la guérison, on lui donna, le 5, le 10 et le 16 juillet, *silic.* 30; le malade fut guéri; la main revint à l'état ordinaire, et tous les symptômes de maladie disparurent (*Allg. hom. Z. VIII*, 235).

Le Dr MALAISE a fait entrer avec succès *silic.* dans le traitement d'une affection nerveuse du bras, qui ne permettait pas au malade de régulariser ses mouvements (*Clin. hom.* 254).

Si les guérisons opérées par certains médicaments sont quelquefois admirables, ce qui ne l'est pas moins c'est l'extrême confiance qu'ont en eux des médecins du plus grand mérite, GROSS par exemple.

Il traitait une jeune fille de 12 ans, atteinte d'une arthrite, inflammation articulaire, qui d'abord avait attaqué une épaule, puis un genou, s'étendant jusqu'aux orteils, avec douleurs cruelles qui privaient l'enfant de tout sommeil; après les prescriptions

inutiles de l'allopathie, GROSS appelé donna d'abord *acon.* et *puls.* avec un certain succès.

« L'état de la malade, dit-il, s'améliora un peu pendant trois semaines, moins toutefois que je ne m'y étais attendu. La rougeur de la malléole devenant plus foncée, et un abcès plus vraisemblable, je ne laissai pas agir entièrement le dernier remède, *calc.*, et préférerai en donner un autre que l'expérience m'avait appris être un excellent spécifique dans tous les cas où il y a inflammation et suppuration des parties membraneuses, plus ou moins avancées ; je veux parler de *silic.*, dont je fis prendre à l'enfant 2/30. — Le résultat répondit à mon attente ; bientôt le gonflement de la malléole s'ouvrit, et il en sortit une grande quantité de pus ; l'enflure œdémateuse et élastique du genou disparut ; l'articulation de l'aisselle retrouva sa mobilité, le genou sa souplesse. Six semaines après, comme il sortait encore de la plaie une eau jaunâtre, et que la guérison paraissait s'être arrêtée, j'administrai une seconde dose du même remède, et la malade fut rétablie » (*Arch. XI*, III, 131).

Un jeune homme de 18 ans, dit encore GROSS, qui avait eu la fièvre, souffrait d'une arthrite dans la pulpe des orteils qui étaient recourbés et enflés au point qu'il ne pouvait marcher, et éprouvait de violentes douleurs. Après quelques doses *sulf.* 2/30, l'enflure diminua, les douleurs disparurent, mais les parties malades s'ouvrirent. Trois doses *silic.* 2/30 suffirent pour fermer les ulcères et guérir le malade (*Allg. h. Z. VII*, 343).

Un jeune paysan éprouvait depuis longtemps, à la suite d'une chute, une douleur sourde dans le genou, qui l'empêchait de marcher longtemps; le genou s'enflamma enfin et enfla beaucoup; la violence des douleurs ne lui laissait pas un instant de repos, surtout la nuit. Après avoir essayé vainement de se guérir lui-même par l'onguent mercuriel, il s'adressa à GROSS, qui reconnut le genou et les parties circonvoisines, au-dessus et au-dessous, excessivement enflés et violets; le malade ne pouvait supporter le moindre contact, et y éprouvait constamment les douleurs déchirantes et lancinantes les plus violentes. On sentait déjà une fluctuation au côté externe du genou. Cependant, comme les autres parties étaient assez dures encore, GROSS ne fit pas d'incision et donna au malade *silic.* 30, faisant envelopper la jambe dans de l'étaupe. Le pus s'ouvrit bientôt de lui-même une issue à la place la plus molle; il était d'abord assez clair, et l'ouverture acquit le diamètre d'un sou; mais peu à peu il devint meilleur, la dureté et l'enflure disparurent, les douleurs cessèrent et une bonne granulation commença à fermer la plaie. La guérison fut complète au bout de trois semaines, quoique le malade se fût servi trop tôt de son pied, ce qui lui avait causé de nouvelles douleurs et une nouvelle inflammation (*Arch.* VIII, I, 27).

RUMMEL raconte dans un détail intéressant un cas qualifié par lui de sciatique, qui nous paraît avoir été une psoïte avec une suppuration très-abon-

dante. Une première rupture du dépôt fut suivie de l'emploi heureux de *phosphor*. Une nouvelle tumeur s'étant formée à la région lombaire, puis ouverte, la malade reçut *silic*. 1/30. « Ce qu'il y eut de remarquable, dit R., ce fut la diminution rapide de la sécrétion du pus, qui coula en quantité beaucoup moindre dès le lendemain, et dont l'écoulement cessa bientôt, quoique la plaie mît trois semaines à se cicatriser. La malade recouvra rapidement des forces; au bout d'un mois, elle put marcher librement, et au bout de deux, toute trace de la maladie avait disparu (elle était auparavant tombée dans le dernier degré d'émaciation et de fièvre hectique) » (*Arch.* VIII, 1, 47).

HARTMANN dit, à l'occasion de la psorite : *Silic*. seul peut être comparé à *mercur*.; mais il faut le donner aux plus basses dilutions, 1, 2 ou 3, et le répéter s'il y a exacerbation des douleurs.

GROSS a donné tout au long l'observation d'une tumeur inflammatoire du côté droit du cou, qui vint à suppuration, et qu'il ouvrit. Cependant la dureté étant encore considérable, il fit continuer les cataplasmes, qui ne réussirent qu'en partie; il se forma une ou deux ouvertures qui donnèrent de nouvelles issues au pus; mais la tumeur resta dure et considérable dans la région de l'insertion du muscle temporal (?). Il se forma des fistules à bords calleux, d'où suintait une matière séreuse claire. Le malade ne souffrait plus; mais pour peu qu'il se découvrit, il éprouvait dans les parties affectées de longs tiraille-

ments. Tous les remèdes ordinaires ne produisirent rien, et au bout de quelques semaines la tumeur était devenue plus dure encore, presque calleuse. GROSS crut alors devoir recourir aux antipsoriques, et donna *silic.* 1/18. Il ne fut pas nécessaire d'en administrer une seconde dose ; la dureté et l'enflure commencèrent aussitôt à diminuer ; les fistules se fermèrent d'elles-mêmes, et en trois semaines le malade fut parfaitement guéri (*Arch.* VII, II, 52).

Un paysan avait été atteint d'un panaris qui avait passé à suppuration ; la plaie s'était garnie de chairs baveuses que l'alun et la pierre infernale ne faisaient qu'accroître et rendre plus douloureuses, jusqu'à priver le malade de tout repos. C'est alors qu'il s'adressa à GROSS, qui ne put reconnaître à quel point les os étaient altérés ; il prescrivit un pansement simple et sec, et donna *silic.* 1/30 dans un peu d'eau. Au bout de vingt-quatre heures, le plus heureux changement s'était déjà manifesté ; pour la première fois, le malade avait passé une bonne nuit, et l'on pouvait palper le doigt qui, la veille, ne supportait pas le moindre attouchement ; les chairs baveuses avaient diminué de moitié ; le pus était devenu louable ; de jour en jour tout alla mieux, et au bout d'une semaine le doigt était parfaitement guéri ; seulement l'ongle tomba plus tard et fut remplacé par un autre (*Arch.* IX, III, 96).

Silicea, dit EIDEL, m'a rendu d'excellents services dans les maladies des os ; il a guéri plusieurs panaris de l'espèce la plus maligne. Si l'os était détruit, il

ne pouvait, il est vrai, le conserver ; mais il en favorisait du moins la sortie ; l'ulcère se purifiait bientôt et la guérison n'était pas longue (*Arch.* XII, III, 148).

L'effet de *silicea* dans les panaris, dit un praticien, est souvent merveilleux, pour ainsi dire. Un cloutier fut atteint d'un panaris spontané qui vint à suppuration ; le pus avait une mauvaise couleur, le pousse était très-enflé, toute la main douloureuse, et le mal durait depuis trois semaines. — *Silic.* 10/30. — Le lendemain matin, la suppuration avait diminué, les douleurs n'étaient plus aussi vives. — Seconde dose *silicea* ; — on aura peine à le croire, le jour suivant le doigt était guéri, au grand étonnement du malade et du médecin (*Allg. h. Z.* IX, 107).

Une jeune fille de 13 ans, scrofuleuse, offrait, entre autres : le bras droit raide à l'articulation, cicatrice luisante jusqu'à l'os ; au jarret, éruption ichoreuse, rongeante ; le gros orteil gauche raide et offrant des cicatrices, plus des ouvertures fistuleuses au travers desquelles on pouvait reconnaître les os dénudés ; écoulement abondant de sérosité, avec gonflement de cette partie ; — somnambulisme nocturne ; humeur triste, larmoyante. *Silicea* se trouvait répondre à tous ces symptômes, y compris le somnambulisme. HEICHELHEIM le donna donc 3/30, et une seconde dose dix jours après.

Au bout de six semaines, on remarqua un mieux frappant ; tous les symptômes généraux avaient entièrement disparu ; la jeune fille était gaie, avait plus

de fraîcheur, le sommeil était calme et n'était plus troublé par des rêves effrayants ou par le somnambulisme ; le volume du gros orteil malade avait diminué, et l'enfant, vu l'absence de douleur, pouvait mettre un soulier de peau ; quelques ouvertures étaient fermées ; une partie de la croûte du jarret était tombée ; le reste de la dartre était sec ; on répéta le remède.

Quinze jours après, un voyage avec écarts de régime avaient empiré les plaies et la dartre du jarret ; — *sulfur* 3/30 amena une amélioration qui cessa au bout de vingt jours ; alors on répéta *silicea*, ainsi que chaque mois suivant. Au bout de quatre mois, la jeune fille était guérie (*Hyg.* III, 374).

GROSS attribue à *silic.* la prompte guérison d'une vaste inflammation de la jambe, avec abcès, dont les téguments étaient extraordinairement sensibles, et dont la piqûre donna issue à une énorme quantité de pus fétide, qui fit soupçonner une lésion du périoste et même de l'os, ce que justifia l'introduction de la sonde. Une seule dose *silic.* fut donnée après l'opération, et la guérison totale fut obtenue en quinze jours, le pus ayant perdu de sa fétidité dès les premiers jours (*Arch.* VIII, 1, 23).

Une paysanne de 60 ans avait, à la nuque, un anthrax considérable, qu'on traitait par cataplasmes chauds ; il se forma au milieu de la tumeur de petits trous, qui finirent par n'en faire qu'un ; l'enflure resta dure et sans élasticité, avait une couleur pour-

pre foncé, tandis que l'ouverture avait des bords livides, d'où sortait un pus corrosif, fétide, d'un vert jaunâtre; le tissu cellulaire fut sphacelé ainsi que quelques muscles, jusqu'à mettre à nu l'apophyse épineuse de la quatrième vertèbre. La malade était extrêmement faible, sans appétit, fort agitée la nuit, sans pouls et avec un aspect terreux.

GROSS y fit faire un pansement simple avec lotions d'eau, et donna *silic.* 1/30. Huit jours après, la malade allait beaucoup mieux, et au bout de trois semaines, elle était guérie (*Arch.* VIII, 1, 24).

L'inflammation du tissu cellulaire des extrémités, dit NEUMANN, n'est pas rare au printemps et en automne, quand le temps est humide et froid (apparemment dans le pays qu'il habite. *Réd.*); il est rare qu'elle se dissipe par la sueur, et il arrive bien plus souvent qu'il se forme un mauvais pus, une décomposition du tissu cellulaire, qui s'étend très-rapidement, et provoque souvent des fièvres nerveuses (?) et la mort.

Dans un cas où la maladie avait attaqué tout le bras droit, *silic.* 2/30 lui a rendu d'excellents services; la guérison s'opéra en trois semaines.

Cette maladie est connue aussi sous le nom de *pseudo-érysipèle*, à cause de la rougeur foncée de la peau qui couvre l'épiderme aussi loin que s'étend l'affection du tissu cellulaire (THORER'S I, 25).

Une femme de 50 ans, dit GROSS, vive, robuste, qui n'avait eu qu'une disposition aux érysipèles du visage et d'autres parties du corps (l'un desquels j'a-

vais guéri par deux doses *lachesis*), fut atteinte, sans cause connue, d'une inflammation érysipélateuse à la racine du médius droit. Elle s'appliqua, de son chef, des cataplasmes de farine de lin, et peut-être le mal n'aurait-il pas atteint un haut degré d'intensité sans une frayeur subite que lui causa, le troisième jour, un incendie. Appelée, je trouvai non-seulement la suppuration établie, mais l'inflammation s'était étendue sur le dos de la main. Je prescrivis deux doses *silic.* 3/30, à 24 heures d'intervalle. Au bout de quelques jours, l'inflammation avait disparu en grande partie, la douleur était moins violente et la suppuration convenable ; mais le mal s'était tellement étendu, dans les derniers temps, que non-seulement toute la première articulation du doigt médius, mais la paume de la main, étaient découvertes jusqu'aux os, et formaient une large plaie. Je me décidai à y répandre toutes les 48 heures *silic.* 5/30, recouvert d'un bandage sec. Dès la troisième dose, malgré le mauvais temps auquel la malade s'exposait tous les jours, la plaie s'était fermée à moitié ; la guérison fit des progrès si rapides, que la malade fut parfaitement guérie au bout de quinze jours (*Allg. h. Z.* VIII, 55).

J'ai eu à traiter, dit SCHROEN, un pseudo-érysipèle que j'ai guéri extraordinairement vite au moyen de *bellad.* et plus tard *silic.*, comparativement aux cas que j'avais observés dans les plus grands hôpitaux. — Une femme de 38 ans vint à moi ayant le bras droit, depuis l'extrémité des doigts jusqu'au-dessus

du coude, enflé et du volume double de l'autre ; la peau en était d'un rouge jaunâtre, brillante et très-tendue ; les glandes axillaires enflées, impossibilité de mouvoir aucune articulation du bras, qui, à certaines places, était pâteux et fluctuait d'une manière sourde ; quand on portait la main sur ces places, elles devenaient bleues ; la malade se plaignait des plus terribles douleurs ; c'étaient des déchirements, des battements insupportables dans le bras ; fièvre violente, avec forts frissons passagers ; elle délirait souvent et était extrêmement agitée, inquiète. Il était évident que tout le tissu cellulaire de la partie malade était enflammé, et qu'il commençait même déjà à entrer en suppuration. Comme j'avais toujours vu traiter de pareilles maladies par des incisions à la peau sur toute la partie malade, et même une fois par une incision qui s'étendait depuis l'os de la hanche jusqu'à la malléole du pied, j'aurais eu recours à ce moyen si la femme ne s'était refusée à toute opération chirurgicale. Je lui fis donc mettre tout le bras dans un cataplasme tiède de son et de lait, et lui donnai *bellad.* 12, gtt. 6, dans une tasse d'eau, une cuillerée à café toutes les heures. — Les douleurs diminuèrent bientôt, ainsi que l'enflure, et le bras redevint plus mobile ; la couleur en variait sans cesse ; il était tantôt jaune, tantôt verdâtre, et au bout de 48 h. il fluctuait tout entier.

Le troisième jour déjà, il se fit plusieurs ouvertures dans l'intérieur de la main, lesquelles, pendant plusieurs jours, ne cessèrent de jeter une grande

quantité de pus, qui arrivait sous la peau de toutes les parties du bras; si on le pressait à quelque part, l'écoulement augmentait. Six jours après, quand toute trace d'inflammation eut disparu, je fis entourer le bras d'une toile de lin fine et souple, et donnai à la malade *silic.* 12 gtt. 6, de la même manière que la *belladonne*. Je puis assurer que le bras ne pela pas, et qu'à l'exception d'une certaine difficulté à remuer les doigts, qui disparut plus tard, la guérison complète s'opéra en trois semaines. Quiconque a vu traiter, ou a traité lui-même de pareils pseudo-érysipèle, sait combien la guérison en est difficile et longue à obtenir.... (*Hyg.* V, 103.)

L'hiver passé, dit BERNSTEIN, il y eut un grand nombre d'individus adonnés à la boisson atteints d'inflammations phlegmoneuses des jambes, qui, passant à l'état de gangrène, avaient pour résultat la mort. Je n'ai eu à traiter qu'un seul cas pareil où la gangrène s'était déjà déclarée, avec fièvre, soit violente, délire, enflure brûlante, rouge, pâteuse, sans grande douleur. Je fis prendre au malade *bellad.* deux globules, en lui laissant, pour le troisième jour, une poudre avec deux globules *ars.* Huit jours après, je le croyais mort, lorsque j'appris que 24 heures après le remède, tout son corps était devenu rouge; la chaleur, la soif, le délire et les symptômes locaux avaient diminué, et 24 heures après *ars.*, ils avaient disparu peu à peu. La jambe s'ouvrit en différents endroits, et paraissait alors plus maigre que l'autre. J'envoyai quelques doses *silic.*, une tous les cinq

jours ; j'ai appris que le malade s'est rétabli petit à petit ; les ulcères se sont guéris, et il a pu vaquer à ses affaires (*Allg. h. Z.* VII, 377).

Convaincu, dit NEUMANN, de l'action de *silicea* dans les tumeurs lymphatiques, j'ai employé *silic.* 2/30 contre une pareille tumeur à la cuisse, grosse comme la tête d'un enfant, recouverte de veines variqueuses. Au bout de six jours, la tumeur s'est ouverte, il en est sorti un liquide aqueux, jaunâtre, en grande quantité, dont l'écoulement a duré huit jours, après lesquels le liquide est devenu plus épais, jaune, semblable à un pus louable. Quinze jours après l'ouverture de la tumeur, celle-ci était guérie, et l'enfant, qui avait neuf mois, n'a pas tardé à se rétablir. L'état général, pendant l'existence de la tumeur, était anormal, la face blême, le ventre dur, les extrémités émaciées, il n'y avait pas de fièvre (THORER'S I, 26).

Un jeune homme de 24 ans fut atteint d'une vaste tumeur biaillaire, soit abcès fluctuant, s'étendant du milieu du thorax aux aisselles, avec sueurs nocturnes et diarrhée.

Le médecin allopathe de l'hôpital fit traverser chaque tumeur d'un séton et donna d'abord de la rhubarbe, puis du sulfate de quinine, sans soulagement ; le malade perdait environ une livre de pus par jour, ichoreux, liquide et infect ; — fièvre hectique. Le médecin déclara le malade perdu sans ressource. Alors le chirurgien demanda l'autorisation de le traiter homœopathiquement ; et ayant appris que

le malade avait été sujet à un exanthème vernal, après l'avoir laissé quatre jours sans remède, il lui donna, le 31 décembre, *silic.* 3/30.

A six heures du soir, le malade se sentait plus disposé à dormir qu'à l'ordinaire. Le lendemain matin, il dit qu'il se sentait mieux que depuis plusieurs semaines; la teinte jaune des yeux avait disparu, les tumeurs contenaient moins de pus qu'à l'ordinaire, et il était plus épais. Le malade raconta qu'une demi-heure après la prise du médicament, il avait ressenti un redoublement des douleurs dans les tumeurs, qui avait duré jusqu'à ce qu'il se fût endormi. Le médecin de l'hôpital put à peine manifester son étonnement.

Le 2 janvier, le malade se trouvait encore mieux; il avait dormi jusqu'à 6 heures du matin; lassitude, mais aucune douleur; retour de l'appétit. L'amélioration fit des progrès de jour en jour, et le 11 janvier, le malade retourna bien portant chez lui; il s'est marié depuis (*Hyg.* II, 396). Voyez aussi le cas que nous avons rapporté, *Bibl. hom.*, première série, VII, 194.

(La suite au numéro prochain.)

**Compte-rendu du 14^e Congrès homœopathique,
tenu à Leipzig, le 10 août 1842;
par Auguste RAPOU fils, docteur-médecin.**

Le 10 août 1829 vit réunis autour du fondateur de l'homœopathie tous ses nombreux disciples, accourus des diverses

contrées d'Allemagne, pour célébrer et fêter la cinquantième année de son doctorat. Cette assemblée remarquable, à l'occasion de laquelle parurent les *Kleine Schriften* ⁽¹⁾, devait encore faire époque dans l'histoire de la nouvelle science comme origine et point de départ de ces réunions annuelles où les homœopathes viennent puiser cet esprit d'ensemble qui préside à tous leurs travaux. Depuis lors, aussi longtemps que HAHNEMANN resta à COETHEN, l'assemblée se constitua près de lui comme vers son centre naturel, et se tint sous sa paternelle présidence ; mais après qu'il eut quitté le sol allemand, elle est devenue mobile et se tient tous les ans dans une ville différente indiquée dans la précédente réunion.

Ce Congrès, ainsi établi sous le nom de *Central-Verein* (réunion centrale) par un nombreux concours d'amis et d'appréciateurs du nouvel art, eut un plein succès, et marcha si bien vers son but, qu'une grande quantité de Sociétés analogues se formèrent sur son modèle dans les divers Etats allemands. Il y eut d'abord la Société de *Lausitz* (Lusace), constituée par les praticiens homœopathes de ce pays et de Silésie, qui se fonda bientôt avec le *Central-Verein*, et lui communiqua un nouveau degré de vie et d'importance. Quatre autres Sociétés vinrent ensuite et conservèrent leur indépendance d'action sous le nom de *Local-Verein*, par opposition au *Central-Verein*, destiné à recevoir tous les partisans de la nouvelle doctrine, quels que fussent leur pays et leur langue. Il y a celui du grand-duché de Baden, qui s'est déjà fait connaître par sa pétition à la Chambre des Représentants ; ceux de Hesse-Darmstadt, de Saxe-Weimar et un quatrième à Gotha. Toutes ces Sociétés ont un but plus pratique et laissent à la réunion

(1) Traduction : Petits traités médicaux de S. HAHNEMANN, rassemblés et publiés par D.-E. STAFF. 2 vol. 8°, 1829.

centrale les grandes questions d'intérêts généraux. C'est à la quatorzième session de cette réunion centrale, tenue cette année à Leipsig, que j'ai eu l'avantage d'assister; je vais essayer d'en donner un compte-rendu.

Dès le soir du 9, il y eut une réunion préparatoire où l'on convint des questions à traiter le lendemain; on révisa les règlements de la Société, à laquelle on résolut de donner une base plus solide, en établissant avec plus de rigueur qu'on ne l'avait fait jusqu'à présent, les conditions de l'admission et du maintien des membres. Cependant on ne put tenir une séance régulière; à chaque instant de nouveaux arrivants interrompent une discussion trop sérieuse, qui se change peu à peu en agréable causerie prolongée jusqu'à une heure avancée de la nuit.

L'assemblée dite du 10 août eut lieu le lendemain matin. On y voyait les rédacteurs des deux plus importants journaux homœopathiques, Rummel, Hartmann, et le vieux Stapf, ce vénérable doyen des disciples de HAHNEMANN, qui a vu naître la nouvelle doctrine, a suivi les phases de son développement et l'a guidée d'une main habile au milieu des obstacles amenés par les dissensions intestines et les oppositions du dehors. Trinks de Dresde, Lobethal de Breslau, connu par ses études pathogénétiques de l'iode, Melicher de Berlin, honoraient aussi de leur présence cette savante réunion. J'y trouvai le Dr Severin, dont j'avais fait connaissance à Naples, et le Dr Hamilton de Londres, avec lequel je fus heureux de causer de nos confrères d'Angleterre, dont je n'avais pas de nouvelles depuis deux ans. Tous ces hommes étaient réunis dans un aimable contact par des connaissances et des amis communs. Leur confrère de Leipsig, Müller, élu président de cette session par celle de l'an passé, ouvrit la séance par un discours remarquable, qui excita vivement mon intérêt. Il exposa d'a-

bord l'influence que la méthode homœopathique commence à exercer sur l'ancienne thérapeutique, et combien les praticiens allopathes, aveuglément opposés au nouvel art, se laissent cependant insensiblement guider par lui. Leurs doses sont devenues moins fortes, leur régime plus rationnel, et leurs formules commencent à se rapprocher de la simplicité hahnemanienne. Seulement il déplore l'emploi qu'ils font maintenant des spécifiques d'après les indications homœopathiques sans vouloir admettre le principe, et il flétrit leur impudence à faire usage et à vanter les remèdes étudiés par HAHNEMANN, sans mentionner son nom et en s'en attribuant toute la gloire. Un tel procédé montre jusqu'à quel point est encore vive leur passion jalouse contre la nouvelle méthode, et les obstacles qu'elle a encore à vaincre pour jouir en paix de son triomphe. A ce propos, il cite le Dr Kindervater, à Burgdorf, qui célèbre sa découverte (1) de l'emploi de l'acornit dans les maladies inflammatoires et l'inutilité des émissions sanguines avantageusement remplacées par ce moyen, et ne dit pas un mot de la méthode homœopathique, qui a proclamé ce fait il y a cinquante ans. J'ai recueilli d'autres exemples de ce genre, qui trouvent dans notre France de dignes imitateurs. C'est pourquoi, ajoute Müller, il faut travailler à son développement avec plus d'ardeur que jamais, et par conséquent faire trêve enfin à nos guerres intestines. Pourquoi ne travaillons-nous pas tous dans le seul but de réformer le vieux système d'erreur ? N'est-ce pas là que doivent tendre tous nos efforts communs ; ne sommes-nous pas tous frères dans le noble art de guérir créé par HAHNEMANN ? Ne connaissons-nous pas tous le même principe ? Pourquoi nous battre pour des faits accessoires et d'une importance secondaire, lorsqu'il

(1) In den holzschers hannovers Annalen für die gesamm'tliche Heilkunde. 1844, 6^e cahier.

s'agit du triomphe de ce principe même ? A ce sujet, il touche la question des doses, aujourd'hui le principal point de polémique entre les homœopathes. La discussion n'élucidera jamais ce point de controverse, mais l'expérience pratique seule ; les deux opinions extrêmes ont également tort et également raison, car on doit employer les hautes et les basses dilutions ; la nature du remède, de la maladie, la constitution du sujet, etc., sont autant de circonstances qui doivent faire pencher pour les unes ou pour les autres. Quant à lui, par exemple, l'expérience, dit-il, lui a appris que *drosera* dans les toux convulsives n'agissait bien qu'à la trentième atténuation ; qu'au contraire *digitalis* demandait à être administré de la première à la deuxième pour se montrer efficace ; de même pour *solubilis* et *cuprum aceticum* dans les maladies qui les réclament, tandis que *causticum* et *calcareia* veulent être employés à la trentième pour manifester leurs effets. Je profite de cette occasion pour faire connaître un fait qui m'a frappé : c'est que presque tous les remèdes qui demandent, pour agir, des dilutions élevées, sont exclusivement à l'usage des homœopathes ; les allopathes les ont peu ou ne les ont point employés, et en ignorent ou en connaissent peu l'action, ce qui est tout naturel avec leurs grosses doses et leur défaut de préparation convenable. Ceux au contraire que les allopathes emploient avec succès, demandent des dilutions basses pour agir d'après les principes sur lesquels l'homœopathie repose. La chose s'explique d'elle-même. Ne serait-ce pas là une indication, bien qu'imparfaite, pour commencer à mettre au net cette question des doses jusqu'à présent si embrouillée ? Après cet appel à la bonne harmonie, est venu l'exposé de l'histoire de l'hôpital homœopathique de Leipsig. Il démontra de la manière la plus évidente que cet établissement a rempli son but : celui de prouver publiquement l'excellence de la méthode, et

que jamais le *Central-Verein*, dépourvu d'un capital suffisant, n'avait osé espérer de pouvoir maintenir longtemps. Ce qu'il s'était proposé, c'était de le soutenir pendant sept ans ; que son existence avait duré trois ans au-delà de cet espace de temps jugé nécessaire à des expériences probantes ; que, par conséquent, on avait lieu d'être satisfait. C'est de cette assemblée qu'a été tiré le Comité chargé d'établir et maintenir cet hôpital ; ce qui s'y rattache a formé chaque année le sujet principal des discussions de la réunion centrale ; mais afin de ne pas interrompre l'enseignement homœopathique à Leipsig, on remplacera la clinique par un dispensaire, établissement beaucoup moins coûteux et que l'on pourra toujours maintenir, soit par les secours privés, soit par l'allocation annuelle, mais insuffisante, que les Chambres du pays ont toujours accordée à l'hôpital. L'Autriche est mieux partagée sous le rapport des hôpitaux homœopathiques ; les Etats héréditaires en possèdent deux, un à Vienne et un autre à Lintz ; deux en Hongrie, à Gyongyos et à Günz ; un cinquième se prépare à Kremsir en Moravie, et sera bientôt ouvert. Une statistique des malades traités dans ces établissements paraît tous les ans dans les journaux homœopathiques, et celle de l'hôpital de Vienne paraît, en outre, dans les annales médicales autrichiennes, où elle figure ordinairement en tête de celle de tous les hôpitaux allopathiques, comme offrant les résultats les plus heureux.

Le Dr Müller ayant cessé de parler, la discussion fut ouverte sur la question du dispensaire. On convint de l'établir ou plutôt de le maintenir, car il est dirigé depuis plus d'un mois par le Dr Hartmann. Enfin, vint un long compte-rendu des maladies traitées à l'hôpital pendant le courant de l'année, travail exact et consciencieux rédigé par le Dr Noack, dernier directeur de cet établissement.

L'on entendit ensuite un exposé historique de l'homœo-

pathie dans le royaume de Naples par le Dr Melicher, qui a parcouru l'Italie l'an passé. J'ai vu avec plaisir que sa relation est parfaitement conforme aux notes que j'ai prises aussi moi-même sur les lieux. On vota l'impression de ce joli travail.

Avant qu'on ne quittât les pays éloignés pour passer à des sujets d'intérêts plus locaux, je représentai l'utilité de faire connaître le journal homœopathique de Palerme, qui se soutient avec grande peine, ignoré et abandonné de tous les homœopathes étrangers à l'Italie. A cet effet, je présentai un prospectus de ce journal que je proposai de traduire et de faire insérer dans une des feuilles périodiques allemandes, ce qui fut admis. On passa ensuite à la nomination du président pour la session prochaine, devant se tenir à Dresde ; Trinks eut la majorité. Le célèbre écrivain se leva alors pour remercier l'assemblée et lui exprimer le zèle avec lequel il s'efforcera de justifier le choix dont elle l'honore.

« L'homœopathie, dit-il, a acquis une grande importance ; l'ancienne médecine cherche en vain à résister par la force d'inertie ⁽¹⁾ ; il faut que nos succès, loin de ralentir nos efforts, leur donnent une nouvelle et plus forte impulsion. Réjouissons-nous, Messieurs, de ce que les progrès de la nouvelle méthode suivent la marche lente et difficile qui les caractérise depuis quarante ans ; c'est le *criterium* de la vérité, le signe le plus sûr que la mode et l'esprit de système lui sont étrangers, et le gage certain de son triomphe futur. L'homœopathie est devenue d'autant plus nécessaire, qu'outre qu'elle est seule fondée sur les lois naturelles, l'empirisme de l'allopathie devient de jour en jour plus évident. C'est cette impuissance, cette nullité de l'art qui a donné naissance et un

(1) Par ancienne médecine, on veut parler de la thérapeutique, car la découverte de HAHNEMANN ne change pas autre chose dans le système des sciences médicales tel qu'il existe aujourd'hui.

moment de vogue au traitement de Priesnitz ; maintenant cette méthode rentre peu à peu dans les limites restreintes où elle est vraiment utile, et il ne reste plus debout que l'homœopathie à ceux qui attendent un avenir meilleur pour l'art de guérir. »

Cette chaleureuse improvisation fut suivie de la lecture d'un mémoire du pharmacien homœopathe Gruner, sur une préparation nouvelle des métaux par la précipitation de leur dissolution saline, moyen bien préférable pour les obtenir dans toute leur pureté, à la méthode mise en usage par HAHNEMANN. A cet appui, il montra trois beaux échantillons, or, argent, cuivre, obtenus de cette manière et les premières triturations de chacun.

L'heure déjà très-avancée ne permit pas de prendre connaissance des lettres et ouvrages envoyés par des confrères empêchés d'assister à la réunion ; on laissa le tout au secrétaire et la séance fut levée.

Représentant de la génération nouvelle, quels sentiments de respect et de gratitude ne devais-je pas éprouver en présence de ces premiers disciples de HAHNEMANN ! de ces premiers entrés dans la carrière, qui ont eu à y supporter tout le poids du jour et les fatigues d'une route difficile et peu connue qu'ils nous ont aplanie par une vie de travaux, à nous, jeunes émules, empressés de suivre leurs traces. J'ai pris part à beaucoup d'assemblées plus nombreuses et plus brillantes, mais aucune ne m'a laissé une telle impression. Les Congrès généraux peuvent avoir un but utile ; mais s'il est des réunions scientifiques justifiées et même rendues nécessaires à notre époque, c'est bien certainement pour la nouvelle doctrine médicale et pour elle seule. Persécutée dans le monde universitaire par les défenseurs des vieilles idées, rejetée des facultés, repoussée des chaires publiques, du moins en France,

elle est obligée de veiller non-seulement à ses progrès, mais encore à sa propre conservation. Alors elle appelle à son aide le concours de tous ceux qui la cultivent ; elle les rassemble pour donner à leurs efforts communs une valeur qu'ils n'ont pas isolément. On s'occupe des questions d'intérieur et d'extérieur ; on prépare les moyens les plus efficaces de résister aux ennemis du dehors par les publications, la presse, les établissements publics ; on règle les affaires du dedans en rétablissant l'harmonie des têtes trop exaltées par la polémique ; on se fait mutuellement part de ses idées, de ses résultats pratiques ; l'on renouvelle et l'on fait connaissance, et l'on s'embrasse cordialement comme frères que réunissent les mêmes opinions, les mêmes intérêts, et qui combattent sous les mêmes drapeaux.

La séance fut suivie d'un banquet animé d'une vive gaité ; après les divers toasts portés aux notabilités présentes et absentes, vint celui à HAHNEMANN. Pour qui ignore l'histoire des amères dissensions survenues entre HAHNEMANN et ses disciples, l'enthousiasme excité par son nom, le redoublement du toast paraîtra chose naturelle ; pour moi, je fus aussi surpris qu'ému de cet oubli de toute animosité, de cette franche et cordiale réconciliation. En ce moment on ne se rappelait que le grand homme, le maître commun dont chacun était fier, que chacun était heureux de posséder encore.

Sur le soir, une partie de ces Messieurs, désireux de prolonger le plus que possible le plaisir d'être ensemble, se réunit de nouveau pour causer. La conversation s'anima bientôt et devint pour moi aussi intéressante qu'instructive. On parla de la pratique, de ses succès, de ses difficultés, de remèdes nouveaux, d'indications nouvelles ; Melicher communiqua une observation sur l'emploi de l'*aurum muriaticum* dans le cancer de la matrice ; il parla de plusieurs cas d'épistaxis chroniques

ayant résisté à tous les moyens, et promptement guéris par *crocus*. Haubold fit part de l'action de l'*acid. sulfur.* 3^e dilution, donné à l'intérieur, contre la gale qui récidive. Ce remède, suivant lui, est infiniment préférable au *sulfur*, qui n'amène presque jamais la guérison sans qu'on ne soit obligé d'avoir recours à son usage externe, même au dire de HAHNEMANN (*Mat. méd.* 1^{re} édit.). Il recommande vivement l'emploi de *hepar* préparé en teinture, comme *tinctura sulfuris*, et en dilution élevée, contre les éruptions cutanées chroniques et rebelles aux remèdes qui leur sont indiqués.

On parla des maladies mentales et de l'état d'imperfection où en est encore leur traitement homœopathique, bien que plus avancé que celui de l'ancienne école. Je fis naître à ce sujet de meilleures espérances, en annonçant qu'une salle de douze lits dans l'hôpital de Gyongyos allait être consacrée au traitement homœopathique des maladies mentales.

Les insuffisances et les imperfections de la pathogénésie actuelle et les moyens de la perfectionner et compléter, devinrent un sujet général de conversation. A ce propos, on résolut une question importante, celle de savoir si la méthode suivie par Noack et Trinkens dans la confection de leur grand ouvrage de Matière médicale obtenait les suffrages de l'assemblée, et, dans le cas contraire, quelle modification on jugeait à propos d'y apporter (1). Après une vive discussion où les opinions varièrent, la majorité fut d'avis de donner à ce travail toute l'étendue possible, d'en faire une œuvre complète renfermant toutes les découvertes de HAHNEMANN, enrichie de celles qui se sont faites depuis lui ; que s'en tenir aux dimensions et à l'arrangement d'un manuel serait faire un

(1) Cet ouvrage paraît par livraisons d'un format grand in-8°. Les deux premières ont déjà paru, renfermant la lettre A et une partie du B. Se trouve à Leipsig, chez Schumann.

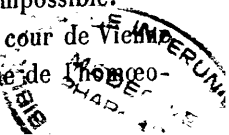
travail inutile, attendu qu'on avait dans la dernière édition française de Jahr tout ce que l'on pouvait désirer de mieux dans ce genre. C'est Trinks lui-même qui eut la pensée de soumettre son œuvre à l'examen de l'assemblée et de se conformer à son jugement. De nombreuses critiques lui étaient parvenues et d'autres lui étaient annoncées au sujet de cet ouvrage, ce qui l'avait déterminé à consulter l'opinion et les lumières de ceux de ces confrères ici réunis. Comme manuel, cet ouvrage est conçu sur un plan trop vaste pour pouvoir servir; mais comme matière médicale complémentaire de celle de HAHNEMANN, il mérite tous les éloges et fera époque dans l'histoire homœopathique.

On en vint ensuite à la question de la dispensation des remèdes, question délicate, difficile, que tous les Gouvernements d'Allemagne, à l'exception de celui de Saxe, ont encore laissée sans solution. Il y avait dans la réunion deux des pharmaciens homœopathes les plus distingués, Gruner de Dresde, et Peter de Dessau. Le premier prit vivement les intérêts de sa corporation, sur quoi Haubold démontra par des faits tirés de sa pratique l'impossibilité d'abandonner cette dispensation (1). Plusieurs des praticiens présents appuyèrent cette assertion de faits de même genre, qui firent beaucoup d'impression. Gruner soutint que de tels faits prouvaient peu contre la convenance d'une mesure générale; que les allopathes, comme les homœopathes, pouvaient en alléguer de semblables; que si l'on ne comptait pas du tout sur la probité des uns et des autres, il n'y avait plus de transaction, de société possibles. Il y avait là des autorités compétentes en pareille matière, c'était Lobethal, qui eut un procès à soutenir à pro-

(1) Les médecins de Leipsig dispensent eux-mêmes, malgré la défense, et ceux de Dresde prescrivent chez Gruner, dans lequel ils ont pleine et entière confiance.

pos de cette dispensation, qui lui fut concédée après de longs débats ; Rummel, qui s'était trouvé dans le même cas, et l'avocat Weizel, qui avait préparé sa défense. Celui-ci reprit avec chaleur quelques points de son plaidoyer, et le brave Gruner, forcé de se rasseoir, reçut les félicitations de l'assemblée de ce que, possédant personnellement la confiance des praticiens du nouvel art, il n'avait pas craint de prendre généralement la défense d'une classe qui mérite encore à juste titre les reproches sévères et l'abandon des médecins homœopathes. Cette discussion sur la dispensation des remèdes, fut riche en faits et en considérations instructives ; il serait trop long de les rapporter ici ; je me bornerai à dire qu'ils ont fortifié l'opinion que je me suis faite à ce sujet pendant cette première partie de mon voyage : c'est que, dans l'état actuel des choses, forcer les homœopathes à renoncer à la dispensation des remèdes, serait les forcer à renoncer à la pratique de leur art. Que si dans quelques lieux on possède des pharmaciens de confiance, des hommes d'une probité éprouvée que l'on charge de cette dispensation, ce sont des circonstances particulières auxquelles on ne peut donner d'applications générales ; que là où le contrôle ne peut plus avoir lieu, la loi doit cesser d'intervenir. C'est cette idée si juste qui sauva Rummel dans le procès qui lui fut intenté par les autorités de Magdebourg. « Voulez-vous me forcer à abandonner aux pharmaciens l'administration de mes remèdes ? donnez-moi sur eux des moyens de contrôle comme en possèdent les allopathes. » La partie adverse se hâta de retirer son accusation, car il ne restait plus logiquement qu'une chose à faire, c'était de défendre de pratiquer l'homœopathie, défense dont l'exécution est depuis longtemps impossible.

Les médecins de Prague, interrogés par la cour de Vienne sur les moyens propres à concilier la pratique de l'homœo-



pathie avec la loi relative à la distribution des remèdes, répondirent que dans l'état actuel des choses toute conciliation était impossible; que si par la suite, lorsque la nouvelle méthode aura tout-à-fait remplacé l'ancienne, il se forme des pharmaciens d'après les principes de la matière médicale homœopathique, nous pourrions les charger de la dispensation des remèdes, sans néanmoins nous priver de cette faculté, car il y a un grand nombre de circonstances, une foule de cas, qui exigent de prompts secours que l'allopathie cherche au bout de sa lancette et que l'homœopathie trouve dans ses remèdes. En attendant, nous nous engageons à administrer nos remèdes gratis, ne maintenant que nos honoraires comme médecins. Le Gouvernement laissa les médecins libres de dispenser les remèdes et ne s'occupa plus de cette question, jugeant avec sagesse que les lois faites pour le bien de la société, ne pouvaient plus être appliquées lorsqu'elles lui devenaient évidemment nuisibles.

Après cette dernière discussion, l'assemblée se sépara, se promettant de se trouver l'an prochain encore plus nombreuse. Nous nous embrassâmes tous cordialement, et les amis venus du dehors nous furent enlevés par les rapides locomotives qui font plus que jamais de Leipsig le centre commercial et scientifique de l'Allemagne.

Aug. RAPOU fils, D.-M. P.

BIBLIOTHÈQUE**HOMOEOPATHIQUE.**

CRITIQUE.

On lit dans le n° 24, 30 juin, de la *Gazette de Santé*, l'historique très-détaillé d'une opération césarienne, pratiquée par M. Paul Dubois ; nous n'avons point à porter nos regards sur la portion chirurgicale de cet intéressant récit ; mais le traitement médical qui a été suivi est un peu plus de notre ressort.

Le pansement terminé, la malade fut replacée dans son lit ; elle eut quelques efforts de vomissements provoqués par l'ingestion d'un verre de tisane. Quelques coliques s'étaient fait sentir après l'opération, ainsi qu'un peu de sensibilité dans la plaie. On prescrivit l'administration d'un lavement avec quinze gouttes de laudanum ; les coliques cessèrent ; la nuit fut calme et tranquille.

Premièrement, nous blâmons la coutume de donner, sans raison suffisante, *de la tisane* ; ici, c'est le rapport lui-même qui dit que « cette boisson a

provoqué des efforts de vomissements ; » donc, si de ces efforts fut résulté, à ce moment, quelque chose de fâcheux, ce serait au médecin, et non à la nature ou même à l'opération, qu'il faudrait s'en prendre.

Après un accouchement, après une opération, la patiente ne manifeste-t-elle pas le désir de boire ? ne lui offrez et ne lui donnez rien ; a-t-elle soif ? donnez lui de l'eau fraîche, vous vous en trouverez bien, et la malade ne s'en trouvera jamais mal, à la condition qu'elle n'en boira que ce qui lui sera nécessaire.

On a donné *quinze gouttes de laudanum* en lavement, pour calmer les coliques ; cette médication est-elle tout-à-fait innocente dans un cas où l'on doit à tout prix éviter ce qui peut donner ou augmenter la fièvre ? l'opium, le safran contenus dans *le laudanum* n'élèvent-ils pas le pouls ? l'ingestion du médicament par le rectum n'est-elle pas reconnue pour plus active encore comme narcotique que par l'estomac ? pendant le sommeil (peut-être forcé) de la malade, le pouls ne battait-il pas 12 pulsations de plus que dans la veille ?

Le lendemain 17, la malade était dans un état très-satisfaisant ; elle souffrait peu et était dans un calme parfait ; il n'y avait qu'une très-légère réaction fébrile. Elle fut trouvée endormie, son pouls battant 84 pulsations par minute ; à son réveil, le pouls descendit à 72. Les conditions paraissaient excellentes. Mais, ajoutait M. Dubois, nous ne nous abusons pas sur ces apparences ; nous savons que les accidents et les chances fâcheuses ne se déclarent que plus tard.

Sur ces craintes expérimentales, qu'aurait fait un homœopathe ? il aurait certainement donné à la malade de très-petites doses répétées d'*arnica*, substance surabondamment reconnue comme propre à diminuer les symptômes et les chances de l'inflammation consécutive à toute opération ; ainsi, il ne serait pas resté impassible et oisif, sous le poids des craintes de perdre le fruit d'une opération belle dans ses résultats, lorsqu'elle réussit complètement. Il aurait même administré cet *arnica* dès le début, certain de ne pas courir avec lui les risques que nous avons reprochés au *laudanum* ; et qui peut affirmer que les suites de cette médication n'auraient pas été heureuses ?

Les réserves que faisaient M. Dubois en présence du bon état de la malade n'étaient que trop fondées. Voici, en effet, ce qui est survenu depuis. L'état de bien-être que l'on avait constaté le lendemain de l'opération s'est prolongé pendant quarante heures.

Le surlendemain (18), de trois heures et demie à quatre heures, la malade ressentit de légères coliques ; on avait donné quelques heures auparavant un lavement ; elle avait attribué à ce lavement les coliques qui étaient survenues ; mais, en réalité, le malaise s'était manifesté avant, puisque le lavement avait été donné d'après cette indication ; de sorte que ce serait vers une heure ou deux que les premiers symptômes se seraient manifestés. Ils étaient du reste assez peu intenses ; le pouls ne dépassait pas 90 ; la malade conservait assez de calme ; il n'y avait encore rien de bien inquiétant.

Nous ne croyons pas devoir passer sous silence la

manie des lavements ; évidemment celui-ci a été au moins inutile, puisque la malade lui a attribué le redoublement de ses douleurs (coliques). Après une opération où l'on a plus à craindre une péritonite qu'une entérite, nous ne savons voir précisément l'utilité des lavements, qui dérangent plus ou moins le calme et la position de la malade, soit pour les prendre, soit pour les rendre, et qui, arrivés dans les intestins, ne sauraient y rester inaperçus ; il nous semble que des applications chaudes sur l'abdomen rempliraient beaucoup mieux l'indication actuelle.

Appelé à quatre heures et demie, M. Dubois la trouva dans l'état suivant : elle éprouvait des douleurs très-vives ; la peau était chaude, le pouls fréquent ; les coliques étaient accompagnées d'envies de vomir et de vomissements très-douloureux. M. Dubois prescrivit des moyens actifs ; il fit pratiquer de suite une saignée du bras. Après que l'on en eut retiré trois palettes, la malade étant sensiblement affaiblie, on ne la poussa pas plus loin. Cependant, les symptômes continuant, on fit appliquer quarante sangsues ; nouvel affaiblissement qui obligea à enlever les sangsues et à arrêter l'hémorrhagie au moyen de morceaux d'agaric. Après l'emploi de ces moyens antiphlogistiques, il y eut un peu de mieux ; les douleurs étaient amoindries ; les efforts de vomissements devinrent moins violents et plus éloignés. Mais ces accidents ne tardèrent pas à reparaître, et vers la fin de la soirée ils avaient acquis presque autant d'intensité que dans la journée. On prescrivit un lavement avec dix gouttes de laudanum. L'administration de ce lavement fut suivie d'un peu de calme et d'assoupissement. La nuit ne fut pas trop mauvaise.

Chacun de nos lecteurs voit déjà où nous en voulons venir, et les reproches que nous nous proposons d'adresser à la médecine allopathique pour ne pas avoir mis à profit les enseignements pratiques de l'homœopathie.

L'inflammation péritonéale et autre commençait à se manifester ; c'était le cas ou jamais de donner de légères doses réitérées d'*aconitum* ; les douleurs, la chaleur de la peau, la fréquence du pouls pouvaient être diminuées, et remplacées par une douce et favorable transpiration. Ce moyen, qui a reçu l'épithète de *lancette homœopathique*, n'aurait pas eu l'inconvénient des saignées générale et locale, de jeter la malade dans un affaiblissement qui a forcé le chirurgien à arrêter l'une et l'autre ; — encore si de ces évacuations sanguines on avait retiré l'avantage qu'on en attendait !

Mais, nous dira-t-on, êtes-vous bien sûr qu'avec *aconitum* vous auriez réussi à arrêter une inflammation toujours si grave ? Certes, nous nous gardons bien de l'affirmer ; mais, en faveur de la probabilité de la réussite, nous invoquerons l'expérience du passé, qui démontre à ce moyen une grande supériorité sur les évacuations sanguines ; d'ailleurs, ce ne serait pas là notre dernière ressource.

Le 19, dès son réveil, la malade eut des vomissements et du malaise. Les matières vomies se composaient des boissons et de mucosités ; il n'y avait point de bile. Le pouls était à 100. Le ventre, qui jusque-là était resté plat, s'était mé-

téorisé. Le soir, il fut administré deux lavements contenant vingt gouttes de laudanum chacun. Il y eut un peu d'assoupissement dans la nuit, mais ce sommeil fut moins complet et moins calme que la veille. Quelques vomissements eurent lieu pendant la nuit ; ils se sont répétés avec plus de fréquence ce matin, et sont pour la première fois devenus bilieux. Les nausées sont moins fréquentes ; il n'y a pas toutefois d'amélioration réelle. Le pouls est fréquent (120), assez développé et conservant assez de force, quoique la prostration ne soit pas encore très-prononcée. M. Dubois juge à propos de ne pas insister davantage sur les évacuations sanguines et s'en tient aux narcotiques.

Voilà donc la péritonite bien déclarée, et les jours de la malade en grand danger. Ici, la médecine allopathique a les mains liées ; elle ne peut plus recourir aux évacuations sanguines, qui entraîneraient infailliblement la mort prompte de la malade ; elle en est réduite aux *narcotiques* ; et, nous le demandons, qu'ont de commun les narcotiques, comme curatifs, avec la péritonite ?

L'homœopathie, au contraire, applique alors avec un succès probable, basé sur des faits certains, *bryonia*, qui semble jouir d'une action tout-à-fait spécifique sur la péritonite. Nous n'avons pas encore eu l'occasion de la voir employée dans un cas comme celui dont est ici question ; mais nous en avons vu des effets curatifs si évidents dans des péritonites puerpérales très-graves, que nous n'hésitons pas à croire à son efficacité dans le cas actuel.

Il y a tout lieu de craindre actuellement une issue funeste, dit, en finissant, le rapport, qui selon toute apparence ne se fera pas longtemps attendre. Quoi qu'il en advienne, nous tiendrons nos lecteurs au courant de l'issue de cette opération.

Et c'est précisément ce que la *Gazette de Santé* n'a point fait.

Combien un pareil aveu est pénible pour la médecine, lors surtout qu'il existe des moyens qu'elle a à se reprocher de n'avoir point mis en œuvre ! Quand donc aurons-nous le bonheur de voir, à la tête d'un vaste hôpital, un grand chirurgien imbu des principes de l'hœmœopathie, et n'employant qu'elle dans ses traitements médicaux ?

Nous ne craignons pas de nous hasarder en prédisant qu'alors le succès des opérations sera beaucoup moins compromis que dans aucun autre hôpital.

Dans le numéro du 30 juillet, on lit deux observations de rupture de matrice occasionnée par l'usage de vingt grains de *seigle ergoté*, en quatre doses, à cinq minutes de distance, pendant l'accouchement.

Rapprochant ces faits déplorables des succès si facilement et heureusement obtenus avec quelques globules imprégnés d'une haute solution de *secale*, on se demande comment la conscience morale des médecins allopathes n'est pas compromise, en ne répandant pas dans le public, parmi les sages-femmes et autres personnes qui assistent les accouchées, la

connaissance à la fois de l'utilité et de l'inocuité des globules imbibés de cette substance. Nulle part encore on ne trouve mention faite d'accidents survenus par l'usage de nos globules ; — et certes, s'il s'en était offert *un*, l'allopathie n'aurait pas manqué d'en faire grand bruit ! — et cependant les accoucheuses qui prennent conseil de médecins homœopathes ne marchent pas sans être munies d'un flacon de globules de *secale* ; il est vrai qu'elles sont bien informées des cas où elles pourront et devront les administrer, d'où résulte le bon usage et non l'abus d'une substance réellement bienfaisante lorsqu'elle est judicieusement appliquée. Puisse cette remarque critique parvenir aux oreilles d'un grand nombre de nos honorables confrères qui ont adopté une autre doctrine que la nôtre !

Le même numéro du même journal contient une observation sous ce titre : *Pustule maligne guérie par l'emploi du quinquina à haute dose, à l'intérieur et à l'extérieur*, par M. A. MICHEL, médecin à Barbesane.

Ce titre est si peu conforme à la réalité contenue dans le texte même, qu'on a lieu d'être surpris qu'il soit sorti de la plume d'un *médecin*. D'abord, existe-t-il un moyen de se servir du quinquina en application, *à haute dose* ? Nous le nions ; de quelque épaisseur que soit la couche de poudre de quinquina, eût-elle deux pouces, vous ne pouvez à volonté augmenter la surface malade avec laquelle elle entre en contact ;

or, voilà ce qui constituerait à nos yeux la haute dose ; si, par exemple, pour une pustule maligne d'un pouce et demi de diamètre, située sur la main ou l'avant-bras, on recouvrait de quinquina tout le membre, l'épaule et la moitié du thorax, on pourrait croire à une absorption *à haute dose*. Mais ici rien de pareil ; ce sont les parties malades seules qu'on a recouvertes d'un cataplasme de *poudre de quinquina*, et encore le praticien s'y est-il si peu fié qu'il y a fait entrer *le camphre et le jus de citron*, dont le titre de son observation ne dit rien. Cependant, nous posons comme un fait hors de conteste, que si, pendant les quatre mois de traitement qu'a exigés cette maladie, les abcès, plaies et ulcères produits soit par le mal, soit par la cautérisation, avaient été constamment recouverts d'une couche épaisse de *camphre* en poudre, la malade aurait aussi vite guéri, sinon plus vite ; il en eût été de même si l'on n'eût employé que le *jus de citron*, en lavage, application, imbibition, etc. Il y a donc eu dans le procédé de M. Michel absence complète d'idée scientifique, du désir de savoir à quoi s'en tenir sur l'action d'un médicament. Le quinquina, s'est-il dit, est un antiseptique ; la pustule maligne est le produit d'un septon quelconque, appliquons le quinquina ; peut-être absorbera-t-il ce septon (la malade avait acquis sa maladie en frictionnant de soufre un chat dardreux !!!) ; — mais le camphre est aussi un antiseptique ; appliquons le camphre (ne tenant aucun compte de l'action antidotaire par laquelle le camphre détruit

plus ou moins l'action du quinquina); — mais le jus de citron est encore un antiseptique; mêlons-y le jus de citron (ceci rappelle un peu le thé de la mère Gibou), prions le bon Dieu que tout cela guérisse, et nous publierons une belle observation sur les effets du quinquina *seul*. Voilà, très-certainement, quels ont été et le raisonnement et le procédé de M. Michel; nous devons dire qu'aux *cataplasmes de quinquina, de camphre et de jus de citron*, il a ajouté *le renouvellement fréquent de linge et de charpie trempée dans la teinture de quinquina et la solution de chlorure d'oxide de sodium* (celle-ci n'a-t-elle donc eu *aucune* part dans l'influence des remèdes externes pour amener la guérison?).

Quant à *la haute dose de quinquina à l'intérieur*, voulez-vous savoir en quoi elle a consisté? dans *du vin et du sirop de quinquina*; n'est-ce point là abuser des termes, et boursoufler une annonce?

Combien plus simple, plus facile et plus prompt aurait été le traitement d'un homœopathe! quelques globules d'*anthracine*, d'*arsenic* et de *silice* en auraient fait le fond interne; des lotions répétées avec l'eau chlorurée, le pansement extérieur.

P.

**Matériaux pour la Pharmacodynamique, par le
D^r LOBETHAL, de Breslau.**

(Suite de T. X, p. 388.)

SILICEA (suite).

Une petite fille de 8 ans, dit GRIESSELICH, traitée depuis plusieurs mois sans succès, pour un ulcère scrofuleux au cou, entretenu par une glande en suppuration, guérit par six doses *spiritus siliceæ*, une tous les quatre jours ; après la troisième, l'ulcère était fermé (*Hyg.* III, 17).

Un jeune garçon de 16 ans avait eu le pied gelé, et il portait un ulcère à bourgeons luxuriants qui croissaient d'autant plus qu'on les réprimait d'avantage avec quelque caustique. Au bout de plusieurs semaines, GROSS, consulté, trouva une plaie recouverte d'une masse fongueuse, saignant très-facilement et sécrétant une grande quantité de mucus épais. Il fit flairer au malade un flacon contenant *silic.* 1/18, et recouvrir l'ulcère de charpie sèche.

Le succès dépassa toute attente ; dès le soir même, la plaie se montra pure et la végétation fut arrêtée ; la sécrétion d'un pus doux commença à se faire, et le diamètre de l'ulcère à diminuer, ensorte qu'au bout de quinze jours il était réduit au quart. Tout d'un coup la végétation prit une activité extraordi-

naire avec mauvaise couleur de la plaie et sécrétion d'un pus séreux. Alors se manifesta une éruption générale poupree qui régnait épidémique dans la contrée. On la laissa parcourir ses périodes, après quoi GROSS fit de nouveau flairer *silic.*, et la guérison marcha de manière que le malade fut complètement guéri en trois semaines (*Arch.* VII, II, 46).

Un vieillard goutteux ayant cherché à se guérir par la méthode (aqueuse) de Cadet, y gagna un érysipèle pustuleux des jambes avec œdème énorme de ces parties, suivi de neuf ulcères qui bravèrent, pendant quatre ans tous les efforts de la médecine. Alors ÆGIDI fut consulté; il reconnut de grands ulcères, quelques-uns recouverts de croûtes, et tous laissant échapper un ichor fétide, avec douleur brûlante la nuit et prurit ardent qui forçait à gratter jusqu'à douleur de charbons ardents. ÆGIDI donna *silic.* 2/30, et l'amélioration marcha d'une manière sensible. Au bout de six semaines il donna *sulf.*, et quarante jours après, ulcères et enflure, tout disparut (*Arch.* VIII, III, 57).

GROSS fut consulté par une femme de 60 ans, qui voyait à chaque blessure accidentelle succéder un ulcère malin. Après s'être donnée la veille un coup sur le dos de la main, elle avait cette partie livide, laissant suinter une sérosité jaunâtre. Les conseils de GROSS n'ayant pas été suivis, et un traitement allopathique externe ayant été substitué au sien, le mal s'aggrava notablement, la plaie prit la largeur d'un pouce, béante, se prolongeant tout au travers du dos

de la main, recouverte d'un ichor brun-jaunâtre fétide, qui pénétrait dans les interstices des muscles, laissant dénudés les tendons des extenseurs. GROSS fit faire un pansement simple et donna *silic.* 1/30. Au bout de 24 heures, l'ichor paraissait être moins rongé et d'une consistance plus épaisse ; le lendemain, l'amélioration fut générale, la plaie nette, le pus louable, une granulation fraîche remplaça le tissu cellulaire détruit ; plusieurs clapiers se formèrent sous la peau de la main détachée jusqu'au poignet ; mais, sous l'action du médicament, les fistules se fermèrent seules, et la grande plaie se guérit aussi vite qu'on a coutume de le voir chez les sujets du sang le plus pur (*Arch.* IX, III, 97).

Nous dépasserions des bornes raisonnables en rapportant toutes les observations d'ulcères plus ou vastes, plus ou moins graves, guéris par l'usage de *silic.* ; tout praticien ne peut manquer d'occasions pour les répéter.

Voici, sans contredit, une des plus belles guérisons qu'ait opérées *silicea*.

Un officier, de moyen âge, s'était coupé, il y avait quelques mois, la lèvre supérieure en se rasant. Cette coupure négligée dégénéra en un ulcère qu'on essaya de guérir au moyen d'onguents de sublimé et d'or ; mais ces remèdes n'ayant produit aucun effet, on décida que c'était un cancer, et qu'il fallait extirper toute la portion de la lèvre comprise entre la cloison et l'aile du nez. L'officier, dans une grande

perplexité, alla trouver un homœopathe qui, au lieu d'un cancer, ne reconnut qu'une dureté cartilagineuse avec un profond sillon qui ressemblait à un bec de lièvre, et traversait la partie gauche de la lèvre supérieure; le fond en était recouvert d'une croûte cartilagineuse. Décidé sur le choix du remède, l'homœopathe donna *silic.* 18. Neuf jours après, toute la dureté avait disparu. Il administra *silic.* 30. En quinze jours, le bord inférieur de la lèvre s'était reformé, la profondeur du sillon diminuait visiblement; à peine apercevait-on encore quelque trace de cette coupure, qui l'avait tellement défiguré (*Allg. h. Z. II*, 69).

Un vieux cordonnier, auquel on avait, dans sa jeunesse, enlevé des glandes en induration, portait une dureté à la face, étendue depuis l'angle gauche de la bouche sur une grande partie de la joue. Après deux doses inutiles *bellad.*, KRETSCHMAR fit donner *silic.* 6/30 dans deux onces d'eau, et en fit prendre une cuillerée tous les deux jours. L'induration s'amollit considérablement; le remède fut répété sous la même forme; tous les symptômes disparurent, et le malade fut parfaitement guéri (*Allg. h. Z. II*, 61).

On lit dans les recueils un grand nombre d'observations des bons effets de *silic.* dans les cas de phthisie purulente; ce n'est évidemment ici qu'une application de la propriété pyogénique de cette substance. La longueur de ces observations et le mélange de médicaments qu'elles offrent, nous empêchent de les reproduire ici.

Un jeune homme de 20 ans, dit GROSS, dont le lobe gauche du poumon était fortement attaqué, se rétablit à vue d'œil après avoir pris chaque jour, pendant deux semaines, *silic.* 3/30. Les sueurs nocturnes disparurent entièrement; la respiration oppressive et pénible devint plus normale, le pouls moins accéléré, les forces se relevèrent d'une manière étonnante, et le corps reprit de l'embonpoint (*Arch.* XV, II, 44).

Le D^r MALAISE, consulté pour la troisième fois par un jeune homme né de parents phthisiques, pour une affection catarrhale, reconnut : toux très-forte la nuit, produite par une sensation de grattement à la gorge et par le besoin d'expuer quelque chose qui ne pouvait se détacher des voies respiratoires; la face était légèrement tuméfiée. Il prescrivit *silic.* 30gtt. 3 dans neuf onces d'eau distillée, avec addition de quinze gouttes d'alcool, pour en prendre une cuillerée chaque soir. Sous l'influence de ce médicament, la santé de ce jeune homme s'est entièrement rétablie; depuis il a continué à se bien porter (*Clin. hom.*, 237; voyez aussi 239).

Silicea est entré, comme antipsorique, dans le traitement de plusieurs dartres.

HARTLAUB, après avoir donné *graph.*, *calcar.*, *sepia*, administra *silic.* 1/30, après lequel exacerbation violente suivie d'une grande amélioration; toutefois il dut donner encore *bovist.* 3/15 (*Ann.* I, 178).

HIRSCH traitait une femme de 43 ans, malade de-

puis 18 mois, dont les groupes principaux de symptômes offraient un dérangement profond des fonctions digestives, et des accès de vertiges. Il lui donna *phosphor*.

Le 28^e jour après, la malade se trouvait très-bien en général, à quelques légers vertiges près ; elle remarquait depuis plusieurs jours, derrière les oreilles et au-dessous des genoux, des places humides avec prurit violent, auxquels fut opposé *petroleum* 1/30, qui améliora l'état pendant six jours ; une seconde dose n'opéra rien ; les prodromes des vertiges se manifestèrent de nouveau, surtout quand la malade levait les yeux ou se donnait du mouvement ; nouvelles congestions à la tête, prurit insupportable derrière et dans les oreilles, dont la place est couverte d'une dartre furfuracée ; pression, sensibilité et tension à l'estomac augmentés ; selles rares, dures, pénibles, insuffisantes ; leucorrhée corrosive, causant prurit et écorchures entre les cuisses, surtout en marchant ; sommeil troublé par rêves inquiétants et fréquents sursauts. HIRSCH choisit *silic*. 1/30.

Dès le lendemain, la malade se sentit soulagée quant aux maux de tête ; son sommeil était plus tranquille. Les jours suivants, le prurit diminua et la leucorrhée devint moins âcre ; le cinquième, la malade, en s'éveillant, éprouva des nausées et vomit une mucosité amère, après quoi elle se sentit très-bien ; ces accidents furent attribués à *silic*. et ne furent pas combattus.

L'amélioration fit des progrès jusqu'au 18^e jour; le 19^e reparurent les douleurs de tête, les démangeaisons aux oreilles et aux parties génitales; une seconde dose *silic.* 1/30 les fit disparaître, la santé se rétablit promptement; quinze jours se passèrent sans aucune douleur. Au bout de ce temps, l'écoulement de mucosité claire, jaunâtre, par le vagin, se montra de nouveau un peu. Il n'existait plus de trace, d'ailleurs, ni des maux de têtes, ni des dartres aux oreilles et aux genoux. Deux doses *sepia* 1/30, à 10 jours d'intervalle, firent disparaître ce reste de maladie (*Allg. h. Z.* VII, 129).

Silicea a été employé avec succès par RUCKERT dans le traitement d'un anasarque chez une femme forte et encore jeune, 37 ans, qui en avait été atteinte pendant sa grossesse, ce qui ne l'avait pas empêché d'accoucher heureusement d'un enfant bien portant.

Quatre mois après la délivrance, pendant lesquels avaient été donnés *sulf.* et *calc.*, si la malade se livrait à un travail de campagne qui l'obligeât à rester courbée, son cou enflait au point que la pression y produisait des creux profonds, sa tête s'embarassait, elle éprouvait des malaises et des nausées; dès qu'elle travaillait beaucoup, ses jambes enflaient de nouveau. Du reste, elle se sentait forte et bien portante; elle continuait à allaiter son fils, qui croissait à vue d'œil; elle reçut alors *silic.* 2/30.

Dix jours après, le mari vint dire que le remède l'avait beaucoup secouée, mais que depuis elle allait

infiniment mieux, relativement à l'enflure ; on laissa agir le remède. *Sepia*, trois mois après, puis *lycopodium*, au bout d'un mois, ne laissèrent aucune trace de mal (*Ann.* II, 335).

Un jeune homme de 18 ans, qui n'avait eu jamais ni maladie ni exanthème, était atteint d'une sueur des pieds si fétide, qu'en été il fallait parfumer une chambre où il était entré, et que personne ne pouvait rester près de lui. STRECKER lui prescrivit *silic.* 30, quatre doses, une tous les huit jours. Dès la première, l'odeur diminua considérablement, la seconde la fit disparaître parfaitement ; les pieds étaient aussi secs que ceux de tout autre personne ; il n'y eut aucune évacuation remarquable (*Allg. h. Z.* XII, 114).

Le même bien-être a été procuré par le même remède à un enfant de 4 ans atteint d'autres infirmités (*Hyg.* VI, 263).

SULFUR.

Si la théorie fondamentale de la plupart des affections chroniques, telle que nous la présente HAHNEMANN dans la *Psore* ; si, dis-je, cette théorie était généralement aussi bien confirmée par l'expérience que l'est le contraire, c'est-à-dire que les médicaments introduits dans la pratique sous le nom d'antipsoriques sont, notamment le soufre, les meilleurs curatifs de la plupart des maux de l'humanité les plus difficiles et les plus invétérés, on aurait, avec

la *Psore* de HAHNEMANN, trouvé la pierre philosophale qu'ont cherché en vain les médecins de tous les siècles. Mais quelque majeures que fussent les prémisses de HAHNEMANN, d'autant plus fausses et précipitées en étaient les conséquences. La gale réprimée, négligée, traitée mal et à la légère, joue assurément dans les maladies chroniques un rôle très-important. *Sulfur*, l'antipsorique cardinal, est sans contredit de tous les remèdes homœopathiques le plus efficace contre les maux les plus divers (agissant bien plus intimement et d'une cure bien plus radicale que *nux*) ; les autres antipsoriques que nous a fait connaître HAHNEMANN dans ses maladies chroniques, sont de même pour la plupart les médicaments les plus énergiques de notre *Matière médicale* ; tels sont *lycopod.*, *sepia*, *silicea*.... Mais on n'en serait pas moins partial de faire dériver de la gale les 7/8 de toutes les maladies chroniques, et de paraître passer sous silence combien le dérèglement, la trop grande délicatesse, le luxe, la civilisation, l'énervement physique ou moral, les rapports de la vie privée ou sociale, enfin les vices des pères et les maladies causées par les médicaments, sont des causes majeures de toutes les maladies qui affligent l'humanité. Les homœopathes ont, grâce à Dieu, adopté, pour la plupart, ces vues ennemies de la lenteur en pratique ; mais je crois devoir, quand l'occasion s'en présente, prier nos adversaires de ne point nous prendre pour des imitateurs aveugles et irréfléchis, imbus d'un faux respect pour les grandes découvertes de HAHNEMANN.

Revenons à *sulf*. La sphère de ce remède est si vaste, que je préfère mentionner un à un les résultats qui m'ont été fournis par l'expérience, et laisser à d'autres le soin de s'en faire un point de départ bien net touchant son efficacité.

De tous les systèmes du corps humain, la peau est celui sur lequel agit surtout le *soufre* qui en règle l'activité et la maintient en équilibre avec les systèmes internes qui s'y rattachent. Le *soufre* s'est acquis, contre la gale proprement dite, une réputation fort ancienne et bien méritée ; mais nous avons lieu de craindre la trop forte quotité des doses et l'emploi externe qui sont la base du traitement de cette maladie par les allopathes. Tous les efforts de ceux-ci tendent à éloigner le plus vite possible de la peau cette excroissance extérieure et parasite ; aussi préfèrent-ils la nouvelle méthode anglaise, d'après laquelle le malade est délivré extérieurement de sa gale en 48 heures. L'homœopathe voit dans toute espèce de gale un principe morbide vague qu'il s'abstient d'expulser de la peau par des moyens externes, connaissant bien le danger de petites pustules galeuses qui, rentrées et latentes, peuvent devenir le germe d'autres maux. Tous les deux vont trop loin, une pustule de gale provenue visiblement et récemment des parties (des mains) exposées à l'action immédiate de l'infection, pouvant se traiter fort bien tout de suite par des moyens externes, si l'on réussit à empêcher l'infiltration du principe morbide purement local dans la masse des humeurs, tandis

que, d'autre part, il est téméraire de soumettre les malades à des cures forcées, telles que l'anglaise, où ils sont retenus dans une chambre pendant 48 heures, exposés, entre deux couvertures de laine, à une chaleur de 28 degrés, suant à grosses gouttes à la suite de bains de savon et de lotions de soufre, courant le risque de perdre la vie par la plus légère inadvertance, le moindre courant d'air ou la moindre déviation de régime, comme on cite un cas causé par un hareng. On nous reproche, à juste titre, « de ne guérir la gale que fort à la longue, » et l'on a engagé un ignorant, le pseudo homœopathe STEINNESTEL, de Stuttgart, à traiter la gale par une méthode comparative qui a dû échouer pour l'homœopathie, au grand plaisir des allopathes. J'ai guéri plusieurs fois, en trois ou quatre semaines, des gales récentes par la 2^e ou la 3^e trituration de *sulf. pro dosi*, gr. j, tous les deux ou trois jours, de même en alternant avec les diverses triturations, et en prescrivant pour les cas plus opiniâtres de temps à autre des bains imprégnés de savon noir, mais avant tout, la plus grande propreté, de fréquents bains tièdes et du linge toujours blanc. Souvent n'ayant pu guérir des gales négligées contre lesquelles maint remède avait déjà été essayé, j'ai retiré de grands avantages de *psor.* dans tous les cas opiniâtres, et détruit bien des gales par ce seul remède à la xoooo.

Pour les divers autres exanthèmes, *sulf.* mérite, avant tout autre remède, une mention favorable ; dans les maux invétérés de cette espèce, qui ne se

guérissent d'ordinaire qu'à la longue, il commence admirablement la cure, pour l'achèvement de laquelle *carb. veg.* et *lycopod.* l'emportent fort souvent.

Un teinturier, demeurant à quelques milles d'ici, qui avait peut-être gagné primitivement, par le contact de quelque vêtement sale, une éruption galeuse d'abord négligée, puis traitée par de mauvais moyens, eut dans la suite un bras couvert jusqu'au coude de croûtes épaisses, dures, indolentes, telles que dans l'éléphantiasis; les articulations des doigts et les poignets, surtout celui de droite, avaient perdu presque entièrement la faculté de se mouvoir. Le patient, inapte au travail, vint à Breslau tout-à-fait désespéré. Quoiqu'il eût fait un usage externe du soufre sous diverses formes, je n'hésitai pas à lui prescrire l'emploi interne de la 2^e trituration, répétée d'abord tous les deux ou trois jours; l'amélioration, bientôt sensible, fut suivie, 3 mois après, d'une cure radicale.

J'ai aussi guéri avec 12 ou 16 doses de *sulf.* 3 une dartre rebelle, dont on n'avait pu venir à bout depuis plusieurs années, fixée au bras, près du deltoïde et aux tempes, chez une fille de 13 ans; celle du bras n'est jamais reparue, mais celle de la face s'est de nouveau manifestée au bout de six mois, et, soumise à tous les traitements allopathiques, y a résisté jusqu'ici.

Pour les *éruptions à la tête*, surtout les sèches, chez les enfants scrofuleux, *sulf.* est un heureux curatif, mais il ne préserve pas des récidives, celles-ci ne pouvant être prévenues que par la cure radicale de la disposition scrofuleuse, ou cessant d'elles-mê-

mes à la puberté. Dans les diverses dartres invétérées de la face, les boutons, les éruptions..... *sulf.* est de peu d'utilité, mais fort bon auxiliaire dans la *crusta lactea* des enfants; ce n'est que dans l'ophtalmie impétigineuse, scrofuleuse, proprement dite, où, en sus de l'inflammation des yeux, il se répand, des alentours de l'orbite au milieu de la face, des pustules et de petits ulcères, que *sulf.* guérit aussi bien l'éruption que l'ophtalmie elle-même.

Je l'ai souvent trouvé très-efficace contre les ulcères chroniques des pieds, mais *silicea* l'emporte incontestablement sur ce remède, tant pour le soutien de la cure que pour l'atténuation de la chaleur brûlante des gros ulcères incurables, et la guérison radicale de ceux-ci. On verra, par le fait suivant, ce que peut *sulf.* Un octogénaire souffre depuis près de 40 ans d'un ulcère qui fait le tour de la jambe; le fond en est au moins partout d'un demi-pouce plus bas que la peau; il y a un écoulement profus depuis près d'un demi-siècle, et les douleurs deviennent insupportables au moindre échauffement, et surtout dans les chaleurs. Depuis 30 ans, le patient, du reste en parfaite santé jusque dans sa vieillesse, fait usage d'une application de calamine réduite en pâte avec de l'eau, et étendue sur l'ulcère de l'épaisseur d'un doigt, y ajoutant depuis plusieurs années du baume du Pérou, et ne pouvant plus se passer une seule demi-journée de ces deux ingrédients. Après avoir consumé presque toute une mine de ce minéral, auquel il a peut-être dû de pouvoir

faire usage de son pied par une activité forcée, il vint, il y a trois ans, m'exposer ses malheurs, ses vives souffrances et implorer mes soins. L'ulcère était alors sur le point de confluer ; aussi ne fallait-il ni éloigner les moyens externes, ni les diminuer ; j'essayai intérieurement *silicea*, qui fit long-temps du bien, opéra une ligne de démarcation dans la santé, atténua les douleurs et les calma parfois entièrement ; mais ce remède, cessant d'agir, j'eus recours à *carb. veg.*, qui agit aussi un certain temps ; il en fut de même d'*arsenic*. Cependant, depuis plus d'un an, le patient trouve que de tout les remèdes ce qui lui procure le plus de soulagement, c'est une dose de *sulf.* 11 ou de *tinct. sulf.* 1.

Souvent dans les *exanthèmes aigus*, notamment la petite-vérole, on ne peut se passer d'une dose de soufre, tant pour modérer la violence de l'éruption, que pour accroître l'impressionnabilité pour d'autres curatifs correspondants, surtout pour le mercure, si efficace au stade suppuratif. Sous ce point de vue, le soufre est, en pratique, d'une importance presque universelle pour les homœopathes, car il est constant que dans les cas de l'explicable nullité d'effet de remèdes homœopathiques correspondants soit dans les maladies aiguës, soit dans les maladies chroniques, une petite dose de *sulf.* xoooo suscite une nouvelle réaction contre les remèdes ultérieurs. Il n'y a donc pas de maladie où *sulf.* ne pût être employé une fois avec fruit, quoiqu'il ne soit que rarement, ou, pour mieux dire, jamais le curatif spécial aux maladies ai-

guës. Mais j'ai obtenu mainte fois les plus brillants succès de *tinct. sulf.* o *pro dosi*, gtt. j, de deux à trois fois par jour, dans le *typhus abdominalis* ou des ganglions, selon SCHÖENLEIN, qui se caractérise par une diarrhée constante, ténue, floconneuse, des douleurs autour du nombril, et où les astringents allopathiques, surtout l'eau d'alun, nous abandonnent tout aussi bien qu'*acid. phosph.*, *ipécac.* et autres remèdes de notre *Matière médicale*. *Sulf.* a été le seul par lequel j'aie pu arrêter ces diarrhées. Peut-être aussi ai-je eu tort dans cette maladie de permettre aux patients, eu égard à la diarrhée, des boissons gélatineuses et un peu de vin dans leur eau (procédé que suivent encore presque tous les médecins); mais dans tout nouveau cas qui me surviendra, je prescrirai de prime abord de *l'eau bien fraîche*, comme étant une boisson plus vivifiante que tout autre, et celle que j'ai reconnue la plus convenable dans le choléra asiatique.

Dans la goutte aiguë, avec gonflement et vive rougeur des diverses articulations, nommément chez les hommes robustes, *sulf.* porté à la 2^e trituration m'a rendu d'éminents services.

Dans la goutte chronique, c'est-à-dire la goutte anormale, causée par l'abus du mercure, *sulf.* est souvent l'unique curatif, et, dans tout autre que la goutte noueuse, un puissant auxiliaire, lors même qu'il ne reste plus l'espoir d'une guérison radicale.

Quant à la *phthisie tuberculeuse*, nous avons encore peu de trophées à montrer, et ne savons guère

pour la plupart du temps, en dépit de l'infinité de méthodes et de moyens, quel parti prendre. Il n'en est pas ainsi de la *blennorrhée pulmonaire* des personnes décrépites, ni d'aucune maladie des organes thoraciques, dépendante d'atonie et provenant souvent d'exanthèmes antérieurs qui ont cessé d'eux-mêmes, ou ont été expulsés par de mauvais moyens. Il m'a rendu fort souvent dans ces cas-là d'éminents services, et je lui dois beaucoup d'heureuses cures de catarrhes invétérés, ainsi que la guérison ou du moins la prompte amélioration d'accidents asthmatiques (*asthma humidum*), et le retour bien moins fréquent de ces derniers.

En voici un cas intéressant :

Un honnête employé de l'Etat, qui a blanchi dans l'administration, souffre depuis son bas-âge d'une éruption dartreuse, opiniâtre, répandue sur tout le corps, et en même temps, à dater de quelques années plus tard, d'un asthme indocile de l'origine duquel il ne peut rendre compte. Soit qu'on n'ait jamais pensé à tenter la cure radicale de ce mal, ou qu'on ne s'en soit pas mis en peine, il s'est enraciné toujours plus fortement dans l'organisme du patient, qu'il expose à des suffocations imminentes pendant la plus grande partie de l'année, principalement l'automne et l'hiver, pendant des mois entiers. L'allopathie avait essayé de tous ses moyens. Saignées, ventouses, eaux thermales, toute espèce d'antispasmodiques, préparations de cuivre, cuivre ammoniacal..... rien n'avait paru agir sur les accès de

l'asthme, sauf que l'organisme du patient, du reste très-robuste, menaçait de s'abîmer sous tant d'assauts.

Le sujet ayant eu alors foi à l'homœopathie, je puis assurer que depuis trois ans *sulf.* n'a jamais manqué son effet dans les fréquents accès de cet asthme violent ou au développement d'un nouvel accès, que l'état physique s'était considérablement amélioré, que les fonctions organiques ne sont plus dérangées, et que les accès asthmatiques n'ont pas reparu depuis plus d'un an. Je lui ai donné dans le cours du traitement, soit la 30^e atténuation, soit, dans les derniers temps, quelques gouttes de teinture primitive, à répéter selon l'urgence du cas.

Dans les stagnations du système de la veine-porte et les congestions hémorrhoidales, compliquées d'affections à l'abdomen, telles que mauvaise digestion, constipation.... *sulf.* s'est acquis de longue date un renom bien mérité. J'ai, à la vérité, guéri plus souvent et plus vite des affections abdominales de cette espèce par *nux*, *bryonia* et *cocculus*, mais en me servant toujours, pour commencer la cure de maux invétérés, de quelques doses de soufre, et c'est ce remède qui m'a secouru le plus efficacement, surtout dans la constipation habituelle, souvent le dernier des symptômes, ainsi que dans les douleurs du sacrum et de l'anus provenant d'hémorrhoides séchées. Voici un autre fait :

Un négociant presque sexagénaire, atteint depuis nombre d'années d'hémorrhoides anormales, a de

temps à autre, pour peu qu'il contrevienne à son régime ou se refroidisse, des diarrhées subites, quatre à cinq évacuations par jour, pultacées, accompagnées de douleurs au rectum et d'épreintes. Une poudre de *sulf.* 2, gr. j, le soulage toujours promptement, lors même que la diarrhée dure depuis plusieurs jours. *Sulf.* le dispute à *calc. carb.* dans l'engorgement scrofuleux des glandes abdominales, le ballonnement du ventre chez les enfants, et les affections abdominales de ceux-ci, différentes pour la forme et fixées sur un sol scrofuleux.

J'ai guéri radicalement, en quelques mois, chez un garçon de nos environs, âgé de 9 ans, ne digérant presque plus, atteint visiblement de fièvre lente et de diarrhées colliquatives, une tympanite, suite d'une rougeole traitée mal, par *tinct. sulf.* xooo, administrée d'abord tous les deux jours, puis à de plus longs intervalles, l'amélioration s'étant manifestée, bientôt après la première poudre, par la rémission de la fièvre et la cessation des diarrhées.

La *gonorrhée secondaire* est, comme on le sait, une rude pierre d'achoppement. Que de fois n'a-t-on pas vu ce fâcheux accident résister à l'action de *petroselinum*, des *cubèbes*, de *cannabis*, de *sepia*, de *petroleum*..... Je puis affirmer ici, d'après de nombreuses expériences, que, dans les cas les plus invétérés, *tinct. sulf.* xoooo suivie d'une manière conséquente, est le remède sur lequel on peut le mieux compter pour guérir ce mal. Je ne me suis jamais servi de la 1500^e dilution de *sulf.*, mais en revanche toujours trouvé

la 30^e suffisante lorsqu'il s'agit d'éveiller la réceptivité de l'organisme pour d'autres remèdes, ou d'opérer contre des maladies internes, encore récentes.

Dans la goutte et les exanthèmes malins ou locaux, les basses dilutions sont toujours à préférer aux supérieures. Ce n'est que, comme il est dit plus haut, dans les affections hémorrhoïdales et asthmatiques que j'ai de même eu lieu de préférer les dilutions inférieures.

SPIGELIA.

Dans toutes les *ophtalmies* gouteuses et rhumatisques, c'est-à-dire quand il y a une rougeur peu visible, que les vaisseaux de la conjonctive et de la cornée ne sont que légèrement enflammés, ou ne déclenchent pas de rougeur, mais que, en revanche, les douleurs éprouvées à l'intérieur du globe sont térébrantes, lancinantes ou brûlantes, accompagnées d'une sensation d'accroissement du globe, *spigelia* est le plus sûr, ou, pour mieux dire, l'unique remède. C'est pourquoi je me range à l'avis des médecins de l'Amérique Septentrionale dans l'éloge qu'ils font de *spigelia* sur son efficacité contre les susdites ophtalmies, en ayant souvent vu dans les cas les plus opiniâtres un effet très-prompt, mais toujours favorable.

Une dame de 40 ans souffrait depuis trois mois et demi de douleurs térébrantes et brûlantes dans l'orbite. Son allopathe réussit à dissiper l'inflammation

externe par l'usage continu des antiphlogistiques, mais il ne put rien contre les douleurs éprouvées à l'intérieur de l'œil ni à la région susorbitaire. La première dose de *spigelia* 18/000, administrée à la malade, qui m'avait prié de lui rendre les nuits plus supportables, calma les douleurs si promptement que l'allopathe, à l'ouïe de ce résultat, ne se laissa point dissuader que c'était l'effet secondaire de ses gouttes de *resina guajaci* et d'*extr. acon.* Cette dame a pris *spigelia* pendant deux semaines, une ou deux doses par jour, éprouvant toujours l'heureux succès de ce remède à chaque retour de ses maux d'yeux.

Jamais il ne m'a trahi non plus chez mes autres malades atteints de diathèse arthritique.

Du reste, celui qui connaît la conséquence des ophtalmies gouteuses et leur fatale influence sur l'humeur hyaloïde, ainsi que le glaucome incurable, et sait par expérience comme ce mal, le plus grand de ceux dont sont atteints les yeux, ne s'en tenant jamais à un seul, ne manque jamais d'attaquer tôt ou tard l'autre encore sain, saura bon gré à un remède qui peut, si l'on procède à temps, prévenir ce fâcheux obscurcissement glaucomateux; ce que je suis en droit de croire, les malades atteints de telles ophtalmies, traités par moi, ayant encore conservé la vue dans toute sa netteté pendant plusieurs années.

J'ai aussi trouvé que *spigelia* méritait considération, l'ayant éprouvé dans cette forme de goutte connue sous le nom d'*angina pectoris*, et provenant

d'ordinaire de l'ossification des vaisseaux cardiaques ou des gros troncs artériels. Si, d'après la nature du cas, il n'y a pas possibilité de guérison radicale, *spigelia* ne laisse pas d'être fort salutaire dans les angoisses subites et les palpitations de ces malheureux que la mort finit par surprendre.

Dans les douleurs nerveuses de la face, simulant le rhumatisme, éprouvées d'ordinaire par les femmes hystériques, semi-latérales, compliquées d'anxiété de cœur et d'une vive agitation, de même dans les odontalgies nerveuses rhumatiques, sans enflure, souvent même sans carie, endolorissant toutes les dents, *spigelia* est encore le remède auquel la médecine devra bien des succès.

Je donne, dans toute espèce de cas, *spigelia* xooo ou 18/000, par gouttes ou globules, répétés, s'il le faut, au bout de quelques heures.

SPONGIA MAR. TOSTA.

Spongia est surtout efficace dans le croup membraneux (*angina membranacea*). Il est difficile de savoir si l'on peut se passer de *spong.* ou d'*hep. sulf.* dans le traitement du croup arrivé à son plus haut période, et il me paraît constant que ce n'est que par l'usage alternatif de tous deux qu'on peut attendre une heureuse issue de cette dangereuse maladie. J'ai coutume, selon que le requiert la réaction générale du sang, de commencer, ou non, par une dose d'*aconit.*, puis de faire suivre *spong.* et *hep. sulf.* alter-

nativement, toutes les demi-heures une dose, tant qu'il y a *periculum in mora*, puis moins fréquemment, et j'ai toujours, en procédant de la sorte, réussi à guérir les cas d'*angina membranacea* qui me sont confiés depuis plusieurs années. Tandis que *spongia* paraît dissiper par son action curative et directe la marche inflammatoire de la trachée-artère et les douleurs qui en résultent, *hep. sulf.* semble au contraire balancer la tendance plastique du mal. Quoique je n'aie pas toujours trouvé les enfants tombés malades pendant la nuit, gais et folâtres le lendemain matin, jamais les remèdes homœopathiques ne m'ont trahi ; *sulf.*, *sambuc.* et autres ont puissamment contribué au rétablissement. Dans un cas désespéré, négligé plusieurs jours, où nul remède ne paraissait pouvoir calmer assez vite l'anxiété mortelle de l'enfant, ni sa difficulté à respirer, j'ai obtenu d'étonnants succès de la fréquente application de *spongia* sur le larynx, trempée préalablement dans l'eau bouillante, seule méthode dont on se promette, d'après des essais récents, la guérison du croup membraneux. Dans cette maladie, *spongia* xoooo m'a toujours paru correspondre au but.

Dans les douleurs chroniques du larynx et de la trachée-artère, symptôme d'inflammation lente, accompagné de difficulté à parler et de plus ou moins d'enrouement, où l'expuition contient plus ou moins de petits caillots de pituite jaunâtre, j'ai trouvé *spongia* efficace pour divers cas reconnus par des allopathes être un principe de phthisie à la trachée-artère.

L'amélioration, longtemps indécise ici, requérait pendant plusieurs mois l'emploi conséquent de *spongia*. — Du reste, dans l'inflammation de la trachée-artère (*laryngitis*), et cette forme de tussicule sèche, causée par une titillation brûlante au larynx, *spongia* est un excellent curatif, toujours suffisant à la 30^e dilution. Quoique dans ses effets positifs, il puisse produire le *goître* tout aussi peu que *jod.*, qui, comme on le sait, guérit bien plus souvent de cette infirmité, *spongia* n'en est pas moins un remède sûr contre l'engorgement des glandes thyroïdes. Voici deux cas intéressants, traités par moi tout récemment :

Un jeune étudiant a au cou, depuis plusieurs années, un goître dont le volume augmente insensiblement. A l'accroissement de cette tumeur de la grosseur du poing, se joint une telle difficulté pour respirer que, dans ces derniers temps, on croyait entendre le sifflement de quelqu'un près de suffoquer. Légère douleur dans le cou, et toux sèche, glapissante, au moindre effort fait pour parler ou monter un escalier, sans expuition ni autre dérangement physique. *Spongia* me paraissant être ici le remède le mieux correspondant, je l'administrerai bientôt à la 2^e trituration (la poudre préparée à l'instar des antipsoriques), d'abord journellement, puis tous les deux ou trois jours. Les premières doses furent bientôt suivies d'amélioration, sans la moindre trace d'aggravation, et au bout de six mois il se trouvait parfaitement rétabli.

Ce fut à peu près dans le même temps que j'entrepris le traitement d'un autre malade atteint des mêmes infirmités, et d'un engorgement encore plus considérable des parotides, qui, sans causer de douleur dans le cou, rendait la respiration si pénible que le sujet, homme dans la cinquantaine, était souvent sur le point de suffoquer. Même remède et même effet tellement marqués, que le patient, dont la glande est considérablement réduite et la respiration plus libre (ainsi qu'il me dit dans sa lettre), ne tarde pas à éprouver de nouvelles incommodités dès qu'il reste trois jours sans faire usage de ces poudres.

SQUILLA MARITIMA.

La guérison de l'hydropisie forme encore d'ordinaire le but de nos souhaits et de ceux des allopathes. Malgré *digitalis*, *helleborus*, *china*, *arsenicum*..... les hydrothoraciques meurent sans rémission, de même que les malheureux atteints d'ascite confirmée, ce qui ne doit nullement nous surprendre, en réfléchissant que l'hydropisie de poitrine et de l'abdomen est, ou la peine du vice social que la mort seule peut expier, ou, chez les personnes âgées, l'annonce de la dissolution du corps ; le système lymphatique dépendant d'abord, d'après ses fonctions, de la nutrition du corps, et n'ayant plus de sucs vivifiants à prendre, refuse de fonctionner, l'absorption et la résorption de la peau cessant aussi, il faut que la toile tombe. Aussi, dans l'hydropisie de ces malades

(car dans l'anasarque survenant chez les jeunes gens robustes après la scarlatine, ou l'ascite succédant à des fièvres froides, ou l'hydrocéphale commençante des petits enfants, on peut attendre plus de réaction d'une meilleure intégrité vitale), c'est-à-dire dans les cas où les gens ont vécu trop vite ou trop longtemps et où il s'agit de traiter l'hydropisie, reste-t-il bien peu à espérer des remèdes homœopathiques, parce que, atténués, ils n'agissent point, et donnés à de fortes doses, comme le fait l'allopathie, ils se dissipent sans laisser de trace, ou tuent le malade avec le mal. Aussi vaudrait-il mieux, le résultat définitif en fût-il le même, tenter dans ces hydropisies la méthode allopathique proprement dite, c'est-à-dire faire révulsion vers le rectum, les reins et la peau. Dans l'hydrothorax de sujets pas trop âgés, dans la quarantaine, adonnés d'ordinaire au vin et à l'eau-de-vie, le *tra. digitalis simpl.* atténué avec *tra. scillæ kalinæ*, ou ce dernier employé seul si le caractère est plus torpide, à raison de 15 gouttes, trois fois par jour, m'ont rendu de fort bons offices, et souvent opéré une cure radicale. Pour le traitement des maladies hystériques, SCHOENLEIN paraît se ranger du côté des homœopathes, et c'est assurément le premier allopathe qui prescrive fréquemment *pulsatilla* contre les maux hystériques. Parmi les diverses formes d'hystérie, il cite une *hysteria cardiaca*, au paroxysme de laquelle il prescrit de petites doses de *scilla* 1/8-1/16 de grain, à prendre une ou deux fois par jour. *Experientia docet.*

STANNUM.

Stannum, quoique recommandé par HAHNEMANN contre la *phthisie pituiteuse*, a néanmoins dans cette forme de maladie une sphère d'action très-bornée, car il peut à peine guérir à lui seul une *blennorrhée* chronique des poumons. Mais l'homœopathie a le bonheur de posséder, pour cette maladie qui, si les forces peuvent se soutenir et être sustentées, accompagne le patient jusqu'à son extrême vieillesse, des remèdes capables de prévenir très-souvent avec succès une colliquation imminente ; tels sont : *stannum*, *sepia*, *pulsatilla*, *silicea*, *phosphorus*, *arsenicum*.... J'ai de même trouvé *stannum* très-salutaire à la x/ooo pour la pression d'estomac des femmes hystériques, avec malaise, pâleur de la face, faiblesse de la vue, tempérament flegmatique et grande faiblesse, tandis qu'il n'agit contre les susdits états morbides des poumons qu'à la 1^{re} trituration. J'en ai encore un résultat admirable dans un cas de leucorrhée invétérée, que je ne rapporterai ici que très-succinctement :

La malade, âgée de 46 ans, souffrait depuis douze ans d'une leucorrhée continue, tout-à-fait inodore, sans âcreté, jaune ou verdâtre. Ses forces étaient tellement épuisées que, depuis plusieurs semaines, elle ne pouvait quitter le lit et était en proie à une fièvre lente. Tout ce qu'il y a de rationnel et d'irrationnel avait déjà été mis en œuvre, sauf *stann.* 1 ;

pro dosi, gr. j, dont trois doses suffirent pour tirer cette femme de son état pénible, et lui rendre une parfaite santé dont elle a joui jusqu'à présent.

STRAMONIUM.

J'ai souvent trouvé *stramonium* d'une heureuse efficacité contre les crampes les plus terribles, surtout contre les convulsions universelles, l'*opisthotonos* accompagné de fortes congestions à la tête, l'administrant à de fréquentes reprises, à la 9^e ou à la 3^e dilution, sous la forme de globules ou de gouttes en solution.

J'emprunterai des expériences de quelques collègues les effets suivants de ce remède, comme propres à augmenter ce que nous savons de ses effets purs.

Le D^r BEYLE a trouvé l'*extr. stramonii* très-efficace contre le *rhumatisme chronique des articulations* chez un garçon scrofuleux, âgé de 18 ans, mal contre lequel on tentait en vain depuis trois mois tous les moyens connus. BEYLE commença par en donner 1/2 grain dans une pilule, et augmenta successivement jusqu'à 2 1/2 grains dans une seule journée. L'intoxication qui devait nécessairement en résulter se manifesta par les symptômes suivants : Bouffissure de la face, somnolence, dilatation des pupilles, accroissement subit d'un œdème que le sujet avait eu jusque-là à la jambe ; appétit plus faible. — Entière guérison, ces symptômes une fois dissipés.

Le cons. méd. GÜNTHER, de Cologne, vante aussi l'effet de *stramonium* dans les formes de dérangement moral qui se distinguent par une forte excitation du système nerveux, avec exaltation des sensations et de l'imagination. Le cas exposé ici est, à la vérité, la cure radicale d'une folle sexagénaire, dans le traitement de laquelle on a aussi fait usage d'*unguent. tart. stibiat.* La dose de *tra. stramonii* fut d'abord de 10, puis de 15 gouttes, de trois en trois heures.

TEREBENTHINÆ OLEUM.

Touchant ce remède, je vais citer l'expérience de l'un de nos premiers accoucheurs, relativement aux fièvres puerpérales :

HAUK dit, comme indication de l'emploi de l'*huile de térébenthine* : « Dans les fièvres puerpérales, où la nature et l'art n'ont pu donner à la péritonite une issue heureuse, et où un fâcheux résultat, l'exaltation, se manifeste par une vitalité déprimée, un pouls prompt et ténu, le froid des extrémités, le météorisme, une sécrétion dépravée de l'urine et des lochies, les yeux battus, l'indifférence pour ses alentours, surtout le nouveau-né (signe caractéristique), sont celles où conviennent des *stimulants qui animent l'activité de tous les organes relatifs à la sphère de reproduction, amènent en conséquence la résorption, et agissent encore efficacement sur les nerfs de la moelle épinière, comme dominant cette*

sphère. » Voilà un problème que résout, dit HAUKE, parfaitement et sous tous les rapports, l'*huile de térébenthine*. Mais ce n'est point du seul moment d'administrer, c'est aussi de la dose même que dépend le succès. HAUKE donne le remède par grandes cuillerées jusqu'à ce qu'il y ait amélioration, blâmant le scrupule des médecins d'Allemagne, qui ne veulent pas dépasser 6-7 gouttes, et donnant comme avis quelques-uns de ses cas où 10 gouttes, administrées de trois en trois heures, n'ont pu empêcher la mort du sujet, tandis que la méthode anglaise forcée a toujours été couronnée de succès dans les cas les plus désespérés.

THUYA OCCIDENTALIS.

Les *condylomes* sont ce qu'il y a de pire dans le traitement de la syphilis. Qui veut s'en assurer, n'a qu'à prendre connaissance de l'infinité de remèdes prescrits contre ceux-ci par l'allopathie. HAHNEMANN dit que les sept huitièmes des maladies chroniques sont de nature psorique, et un huitième seulement d'origine syphilitique ou sycosique ; mais il ne nous dit point en quoi diffère de la maladie syphilitique celle des condylomes, et comment ce peut être là un des vices originels qui persécutent l'humanité. Quoique *thuya* possède une grande efficacité contre les condylomes, on réussirait difficilement à en guérir de gros, bien invétérés, par ce remède seul. Je ne puis m'empêcher de dire ici, de ma propre convic-

tion, que les condylomes sont toujours le symptôme d'une syphilis secondaire (1), lors même que la dyscrasie qui les entretient présente diverses complications. L'identité de nature des condylomes et des autres affections d'une syphilis secondaire, se voit en ce que les remèdes les plus propres au traitement des *lues secundariæ* guérissent aussi les condylomes, ou contribuent du moins à les guérir, et que, *vice versâ*, *thuya* se montre de même très-efficace contre les affections rebelles des *lues*, les chancres opiniâtres, les dartres syphilitiques.... Du reste, il faut, avant tout, bien observer que les condylomes surviennent toujours après des chancres, n'étant jamais spontanés, ni protopathiques. Conformément à ce principe, j'emploie, si *thuya* ne suffit pas, l'*acide nitrique* tant prisé, ou *hep. sulf.*, ou *arsen.* ou d'autres remèdes...., et j'aurais réussi dans nombre de cas si, demandant au malade six à huit mois pour le guérir de condylomes invétérés, celui-ci n'eût point perdu patience. Quant à l'emploi de *thuya*, je dirai qu'il ne faut pas le trop atténuer, mais l'employer en même temps à l'extérieur, sous la forme de teinture primitive, étendue d'un peu d'eau, selon l'état vital des condylomes et s'il y a insensibilité complète (ce qui est le plus fréquent), jusqu'à ce que le sujet y éprouve des douleurs et de la cuisson, — le remède, au contraire, très-peu atténué, une couple de gouttes

(1) RUMMEL dit que de nombreuses expériences l'ont aussi confirmé dans cette opinion qu'il a déjà précédemment exprimée.

dans un quart de pot d'eau, s'il y a sensibilité, et il y a prompte rémission des douleurs.

J'ai guéri en quelques mois un officier de cuirassiers qui avait un assortiment complet de ces excroissances autour de la marge de l'anus, en lui prescrivant tous les jours, ou tous les deux jours, une goutte de *thuya* 1, alternée avec *acid. nitr.* 3, *pro dosi*, gtt. j, et une lotion de *thuya* en solution assez concentrée; il avait fait un long usage de doses tout-à-fait minimales du même remède, prescrites par un homœopathe bien famé, mais sans observer le moindre effet.

CITATION.

L'Ecole de Montpellier, qui, dans la personne du savant professeur d'AMADOR, est destinée à implanter l'homœopathie dans l'enseignement public de la médecine, et à raviver ainsi l'ancienne rivalité avec l'Ecole de Paris, ne se montre pas moins en désaccord avec celle-ci sur des points de pratique qui ont avec notre doctrine quelques rapports, bien que nos principes n'y soient pas mis en lumière. Ceci nous est suggéré par une dissertation sur cette question thérapeutique : « La saignée est-elle indiquée pendant toutes les périodes d'une commotion générale? » écrite par M. Daubian, *docteur-médecin de la Fa-*

culté de Médecine de Montpellier, et insérée dans la *Gazette de Santé* du 10 septembre.

Nous n'avons que faire de reproduire cette dissertation dans son entier ; mais nous en citerons le paragraphe de la fin, où l'auteur attaque du style le plus mordant la manie de la saignée.

Enfin, me sera-t-il permis de dire ma pensée tout entière à l'égard du prince royal qu'une chute de voiture vient d'enlever à la France ? Pourquoi ne la dirais-je pas ? les opinions médicales ne sont-elles pas libres ? Eh bien ! oui, j'ose l'affirmer, M. le duc d'Orléans a été saigné dans un moment inopportun ; les sangsues et les ventouses scarifiées, que l'on n'a pas manqué de prodiguer, ont été appliquées alors qu'elles devaient être funestes ! Loin de moi, sans doute, l'idée que l'héritier de la couronne eût pu vivre avec les lésions que l'on prétend avoir constatées après la mort ; mais peut-être que si au lieu d'employer les antiphlogistiques pendant la période de *stupor*, les stimulants SEULS et les révulsifs de toute espèce eussent été mis en usage, peut-être, dis-je, aurait-il recouvré ses sens !... Quoi ! le prince est froid, glacé ; sa figure est pâle, abattue, décomposée ; son poulx ne se sent presque plus battre, et vous osez tirer du sang ? Et pourquoi donc faire, grand Dieu ! Ne voyez-vous pas que le sang est presque figé dans les veines ? Comment donc voulez-vous que la réaction se fasse si vous affaiblissez encore l'économie, qui déjà se trouve sous l'influence d'une énérvation la plus complète ? Croyez-vous, par hasard, en tirant du sang que vous allez réchauffer des organes qu'un froid glacial engourdit, et faire reparaître une circulation qui a ralenti, sinon suspendu son cours ? Mais réfléchissez donc un peu, et veuillez vous donner la peine de vous adresser ces simples questions ! Quelle est

la *principale* source de la chaleur dans l'économie ? La physiologie, la raison, le bon sens, vous apprendront que c'est le sang. Qu'est-ce qui apporte la nutrition dans nos organes ? c'est le sang. Or, si le sang est le principe de la chaleur et de la nutrition, pourquoi cherchez-vous à soustraire à l'économie ce principe le plus essentiel de la vie ? Pourquoi, puisque pour quelques instants le système nerveux tient pour ainsi dire le sang enchaîné sous sa domination, ne faites-vous pas tous vos efforts pour ramener l'équilibre dans l'économie ? Car, ne nous y trompons pas, il n'y a santé que tout autant qu'une harmonie complète règne entre le système sanguin et le système nerveux. Or, l'un ne peut dominer sur l'autre sans qu'il n'existe un état pathologique quelconque. Ainsi, le système sanguin a-t-il rompu ses digues et porte-t-il ses effets funestes sur le cerveau, il convient d'arrêter aussitôt son élan en enlevant à l'économie un sang qui lui est inutile. Est-ce le système nerveux, comme dans le cas précédent, qui prédomine ; cette chair coulante de Bordeu est-elle refoulée dans le cœur et les gros vaisseaux par un état de *stupeur général* ; ce principe essentiel de la vie est-il pour ainsi dire coagulé dans les veines, dès lors il est urgent de ranimer ce liquide précieux ; il convient d'administrer des stimulants, soit internes, soit externes, et les révulsifs de toute espèce ne doivent pas être épargnés. Ainsi, des potions fortement éthérées, des frictions, soit sèches, soit avec des préparations amoniacales, éthérées ou cantharidées, sont de la plus haute nécessité ; des infusions chaudes de thé, de cannelle, de tilleul, etc., pourront seconder cette médication. Les sinapismes ou les cataplasmes vinaigrés, promenés sur les extrémités, placés même sur le centre de la circulation, ne doivent pas être négligés. L'électricité, le galvanisme pourraient être aussi essayés ; l'eau bouillante, elle-même, appliquée sur tout le trajet de la co-

lonne vertébrale, devrait être tentée lorsque les autres moyens ont échoué. En un mot, le praticien ne doit rien négliger pour chercher à stimuler un corps qui ne sent plus, pour ranimer une vie qui s'éteint !...

On comprend que nous ne citons pas comme modèle toutes les idées de l'auteur ; mais nous croyons devoir attirer l'attention de nos lecteurs sur l'effroyable coup de pied qu'il donne à la manie allopathique de *saigner* dans tous les accidents de contusion ou de commotion indistinctement ; manie tellement générale, tellement passée en force d'usage, qu'*accident* et *saignée* sont deux compagnons inséparables, et qu'un chirurgien qui ne saignerait pas un homme tombé de haut, assommé, écrasé ou asphyxié, passerait pour un ignorant aux yeux de la plus ignare populace, et serait certainement et immédiatement remplacé, aussitôt que possible, par un confrère phéblotomophile, plus habile que le premier à *expédier* son malade.

Toutefois, pour ne point faire à M. Daubian un trop mauvais parti aux yeux de ses confrères allopathes, disons tout de suite qu'il n'est pas homœopathe du tout, et qu'il emploie dans sa pratique des moyens qui répugnent à l'homœopathie, et, à notre avis, au bon sens. Exemple :

En un mot, la guérison ne se fit pas attendre après l'administration d'un purgatif.

Or, il s'agissait d'un homme saigné pour une con-

gestion cérébrale ; — qu'est-ce, nous le demandons, que *le purgatif* a à faire ici, après quatre jours de diète absolue, suivis d'un *lavement purgatif*?

Autre exemple. — Chez le même malade, trois mois après, se manifeste une nouvelle congestion cérébrale ; sangsues, limonade, diète absolue.

Enfin, la céphalalgie étant presque nulle, grâce aux révulsifs externes et aux lavements purgatifs, je crus devoir penser à la complication saburrale, qui céda à un émétique.

Et quoi, c'est quand le malade est guéri, de votre propre aveu, que vous donnez un émétique? quelle manie de médicamenter !! Autre exemple :

..... Je me contentai de mettre mon malade à la diète, et de lui donner pour toute boisson de la limonade ; un lavement purgatif lui fut aussi administré.... Enfin, peu de jours après, le trouvant dans une complète convalescence, je crus devoir terminer son traitement par un purgatif.

Oh ! Hippocrate, que dirais-tu?

N'importe, M. Daubian commence par des réflexions sur la nocivité, dans certains cas, de la saignée ; il pourrait bien en faire bientôt sur l'inutilité de la médication.

P.

VARIÉTÉS.

On nous a communiqué un article long et important, extrait du journal anglais *the Spectator*, dont nous aurions donné la traduction à nos lecteurs, si la majorité des faits et des arguments n'était littéralement prise dans la *Bibliothèque homœopathique*, et par conséquent déjà connue d'eux.

Mais nous relevons, à cette occasion, un fait grave, c'est la haute considération dont jouit déjà l'homœopathie en Angleterre, puisque l'un de ses adversaires s'est servi du journal le plus sérieux de ce pays de penseurs pour attaquer notre doctrine, et que ce même journal a ouvert ses pages à une réponse qui est à elle seule une exposition entière de l'homœopathie.

L'adversaire avait énoncé d'abord que l'homœopathie avait été, pendant plusieurs années, dans l'impossibilité de compter parmi ses adeptes des noms illustres dans l'art médical.

Il lui est répondu que par cet énoncé il fait preuve de la plus parfaite ignorance.

Il se peut que ce fût ainsi en Angleterre ; mais l'Angleterre est ordinairement retardataire en fait de science ; d'ailleurs elle ne compose pas l'Europe à elle seule ; et en Allemagne, par exemple, pays certainement aussi scientifique pour le moins que l'Angle-

terre, il n'est pas un royaume ou empire, pas un grand-duché, pas un Etat indépendant, sans exception, qui ne compte parmi les homœopathes un nombre de médecins distingués, voire même des professeurs universitaires.

Que si l'adversaire demande de voir dans les fastes de l'homœopathie inscrits les noms de médecins chefs de doctrine, ou disposant d'une renommée royale se résumant en millions qui garnissent leur escarcelle, il prouve par-là son ignorance du cœur humain. Jamais l'amour-propre n'a fléchi devant la vérité; et la crainte de descendre d'un cran seulement sur l'échelle de la réputation sociale, empêchera toujours les sommités de réformer ce que même elles reconnaîtront être l'erreur, si cette erreur est l'idole du *profanum vulgus*.

D'ailleurs, dit avec beaucoup de justesse l'anonyme anglais, quelle conclusion pourrait-on tirer de cette assertion, fût-elle vraie, contre l'homœopathie? L'opinion particulière, individuelle, des hommes fait-elle la vérité, et celle-ci n'en est-elle pas totalement indépendante?

L'adversaire nie la vérité de cette proposition que : un agent médicinal (médicament) introduit dans l'organisme sain y produit des effets spécifiques (symptômes). Il n'y a certes autre chose à lui dire, si ce n'est que c'est là nier la lumière du soleil.

Quant à la similitude de ces effets lorsque le corps est en état de maladie, il est difficile de concevoir qu'on puisse se refuser à la reconnaître, le corps vi-

vant, quoique modifié par la maladie, ne changeant pas sa manière de percevoir et de réagir.

L'adversaire a objecté les expériences faites sans succès par les allopathes. L'anonyme lui répond en détaillant les raisons probables de l'insuccès, et il y ajoute l'énumération des expériences publiques faites en divers pays avec un succès incontestable.

Et ici l'anonyme trouve l'occasion de démontrer surabondamment que l'adversaire use de la plus insignifiante mauvaise foi, ou fait preuve de la plus crasse ignorance, en ne signalant pas les faits contradictoires à ceux qu'il allègue et qui en renversent complètement les conséquences. (Ne serait-ce point en Angleterre comme chez nous?)

L'adversaire, à l'occasion des guérisons indéniables rapportées à l'homœopathie, les attribue, lui, à l'imagination.

L'anonyme répond que c'est une pure fin de non recevoir, attendu que dans un grand nombre de cas, les enfants par exemple, l'imagination ne joue aucun rôle. Mais il ajoute que s'il est une doctrine où le pouvoir de l'imagination doive être reconnu comme moyen de réussite, c'est sans contredit l'allopathie, avec laquelle la plupart des malades *s'imaginent* d'avance qu'ils guériront avec de fortes doses, ce que l'examen logique des cas pathologiques et thérapeutiques est loin de confirmer.

L'adversaire dit que si le principe homœopathique était vrai, on devrait, dans l'emploi de la neige sur les membres gelés ou près de l'être, la laisser à de-

meure et non l'employer en frictions ; ce sont les frictions, dit-il, et non la neige, qui ramènent la vie et la chaleur dans le membre.

A quoi l'anonyme répond que la neige est choisie comme étant la chose qui peut *le plus vite* rendre la vie, et que besoin n'est pour cela de la laisser en place, où, par sa liquéfaction, elle emporterait avec elle la chaleur que ramènerait la vie.

Il combat de même les autres réfutations de même genre faites par l'adversaire.

Celui-ci dit que le fait de la dynamisation des remèdes était connu avant Hahnemann, mais que ce dernier en a porté la puissance à un point tout-à-fait exagéré.

L'anonyme répond qu'après avoir accordé et reconnu le fait, l'adversaire est mal placé pour taxer Hahnemann d'exagération ; qu'il n'est pas impossible qu'il y en ait chez ce dernier, mais que, dans tous les cas, le reproche ne vient que de l'imagination de l'adversaire, tandis que l'affirmation de l'auteur repose sur des faits.

L'adversaire avance qu'il n'existe plus en Europe d'hôpital ou dispensaire homœopathique que celui de Leipzick, qui probablement, ajoute-t-il, a cessé d'exister.

L'anonyme lui reproche à bon droit son ignorance ; et après l'avoir rassuré sur le sort du dispensaire de Leipzick, qui existe bien réellement encore, il lui fait connaître ceux de Paris, Vienne, Gyongyos, Berlin, Palerme (il ne dit pas un mot des Etats-Unis, qui méritaient une honorable mention).

Toute cette réponse, dont nous ne donnons qu'un extrait fort succinct et une idée très-incomplète, est écrite avec une réserve, une modération, une sagesse, un ton de haute philosophie et de philanthropie qui fait le plus grand honneur à la presse anglaise et surtout à l'auteur anonyme.

P.

On lit dans le *Bulletin de l'Académie royale de Médecine*, tome VII, p. 872, dans un rapport de M. Bousquet sur *quelques mots sur l'état actuel de la médecine en Grèce* :

« Il semble qu'il ne devrait y avoir en Grèce que des hippocratistes ; malheureusement il y a aussi des brownistes, des contro-stimulistes, des broussistes, des éclectiques : des éclectiques ! c'est-à-dire des hommes d'un sens assez droit pour abjurer tout esprit de système ; car l'éclectisme n'est pas un système, c'est au contraire l'absence, la négation de tout système ; c'est un engagement de l'esprit de n'appartenir ni à celui-ci, ni à celui-là, et de se donner tout entier à la vérité. Il n'y a qu'un système qui n'ait pas encore de représentants en Grèce, c'est l'homœopathie. Espérons qu'il n'en aura jamais. » »

Nous nous permettrons de faire remarquer à M. Bousquet :

1^o Qu'il a dépassé son rôle de rapporteur, en parlant non-seulement des choses qui sont dans le mémoire, mais encore de celles qui n'y sont pas ; il est

vrai que *odium mordet*; *QUINT* : Homœopathie, je te déteste !! je n'ai pas occasion de parler de toi, mais *faciam te bene venire*; précisément parce que je n'ai pas occasion d'en parler, j'en parlerai.

2° Qu'il a encore dépassé son rôle en s'écriant : *Malheureusement il y a aussi....* etc. Ce qui lui paraît malheureux peut ne pas le paraître à d'autres, et nous ferions volontiers le pari que les sectateurs des systèmes sus-indiqués ne tuent pas, en Grèce, plus de pauvres malades que ne le font, à Paris, les membres de l'Académie royale de Médecine.

3° Qu'il est universellement reconnu qu'il n'existe pas dans le monde moral ou intellectuel une erreur qui ne cache en germe une vérité, ou qui n'y conduise. Sous ce point de vue, l'homœopathie, fût-elle une erreur, mériterait d'être prise en considération, afin, par elle, de se livrer à la recherche de la vérité qu'elle déguise.

4° Qu'après avoir exalté *les éclectiques* ! il lui sied mal de honnir l'homœopathie, qui aurait fourni à ces *hommes d'un sens droit* l'occasion de faire l'étude et les comparaisons d'un système de plus, et les aurait mis mieux à même de reconnaître les écarts dans lesquels peuvent avoir conduit les extrêmes dans les autres systèmes.

Au rebours de M. Bousquet, nous ne dirons pas : *Espérons que l'homœopathie aura un représentant en Grèce*; mais nous nous exprimerons autrement, disant : Nous ne doutons pas que l'homœopathie, une fois introduite et connue en Grèce, n'y soit

adoptée, comme en Sicile, à Naples, et en général dans la grande Grèce.

On lit dans le même *Bulletin* deux rapports sur des mémoires fournis soit au Gouvernement, soit à l'Académie, concernant une épidémie de *suette miliaire*, t. VII, p. 186 et 959.

Rien ne saurait, mieux que ces rapports, mettre en lumière l'inconsistance de l'alopathie. Entre un nombre de médecins, il n'y a pas eu moyen de s'entendre pour un traitement; chacun a fait à sa tête, et il paraît que ceux-là ont le mieux réussi qui n'ont rien fait du tout.

Et d'abord, M. Bricheteau, rapporteur, se plaint de ce que les mémoires transmis au Gouvernement sont tout-à-fait incomplets, ne contenant ni une description topographique détaillée du siège de l'épidémie, ni le rapport des décès aux cas de maladie, et par conséquent aux guérisons, ni, dit-il, aucune autopsie (comme si des autopsies pouvaient enseigner quelque chose concernant la nature, et par conséquent le traitement d'une épidémie; exemple : le choléra, qui n'a pas manqué d'autopsies, et qu'aucun allopathe n'est venu à bout de guérir avec certitude).

Voilà donc des médecins bien *docti* quoique docteurs, puisqu'ils ne sont pas en état de fournir les matériaux d'un bon travail.

La maladie dont s'agit était fort grave, en général, emportant quelquefois les malades en très-peu de temps, et ressemblant, sous ce point de vue, à un

vrai typhus foudroyant. La *sueur* en était le symptôme le plus remarquable par son abondance, sa fétilité et la prostration des forces qui en était la suite. L'*éruption* la suivait, tantôt vésiculeuse, tantôt pourprée. La *fièvre* était tantôt continue, tantôt rémittente, tantôt intermittente. L'accès en était quelquefois accompagné de quelque symptôme pernicieux, défaillance, coma, convulsions, avant-coureurs de la mort. Les détails ne sont pas de notre ressort. La mortalité a beaucoup varié d'un canton à un autre; elle a été comparativement bien plus forte là où la peur a effrayé les habitants, au point de se mettre au lit sans être malades. Ne semble-t-il pas que si les médecins avaient eu le talent de guérir le plus grand nombre des malades, les gens bien portants n'auraient pas pris la fièvre, à la seule pensée de la possibilité de contracter la maladie? La peur des habitants a donc été la conséquence de l'inhabileté des médecins.

« Je suis convaincu, dit un des praticiens, que la frayeur, le défaut de soins, et de funestes préjugés, ont fait presque autant de victimes que l'épidémie; que les précautions ont engendré la peur, et que la peur a singulièrement ajouté au danger.... Malgré ces réflexions judicieuses, dit le rapporteur, fondées d'ailleurs sur des faits, nous sommes réellement peu renseignés sur la gravité de l'épidémie; on peut dire même que les documents mis à notre disposition manquent d'ensemble et de clarté sous ce rapport. »

Et c'est en France, dans le pays qui se dit le plus

éclairé de l'Europe, qu'on a le droit de faire le double reproche de la peur d'un côté et de l'inexactitude de l'autre!! *Proh pudor!*

Après cela viennent les considérations pathologiques, c'est-à-dire les opinions sur la nature de la maladie, opinions dont nous nous dispensons, nous autres homœopathes, attendu leur parfaite inutilité et les erreurs qu'elles contiennent le plus souvent; on va en juger.

« M. Monfanges croit que la suette miliaire est le résultat d'un empoisonnement atmosphérique, qui altère le sang; que ce liquide communique ensuite son altération aux solides dans lesquels il se distribue, d'où les accidents formidables qui caractérisent les formes les plus graves de la maladie, la prompte décomposition des cadavres après la mort, les pétéchies.... »

Et très-certainement, *voilà pourquoi votre fille est muette*. Mais le moyen de guérir de cet *empoisonnement*, le contrepoison, l'avez-vous trouvé? — Hé parbleu non; vous dissertez sur la maladie, ce qui n'est pas difficile, mais vous ne la guérissez pas, ce qui l'est quelque peu davantage, ce qui surtout serait plus utile et plus beau.

« *Traitement*. Dans les cas simples, exempts de rémittence et d'intermittence, on laissait pour ainsi dire aller la maladie.... » Tant mieux pour le malade!!

« Mais lorsque, plus ou moins longtemps après l'invasion des sueurs ou de la fièvre, il survenait une

rémittence ou une intermittence prononcée, on avait recours au sulfate de quinine. » — Il nous semble que c'est là de la thérapeutique symptomatique empirique, s'il en fût jamais.

« S'il se manifestait des symptômes pernicieux, on joignait souvent au médicament anti-périodique l'emploi des anti-spasmodiques et des dérivatifs. *On interdisait les boissons diaphorétiques.* » Chose étrange, la seule médication qui nous paraît à nous rationnelle, utile, guérissante, *on se l'interdisait!* Nous ne prétendons pas qu'il fallût gorger les malades d'eau chaude ; mais quelques diaphorétiques usuels, de l'eau miellée acidulée avec le vinaigre, — une très-légère infusion de sureau, ou bien une potion avec l'acétate d'ammoniaque, avec l'ammoniaque lui-même, ou l'éther sulfurique, ou l'esprit de nitre doux, auraient certainement amendé l'état des malades et diminué la gravité de l'épidémie.

« Dans quelques cas où la tête était douloureuse, les yeux sensibles à la lumière, la fièvre intense, le sujet pléthorique, on pratiquait avec avantage une saignée du bras, ou bien on appliquait des sangsues à la base du crâne, à l'épigastre. »

On ne dit point sur combien de malades cette pratique a été utile, et combien a duré leur convalescence.

« Enfin, de puissants dérivatifs, des anti-spasmodiques, comme le musc, l'éther, étaient quelquefois appelés au secours des autres moyens, dans les cas les plus graves. » — C'est singulier, ces Messieurs,

y compris M. Bricheteau, n'ont pas l'air de se douter que *le musc* et *l'éther* sont des *diaphorétiques*, et que, s'ils ont réussi dans la suette, c'est peut-être à ce titre.

Les conclusions de ce rapport ne nous regardent pas; il va sans dire que la maladie y est dite avoir été bien connue et bien traitée; soit.

Mais voici que « un jeune médecin plein de talent et de modestie » a aussi rédigé un travail sur cette suette, lequel, quelques mois plus tard, est aussi parvenu à l'Académie et livré à l'inspection de M. Bricheteau. Tout à l'heure, M. Monfanges voyait, sans doute avec beaucoup de talent, le siège de la maladie dans *le sang*. M. Galy, le jeune médecin, « soutient avec une grande habileté que la suette miliaire est une maladie du système nerveux. » Eh ! Messieurs, de grâce, tâchez de vous entendre !

(Nous plaçons ici l'anecdote suivante, qui n'a pas un rapport direct à ce qui précède, mais que nous n'aurions pas occasion de raconter ailleurs : Le trop fameux Collot-d'Herbois, qui a fait tomber six mille têtes à Lyon, pour se venger d'y avoir été sifflé, alors qu'il y paraissait sur le théâtre mauvais comédien, — étant à l'hôpital de Cayenne, déporté, disait à l'intendant de l'hôpital (de qui nous tenons le trait) : Croyez-vous que ma fièvre soit dans le sang, ou dans les humeurs ? — C'est une fièvre de sang, lui répondit M. de F. — Cette fois le diagnostic était certain.)

« La théorie de M. Galy est fondée sur l'observation et l'expérience que lui ont fournie plus de 300

malades qu'il a été appelé à soigner. » Il est fâcheux que nous ne sachions sur l'expérience de combien de malades est fondée la théorie de l'empoisonnement du sang.

« Je ne dis pas, dit M. Bricheteau, que les raisonnements ingénieux de M. Galy soient tous également solides ; mais ils sont généralement présentés avec adresse et traduits dans un langage élégant et précis. »

Ainsi, voilà une théorie qui repose sur des raisonnements qui ne sont pas solides ; heureusement que le langage en est élégant, ce qui, chacun le comprend, ajoute beaucoup de force au raisonnement, et peut même, sur ce point, faire avancer la médecine.

Mais voici ce qui nous intéresse le plus :

« L'auteur pense qu'il n'y a dans le traitement de la suette d'autre méthode à employer que celle de l'expectation. »

Voilà au moins un homme raisonnable, « un jeune médecin plein de talent et de modestie ». Dans l'état actuel de la science, au milieu des divagations des professeurs et des praticiens, voire même des membres de l'Académie royale de Médecine, il trouve que, dans une maladie grave, il n'y a rien de mieux à faire que de ne rien faire du tout. Bravo, M. Galy ; je suis bien fâché de ne pouvoir vous donner une bonne poignée de main ; et je remercie M. Bricheteau d'avoir communiqué à l'Académie une méthode aussi sage. Si l'humanité le savait, elle vous voterait une couronne civique ; Napoléon vous aurait donné la croix d'honneur, car vous auriez travaillé à accroître la

population, ce qui était le grand dada de ce conducteur d'armées.

« Pour établir son hypothèse, M. Galy ne se contente pas de rapporter des cas bénins, où la thérapeutique ne semble avoir rien à faire, et qui, pour cette raison, ne sont pas une preuve en faveur de la médecine expectante; il rapporte aussi des cas graves où la médecine la plus active a échoué, d'où dérive pour l'auteur cette conséquence : qu'il n'y a guère d'indications à remplir dans la curation de la suette, et que le plus sage parti à prendre est de faire la médecine du symptôme que M. Galy appelle, je ne sais pourquoi, *éclectique*, car évidemment il n'y a pas de choix possible, lorsque le praticien se trouve avoir la main forcée par le caractère d'accidents majeurs qui menacent la vie des malades. »

Il me semble que nous ne parlerions pas mieux, nous autres critiques et adversaires de la thérapeutique allopathique; et je ne puis m'empêcher de trouver plaisant de rencontrer dans l'esprit de M. Galy, et sous la plume de M. Bricheteau, ce que j'ai dit si souvent dans les 18 volumes que j'ai édités jusqu'à ce jour. Mais voici la suite !

« Quoique l'auteur ait su s'appuyer avec habileté sur des autorités fort graves, telles que celle de Sydenham, il n'a pu obtenir pour sa méthode thérapeutique l'assentiment de ses confrères ; » — je le crois bien, un médecin qui guérit sans remèdes, à peu près comme nous ! — « d'où la nécessité de combattre une vive opposition, et de se livrer à une polé-

mique dans laquelle il a souvent donné carrière à un esprit mordant et caustique contre ses adversaires, qu'il appelle plaisamment *quinistes*, parce que, selon lui, ils abusent du quinquina dans le traitement de la suette. »

Ainsi voilà Messieurs les allopathes aux prises à l'occasion du quinquina ; ainsi voilà renversé dans ses conclusions le rapport de Messieurs les commissaires de l'Académie royale de Médecine, qui font répondre au ministre : « Que cette épidémie a été bien connue, bien décrite, convenablement traitée par les médecins envoyés sur les lieux. »

Et notez bien que c'est « un jeune médecin plein de talent et de modestie », qui, en quatre mots, renverse ces conclusions : La maladie, dit-il, que vous placez dans le sang, elle est dans les nerfs ; et là où vous donnez des remèdes, je dis qu'il n'en faut pas donner. Quel plus beau soufflet a-t-on jamais appliqué à l'allopathie ! Et ne perdez pas de vue que l'affront ne lui vient pas de notre main. Seulement nous relevons que c'est à l'inconsistance de ses doctrines qu'elle en est redevable ; pareille chose est impossible parmi nous.

Mais voici que M. Galy, sans s'en douter, vient avec *talent* à notre aide ; « il va jusqu'à considérer en certains cas les désordres inflammatoires comme des effets consécutifs d'une lésion purement nerveuse. » N'est-ce pas là la dernière conséquence de notre doctrine de l'inflammation, en vertu de laquelle, si nous venons à bout, au moyen d'un remède quelconque,

de calmer l'excitation nerveuse, nous abattons, calmons l'inflammation et ses suites, sans qu'il soit nécessaire de diminuer la masse du sang, qui n'en peut mais? N'est-ce pas en vertu de cette doctrine que nous employons *aconitum*, et la vérité de cette doctrine n'est-elle pas prouvée par les bons effets de cet anti-phlogistique?

L'homœopathie n'a pas eu, que nous sachions, d'épidémie de *suette* à combattre; mais quelques cas sporadiques se sont présentés aux homœopathes, et ont été guéris avec la plus grande facilité.

Le Dr PLEYEL fut appelé pour une fièvre intermittente maligne présentant les caractères de la *suette*: — Bouffées de chaleur, le soir, dans les membres, alternant avec des frissons; soif inextinguible, pesanteur d'estomac, rapports amers et dégoûts, avec envies de vomir; toux sèche, paraissant venir de l'estomac. Au bout de deux heures de frissons, la sueur coule à flots et inonde la couche; le malade perd la conscience de lui-même. Cet état dure jusqu'au jour, où la faiblesse prive le malade de la faculté de se remuer. Cet état s'était répété quatre nuits de suite. — *China* 3, le matin.

Le soir de ce jour, aucun des symptômes de *china* (froid, soif, cardialgie, nausées); mais bouffées de chaleur et sueur profuse, suivie de faiblesse. *Samb.*, une goutte. L'accès de sueur eut lieu encore une fois et ne reparut plus. La faiblesse céda à *china* 3; le malade resta parfaitement guéri (*Arch.* V, 1, 90).

Voilà précisément la thérapie inverse à celle où

l'on proscrit *les boissons diaphorétiques* ; il est vrai qu'ici la guérison ne se fait point attendre.

GROSS fut consulté par un paysan de 35 ans, fort, atteint d'une suette spontanée. Chaque matin, à une heure fixe, sueur brûlante tellement abondante qu'il semblait sortir d'un bain ; cette transpiration durait jusqu'au soir, fétide et remarquablement affaiblissante. En même temps, thorax et ventre couverts de boutons rongeants, qui lui enlevaient tout repos la nuit ; inappétence ; amaigrissement croissant ; le malade craignait pour sa vie ; il ne se plaignait d'aucune douleur.

GROSS partagea un grain de poudre de Dower (diaphorétique) en quatre portions, dont le malade prit une chaque jour après la sueur. La transpiration diminua en abondance et en durée, mais revint à la même heure. Après huit jours, GROSS donna *sepia* 2/30, qu'il répéta sept jours après ; dès la première dose, la transpiration diminua de nouveau ; elle cessa peu à peu après la seconde (*Arch.* XV, 1, 101).

P.

A l'occasion du bruit qui a couru que les hydrophobes de l'Hôtel-Dieu de Lyon seraient, en désespoir de cause, confiés aux médecins homœopathes, il est peut-être intéressant de citer un article sur le même sujet qu'a fait insérer dans un journal politique de Nantes notre honorable confrère PERRUSSEL.

« Monsieur le Rédacteur,

» Je livre aux réflexions des hommes sages les considérations suivantes, en réponse à une lettre insérée dans le n° 21 du *National de l'Ouest*...

» L'auteur de cette lettre préconise avec beaucoup d'autres chirurgiens de son Ecole, l'emploi de la *cautérisation* dans le traitement de la rage, comme le moyen le *plus sûr*, et détourne le public de l'usage de certains *remèdes internes*, dont l'efficacité a été reconnue en pareil cas.

» Sans nier l'utilité de ce procédé chirurgical dans cette affreuse maladie, je me crois en droit de soutenir avec tous les partisans de la médecine nouvelle, que la *cautérisation employée seule* ne guérira jamais, et qu'il y a même de l'imprudance à la conseiller à la place des remèdes que l'expérience a démontrés efficaces.

» Et d'abord... La physiologie nous fournira la première preuve du peu de rationalité que présente un pareil procédé.

» En effet, la science ne nous démontre-t-elle pas : *La sympathie qui lie entre eux les organes de notre corps, et avec quelle facilité le système nerveux perçoit les influences extérieures, et la rapidité avec laquelle il transmet à toute l'économie les impressions qu'il ressent?*

» Or, dans toutes les maladies par *infection locale* de *virus* ou *venin*... que se passe-t-il ? est-il rationnel de penser que le virus demeure cantonné dans la

plaie 30 à 40 jours pour la rage, 8 à 15 pour la syphilis, etc., etc.... sans se répandre par le système nerveux dans toute la constitution?... Peut-on supposer que la maladie est seulement locale, et que le corps entier n'est pas *instantanément infecté* par le contact du virus?... Les symptômes généraux qui éclatent plus tard avec tant d'intensité ne sont-ils pas une preuve évidente et énergique de l'intoxication de toute l'économie animale? ne sont-ils pas le fait de la réaction spontanée, électrique, instinctive de tout le corps, contre l'agent morbide qui s'est introduit dans son sein par un point de son organisme?...

» Est-il possible enfin de ne pas reconnaître avec les notions les plus simples de la physiologie, que la maladie doit être à la fois *interne* et *externe*?... Or, parviendra-t-on, à l'aide simplement d'un *fer rougi à blanc*... à neutraliser le virus introduit dans la constitution, à détruire l'impression fâcheuse qu'il a imposée au système nerveux? Pourra-t-on jamais, à l'aide d'un moyen *simplement mécanique* et d'une action locale, agir sur tout l'organisme, et lui donner cet élan énergétique dont il a besoin pour réagir contre l'ennemi qui est venu troubler son harmonie?...

» Non, ce n'est plus avec des leviers et des câbles qu'on commande aux lois de la vie ; ce n'est plus avec des instruments de physique qu'on peut agir sur la force vitale, sur cette puissance magnétique qui chez tous les êtres animés préside à leur conservation, qui entretient chez nous l'équilibre à l'aide d'organes parfaits et de modificateurs utiles, et qui tous les jours

rétablit ce même équilibre troublé, quand des causes nuisibles, délétères, viennent à le suspendre, à le détruire ! Non, ce n'est plus avec de la matière... avec des doses énormes de remèdes qu'il faut agir sur cette puissance occulte, sur ce principe vital, ce dynamisme des *Barthez*, *Stahl*, *Wanhelmont*, reconnu par toutes les Ecoles ; mais bien avec une autre puissance analogue, avec des remèdes dépouillés de leur matière, et développés virtuellement dans leur essence.

» Oui, c'est avec une médecine *spiritualisée*, si je puis m'exprimer ainsi, qu'on agira sur l'esprit du corps, et qu'on imprimera ainsi à la matière des modifications générales, puissantes, qui amènent ces réactions, ces crises heureuses dont notre nature a besoin pour reprendre, dans tous les cas, son harmonie perdue.

» Si donc... le fer et le feu ne suffisent plus pour agir sur la vie et la mettre sur la voie de son salut, où prendrons-nous des remèdes convenables ?

» Chercherons-nous encore dans les pharmacies de l'ancienne Ecole... Eh ! mon Dieu, depuis trois mille ans on y puise chaque jour à pleines mains, sans avoir pu en trouver un seul dont l'efficacité fût bien reconnue.... L'ancienne Ecole connaît-elle bien l'action de la *belladonne*, qui est aussi vieille que le monde ?..... Quel est le médecin, excepté *Hahne-mann*, qui ait mis en pratique le sage conseil du fameux *Haller* ?... Quel est celui qui mieux que notre maître ait étudié l'action des remèdes sur l'homme

sain, et qui ait mieux que lui établi, et prouvé d'une manière physiologique, l'action positive et pure de chaque remède, en la démontrant par des faits que tout expérimentateur éclairé et sage peut répéter à volonté?... Non, ce n'est plus dans les arsenaux de la médecine ancienne que nous trouverons des armes.... *Bichat* l'a crié du bord de la tombe; et *Broussais*, mort trop tôt encore pour la science, avait démontré par son puissant génie tout le néant de la thérapeutique des Ecoles...

» Depuis 50 ans, en Allemagne, et 10 ans en France, une nouvelle doctrine médicale annonce des remèdes plus efficaces, et dont il est facile de reconnaître la vertu curative... Ses livres sont partout, ses secrets sont à tous... Quoi de plus simple que de la juger en se livrant, comme le conseille son fondateur, aux *mêmes expériences* qu'il a faites.

» Qu'on se mette donc à l'œuvre, et qu'on démasque l'imposture si elle existe... Mais qu'on ne fasse pas comme les *Andral* et les *Bailly*, en 1835; tout princes de la science qu'ils étaient, ils n'étaient pas en droit de se servir de nos armes, qu'ils ne connaissent pas, et, quoique géants, leurs mains devaient être impuissantes à les manier... Non, ce n'est pas sans études préalables et approfondies de la doctrine homœopathique qu'on pourra jamais, tout habile que l'on soit d'ailleurs, se servir avec fruit de ses remèdes... Mais qu'on aborde avec bonne foi et avec zèle cette science, et elle répondra, comme elle le fait

depuis un demi-siècle, à tous ceux qui la pratiquent avec soin.

» Que les Académies de France imitent le roi de Prusse et l'empereur d'Autriche, qui ont établi l'homœopathie dans leurs Etats.... Qu'on imite le professeur *Risueno-d'Amador*, de Montpellier, qui, converti à l'homœopathie, l'enseigne à son école.... Qu'on suive dans la voie nouvelle les professeurs et médecins qui tous sortis des rangs de l'ancienne école, où ils brillaient à tant de titres, ont enfin reconnu la *vérité nouvelle*, et n'ont pu résister aux voix de leur conscience, qui leur criaient de l'adopter et de la répandre.

» Toutes les fois qu'une science peut se démontrer par des faits, on est en droit de renvoyer à l'expérience de ces mêmes faits tous les hommes prévenus qui s'obstinent à les nier, au lieu de se livrer scrupuleusement à l'étude de sa théorie et à son expérimentation. »

Congrès scientifique de France. Neuvième session, tenue à Lyon, en septembre 1841. Procès-verbaux et Mémoires. — Lyon, chez Gibberton et Brun ; — Paris, chez Derache. 2 vol. 8°.

Ce compte-rendu d'une aussi importante session paraît être fait avec beaucoup de soin, et mérite d'être sous les yeux de toute personne qui porte intérêt à l'une quelconque des bran-

ches qui forment l'arbre entier des applications des forces de l'esprit humain.

Un fait y domine tous les autres, c'est l'insuffisance de la durée soit du Congrès entier, soit des séances de ses sections, lorsque l'ensemble des connaissances humaines est appelé à s'y produire et à y amener d'intéressantes discussions. Evidemment la plupart de celles-ci y ont été plus ou moins écourtées, étriquées, au grand regret des orateurs et des assistants ; un bon nombre de mémoires n'ont pu être lus et d'orateurs entendus, malgré les séances supplémentaires et les efforts qu'on n'a cessé de faire pour remplacer la durée qu'aurait dû avoir une réunion aussi solennelle et aussi nombreuse, pour laquelle avaient été faites 4500 invitations. Aussi les rédacteurs des procès-verbaux de la section des *Sciences médicales* répètent-ils le vœu que nous avons déjà exprimé il y a un an environ, qu'à l'avenir le programme soit chargé d'un beaucoup moins grand nombre de questions, de manière à ce que chacune puisse être traitée à fond.

Nous voudrions n'avoir que des éloges à donner à MM. les Rédacteurs de notre section ; mais comme l'homœopathie y a joué un certain rôle, tout en affectant un air d'impartialité, ils ne peuvent s'empêcher de laisser entrevoir leur déplaisir, et de lancer quelque espèce de lazzi, que nous nous proposons de relever.

Par exemple, on lit dans l'*Avant-propos* :

« Un Congrès scientifique est une arène où toutes les doctrines peuvent se produire, arborer leur drapeau et le défendre ; nous n'avons donc pas à nous justifier d'avoir laissé le champ de la discussion ouvert à l'homœopathie. Les disciples de cette Ecole ont largement usé de leur droit. La lutte s'est engagée ; elle a été digne et calme. Les homœopathes se sont présentés avec tous leurs arguments préparés

» à l'avance et chaleureusement exprimés. Ils ont été réfutés
» un à un par des improvisations sérieuses qui reposaient sur
» une froide et sévère logique. »

Justifier est vraiment délicieux, comme s'il appartenait à un bureau de section d'écarter par une simple fin de non-recevoir, une doctrine qui couvre l'univers civilisé tout entier.

A Poitiers, où nous ne savons s'il y avait *un* homœopathe, c'était facile ; mais à Lyon, où il y en avait quinze, c'était chose plus difficile ; d'autant que ceux-ci ne l'auraient pas souffert.

« Les disciples de l'Ecole homœopathique ont largement usé de leur droit ; — ils se sont présentés avec tous leurs arguments préparés à l'avance. »

Notez qu'ils n'avaient apporté que deux mémoires écrits ; l'un sur une question contenue dans le programme, et dans lequel ni le mot d'*homœopathie*, ni la théorie homœopathique ne se lisent, mais où l'on propose seulement l'application de la thérapeutique des spécifiques ; l'autre, sur *l'art de guérir* en général, et sur la lenteur des pas qu'il fait. Voilà où se réduisaient *tous nos arguments*.

Mais ce que se gardent bien de dire MM. les Rédacteurs, c'est que la fougue de l'un de nos plus zélés adversaires, le professeur Griffa, nous est venu en aide ; lui-même est arrivé avec une série d'arguments bien minutés à l'avance, et exposés en style académique, lesquels force nous a bien été de réfuter, et encore ne l'avons-nous pu alors que d'une manière fort incomplète, soit parce que cette réfutation ne s'est faite que de mémoire, soit parce que la langue dans laquelle s'était exprimé le champion de l'allopathie était, comme langage parlé, peu familière au jeune et modeste Dr Béchet, qui a porté la parole. Ce n'est donc pas *largement* que celui-ci a usé de son droit.

Quant au lecteur du mémoire sur le *traitement des fièvres typhoïdes*, c'est aussi si peu *largement* que, indépendamment de ce qu'il avait compté sur une audience plus longue et y avait proportionné son travail, lequel n'a été entendu qu'en minime partie par l'auditoire, qui doit en avoir ainsi perdu le fil conducteur aux conclusions, il a été à plus d'une reprise interrompu par le président, impatienté comme presque tous les autres d'entendre des choses auxquelles ses oreilles n'étaient point habituées. Il est vrai que, mieux informé plus tard, celui-ci a exprimé son regret de s'être permis ses interruptions.

MM. les Rédacteurs ne sont donc pas dans l'exactitude du vrai, quand ils se servent de l'expression de *largement*, et d'autant moins que notre collègue Rapou fils s'est vu brusquement enlever la parole par un brouhaha universel au moment où il commençait une improvisation.

La dernière assertion — « ils ont été réfutés un à un » — n'est pas plus exacte. Le mémoire *sur la fièvre typhoïde* n'a été réfuté en aucune manière ; le mémoire *sur l'art de guérir* a été généralement applaudi ; et l'on ne saurait considérer comme une réfutation l'improvisation préparée et annoncée à l'avance de M. de Laprade. Les véritables réfutations ont été celle de M. Béchet battant en brèche jusqu'à ruine M. Griffa, et celle de M. Dessaix anéantissant les critiques de M. de Laprade ; *voilà pourtant comme on écrit l'histoire*.

Voici quelques-unes des phrases employées par le rédacteur rendant compte de la portion du mémoire *sur le traitement des fièvres typhoïdes* :

« M. le Dr Peschier, de Genève, considère comme non-avenues toutes les opinions qui ont été émises sur la nature de la fièvre typhoïde.... »

Nous disions, nous :

« Evidemment, si les médecins qui ont considéré la fièvre

typhoïde sous un certain point de vue et l'ont traitée en conséquence, avaient eu une pratique beaucoup plus heureuse que les autres, la question se trouverait décidée par-là même, et toute recherche ultérieure deviendrait oiseuse. »

Le rédacteur dit :

« Mais cette médication symptomatique que propose M. Peschier n'est pas celle à laquelle l'imperfection du diagnostic ou l'impuissance de l'art nous oblige trop souvent d'avoir recours ; en un mot, M. Peschier est un disciple de Hahnemann : il veut qu'on dirige contre chaque symptôme le spécifique qui lui correspond dans le casier homœopathique. »

M. le Rédacteur, pour nous donner un ridicule, démontre tout d'abord qu'il est de la plus parfaite ignorance en matière d'homœopathie, ce qui n'est pas trop honorable pour un *secrétaire de la Société de Médecine*, qui devrait au moins connaître, quitte à ne pas les adopter, les objets sur lesquels il est appelé à rapporter. Or, dans l'esprit de quel homme raisonnable peut-il venir qu'en traitant une fièvre typhoïde le médecin doive n'avoir égard qu'à *un* symptôme ? Est-il, nous le demandons, une maladie où les symptômes se montrent à la fois en plus grand nombre, et où il soit plus nécessaire d'en former des groupes ? Aussi sont-ce les *groupes de symptômes* que nous avons représenté comme indiquant, appelant le remède correspondant ; et les observations, en très-petit nombre, que nous avons relaté dans notre mémoire, offrent des groupes très-distincts de symptômes qui, combattus par le remède correspondant, ont cédé avec une admirable facilité. D'un point réellement scientifique, M. R. fait, de son autorité privée, un point purement empirique ; c'est une manière commode de rendre son adversaire ridicule.

La même intention se montre dans l'expression *casier homœopathique*, qui représenterait la matière médicale sous la

forme d'une *casse* d'imprimerie où le médecin n'aurait qu'à prendre un remède appelé, comme l'imprimeur prend un caractère nécessaire à la formation d'un mot, — ou, si l'on veut, comme un négociant prend dans son casier une lettre relative à un colis qu'il attend ou qu'il expédie.

Si jamais M. R., pour s'amuser ou dans tout autre but, fait des expériences homœopathiques pratiques, et croit pouvoir prendre des remèdes comme dans un *casier*, alors il verra s'il est facile d'en obtenir guérison. Nous ne craignons pas de lui prédire avec certitude le sort qu'a éprouvé M. Andral, c'est-à-dire d'échouer complètement.

« Les préparations, dit le rédacteur, dont les symptômes de la fièvre typhoïde commandent l'emploi sont : celles d'*aconitum*, de *rhûs toxicodendron*, de *pulsatilla*, de *bryonia*, de *nux vomica*. »

Notre mémoire n'ayant été lu qu'en partie et entendu..... comme il était écouté, il se trouve que dans ce recensement M. le Rédacteur omet seulement : l'*acide phosphorique*, le *quinquina*, la *douce-amère*, le *mercure soluble*, l'*arsenic*, la *jusquiame*, la *dature stramoine*, l'*opium*, l'*acide muriatique*, tous donnés suivant le groupe de symptômes.

M. le Rédacteur, en indiquant la mortalité de 0 à 11 pour 100, obtenue par les homœopathes, néglige de mettre en comparaison la mortalité des allopathes, qui est entre 20 et 33 pour 100.

Il serait fâcheux, mais nous nous permettons fort d'en douter, que le compte de tous les autres mémoires fût rendu avec la même inexactitude.

Rien n'est plus flagrant et plus remarquable que le désaccord complet qu'offrent MM. les allopathes, qui ont, après nous, parlé sur la *fièvre typhoïde*.

M. Domenget considère la fièvre typhoïde comme apparte-

nant tantôt à la catégorie des fièvres bénignes, tantôt à celle des fièvres malignes; la thérapeutique doit, suivant lui, reposer sur l'observation hippocratique.

Maintenant, lecteur, devinez!

M. Lombard dit que cette fièvre est contagieuse;... son traitement doit être subordonné à la forme qu'elle affecte; — il s'est très-bien trouvé, dans la prédominance des symptômes nerveux, de faire couper les cheveux le plus près possible de leur implantation. — Sa mortalité moyenne a été de 20 pour 100.

M. Ripault dit que depuis Baglivi le traitement de cette maladie, qui a son point de départ dans le système céphalo-rachidien, n'a pas fait un pas.

M. Davat admet le contag, est incertain sur le siège, l'a vue intermittente, puis rémittente, bénigne ou pernicieuse, et a constaté les bons effets des purgatifs.

M. Pignal, dans une fièvre typhoïde intermittente, a pratiqué avec succès une ou deux émissions sanguines, suivies de doses de quinquina.

« M. Gosse, de Genève, s'est assuré, par de nombreuses recherches, que les maladies inflammatoires pouvaient seules être contagieuses; comme, suivant lui, une maladie inflammatoire ne peut affecter le type intermittent, il ne saurait admettre avec MM. Davat et Pignal des fièvres typhoïdes tout à la fois intermittentes et contagieuses. »

« M. Roux, de Marseille, pense qu'il ne faut pas chercher ailleurs que dans le système nerveux central la lésion morbide qui tient sous sa dépendance le groupe de symptômes qui constitue la fièvre typhoïde. L'exanthème intestinal est loin d'être constant et peut appartenir à d'autres affections. Dans plus de 800 autopsies faites au lazaret de Marseille, depuis l'expédition de Morée, il a pu constater un grand nombre de

fois que l'inflammation, même ulcération, des plaques de Peyer, avait co-existé pendant la vie avec des états morbides autres que la fièvre typhoïde ; — il signale les succès de l'acide chlorhydrique étendu d'eau. »

« M. Peysson (au contraire) n'hésite pas à considérer le tube intestinal comme le point de départ de tous les accidents morbides de la fièvre typhoïde, qui n'est, pour lui, qu'une gastro-entérite grave ; — il y a souvent vu manquer le symptôme fièvre. »

M. Mayor, de Lausanne, a constaté des ulcérations intestinales dans tous les corps de ceux qui avaient succombé à une fièvre typhoïde miasmatique.

M. Barrier, chez les enfants, la regarde comme contagieuse, à l'instar des autres fièvres éruptives dont elle se rapproche beaucoup par sa nature ; c'est une fièvre essentielle, et non une entérite folliculeuse, car la lésion intestinale n'est pas constante. Il prescrit des antiphlogistiques au début, des purgatifs dans le milieu, des révulsifs cutanés et des toniques au déclin de la maladie.

M. Griffa la considère comme contagieuse, essentielle, analogue par sa nature aux fièvres éruptives ; il insiste sur les antiphlogistiques, les lotions froides sur la tête, la limonade oxalique qui paraît quelquefois être un spécifique, les opiacés, les révulsifs, etc.

Suivant M. Chardon, elle est une fièvre essentielle, une maladie générale, qui porte spécialement ses effets sur le tissu muqueux des intestins, mais où la lésion intestinale est l'effet et non la cause de la maladie ; il conseille les émissions sanguines pendant le premier septénaire, les purgatifs dans la seconde période, puis les révulsifs cutanés ; le quinquina si la forme est rémittente.

Quel parti, nous le demandons, peut-on tirer de ce magma

d'opinions divergentes, — et en quoi cette session du Congrès aura-t-elle avancé la connaissance de l'affection typhoïde? Voilà ce qui caractérise une réunion de médecins allopathes : le désaccord sur toutes les questions.

Sur le même point, consultez un pareil nombre d'homœopathes, à l'exception de quelques nuances de détail dans l'application des remèdes, vous n'aurez qu'un seul et même avis ; n'est-ce pas là un progrès?

P.

ANNONCES.

Pour paraître incessamment :

Exposition systématique des effets pathogénétiques purs des remèdes, par le D^r WEBER, traduite et publiée par le D^r PESCHIER, de Genève. Septième livraison, contenant les *symptômes des extrémités*.

Des moyens homœopathiques de guérir la rage et de la prévenir, par le comte S. DES GUIDI. 8^o. Broch. de xx et 48 pag.

Cette utile et intéressante brochure, toute pratique, est précédée d'une préface dans laquelle on fait justice des ridicules déclamations contre l'homœopathie du professeur Pointe, qui, dans deux articles de journaux paraissant à une assez grande distance de temps, a commis des erreurs relatives qui démontrent l'inanité de ses reproches.

L'essentiel de la brochure consiste dans les conseils pratiques donnés par l'auteur, lesquels il est fort à désirer que quelques homœopathes consciencieux et habiles praticiens aient l'occasion d'appliquer. — Suit une observation fort détaillée par Bönninghausen ; ensuite l'énumération des symptômes offerts par les

substances *hydrophobiques*. La brochure se termine par quelques guérisons d'*épilepsie* au moyen de traitements homœopathiques.

Compte-rendu du 14^e Congrès homœopathique, tenu à Leipsig, le 10 août 1842, par Auguste RAPOU fils, D.-M.

Nos lecteurs connaissent déjà ce travail, ici précédé d'un *Avant-propos* écrit par le père de l'auteur, qui mériterait à lui seul que cette brochure fût répandue à grand nombre dans le monde.

La médecine jugée par les médecins, précédée d'un coup-d'œil sur l'histoire de la médecine depuis Hippocrate jusqu'en 1841, etc., par Auguste GUYARD. — Paris, chez Mansut fils. 8^o de xij et 166 pag.

Homœopathy and its principles explained : being four lectures thereon; by John EPPS, D.-M., graduate of the University of Edinburgh, and director of the royal Jennerian and London vaccine institution. Second edition. London, 1841. 12^o.

Domestic Homœopathy; or Rules for the domestic treatment of the maladies of infants, children, and adults, and for the conduct and the treatment during pregnancy, confinement, and suckling, by John EPPS. Second edition. London, 1842. 12^o.

Annals of the London homœopathic Dispensary; phys. Docteur CURIE, published by Thomas HURST. London, 1840.

The practical advantages of Homœopathy, illustred by numerous cases. Dedicated by permission to Her Majesty Queen ADELÂIDE, by Harris DUNSFORD. London, 1841. 8^o.

The pathogenetic effects of some of the principal homœopathic remedies, with introductory and practical observations, by Harris DUNSFORD. London, 1841. 8^o.

The homœopathic examiner, by Gerald HULL. New-York.

Homöopathische Arzneibereitungs-Lehre, von Joseph BÜCHNER. München, 1840.

Der homöopathische Hausfreund, von D^r GÜNTHER. Sondershausen.

Geschichte der homöopathischen Heilanstalt zu Leipzig etc. Grunna.

Praktische Beiträge im Gebiete der homöop. oder specif. Heilkunde, von D^r THORER.

Volksblätter für homöopath. Heilverfahren, von WAHRLIEB. Leipzig.

Die Homöopathie im Jahre 1840 etc., von BEHSEMEYER.

Homöopathischer Hausarzt etc., von D^r HERING; dritte Auflage, mit Zusätzen der DD. GOULLON, GROSS und STAFF. Iena, 1841.

Homöopathische Studien, von D^r BECKER. Leipzig.

Handbuch der homöopathischen Arzneimittel lehre etc., von NOACK und TRINKS. Leipzig.

Der Weichselzopf etc., von ROSENBERG. München.

Erfahrungen im Gebiete der Homöopathie, von JEANNES in Philadelphia. Leipzig, 1842.

Die ältere und neuere Homöopathie so wie ihr Standpunkt zur Medizin überhaupt. Drei Frühjahr vorlesungen, von Docteur KALLENBACH. Berlin, 1842.

Über das Athmen und dessen gesundheits gemässe Bedingungen und über Homöopathie. Vorlesungen gehalten im Museum zu Bremen, von D^r HIRSCHFELD. Bremen, 1842. 8°.

HARNISCH D^r, *über die Zulässigkeit des homöopathischen Heilverfahrens etc. Eine von der medizinischen Facultät zu Göttingen gekrönte Preisschrift.* 8°. Leipzig.

Handbuch der specifischen Heilmittellehre, von SINCERUS. Augsburg.

FIN DU TOME DIXIÈME.